

N^o 354. W. 85. 7
Tel. Barro

John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N^o
ADAMS
164.8

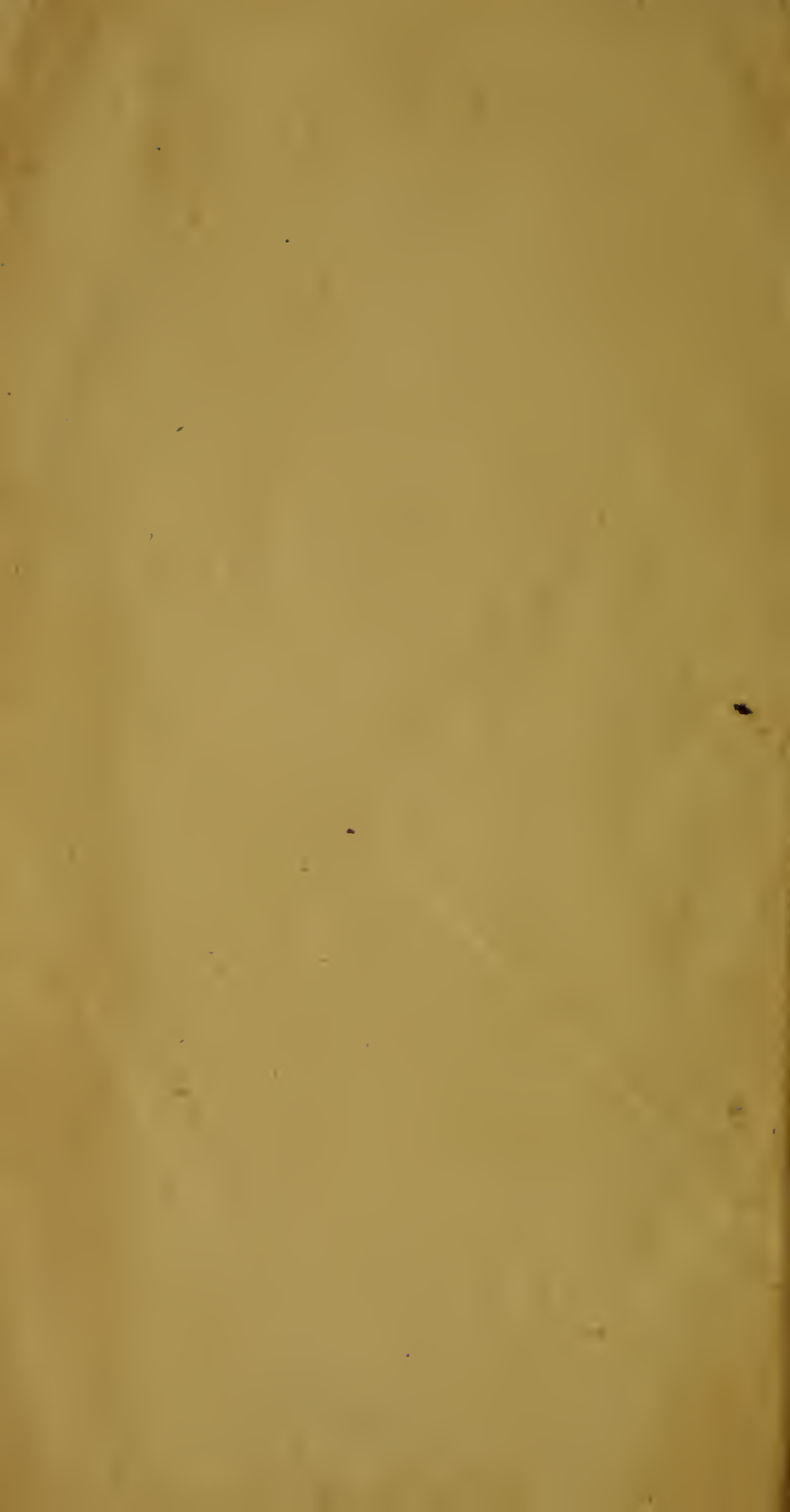




W. H. L.

V. 2









*A quoy bon nous faire paroître,
d'après nature, RICHELIEU ?
Ses Ouvrages le font connoître,
Nulle fois mieux que Son Portrait.*

LES PLUS BELLES LETTRES
DES MEILLEURS AUTEURS FRANÇOIS
AVEC DES NOTES. PAR P. RICHELIEU.





LES PLUS BELLES
LETTRES
FRANCOISES
§
SUR TOUTES SORTES
DE SUJETS,

Tirées des meilleurs Auteurs, avec des Notes.

Par P. RICHELET.

TOME II.



A LA HAYE,

Chez { MEYNDERT UYTWERF,
ET
LOUIS ET HENRI VAN DOLE,
Marchands Libraires.

M. D. C. XCIX.

C

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LETTERS

MANUSCRIPTS

OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

ADAMS 164.6

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

ADAMS 164.6



T A B L E

D E S T I T R E S,

E T

D E S L E T T R E S.

REFLEXIONS sur les Lettres sa-
tiriques. page 3

A Monsieur. . . . Contre une mauvaise ha-
leine. (Balzac.) 4

La Vieille Tartuffe. (Balzac) ibid.

Satire des Femmes & du mariage. (Balzac)
5

A M. de Balzac. *Theophile lui écrit qu'il*
n'a point de conduite ; qu'il a fort peu de
genie, & qu'il est sans reconnoissance. 8

A Monsieur R. . . . (d'Ablancourt) 12

A Monsieur. . . . Contre celui qui prend les
pensées des autres 13

A Madame. . . . *Le Nouvelliste ridicule.*
14

A Monsieur T. *La plûpart des Belles sont*
intéressées. 16

A Monsieur de Ch. *Le Bal ridicule.* 20

T A B L E

- A Madame *Le grand Parleur & le sot Savant.* 23
- A Madame L. . . . *Satire d'un esprit grossier & mélancolique.* 24
- A Mademoiselle *Son ami l'Abbé M. est un esprit dégoûtant.* 27
- A M. Thomas de Lormes , Avocat au Parlement de Grenoble. *On répond par de bons offices à ses injures.* 29

REFLEXIONS sur la Lettre critique. 33

- A Monseigneur l'Evêque du Mans. *Reflexions sur une Ode de Maynard , qui commence : Alcipe , revien dans nos bois. (Costar)* 35
- A Madame la Marquise de Lavardin. *Reflexions sur les Lettres de M. le Cardinal de Bentivoglio. (Costar)* 50
- A Monsieur *Sur un Poème de la guerre des fleurs. (Boileau)* 64

REPONSES à des Critiques. 67

- A Madame la Marquise de Lavardin. *Sur quelques doutes touchant une Paraphrase de Malherbe , laquelle commence ; N'espérons plus , mon ame , aux promesses du monde.* *ibid.*
- A Madame la Marquise de Lavardin. *Sur des Critiques de quelques endroits d'une Paraphrase de Malherbe , laquelle commence - O Sagesse éternelle ! à qui cet Univers.* 77

DES LETTRES.

REFLEXIONS sur les Lettres de reproche. 91

A Madame Elle en a mal usé envers elle-même. (le Comte de Buffi) 92

A Madame On lui reproche ses égards pour un homme sans mérite. (Buffi) *ibid.*

A Mademoiselle Son Amant prêt à mourir lui fait des reproches. (Buffi) 93

Une Maitresse reproche à son Galant son peu de vigueur. (Buffi) 94

A Mademoiselle On lui reproche ses manieres , & l'on rompt avec elle sans retour. (Buffi) 95

A Monsieur C. Il ne se souvient point assez des gens. 96

REPONSES à des Lettres de Reproche. 97

Un Galant répond aux reproches que sa Maitresse lui fait de son peu de vigueur. (Buffi) *ibid.*

A Monsieur Elle a regret de s'être mal gouvernée envers lui. (Mad. de **) 99

A Mademoiselle Elle l'accuse à tort d'être ingrat. (Costar Lettres) 99

REFLEXIONS sur les Lettres de Morale. 103

Il faut toujours être prêt à mourir. 104

On doit être bon ménager du tems. *ibid.*

Les faveurs de la fortune sont dangereuses. 105

Quand on meurt après avoir vécu sagement , on a assez vécu. 106

De la bonne Conduite. *ibid.*

T A B L E

Des égards pour le Corps.	107
Il n'est pas avantageux de vivre , mais de bien vivre.	108
Les Ingrats ne doivent point empêcher de bien faire.	109
De la maniere qu'on se doit faire un Ami , & comment il faut vivre avec celui qu'on s'est fait.	110
On ne doit songer qu'à bien vivre , & non pas à vivre long-tems.	111
On doit éviter la singularité.	112
Contre les compagnies & les spectacles.	113
Pour vivre en repos on doit éviter l'éclat , & ne faire de mal à personne.	ibid.
On doit avoir de la civilité en honnête homme.	115
A Madame la Duchesse de Lesdiguières. Ce qu'on appelle Beauté, & ce qu'on appelle Grace. (le Chev. de Meré)	116

REFLEXIONS sur les Lettres de Conseil.	121
A Madame de Costar pense qu'elle ne doit point renuier avec Monsieur	122
A Monsieur Montreuil. Costar lui conseille de se partager entre la peine & le plaisir.	124
A Madame Costar est d'avis qu'elle quitte la campagne.	125
A M. du Moulin , Gentilhomme ordinaire de Monsieur. Costar lui découvre la conduite qu'il doit tenir auprès des Grands.	126
A Monsieur Le Chevalier de Meré lui demande qu'il n'est point d'avis qu'il imite.	130

DES LETTRES.

A Madame *Le Chevalier de Meré lui conseille de s'épurer le cœur & l'esprit.* 132

A Monsieur *Le Chevalier de Meré ne conseille l'éclat qu'aux Grands.* 134

A Monsieur *Gombaud lui écrit qu'il ne doit pas être sensible aux injures d'un misérable.* 136

A Mademoiselle *Mademoiselle des Jardins lui conseille de faire mystère de son amour.* 138

A Mademoiselle *Le Chevalier d'Her... est d'avis qu'elle n'apprenne point à jouer du Tuorbe.* 139

A M. de Montauban , Avocat au Parlement. *Costar lui conseille d'amasser du bien.* 141

A Monsieur *M. le Chevalier d'Her.... lui mande s'il se fera Bel-Esprit pour être aimé d'une Belle , qui n'aime que ces gens-là.* 144

REFLEXIONS sur les Lettres de Nouvelles. 149

A M. d'Ablancourt. *Patru lui mande de ses nouvelles.* 150

Au R. P. du Bosc , Cordelier. *Patru lui écrit des nouvelles.* 151

A Madame *Costar lui mande , qu'il a mal aux yeux , & qu'il ira la voir malgré tout cela.* 152

A Monsieur le Comte de Vivonne. *Scaron lui écrit des nouvelles du Mariage de Louis XIV. & de ce qui se passe à Paris.* 153

T A B L E

- A** Monsieur *Le Chevalier de Meré lui mande des nouvelles , & les accompagne d'une agréable Morale.* 156
- A** Madame la Maréchale *Le Chevalier de Meré lui conte l'avanture plaisante & amoureuse d'un Voleur.* 157
- A** M. Colbert. *Maynard est mal satisfait de l'Italie & des Muses.* 160
- A** M. Flote. *Maynard lui écrit des nouvelles ; & lui témoigne la passion qu'il a de le revoir.* 161
- A** Monsieur Flote. *Particularitez de l'humeur des Italiens & de la Cour de Rome.* 163
- A** Monsieur Flote. *Nouvelles d'Italie.* 164
- A** M. Flote. *Maynard lui parle du Carnaval de Rome , & des spectacles d'Italie.* 166
- A** M. Flote. *Maynard lui mande de ses nouvelles , & lui en écrit quelques-unes du Pape , des Cardinaux & des Prelats François.* 168
- A** Mademoiselle *Montreuil lui écrit des nouvelles d'un voyage qu'il fait par une partie de la France.* 170

REFLEXIONS sur la Relation. 179

- A** M. d'Ambeville. *Relation de Rome.* 180
- A** M. Menage. *Recit en vers semez , où l'on conte ce qui se passa au Parnasse à la nouvelle de la mort de Voiture.* 183
- A** Madame de Montausier. *Relation en vers semez : Sarazin lui conte ce qui se passe*

DES LETTRES.

- se à Chantilly, & l'ordre qu'il a eu de s'acquitter de ce devoir.* 206
- A Monsieur *Relation de la Haye.* 213
- A Monsieur *Relation d'Amsterdam, & de la sorte qu'on y rend la Justice. (Mademoiselle des Jardins)* 216
- A Monsieur *Relation de la Cour de Bruxelles. (Mademoiselle des Jardins)* 218
- Histoire de la Matrone d'Ephèse. (Petronie)* 220
- Voyages de Bachaumont & de la Chapelle, par quelques endroits de France.* 225
- A M. l'Abbé Tubeuf. *Costar lui fait une petite Relation d'un lieu appelé Saint-Ligaire.* 275
- A Madame *Le Chevalier d'Her.... lui raconte de quelle sorte s'est rompu le dessein de représenter une Mascarade.* 277
- A Mademoiselle *Montreüil lui raconte ce qui se passa au Mariage de Louis XIV.* 280
- A Monsieur *Diverses choses racontées d'un air ingénieux. (M. Bordelon L.D.)* 313

REFLEXIONS sur la Lettre qui accompagne un present. 329

- A M. Chevrier. *Patru lui envoie ses Plaidoyers. (Plaidoyers 2. part.)* 331
- A M. du Chastelet, Conseiller d'Etat. *Costar lui fait tenir des Ouvrages d'esprit.* 333
- A M. la Comtesse de Tessé. *Costar lui envoie des vers.* 334

T A B L E

A Monsieur le Marquis de Sillery. <i>Costar lui fait un présent d'un Recueil de Lettres.</i>	336
A Madame la Presidente <i>Ce qu'on devoit envoyer à ses Amis le jour de leur fête. (Mad. de Saintonge)</i>	337
A Madame <i>Montreüil lui fait présent de quelques bagatelles.</i>	338
A Madame <i>Le Chevalier d'Her. lui envoie du vermillon.</i>	339
A Margoton. <i>On lui envoie Clelie.</i>	340
A Monsieur N. <i>On lui dit qu'il envoie d'un air galant. (Lettre de Mademoiselle N.)</i>	341
 R E F L E X I O N S sur la Lettre où l'on demande, & où l'on prie.	
A M. le President de Nesmond. <i>Balzac lui demande sa protection contre un chicaneur.</i>	347
A M. le Maire d'Angoulême. <i>Balzac le conjure de faire racommoder un chemin.</i>	350
A Madame de Sevigny. <i>Costar la supplie de l'aider à reconnoître les bons offices de Monsieur . . .</i>	351
A Madame <i>Costar la conjure de lui vouloir du bien.</i>	352
A Monsieur <i>Costar lui demande une place dans son esprit.</i>	353
A Madame la Marquise de Castelnau. <i>Costar lui mande qu'il souhaiteroit de recevoir des marques de son estime & de sa bienveillance.</i>	354
A Monsieur le Comte de Saint-Agnan. <i>Co-</i>	

DES LETTRES.

- Costar lui demande ses bonnes graces.* 355
- A Madame *Costar la prie de ne point faire Mr. N. . . . son confident.* 356
- A Mesdemoiselles de Vilse, Chanoinesses de Mons & de Maubeuge. *Marigny les supplie de l'appuyer dans le dessein qu'il a d'être Directeur & Aumônier de quelques Chapitres de Chanoinesses.* 358
- Madame . . . à Monsieur . . . *Elle souhaiteroit qu'il fust auprès d'elle.* 365
- Mademoiselle N. à Monsieur . . . *Elle le prie de lui rendre un bon office.* 366
- A Monsieur . . . *Scaron lui demande la continuation de son procédé.* 367
- A Monseigneur l'Evêque du Mans. *Scaron lui demande un Benefice.* 368
- A Madame . . . *Le Chevalier de Meré lui demande de ses nouvelles.* 370
- A Madame . . . *Elle lui feroit plaisir de lui envoyer une mouche.* 371
- A M. Scaron. *Mainard lui demande de ses nouvelles, & lui en écrit des siennes.* 372
- A M. Bertier, premier President au Parlement de Toulouse. *M. de la Chambre le conjure de l'appuyer dans une affaire.* 373

- REFLEXIONS sur la Lettre de Recommandation. 375
- A Monseigneur l'Evêque de Nantes. *Balzac le supplie pour un de ses parens.* 379
- A M. le President de Nesmond. *En faveur d'une Amie.* *ibid.*
- A Madame du Fos. *Balzac prie pour un Ami. (L. pr. L. 7. Lett. 45.)* 380

T A B L E

A M. d'Aiguebonne. <i>Pour M. Arnauld le fils.</i>	381
A M. Pelot, Intendant du Poitou. <i>Le Chevalier de Meré le supplie de rendre de bons offices à une Dame.</i>	382
A Madame <i>Montreuil lui recommande l'affaire d'un Ami.</i>	383
A Monsieur . . . <i>Balzac lui marque , qu'il a fait ce qu'il a pû pour Mademoiselle . . .</i>	385
A Monseigneur de Revol , Evêque & Comte de Dol. <i>Costar lui mande , qu'il ne sauroit faire voir la passion qu'il a de le servir , parce que la chose recommandée est trop facile.</i>	386
A Monsieur . . . <i>Costar lui mande qu'il appuiera l'affaire qu'il lui recommande.</i>	387
A Monsieur . . . <i>President au Parlement de . . . On lui recommande le procès d'un Ami.</i>	388
A Monseigneur l'Evêque de Saintès. <i>Costar lui recommande un Ami opprimé.</i>	389
 REFLEXIONS sur la Lettre de Remerciment.	
A Madame . . . <i>Balzac la remercie des frowages qu'elle lui a envoyez.</i>	395
A Monseigneur Boutilet , Surintendant des Finances. <i>Balzac lui écrit que l'air dont il donne , augmente ses faveurs.</i>	396
A Monseigneur le Cardinal de la Valette. <i>Arnaud d'Andilly le remercie des bons sentimens qu'il a de lui.</i>	397
A Madame la Comtesse de Tessé. <i>Sur ce qu'elle avoit promis à Costar une place dans</i>	dans

DES LETTRES.

- dans son cœur. (Costar)* 398
- A Madame la Duchesse de Chevreuse.
Costar la remercie de son souvenir. 399
- A Madame de la Popeliniere. *Sur la pensée qu'elle avoit de rendre visite. (Costar)* 400
- A Monsieur . . . Madame . . . *le remercie de quelque chose qu'elle a reçu de lui.* 401
- A Madame la Marquise de Lavardin. *Elle avoit estimé des Ouvrages de Costar, & il l'en remercie.* 402
- A M. Fouquet. *Sur une faveur que Scaron avoit reçu de lui. (Scaron)* 403
- A Madame . . . *Elle avoit écrit obligeamment à Montreuil, & il l'en remercie.* 404

- LETTRES d'Apologie. 405
- A M. Arnauld, Abbé de S. Nicolas. *Costar se justifie auprès de lui.* 405
- A Monsieur . . . *Costar justifie la lecture des Romans.* 408

- REFLEXIONS sur les Lettres d'Excuses. 413
- Au Roy Henry IV. *Le Maréchal de Biron lui écrit que dans deux jours il ira trouver Sa Majesté.* 414
- A Monsieur . . . *Balzac lui mande, que ses affaires sont cause qu'il ne lui a point écrit.* *ibid.*
- A Madame la Comtesse de Brienne. *Balzac lui écrit, qu'il ne sauroit aller la voir.* 415

T A B L E

- A** Madame la Marquise de Lavardin. *Costar s'excuse d'avoir trop tardé à lui écrire.* 416
- A** M. l'Abbé Tubeuf. *Costar s'excuse d'avoir été paresseux à lui écrire.* 417
- A** Madame de B. *Costar s'excuse de ne point écrire sur ce que celle qui lui écrit , a trop d'esprit.* 418
- A** Madame . . . *Costar lui mande qu'il a été paresseux malgré lui.* 419
- A** M. de Nancelles. *Costar lui témoigne qu'il est marri de ne s'être pas acquitté de son devoir envers lui , & il s'en excuse.* 421
- A** Madame la Comtesse de Tessé. *Costar lui marque qu'il ne lui a point écrit , parce qu'il n'avoit que les mêmes choses à lui mander.* 422
- A** Mademoiselle . . . *Scaron lui écrit, qu'on doit supporter sa paresse.* 423
- A** Mademoiselle . . . *Gombaud s'excuse de ne lui avoir point écrit.* 425
- A** Madame de Marillac. *Le Chevalier de Meré lui mande qu'il est excusable de ne l'avoir pas visitée en passant par une Ville où elle étoit.* 426
- A** Madame . . . *Gombaud lui marque, qu'il est marri de lui avoir déplu.* 427
- A** Madame . . . *Montreüil lui écrit , qu'il ne partira plus sans lui dire adieu.* 429
- A** Mademoiselle . . . *Montreüil s'excuse d'avoir tant différé à lui dire , qu'il l'aïmoit.* *ibid.*
- A** Monsieur de Jussé. *Montreüil s'excuse de n'être pas sorti sur la crainte de tomber malade.* 431

DES LETTRES.

A Madame la Comtesse de Coufage. *Montreüil ne lui écrit point, parce qu'il est tout à fait paresseux.* 432

A Madame . . . *Montreüil s'excuse d'être parti trop promptement.* 433

A Monseigneur Godeau. *Boisneau lui témoigne qu'il est marri de ne lui avoir pas fait réponse.* 434

A Monsieur . . . *Madame de Brigi ne lui fait point de réponse, crainte de l'ennuyer.*
(Mad. de Brigi) 435

A Mademoiselle . . . *Montreüil lui mande, qu'il ne la verra qu'à son retour.* 436

REPONSES aux Lettres d'Excuses.

A Monsieur N. . . *Balzac lui témoigne qu'il ne sauroit écrire, quand il n'a rien à dire.* 437

REFLEXIONS sur la Lettre qui regardel'absence. 441

A Madame la Comtesse de Tessé. *Costar lui écrit, qu'il se fait bon gré de ne s'être point accoutumé aux charmes de sa conversation, puis qu'il n'en devoit pas jouir longtemps.* 442

A Madame . . . *Le Chevalier de Meré lui mande qu'il est touché de son absence.* 443

A Madame la Maréchalle . . . *Sur son départ.* (Le Chev. de Meré) 444

A Monseigneur le Maréchal d'Albret. *Scaron lui marque, qu'il est touché de son absence.* 445

A Mademoiselle . . . *Scaron lui mande, qu'il*

T A B L E

- qu'il est fâché de sa maladie & de son absence.* 447
- A Madame N. . . Montreüil lui écrit, *que son absence est cause qu'il n'a aucun plaisir.* 449
- A Mademoiselle . . . Montreüil lui *mande qu'il ne peut supporter son absence.* 450
- Monsieur . . . à Mademoiselle . . . N. lui dit *qu'il est méconnoissable, parce qu'il ne la voit plus.* 451
- A Mademoiselle de C. . . Le Chevalier d'Her. . . lui écrit *que l'absence redoublera l'amour qu'il a pour elle.* 453

REPONSES à des Lettres sur l'absence. 456

- Mademoiselle . . . à Monsieur N. . . *Réponse à un Amant, qui écrit la veille de son départ.* *ibid.*
- A Madame de B. 457

REFLEXIONS sur les Lettres de Plaintes. 461

- A Mademoiselle . . . Costar se plaint *de ce qu'elle ne s'est pas souvenue de lui.* 462
- A Madame . . . Costar se plaint *de l'avoir attenduë.* 463
- A Mademoiselle . . . Costar se plaint *de sa paresse, & de son peu d'amitié.* *ibid.*
- A Mademoiselle . . . Le Chevalier de Meré se plaint *de son silence, & lui dit, que malgré cela, il sera toujours à elle.* 464
- A un Rival de qualité. *Plainte sur la conduite d'une Maitresse.* 466

REPONSES à des Lettres de Plaintes.

A Madame . . . *Les plaintes qu'elle fait, sont obligeantes.* 467
ibid.

Mademoiselle . . . à Monsieur . . .
Elle lui dit qu'il se plaint toujours, & que cela l'ennuye. 468

A M. Miton. *Le Chevalier de Meré lui mande qu'il a tort de le plaindre d'être quelque tems hors de Paris.* 469

REFLEXIONS sur la maniere de consoler.

A M. le Comte de Vauguyon. *Sur la mort de son fils.* 471
 473

A Monsieur . . . *Sur la mort d'un ami.* 474

A Olinde. *Sur la mort d'un Parent.* *ibid.*

A Mademoiselle . . . *Costar lui témoigne qu'il est touché de son affliction.* 477

A M. de Pinchene. *Sur la mort de sa mere.* 478

A M. d'Elbene. *Costar lui écrit, qu'il est touché de sa douleur.* 479

A M. Felibien. *Comrard lui marque qu'il prend part à son déplaisir.* 480

A Madame . . . *Combaud l'assure qu'il partage sa douleur.* 483

A Monseigneur Fouquet, Procureur General & Surintendant des Finances. *Costar lui mande qu'il n'y a que ses grandes occupations, qu'il puisse soulager.* *ibid.*

A M. Arnaud, Abbé de S. Nicolas. *Costar lui dit, qu'il ne le peut consoler, parce qu'il a lui-même besoin de consolation.* 485

A

TABLE DES LETTRES.

A Madame de V. . . *Sur la mort d'un Singe.* 487

REPONSES à des Lettres de Consolation. 489

A Monseigneur le Cardinal de la Valette.
Arnaud d'Andilly lui écrit qu'il lui est obligé de la part qu'il prend à sa douleur. ibid.

A M. Bourfaut. *M. de Montausier lui mande que de toutes les Lettres de Consolation qu'il a reçues, nulle ne l'a mieux consolé que la sienne.* 490

Au Reverend Pere . . . *M. de la Chambre lui marque qu'il est sensible à la bonté qu'il a de le consoler.* 491

EPITAPHE de M. Bardin de l'Académie Françoisé. 494

EPITAPHE pour sœur Anne Lumague du Saint-Esprit, Supérieure des Hospitalières de Beziers. 492

Fin de la Table des Lettres.

REFLEXIONS
SUR LES
LETTRES
SATIRIQUES.

THE NEW YORK

LIBRARY

OF THE CITY OF NEW YORK

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

REFLEXIONS

SUR LES

LETTRES

SATIRIQUES.



A plûpart font des Satires ; mais ils n'en savent pas bien faire : Ils croient , que dire des injures , c'est être un agréable Satirique : Ils se trompent ; on ne blâme que les défauts qui meritent d'être blâmés : & encore s'en faut-il rire d'un air délicat & ingenieux. Injurier grossièrement quelqu'un , c'est faire une Satire contre soi-même ; & dans cette pensée je ne répons point à ceux qui m'ont injurié ; parce que les injures qu'ils m'ont dites , retombent sur eux ; & composent , avec esprit , leur Satire aussi agréable que je saurois jamais le souhaitter.

Balzac,
lettres
premières.

A MONSIEUR **.

Contre une mauvaise haleine.

JE n'ai pû souffrir plus-long-tems le petit Tartuffe **** : Il sort de son nez & de sa bouche, des vapeurs qui empoisonnent. C'est le plus-haïssable de tous les mortels : & j'ai promis à mes amis, de ne leur plus mettre devant les yeux un animal de cette odeur : son infirmité est à craindre : Elle fait fuir ceux qui l'approchent ; & l'on ne peut, sans préservatif, tenir contre un punais, si vain, & si insupportable.

Balzac,
lett. premières,
livre 3.
L. 16.

LA VIEILLE TARTUFFE.

IL faut, Madame, que je vous fasse l'histoire de la Vieille, que vous prenez pour une Sainte : Elle est née des péchez de sa mere ; & jamais virginité ne dura moins que la sienne : Elle en a perdu le souvenir ; mais ceux de son tems assurent, que la première fois qu'elle sortit du logis, elle trouva au retour, ses gans, & son pucelage à dire. Depuis, comme elle devint grande

de, & charmante, elle fut regardée de toute la France, & vendit cinquante fois à la Cour ce qu'elle avoit perdu à l'école. Ensuite elle connut par expérience, s'il y a plus de plaisir avec un Juif, qu'avec un Chrétien : & elle passa ainsi la fleur de ses jours dans le vice. Elle jouë, à cette heure, un autre rôle, & veut faire croire qu'elle se réforme : mais, Madame, bien loin de cela, elle solícite les autres à faire mal ; & il n'y a point de chasteté qui lui échappe, si elle ne se sauve dans les Carmelites : Elle ne sauroit souffrir qu'une femme garde son honneur ; & elle en est aussi fâchée, que si on lui emportoit son bien. C'est toutefois la Sainte que vous canonisez ; & celle dont vous espérez tant de miracles ; mais je la connois jusqu'au fond de l'ame, & vous écris ce que vous en devez croire.

Satire des Femmes & du Mariage.

Balzac
lett. premières
livre 3.
lett. 12.

Gardez, Monsieur, vos conseils pour ceux qui n'ont point pris de résolution ; & allez persuader le mariage à d'autres : J'aime la solitude, & la

compagnie : mais il me fâcheroit fort que l'une ou l'autre fût perpétuelle ; & si mon pere avoit été de mon sentiment , je serois au lieu où j'étois avant ma naissance. La maitresse que vous me voulez donner , est belle ; mais elle ne le fera pas long-tems : Elle n'est point sotte : mais elle a peut-être plus d'habileté , que n'en doit avoir une honnête fille : Elle est riche ; mais ma liberté m'est plus chere que toutes choses : & pour me faire changer de dessein , il faudroit un exprés commandement de Dieu , qui me proposât une femme , ou la mort. Les Dames d'aujourd'hui n'apprennent d'ordinaire rien de nouveau le jour de leurs nôces ; & comme elles font par-tout des malheureux , aussi-bien que la fièvre , la guerre , & la pauvreté , je veux , toute ma vie , songer à me marier. Je ne désire point être en peine de compter les cheveux de celle que j'épouserai , de crainte qu'elle n'en fasse des faveurs à son amant ; ni être obligé à craindre que les femmes qui viendront la voir , ne soient des hommes déguisez. Je ne saurois souffrir qu'en mon absence ils boivent elle & son Galant à la santé de leur cocû ;

ni

ni être le sujet de leurs railleries : ce seroit pis , si elle étoit chaste & fâcheuse ; & que j'eusse de jour & de nuit un ennemi qui me fît la guerre ; j'aime mieux le vice , pourveu qu'il soit docile que la vertu farouche. Mais s'il y a moïen , je serois tres-aise de n'être pas réduit à choisir les plus petits maux. Il n'y en a point que je n'estime grand ; & l'exemple de nôtre Voisin me fait peur : Il a mis au monde tant de muets , de borgnes , & de boiteux , qu'il en pourroit remplir un hôpital. Je ne veux point être obligé d'aimer des monstres à cause que je les aurai faits ; & je me passerai aisément d'avoir des enfans qui souhaiteront ma mort , s'ils ont de la méchanceté ; qui l'attendront s'ils sont sages ; & qui y songeront quelquefois , encore qu'ils soient fort gens de bien. Si ma résolution , direz-vous , étoit suivie , la Mer ne seroit point couverte de Vaisseaux , & la Terre deviendroît un affreux désert : il est vrai ; mais puisque le monde ne doit pas toujours durer , il vaudroit mieux que ce fût la vertu qui le fît cesser , que toute autre chose : & il ne sauroit avoir une fin ni plus belle , ni plus glorieuse.

A M O N S I E U R
D E B A L Z A C.

*Théophile lui écrit qu'il n'a point de conduite ; qu'il a fort peu de génie ;
& qu'il est sans reconnaissance.*

VOUS êtes coupable ; mais , Monsieur , on fait conscience de vous punir : vos maux sont dignes de compassion , & ils obligent à excuser votre chagrin , & la haine que vous avez contre ceux qui se portent bien. Vous m'aviez promis votre amitié à cause des bons offices que je vous avois rendus ; cependant vous m'êtes venu quereller jusques dans le cachot , & me braver avec insolence , à l'envi de mes ennemis. Je ne me pique point d'un procédé si choquant , ni de tout ce que vous dites contre moi. Quand vous me déchirez , vous vous punissez vous-même. Vos Lettres satiriques sont composées avec une peine incroyable ; & vous vous châtiez , en les faisant ; néanmoins , vous appelez ce penchant que vous avez à dire des injures , le divertissement d'un malade ; il est vrai ;

car

car si vous étiez bien sain, vous feriez toute autre chose : vos Ouvrages entretiennent vôtre indisposition ; & si vous continüez d'écrire, vous ne vivrez pas long-tems. Vôtre esprit n'est point fertile, & cela vous pique contre moi ; mais si la nature vous a maltraité, je n'en suis pas cause. Elle vous a chèrement vendu ce qu'elle a donné à beaucoup d'autres. Encore êtes vous bien-heureux, qu'étant né pour être ignorant, vos soins vous aient acquis quelque teinture des belles Lettres. Vous savez la Grammaire Françoisë. Le Peuple croit que vous avez fait un Livre ; mais les Savans disent que vous pillez aux particuliers, ce que vous donnez au public ; & que vous n'écrivez que ce que vous avez lû. S'il y a de bonnes choses dans vos Ouvrages, les honnêtes gens qui ne connoissent pas ces bonnes choses, ne peuvent vous en louer, & ceux qui les connoissent, savent qu'elles ne sont point de vous. Vôtre stile a des flateries d'esclave, & des railleries de boufon : vous traitez d'égal, des personnes de la première qualité, & vous ne vous souvenez plus de vôtre naissance. C'est une faute de

memoire qui a besoin de jugement. Corrigez-vous en : vous faites une sottise vanité de vos maisons , & de vos valets ; & cependant qui feroit l'éloge de vos prédécesseurs , vous rendroit un mauvais office. Votre visage , & votre conduite ont quelque chose de votre premiere bassesse. Au lieu de me témoigner dans mon malheur du ressentiment de l'obligation que vous m'avez ; vous n'avez pensé qu'à me nuire ; vous me haïssez à cause que vous m'avez offensé. Si vous aviez été assez honnête homme pour vous excuser , j'étois assez généreux pour vous pardonner. Je suis obligé , & vous êtes lâche. Je ne me repens point d'avoir pris l'épée , afin de vous vanger du bâton ; & je ne dis pas cela pour me piquer de bravoure , ni pour vous reprocher votre poltronerie ; mais pour vous montrer que vous deviez vous taire sur mes défauts , puisque j'avois caché les vôtres. Je ne suis ni Poëte , ni Orateur , & je ne dispute point d'éloquence avec vous. Vous êtes né plus proche de Paris que moi. Je n'ai eu pour Régens que des Ecoffois ; & vous , vous avez eu des Jésuites. Je suis sans finesse ; Je parle

fin.

simplement, & ne fais que bien vivre. Ce qui m'acquiert des amis, & me fait des envieux, c'est la bonté de mes mœurs, une fidélité incorruptible, & une profession ouverte d'aimer parfaitement ceux qui sont sans fraude, & sans lâcheté. Nous avons été par-là incompatibles vous & moi. Vous avez inconfidérément persécuté mon innocence, & fait gloire de ma disgrâce : Toutefois cete disgrâce est une marque de ce que je vaux : Si vous n'avez été ni prisonnier, ni banni, ce n'est point que vous n'aïez fait assez de crimes pour l'être : mais vous n'avez pas assez de mérite pour qu'on vous recherche. Votre bassesse est votre sûreté. Quand je réfléchis là-dessus, je me console, & suis ravi que ma personne soit encore chere à ceux qui m'ont condamné ; & que ma reputation ait arrêté les criailleries de votre Pédant, & de celui qui est allé se faire absoudre à Rome, parce qu'il m'avoit calomnié. J'ai été malheureux & vous êtes coupable. Si je voulois jetter quelques gouttes d'encre sur votre vie, je la noircirois entièrement. Vous me parlez de mes débauches, & du mal que m'ont donné les

femmes; priez Dieu que les Chirurgiens ne découvrent jamais ce qui vous fit éviter celui-là afin d'en gagner un autre; car vous êtes un étrange mâle: & je ne m'étonne pas que vous médisiez si insolemment des Dames. Depuis quatorze ans que je vous connois, je n'ai point eu d'autre maladie que l'horreur des vôtres; & après une exacte recherche de ma conduite, il se trouvera que la fréquentation de Balzac fait toute ma honte.

d'Ablan-
cour.

A MONSIEUR R.

LE sieur Amelot dont vous avez vû les Rapsodies politiques, persecute le sens commun: A les lire on se persuade sans peine que le jugement universel n'a été promis que pour en faire part aux personnes qui, comme lui, n'en ont point eu de particulier. La nature, à cet égard l'a si mal traité, qu'on peut assurer, que quand il sortira du monde, il en sortira sans rendre l'esprit. Il travaille pourtant, à ce que vous dites, comme s'il en avoit: mais il gâte de telle sorte ce qu'il fait, que cela ne va qu'à montrer que sa tête est un pays d'où

d'où la raison n'approche jamais. Jugez de la gloire que vous aurez à battre un si chetif ennemi ; & s'il ne vaut pas mieux ; que vous vous appliquiez à composer quelque chose de bon, qu'à dégainer contre un si sot animal. Croiez moi, Monsieur, & comptez que je suis & ferai toute ma vie à vous,
F R E M O N S , à *Amsterdam*.

A MONSIEUR *.

*Contre celui qui prend les pensées
des autres.*

Vous avez tort , Monsieur, de vous estomaquer que le bon homme d'Assoucy pille nos sentimens. Il n'en use de la sorte, que parce qu'il nous estime. Ce qui me choque le plus, est qu'il attribüe à son imagination les bons offices que lui rend la memoire ; & qu'il se croie l'Auteur de mille pensées qu'il n'a prises que dans nos Ouvrages. C'est un veritable Eco ; il ne dit que ce que les autres ont dit : & néanmoins il est si fou, que lors qu'il nous copie mot à mot, il appelle cela composer. J'en ai pitié ; & je suis sûr que vous en aurez pitié aussi.

A MADAME * *.

Le nouveliste ridicule.

VOSTRE parent semble, Monsieur, un peu trop politique, il ne parle jamais que du Ministère. Il en rompt la tête à des gens qui ne s'en soucient point, & qui d'ordinaire sont très ignorans de cela. Il leur en dit toutefois ses sentimens; & s'il trouve une personne qui ait été à Paris, & qui sache comme le Louvre est bâti, il ne la quitte point, qu'il ne lui ait dit cent choses dont il invente pour le moins la moitié. Comme il a l'esprit vif, & le raisonnement agréable, des nouvelles qu'il fait, il tire des conséquences de ce qui arrivera; & fait sur le champ d'autres nouvelles qu'il donne pour vraies. Il a, parmi cela, toujours Monsieur le Maréchal à la bouche; il le met dans toutes sortes d'affaires, & rapporte tout à Monsieur le Maréchal. A l'entendre, le Roi ne voit que par les yeux, & ne parle que par la bouche de Monsieur le Maréchal. C'est sans cesse Monsieur le Maréchal par ci, & Monsieur le Maréchal par là, & il se plaît tant à en parler, qu'il.

qu'il ne se souvient , point le plus souvent qu'il nous entretient d'une affaire d'Etat qu'il imagine pour nous peindre l'humeur, le train, & l'équipage de Monsieur le Maréchal. L'autre jour par malheur, il me rencontra au milieu d'une vilaine rue, où après quelque discours auquel Monsieur le Maréchal fut mêlé, il me fit faire avec lui deux ou trois grands voïages, sans que nous bougeassions de cette rue. Ma complaisance me couta cher : & j'eusse bien voulu savoir des nouvelles, & avoir le pied moins crotté. Tout le monde, direz-vous, n'est pas si peu curieux que moi ; & les choses qui regardent l'Etat, sont la matiere des plus belles conversations. Il est vrai, mais en ceci il faut se moderer. Il y a certaines nouvelles qu'un honnête homme doit savoir : & il ne faut pas être de l'autre monde parmi les gens de celui-ci. Les Chartreux seuls doivent ignorer certains changemens qui arrivent. Mais il ne faut point aussi que la curiosité des nouvelles devienne une passion. On ne doit pas s'embarasser de toutes celles qui courent, ni avoir tant d'empressement à les debiter. Si le Turc fait quelque progrès.

grés en Candie, s'il prend quelque Vaisseau Chrétien vers les Dardanelles, si les Confederez remüent dans l'Allemagne, si la mer rüine quelque digue dans la Hollande, vôtrent parent s'en afflige comme d'un malheur domestique, & tâche d'en affliger ceux qui l'écourent. Il en débite les nouvelles avec des termes recherchez & magnifiques; & il seroit marri de s'expliquer comme les autres. Cependant, rien ne choque si fort les honnêtes gens que cette singularité; & en user de la sorte, c'est de gaieté de cœur vouloir passer pour ridicule.

A MONSIEUR T**.

La pluspart des Belles sont interessées.

MA foi, Monsieur, vous avez eu raison. Il n'y a point de plaisir d'acheter le plaisir si cher. Quand on a donné son cœur à une Philis, elle ne doit pas demander la bourse. C'est renverser l'ordre établi. En matiere de services rendus, le serviteur doit être païé, & non point la Maitresse. Je vous l'avois touûjours bien dit, que ce n'étoit pas pour vos beaux yeux que cette

Belle

Belle vous témoignoît tant de douceur. Une autre fois vous me croirez, & vous ne vous engagerez jamais à être si honteusement refusé. Consolerez-vous néanmoins; vous n'êtes pas le premier à qui cette disgrâce est arrivée. La plupart des femmes ont toujours mieux aimé qu'on leur comptât de l'argent que des fleurettes: & il seroit plus vrai de dire point d'argent, point de Philis; que point d'argent, point de Suisse. C'est une maudite coutume qui depuis long-tems a pris racine. Pour vous le prouver, & vous consoler, je vous raconterai une Historiette. Vous vous souvenez, Monsieur, ou vous devez vous souvenir de ce beau parleur de guerre, Demostène qui en donnoit à garder aux peuples & à la Noblesse; & qui, avec son caquet, faisoit enrager le Roi de Macedoine. Au même tems que ce Harangueur florissoit à Athenes, il y avoit une certaine Laïs à Corinthe: & la beauté de celle-ci n'étoit pas moins en crédit, que la Rethorique de celui-là. Il n'y avoit point de cœur à l'épreuve des charmes de Laïs, non plus qu'à l'épreuve de l'éloquence de Demostène. Ils avoient tous deux cela de commun,

mun , qu'ils travailloient pour le public , quoique d'une maniere differente. Je ne fais pas comme Demostene en étoit recompensé ; mais pour Laïs , elle avoit coûtume de se bien faire paier. Elle n'étoit point de celles dont la chair est au plus offrant & dernier encherisseur. Ses faveurs étoient taxées , mais à si haut prix , qu'elles donnerent lieu à ce proverbe , *qu'il n'étoit pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe*. Demostene à qui la Renommée avoit appris la beauté de Laïs , crut que le proverbe n'étoit pas pour lui , & que cette fameuse Courtisane ne pourroit résister aux charmes de ses paroles. Il écrit dans cette créance à Laïs qui ne cherchoit que pratique. Laïs lui fait réponse. Il s'échauffe dans son harnois , quitte Athenes , & court à Corinthe. Je n'ai pas bien sçu sur quelle voiture : mais apparemment un amoureux comme lui , prit la poste , si poste y avoit en ce tems-là. A son arrivée , il se fait friser & poudrer. Il prend du linge blanc ; & se croiant plus beau qu'Adonis , il va voir celle qu'il croïoit plus belle que Venus. Il la trouve plus charmante qu'il ne se l'étoit imaginée. Il s'empresse auprès d'elle.

d'elle. Il déplie ses lieux communs, & étale tous les raffinemens de son éloquence. Il lui conte fleurettes, & lui dit cent jolies choses : mais tout cela aux oreilles de Laïs n'est pas dire d'or. Quand il fut question de terminer l'affaire, on lui demanda dix mille drachmes qui sont de nôtre monnoie, ma foi je ne sai pas combien, mais je m'imagine que c'étoit une grosse somme. Cette proposition étourdit si fort le pauvre Demostene, qu'il en demeura quelque tems interdit. Enfin il rengaina aussi-bien que vous, les mouvemens de son amour, & répondit en se retirant, *A Dieu ne plaise que j'achette si cher un repentir.* On a furieusement philosophe sur ce mot de repentir : mais les plus Savans ont cru que Demostene avoit entendu ce que nous appellons le mal de Naples, qui s'appelloit alors dans Athenes le mal de Corinthe. Quoiqu'il en soit, nôtre amoureux revint tout confus de son voiage. A son retour il déclama de toute sa force contre les vices du sexe, mais il ne les changea point. N'est-il pas vrai, Monsieur, que vous voilà en quelque façon satisfait : & que l'aventure de Demostene

stene vous console un peu de la vôtre. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Dames vendent leurs faveurs. Ceux qui font les beaux parleurs, & qui se vantent qu'il n'est nulle juppe, que leurs beaux discours ne mettent en trois jours à l'envers, sont des gens qui présument trop de leur Rhétorique, & qui souvent apprêtent à rire. Dix pistoles font plus d'effet sur le cœur d'une Belle, que dix mille fleurettes. L'éloquence, le mérite, & la bonne mine, ce sont des Monnoies que les Dames ne prennent plus pour argent comptant.

A MONSIEUR de Ch. * *.

Le Bal ridicule.

J'Ai passé les Landes tout seul, & durant un mauvais tems; c'est à dire que j'ai fait un voïage fort triste & fort pénible. Mais enfin, Monsieur, j'arrivai hier ici. Après les embrassades, & les comment vous portez-vous, on me fit mettre à table, & de là-tres-à-propos : car dans les Landes j'avois pensé mourir de faim. Pendant le repas on m'apprit qu'il y auroit un Bal de consequence; & je n'eus pas plutôt rempli
ma

ma bedaine, que j'y allai. Tout ce qui étoit dans cette belle Assemblée, ne peut passer que pour franc campagnard. J'y vis quantité de jeunes gens, dont les habits témoignoit extrêmement leur antiquité par le peu de rapport qu'ils avoient avec la mode; force hauts de chauffe étroits sur lesquels il paroissoit quelques rubans couleur de feu, gras, repassez au fer, & attachez en divers endroits sans aucune proportion; force chapeaux de toute sorte de modes, sinon de celle qui court, & tous portez de la maniere qui déplaît tant à vôtre Héroïne; force rabats de Hollande, quelques uns à passemens; mais tous remplis, ou rehaussez. Je vis même des Galans qui s'étoient parez de leurs habits d'esté, parce qu'ils étoient accompagnés d'un misérable pourpoint de taffetas, ou de brocard luisant de fine graisse. En un mot la salle étoit sans tapisserie, & éclairée de douze chandelles qu'on avoit plantées dans quelques bâtons croisez qui faisoient là le personnage de chandeliers. Pour les violons, il ne s'est jamais rien entendu de si pitoiable. Une oreille un peu fine auroit là souffert comme un damné. Si
l'ami

l'ami Baptiste les eût entendus, il auroit pris la poste sur l'heure pour fuir cent lieües loin d'une si misérable harmonie. De citrons doux, ni d'oranges de la Chine, je n'en vis point, & la collation ne fit mal à personne. Pour les femmes de qualité, j'entens les femmes à taffetas, & non pas les Dames à carosse, j'en vis fort peu de belles. Mais j'en remarquai beaucoup dont la physionomie étoit assez friponne, & sur le visage desquelles il paroissoit un certain air d'enjouement qui ne déplaisoit point. Vous serez étonné si je vous dis que les Servantes furent les objets qui attachèrent le plus mes yeux : mais vous saurez qu'elles sont ici jolies, propres, éveillées & souples comme des Basques. Pour les jeunes gens du sexe masculin, il y en a peu de bienfaits, mais beaucoup qui croient l'être, & qui à force de faire les beaux, sont ridicules. C'est sur ce chapitre tout ce que vous peut dire vôtre tres-humble serviteur.

A M A D A M E *.

Le grand Parleur & le Sot Savant.

A Voüiez que ce bel Esprit que vous m'aviez tant vanté , est incommode. On vous avoit bien trompée, Madame, de vous en avoir dit tant de merveilles. Personne n'a jamais eu un si étrange flux de bouche : quand on dit un mot en sa presence, il s'imagine qu'on entreprend sur ses droits, & qu'il n'y a au monde que lui qui doive parler. Il a tout vû, tout fait ; il sçait tout, & si nous l'en croïons, il lui est arrivé plus d'avantures, qu'aux Heros des Romans. Comme c'est un persecuteur d'oreilles, je ne m'étonne pas qu'il lui échappe tant de mensonges. Pendant le tems que nous avons été ensemble, il auroit été impossible de les compter. Sur tout en matiere de Livres, de quoi ne se vante-t-il point ; Il a raison de dire qu'il les devore ; c'est ce qui l'empêche de les digerer ; & ce qui fait que son esprit en retire si peu de nourriture. Il cite à tous momens, & il a dans la tête une étrange confusion d'Histoires. Mais bon Dieu ! Madame, que sa science est éloi-

éloignée de la maniere dont il faut savoir ! & qu'il lui seroit plus avantageux d'être un honnête ignorant , qu'un savant si incommode. On a pitié de la peine qu'il se donne à faire de méchantes allusions , & à dire de basses équivoques. Il n'en laisse échapper aucune. Il est continuellement en sentinelle pour surprendre une pointe au passage ; & lorsqu'il en vient à bout , il rit de tout son cœur , & on le chagrine si l'on ne rit aussi fort que lui. Quand j'eusse eu envie de devenir savant ; voila , justement l'homme qu'il me faisoit pour m'en dégoûter , & me faire aimer mon ignorance. Sa conversation m'a aussi donné tant d'ennui , que rien depuis n'a été capable de soulager mon chagrin. C'est , Madame , de quoi vous assure

Votre tres-humble , & tres-obeissant serviteur.

A MADAME L. * * .

Satire d'un esprit grossier & mélancolique.

Monsieur N. * a de l'esprit infiniment. Son esprit , on l'avoüe , est subtil , mais , Madame , il s'évapore :

pore : & quand il auroit moins de ce qui élève , & davantage de ce qui fixe , il n'en vaudroit que mieux. Toutefois , quelque éventé qu'il soit , il est beaucoup plus agreable que le mélancolique B. ***. La sottie retenuë de celui-ci est bien moins supportable , que l'emportement de celui-là. Le brillant est toujours beau , lors mêmes qu'il n'est pas toujours réglé. L'on peut avoir quelquefois de l'esprit par excès : & peut-être que d'en avoir trop , c'est être plus près de la folie , que de n'en avoir que peu. Pour moi , j'aime mieux les vices qui pechent en excès , que ceux qui pechent en défaut. La temerité est plus noble que la poltronnerie , & la prodigalité que l'avarice. Quand un homme n'est pas courageux , ni liberal de la belle maniere , il vaut mieux qu'il soit téméraire & prodigue que poltron & avare. N'est-il pas vrai , Madame , que le Comte N. * qui mange son bien avec honneur , passe pour plus honnête homme que le President D. ** qui le conserve si vilainement ; & le Chevalier N. * qui se bat quelquefois mal-à-propos , n'est-il pas mieux venu parmi les gens de qualité ,

II. Tome. B *lité,*

lité. que C. *** qui se laisse battre avec lâcheté. Il en est de même de l'Esprit. Il semble plus avantageux de l'avoir vif, quoique mal conduit, que pesant, & bien réglé. Vous dites tres agreablement qu'il vaudroit autant entreprendre de fixer le Mercure, que de vouloir arrêter la vivacité de celui dont nous parlons. Mais, pour cela, Madame, croiez-vous qu'il en soit moins estimable? Ne savez-vous pas que le mouvement est naturel à nôtre esprit aussi bien que la legereté: & que plus il possède ces deux qualitez, plus il est ce qu'il doit être. J'aime les emportemens & la vivacité de L. * vous avez beau dire qu'il s'éleve si haut qu'on le perd de vuë. Les animaux qui se portent en l'air, valent plus que ceux qui rampent sur la terre. Parmi ceux-ci l'on trouve souvent du venin; & parmi les autres, il ne s'en rencontre presque jamais. Que si cet esprit semble un fleuve impetueux, c'est celui du N; & il ne se déborde point, sans engraisser les Terres de son voisinage, Ce galant homme en effet pousse dans ses débordemens, cent choses excellentes dont on peut faire du profit: mais il oblige à

rire

rire quand il s'abandonne au torrent de sa veine poétique. Il n'y a point de sagesse qui vaille une si plaisante folie, & si vous y faites reflexion, vous serez sans doute de mon sentiment. C'est, Madame * *

Vôtre tres-humble & tres-oobeïssans serviteur.

A MADEMOISELLE * *.

*Son ami l'Abbé M. * * est un esprit dégoûtant.*

Vous avez beau faire, Mademoiselle, je ne saurois revenir de l'opinion que j'ai de vôtre ami l'Abbé M. * *. Je lui trouve l'esprit mince, les sentimens bas, l'entretien fade, les inclinations mécaniques, & la mine dégoutante. Il n'y a pas un quolibet qu'il ne sache, ni un méchant conte qu'il ne veuille dire. Je ne vous veux point de mal de ce qu'il va quelquefois chez vous. Mais j'aurai de la peine à m'empêcher de vous en vouloir si jamais, quand ils'y trouvera, & que j'y ferai, vous m'empêchez de sortir. Dites-moi de grace, vous, Mademoiselle, qui avez de l'esprit autant que dix,

comment vous pouvez vous accommoder d'un animal qui en a si peu ? Vous a-t-il dit quelque chose de spirituel , lui qui n'ouvre la bouche que pour faire trembler toutes les oreilles dont il est le persecuteur déclaré. L'on n'a jamais dit de bonnes choses où il a été , qui n'aient été salies de quelqu'une de ses impertinences. Il ne va point par la Ville , qu'il ne ramasse tout ce qu'on y debite de plus méchant pour en assassiner les honnêtes gens de qui il est le fleau. Si vous me considerez un peu , délivrez-moi , je vous prie , de sa persecution. Sa presence me fait trembler , & toutes les fois que je le rencontre, j'ai peur : & comme il vous rend des visites assez frequentes , je n'ose vous aller voir , de crainte que sa langue ne dérobe à vos yeux le succès de leur attentat. Si j'ai à mourir, tâchez auparavant de me faire aimer la mort , comme vous m'avez fait aimer la vie. Il ne faut qu'étaler à mes yeux tout ce que les vôtres ont de charmes , vous m'accoûturez insensiblement à voir l'appareil de mon trépas , comme vous m'avez accoûtumé au plaisir qu'il y a d'être le reste de mes jours ,

Votre tres-humble & tres-obeïssant serviteur.

A MONSIEUR
THOMAS DE LORMES,
Avocat au Parlement de Grenoble.

On répond par de bons offices à ses injures.

J'Ai, à la faveur de mes petits Ouvrages, tâché de faire connoître ce que vous valiez ; & par bonheur j'en suis venu à bout. Les gens de Lettres de Province commencent à s'entretenir de vôtre mérite ; & ceux que j'ai l'honneur de voir à Paris, me demandent tous qui est ce *Monsieur Thomas de Lormes*, dont vous parlez si avantageusement ? Ho , ho ! leur dis-je d'un air qui témoigne l'estime que j'ai pour vous, c'est un grand Poëte, & un grand Orateur, le Malherbe du Dauphiné, & le Patru du Parlement de Grenoble : & pour en être agreablement persuadé, vous n'avez qu'à lire ses Oeuvres. C'est, Monsieur, de la maniere que je satisfais la curiosité des Personnes Illustres qui veulent avoir plus de connoissance de ce que vous valez ; & vous me devriez savoir quelque gré d'une conduite si obligeante. Mais au contraire, vous jetez feu & flâme, & vous me déchirez par de si miserables satires,

que si l'on ne voïoit vôtre nom au bas, on penseroit qu'elles fussent de ces barbouilleurs, qui depuis la Serre ont été en France. Hé! Monsieur, ne détruisez point par de méchantes pieces la reputation où vous êtes. C'est un bien fragile que cette reputation; & elle vous doit être d'autant plus chere, qu'elle vous coûte infiniment. Travaillez, je vous en conjure, avec esprit, ou demeurez en repos; & faites-moi la grace de croire que rien ne m'empêchera de continuer avec ardeur à vous faire voir que je suis de toute mon ame,

Vôtre tres-humble serviteur, R.



REFLEXIONS
SUR LA
LETTRE
CRITIQUE.

REVISED

1871

ESTER

CRITIQUE



REFLEXIONS

SUR LA

L E T T R E

C R I T I Q U E.

LE caractère de l'Ouvrage Critique est vif & délicat : Il ne sauroit sans cela être au gré des Connoisseurs. Mais il y sera, si on le tourne si ingénieusement, qu'il semble avoir été fait par un esprit, qui paroisse plutôt avoir pris l'intérêt du Public, que le sien propre. La Critique en effet ne doit faire voir aucune animosité particulière. Tout s'y reprend sans une aigreur apparente ; &

il faut qu'il ne s'y dise rien, que pour instruire finement celui, dont on montre les fautes ; & que pour empêcher qu'on n'en fasse de pareilles. On donne de solides raisons des choses qu'on n'approuve pas : & s'il est besoin, on appuie ces raisons, d'autoritez citées d'un air agreable, & qui découvre adroitement les beuvûes de celui qui est l'objet de nôtre Critique.



A MONSIEUR
L'EVESQUE DU MANS. Costar,
Lettres.

*Reflexions sur une Ode de Mainard,
qui commence ;*

Alcipe , revien dans nos bois.

L'*Alcipe* de Monsieur Menard qu'il vous a plu m'envoier, mérite, Monseigneur, toutes les louanges que vous lui donnez. Je l'ai lû avec beaucoup de reflexion pour l'amour de vous, & de lui ; & à cette heure que vous en êtes entêté, je ne saurois mieux faire, que de vous entretenir de cette agréable lecture.

Alcipe , revien dans nos bois ;

Tu n'as que trop suivi nos Rois ;

Et l'infidèle espoir , dont tu fais ton idole.

Quelque bonheur que conçoivent tes vœux ,

Ils n'arrêteront pas le tems qui toujours vole ,

Et qui d'un triste blanc va peindre tes cheveux.

L'auteur a peut-être choisi le nom d'*Alcipe* pour le donner au Courtisan, qu'il convie à la retraite, à l'exemple de Monsieur d'Urfé, qui après avoir reconnu les vanitez, & les ennuis de plusieurs Cours, se retira sur les bords

du Lignon, & y passa le reste de les jours dans une tranquille obscurité.

Et l'infidele espoir dont tu fais ton idole.

Il a été dit que l'homme se faisoit un Dieu de son desir, & de son inclination.

L'Homme del suo voler, suo Dio si face : mais on n'a pas dit la même chose de nôtre esperance. On en a fait, au contraire, une des courtisanes de la Fortune.

Te spes, & albo rara fides colit velata panno...

L'esperance est prise là pour la passion de l'esperance, & ici pour son objet, qui est le bien qu'on espere : Or le bien que nous espérons, est un dieu à qui nous sacrifions nôtre liberté & nôtre vie. Nôtre imagination conçoit ce bien plus grand, que nos sens ne le trouvent quand ils le possèdent. L'esperance se le represente tout ensemble ; & nous n'en jouïssons guères que par petites parcelles : elle se le figure tout pur, & sans incommoditez qui en alliégent les avenues : & là-dessus est fondée cette humeur des hommes, de considérer davantage l'avenir que le passé, & de regarder moins ce qui est derriere, que ce qui est devant eux. Ainsi, Tibere reprochoit à son Favo-

ri, qui sembloit se détacher de sa personne, & faire la cour à Caligula, plus soigneusement que de coutume ; qu'il préféreroit le Soleil levant au Soleil couchant : me voila un peu égaré ; mais je retrouverai bien-tôt mon chemin. Mainard a eu raison de dire :

Et l'infidèle espoir dont tu fais ton idole.

Cette esperance est une de ces Divinitez, qui n'ont de Temples, ni d'Autels que dans nos ames, non plus que l'argent & les richesses.

Et si funesta pecunia templo

Nondum habitas, nullas nummorum ereximus aras.

Tite-Live néanmoins parle d'un Temple de la Déesse *Esperance*, qui fut une fois frappé de la foudre, & une autre fois brûlé. J'ai lû quelque part aussi, qu'elle étoit habillée d'une robe verte, & qu'elle étoit assise sur un muid.

*Quelque bonheur que conçoivent tes vœux,
Ils n'arêteront pas le tems qui toujours vole,*

Et qui d'un triste blanc va peindre tes cheveux.

Ces images & ces métaphores sont plus belles & plus nobles que ce que dit Horace sur ce sujet :

Eheu fugaces, Postume,

*Labuntur anni , nec pietas moram
Rugis , & instanti senectæ.
Affèret indomitaque morti :*

Cette interjection , *heu* , & cette repetition *Postume , Postume* , sont fort touchantes. Mais cela ne vaut pas ce *triste blanc* , dont le tems en volant va peindre les cheveux d'Alcipe. *Triste* & *Blanc* font une jolie antithese : le blanc est une couleur de felicité & de joie. Les Dames Romaines porteroient assez long-tems le deuil en *blanc* aussi-bien que nos Reines dans leur Veuva-ge , qui pour cette raison étoient appelées *Reines blanches*. C'étoit alors un *triste blanc* , aussi-bien que celui de nôtre Poëte.

Dans nos vieux Romans nous trouvons *Barbe fleurie* , pour dire *Barbe blanche* : & Petrarque a dit *fiorir le temple* , pour dire *blanchir*. En ce cas-là ; les fleurs qui naissent aux hommes , ne sont pas comme celles de nos fruitiers , qu'on appelle *la joie des Arbres* , donnant le nom de *tristes* , & de *mélancoliques* à ceux qui n'en portent point. Ce sont des fleurs funestes , que le tems seme , un *triste blanc* qu'il peint en volant : & l'on est bien fondé à penser ,
que

que c'est un vieux Artisan qui gâte, qui empire tout ce qu'il touche; & dont la peinture, quoiqu'il peigne en volant, est un blanc qui ne s'efface jamais.

La Cour méprise ton encens.

Ton Rival monte & tu décens;

Et dans le cabinet le Favori te joie:

Que t'a servi de fléchir les genoux

Devant un Dieu fragile, & fait d'un peu de boie,

Qui souffre & qui vieillit pour mourir comme nous.

Je ne sai qui a donné le premier un encensoir à la flatterie; & qui a osé nommer les loüanges, *de l'Encens*. Cette métaphore est noble, & hardie, & du même siècle, où les hommes commencèrent à bâtir des Temples à leurs Princes, & qu'ils leur disoient,

Præsentitibi maturos largimur honores,

Jurandasque tuum per nomen ponimus aras.

Ceci est dit agréablement; *la Cour méprise ton encens*. Les Dieux de la Cour se lassent de recevoir des loüanges, & des respects des mêmes adorateurs. De vieilles loüanges sont comme de vieux parfums, & des fleurs fanées: & vous savez; Monseigneur, que les fleurs ne sont proprement fleurs, que tant qu'elles sont nouvelles.

Un Dieu fragile , & fait d'un peu de boüe :

Je doute que sur ce fujet il y ait rien de plus beau dans toute l'antiquité. C'est quelquefois de la plus vilaine boüe , que ces Dieux sont composez : & ils ne sont pas toûjours de ceux dont Promethée a fait les entrailles du plus précieux limon. Souvent la nature les forme de cette boüe détrempée de sang , qui avoit servi de matiere à la méchante & vilaine ame de Tibere ,

*Qui souffre , & qui vieillit pour mourir
comme nous.*

L'Ecriture a dit, *Vous êtes des Dieux ; & neanmoins vous mourrez comme nous.*

Ce qu'ils peuvent , n'est rien.

Ils sont ce que nous sommes ,

Veritablement hommes ,

Et meurent comme nous.

La mort ne frappe pas plus respectueusement à la porte des Princes , qu'à celle de leurs Sujets. Elle brave l'orgueil des Maisons des Rois : & elle y entre aussi insolemment que dans les cabannes : Elle ne va point gratter à la porte du cabinet , elle y heurte à grands coups de pied , & s'y fait passage malgré les Huiſſiers.

Romps tes fers , bien qu'ils soient dorez.

Fuis les injustes adorez ,

Et

Et descends dans toi-même à l'exemple du Sage ;

Tu vois de près ta dernière saison.

Tout le monde connoît ton nom & ton visage :

Et tu n'es pas connu de ta propre raison.

Encore que les fers soient d'or , ils n'en sont pas moins pesans , ni moins insupportables ; toutefois les prisonniers , de qui nôtre Auteur parle , ont raison d'estimer davantage leurs chaînes , quand elles sont de ce précieux métal.

Ne forme que de saints desirs ,

Et te sépare des plaisirs ,

Dont la molle douceur te fait aimer la vie.

Il faut quitter le séjour des mortels.

Il faut quitter , Philis , Amarante & Sylvie ,

Aqui ta folle Amour élevoit des Autels.

Cette pensée est fort véritable. La molle douceur des plaisirs nous attache étroitement à la vie. Les Voluptez sont les liens qui enchaînent l'ame au corps ; & pour ainsi dire , les clouds qui l'arrêtent & qui l'empêchent de le quitter.

Il faut quitter Cloris , Amarante & Sylvie.

Les noms de *Cloris* , d'*Amarante* , de *Philis* , & de *Sylvie* sont des noms de Maîtresses , pour qui l'on a de l'amour ,
&

& dont la séparation ne sauroit être que touchante.

De toutes les douleurs la douleur la plus grande,

C'est qu'il faut quitter ses amours.

Il faut quitter l'ameublement,

Qui nous cache pompeusement

Sous de la toile d'or le plâtre de ta chambre.

Il faut quitter ces jardins toujours verts,

Que l'haleine des fleurs parfume de son ambre,

Et qui font des Printemps au milieu des Hyvers.

Cet ambre de fleurs est un excellent parfum, & ces trois Vers-là valent bien ceux-ci.

Neque harum

Quas colis Arborum

Tè præter invisas cupressos,

Ulla brevem dominum sequetur.

Neanmoins ce *brevis dominus*, maître de peu de jours, ces cyprés odieux & la cérémonie des funeraillies des Anciens, touchée délicatement méritent beaucoup de louanges

C'est en vain que loin des hazards,

Où courent les enfans de Mars,

Nous laissons reposer nos mains & nos courages.

Et c'est en vain que la fureur des eaux,

Et l'insolent Borée, artisan des naufrages,

Font à l'abri des vents retirer nos vaisseaux.

Il y a quelque ambiguité dans les trois derniers Vers de cette belle Stance. On pourroit croire de la sorte que le Poète s'exprime, qu'il voudroit seulement dire, qu'il ne sert de rien pour nôtre conservation que la tempête fasse retirer nos vaisseaux dans le Port : au lieu de dire, que c'est en vain que nous évitons les dangers de la Mer, aussi bien que ceux de la Guerre, & que la crainte des vents & des rochers nous empêche de nous embarquer. Et puis cet *insolent Borée, artisan des naufrages*, semble un peu trop insolent ; & il seroit mal-aisé de trouver rien qui favorisât cette expression.

Nous avons beau nous ménager,

Et beau prévenir le danger.

La mort n'est pas un mal que le prudent évite.

Il n'est raison, adresse, ni conseil,

Qui nous puisse exempter d'aller, où le Coccyte

Arrose des païs inconnus au Soleil.

Cela est dit agreablement ; la mort n'est point du nombre des maux, que la prudence apprenne à éviter : la finesse non plus que les presens ne servirent de rien à Prométhée pour se sauver des Enfers. La pensée suivante est bien tour-

ournée : Il n'est raison, ni conseil qui nous puisse exempter d'aller en ce triste lieu, que le Soleil ne connoît pas, & qui est arrosé par le Cocyte : Cependant quoiqu'en dise Monsieur Mainard, les Habitans de cet endroit ont leur Soleil, & leurs Etoiles ; & s'il en faut croire le Roi de cette Region si décriée, la lumiere y est encore plus pure que parmi nous ; & le Soleil des Champs Elysées est plus admirable & plus digne d'arrêter les regards, que celui qui se leve sur nôtre Hémisphere.

Claudien,
captus Pro-
serpine.

*Amissum ne crede diem, sunt altera nobis
Sidera, sunt orbes alii, lumenque videbis
Purius, Elysiumque magis mirabere Solem.*
LE COURS de nos ans est borné,
Et quand nôtre heure aura sonné,
Cloton ne voudra plus grossir nôtre fusée.
C'est une loi, non pas un châtiment,
Que la nécessité qui nous est imposée
De servir de pâture aux vers du monument.

Tout le monde a bien appelé l'instant de la mort nôtre heure, parce qu'il n'y en a point qui soit plus à nous, ni qui nous soit plus assurée, que celle-là : mais pas un ne s'est avisé de la faire sonner.

C'est une Loi, non pas un châtiment.

Peut-on dire dans le Christianisme que la mort ne soit point un châtiment?

Il est vrai , Monseigneur , que les Poëtes ne sont pastoujours obligez de parler en Chrétien ; & qu'ils se sont reservez la liberté de s'exprimer selon le sentiment de la Theologie Païenne.

Lex est , non pœna , perire.

Loi & peine sont bien opposées en cela : La Loi est générale , & s'étend indifferemment à tout le monde ; mais la peine est particuliere , & ne comprend que les coupables :

Resous-toi d'aller chez les morts ;

Ni tarace , ni tes thresors

Ne sçauroient t'empêcher d'en augmenter le nombre.

Le Potentat le plus grand de nos jours

Ne sera rien qu'un nom , ne sera rien qu'une ombre ,

Avant qu'un demi siecle ait achevé son cours.

Cette Stance est admirable , & le mot de *Potentat* , est bien choisi , & je n'en fai point dans le Grec , ni dans le Latin , qui remplisse l'oreille d'un plus grand son.

On est gueres loin du matin ,

Qui doit terminer le destin ,

Des superbes Tyrans du Danube & du Tage ;

Mais ils n'auront sur toi , que le triste avantage

D'infester un tombeau plus riche que le tien.

Il n'y a ni Grec , ni Latin qui vaille
*ce triste avantage d'infecter un tombeau
 plus riche que le tien.*

ET comment pourrions-nous durer.

Le tems qui doit tout devorer ,

Sur le fer & la pierre exerce son empire :

Il abbattra ces fermes bâtimens ,

*Qui n'offrent à nos yeux que marbre & que
 porphyre ,*

*Qui jusques aux Enfers portent leurs fonde-
 mens.*

Quelque vieux que soit le tems , il
 ne fut jamais de si bonne dents que les
 fiennes ; & quoique Voiture ait appelé
 les murailles de brique , *parietes ater-*
nos , il est certain que le tems les man-
 ge , & qu'il ne pardonne pas mêmes au
 marbre , ni au porphyre des sepul-
 chres.

Selve , Sassi , Campagne , Fiumi , è Poggi

Quanto è creato vince , è cangia il tempo.

On cherche en vain les belles Tours

Où Pâris cacha ses amours ;

Et d'où ce Faineant vit tant de funeraïlles :

Rome n'a rien de son antique orgueil ;

Et le vuide enfermé de ses vieilles murailles ,

*N'est qu'un affreux objet , & qu'un vaste
 cercueil.*

Où Pâris cacha ses amours : il ne veut
 pas dire sa passion ; car ce lieu étoit le
 plus beau théâtre du monde , où il la
 mit en vûë à toute la Terre : il veut dire
 sa

la Maîtresse ; mais il seroit à desirer, qu'il ne s'y trouvât aucune équivoque.

Et d'où ce Faineant vit tant de funeraillles.

Il y en a qui ont jugé ce *Faineant*, un epithete trop bas : Pour moi qui me souviens qu'on a donné ce surnom à l'un de nos Rois, je le trouve assez fort & assez noble.

ET CE vuide enfermé de ces vieilles murailles,

N'est qu'un affreux objet, & qu'un vaste cercueil.

Ce cercueil me semble magnifique. Un galant homme de l'antiquité appelloit ces sortes de débris, *Cadavera urbium* : *hem nos homunculi indignamur*, dit-il, *si quis nostrum interiit, aut occisus est, quorum vita brevior esse debet, cum uno loco tot oppidorum cadavera projecta jaceant.*

MAIS tu dois avecque mépris

Regarder ces petits débris ;

Le tems amenera la fin de toutes choses :

Et ce beau Ciel, ce lambris azuré,

Ce theatre où l'Aurore épanche tant de roses,

Sera brûlé des feux, dont il est éclairé.

Je ne sai si c'est la plus belle chose qu'on puisse dire du Ciel, c'est un theatre où l'Aurore épanche tant de roses : & puis ce n'est que sur le bord de ce

ce theatre , qu'elle épanche ses roses ; & non point par tout. .

Le grand Astre qui l'embellit ,

Fera sa tombe de son lit.

L'air ne formera plus ni grêle , ni tonnerres ;

Et l'Univers qui dans son large tour ,

Voit courir tant de mers , & fleurir tant de terres ,

Sans savoir où tomber , tombera quelque jour.

Voilà une fiction nouvelle , que le Soleil , après avoir brûlé le Ciel , s'aïlle noïer dans la mer.

L'air ne formera plus ni grêles , ni tonnerres.

Il me semble qu'il devoit plutôt parler de rosées , & de pluïes tiédés & fécondes , ou de quelque chose dont la privation dût être sensible aux hommes : mais il n'y auroit pas grande perte pour eux quand il ne grêleroit , ni ne tonneroit jamais.

Et l'Univers qui dans son large tour ,

Voit courir tant de mers , & fleurir tant de terres ,

Sans savoir où tomber , tombera quelque jour.

En l'état où sont les choses , cela ne s'accorde pas , qu'un corps tombe , & qu'il ne tombe nulle part. Mais peut-être que cela s'accordera à la fin du monde

de dans ce desordre , dont on nous menace. *Sans savoir où tomber*, je doute s'il ne seroit pas mieux en cette sorte , *sans savoir où tomber* , &c. pour sauver la fausse imagination que peut donner le mot de *savoir* , qui d'ordinaire signifie *irrésolution & difficulté de choix*. Comme quand nous disons *il ne sait où aller ; il ne sait que faire*.

Voilà Monseigneur , la fin de mon Commentaire ; je vous ferai toujours d'aussi longs discours , pourvû que vous m'envoïez d'aussi belles Stances. Mais vous aurez de la peine à le faire. La plûpart de nos meilleurs Poètes ont quitté la Lyre pour la Trompette. Ils n'invoquent plus guères que Calliope ; afin de pouvoir chanter d'un ton plus éclatant , les hauts faits d'armes des anciens Heros. Ainsi , la promesse que je vous fais , ne m'engage presque à rien ; & à moins que vous ne me donniez quelque autre sujet d'entretien , je serai réduit à vous paraphraser en mille différentes manières le tres-humble , tres-obéissant , & tres-obligé serviteur.

A M A D A M E

Costar.

LA MARQUISE de LAVARDIN.

*Reflexions sur les Lettres de M. le
Cardinal de Bentivoglio.*

JE ne saurois mieux , Madame , vous remercier des excellentes Lettres qu'il vous a plû m'envoïer , qu'en vous faisant part du profit que j'ai fait d'une si charmante lecture. Leur Auteur a une incroyable facilité de s'accommoder à toutes sortes de sujets & de personnes. Ses ornemens sont sans affectation : sa négligence est agréable ; sa force n'est ni trop rude , ni trop étendue ; & son stile est si rempli de lumieres , que quand il ne brille pas , il luit. Ce qu'il dit des Suisses , me paroît heureusement imaginé ; que les Alpes sont faites pour eux ; & qu'ils sont faits pour les Alpes. *L'Alpi son per gli Svizzerai , e gli Svizzerai per Alpi.* En effet un peuple si sauvage ne meritoit pas un Ciel plus doux. Je me souviens là dessus de ces vers du Tasse , sur les habitans du Blefois & de la Touraine :

Non

*Non è gente robusta , o faticosa
Si ben tutta di ferro ella reluce ,
La Terra molle , e lecta , e dilettofa ,
Simili à se gli habitatore produce.*

Les païs délicieux produisent des hommes qui leur ressemblent , & qui sont mal propres aux fatigues & aux périls de la guerre : Ainsi l'on peut dire que si les hommes cultivent les païs , les païs cultivent les hommes : Ils adoucissent leurs mœurs , & polissent leur esprit : Cependant les Suisses s'enuient quelquefois en France & en Italie. Ils regrettent leurs neiges , & leurs glaces : Il leur prend des impatiences de s'en retourner à leurs Landes , & à leurs Montagnes ; jusque-là que si on leur refuse ce contentement , ils en tombent dans une maladie mortelle , qu'ils appellent *la maladie du païs*. Cela confirme ce mot que la fumée de chez nous nous semble plus-claire que le plus beau feu des contrées étrangères. Et quoique l'on ait écrit , que les honnêtes gens trouvoient leur païs par tout , où ils rencontroient les commoditez de la vie ;

*Per tutto è buona stanza , ove altrigoda ,
Et ogn stanza al valent' huomo è patria.*

Toutefois il est certain que la nature nous donne pour le lieu de nôtre naissance

ce je ne fai quel amour secret qui n'est pas sujet à s'affoiblir par le tems , & qui mêmes ne meurt jamais :

*Che diè natura al nascimento humano ,
Verso il caro paese , ou' altri è nato ,
Un no sò che di non inteso affetto ,
Che sempre vive , e non invecchia mai.*

Mais c'est un peu trop s'égarer. Je reviens aux Suisses , dont nôtre Auteur dit qu'ils vendent leur service aux Etrangers ; mais qu'ils retiennent pour eux la liberté de leur Païs *Vendono il servitio de' corpi ad altri, mà ritengon la liberta del paese per loro.* Il ajoute que ce n'est pas à leur courage qu'ils doivent un si grand bien ; mais à la situation & à la nature du lieu qu'ils habitent , également pauvre , & inaccessible. Il poursuit *Onde' chi vorebbe provar si ad espagnar alpi ? E chi vorebbe desiderar de Signoreggiar le ?* Qui seroit si hardi que d'entreprendre de forcer les Alpes , ou si extravagant que d'avoir envie de les posséder ? La difficulté de l'entreprise ôte l'esperance d'y réussir , & son peu de fruit en fait perdre le desir. Neanmoins on disoit des Romains , qu'ils souhaittoient avec une pareille ardeur les richesses & la pauvreté ; que
les

les Peuples riches excitant leur avarice , & les pauvres leur ambition , ils trouvoient par tout à étendre leurs conquêtes.

Après avoir parlé des autres Montagnes des Alpes, il dit de celle de saint-Godard , qu'elle porte ses neiges jusques dans le Ciel , & qu'elle lui a fait voir l'Hiver au fort de l'Esté. *San Gortardo sopra di tutte che porta le nevi in cielo , è ch' à me hora ho falto veder l'inverno di mezza state.* Cette pensée est de celles qui plaisent sans étonner , qui ont quelque chose de beau , & qui n'ont rien de surprenant. Remarquez , s'il vous plaît , Madame , qu'il n'use point du mot de *sentir* ; mais de celui de *voir*. Car il y a du plaisir de voir l'Hiver , & de n'en sentir pas la rigueur : & c'est une espede d'enchantement de découvrir de la glace d'un côté , & de la verdure de l'autre. Le Tasse décrivant la montagne où étoit le Palais d'Armide , nous la représente couverte d'herbes & de neiges. Il dit que c'étoit une tête dont le menton étoit blanc , & les cheveux verts , & qu'on y remarquoit avec admiration , que la glace gardoit inviolablement la foi aux Lis & aux Rosés.

Dinevi, edipruine

Sparsa ogni strada, ivi hà poi fiori, ed herba

Proffo al canuto mento, il verde crine

Frondeggia, e'l ghiaccio fede à i gigli serba

Et à le rase tenere....

Mais que pensez-vous, Madame, de cette façon de parler, sur le sujet d'un malade : *Non gli resta altro de vita che la lentezza con che fa il suo officio la morte.* Il ne lui reste de la vie, que la lenteur avec laquelle la mort fait son devoir. Si cette imagination vous étoit venuë; vous l'auriez mieux exprimée, & vous auriez dit : Ce qui lui reste de vie, il le doit à la lenteur de la mort, qui semble ne se hâter pas tant pour lui que pour les autres.

Ce compliment amoureux ne me semble pas mauvais, Nous sommes séparés par des rivières & des montagnes; & que feroit-ce si nos plumes n'avoient point de langues, & si nos pensées n'avoient point d'aîles pour converser ensemble malgré la distance des lieux ? *E che se non havessero lingua la nostra penna, & ali i nostri pensieri per conversare insieme anche in queste distanza?* Je voudrois pourtant, que l'Auteur

teur se fût arrêté à *pensieri*, & qu'il n'eût pas ajoûté *per conversare insieme*. Car des aîles pour converser l'un avec l'autre me paroissent d'étranges choses. S'il eût dit pour nous rapprocher malgré cette longue distance, & nous entretenir ensemble quelque éloignez que nous soions; Ne croiez-vous pas, Madame, qu'il auroit parlé plus correctement, & qu'il auroit mieux attribué aux aîles & aux langues leur usage naturel?

Ceci me semble meilleur: Il a fallu que nôtre ami commun ait pressé vôtre Grandeur de m'écrire, & qu'à la fin il lui ait tiré cette Lettre des mains, plutôt que du cœur. *E ch'egli alfin le rapisse piu d'alle mani che d'alla volontà la lettera scritami.*

J'ai trouvé beau ce qu'il écrit au Marquis Spinola. *E per nobilità di sangue, e per Eminenza di merito portó seco in Ispagna, il grandato V. E. anche prima de conseguir lo.*

La grandeur de vôtre naissance & celle de vôtre vertu, vous avoit fait Grand d'Espagne avant que de l'être.

Il ajoûte; & veritablement on peut douter, qui en recevra plus de joie,

ou l'Italie qui vous a donné à l'Espagne ; ou l'Espagne qui vous a fait cet honneur , ou la Flandre qui vous a fourni les occasions de le meriter : *E veramente si può stare in dubbio qual sia per sentirne maggior piacere , ò l'Italia che diede V. E. Alla Spagna , ò la Spagna che conseriste in lei quest' honore , ò la Fiandrache le hà somministrata la materia principalmente da meriter lo.*

Parlant des avantages qu'eurent les Espagnols contre les Protestans en Allemagne , il dit , qu'ils portèrent sur le bout de leurs lances , & de leurs piques & dans la bouche de leurs mousquets , & de leurs canons l'exécution des commandemens que l'Empereur faisoit aux Heretiques. - *Sopra le lancia e le picche , e in bocca de moschetti , e cannoni si portava l'esecutione del mandato Imperiale contro gli Heretici.* Voilà une étrange façon de parler. Porter l'exécution des commandemens du Prince dans la bouche . . . On diroit bien porter les commandemens dans la bouche : car on se sert de la bouche pour commander : mais je ne pense pas qu'on y puisse souffrir l'exécution des commandemens. S'il eût mis , l'exécution des volontez de l'Empe-

pe-

perceur, le sens eût été beau. En ces rencontres les Princes s'expliquent, & font entendre leur volonté par la bouche des canons. Toutefois je ne connoispas paffez le genie de la Langue Italienne, pour juger s'il n'y a point quelque grace fecrette dans cette expreffion, qui nous paroît infupportable. J'ai envie d'en dire autant de ce qui eft enfuite : *La réputation en a volé par tout fur les aîles du bruit public. N'è volata la notitia fu l'ali del grido publico.* En françois cela s'appelleroit être Poëte en Profe : c'est à peu près comme il dit ailleurs. *Dimani m'imbarco fù l'Adide, e fpero in un giorno, e mezzo, di volar fù le ali di quefto rapidiffimo fiume à Verona.* J'efpere voler à Veronne fur les aîles de cette rapide riviere. Les Poëtes donnent des cornes aux Fleuves pour exprimer comme ils fe divifent en plufieurs bras ; mais il ne me fouvient pas qu'ils leur aient donné des aîles : Ils fe font contentez de leur donner des pieds, puifqu'on dit que les eaux courent ; & une langue puifqu'elles murmurent : mais puifqu'elles ne volent point, à quel propos leur donner des aîles ? Pour les pieds, voici mon autorité :

In quella parte , apunto

Del'anno giovinetto

Ch'el sol , con dolce e temperato raggio

Scioglie , in liquida fuga , a i pigri fiumi

Dai ceppi di cristallo , il piè d'argento.

Vous voïez , Madame , que les Fleuves ont des pieds d'argent , qui sont attachez par des chaînes de crystal , pendant la mauvaïse saison. Pour la langue voici mon texte :

L'acque mute non altro

In suo rauco idioma

Con lingua di cristallo

Mormoravano solo. . . .

Il appelle la nége , la glace , les vents & les pluies , l'horrible famille de l'Hiver , *l'horrida famiglia dell' Inverno*. En effet ce sont les enfans que produit l'Hiver , dignes enfans d'un tel Pere : mais je trouve un peu hardi , ce qu'il dit ailleurs , qu'il a vû en retournant à Rome , le mont Cenis , tout couvert de nége , aïant encore sa chevelure , d'Hiver , qui lui appartenoit en qualité de Pere de la famille des Alpes. *Conchioma , tutta ancora d'inverno come apunto conveniva al padre dell' alpina famiglia*. Il y a là deux choses dignes de remarque , que les montagnes changent de cheveux selon les saisons , comme

me les hommes d'habits ; & qu'entre elles , les plus petites sont les filles des plus hautes. Cette façon de parler si étrange , & si bizarre en apparence , est familiere aux Poëtes Italiens : elle se voit dans le cavalier Marin , en sa Proserpine , où parlant du Dieu Vertumnus , il dit :

*Gui de le rozepiante , in guadia è data
La frondoso famiglia.*

Et dans le Tasse au chant 16. de la Hierusalem.

Et tutta la frondosa ampia famiglia.

Que direz-vous , Madame , de cette hyperbole sur le chapitre d'un Predicateur. *Quante volte m'e risonata all'orechie la canova trompa de suoi sermoni? all'ora piu previ , che sono piu lunghi.* Comment vous pouvez-vous imaginer que des sermons , quelque beaux qu'ils puissent être , ne soient jamais plus courts lorsqu'ils sont les plus longs ? un Ancien a dit des Harangues d'un Orateur grec , que les plus longues étoient toujourns les meilleures : mais il ne s'est pas avisé de dire qu'elles étoient les plus courtes. L'hyperbole est une figure qui méprise la vérité ; mais qui ne méprise pas la raison ; ou plutôt

comme a dit un celebre Retheur , qui entreprend d'arriver à la verité par le menfonge , mais non pas par une apparence contradiction.

Ce qu'il ajoûte eft tres-beau : fes sermons ne font jamais plus pleins de douceur , que quand ils menacent & qu'ils effraient davantage. *Pieni di dolcezza piu allora , che piu vibra il fulmini di spavento.*

Il dit de bonne grace au Cavalier Marin sur le fujet de l'Adonis , qui fut tué à la chaffe par un sanglier : Souvenez-vous de purifier ce Poëme de toutes fortes d'ordures , afin qu'il évite les censures d'Italie ; & qu'Adonis ne soit pas réduit à mourir une seconde fois , & plus cruellement , qu'il n'est mort la première dans vos Fables. *Ch'el gli non habbia de morir piu infelicamente , alafin ; le seconda volta con queſte ferite che non fecè la prima con qu'elle altre , che favoloſamente da voi faranno cantate.*

Et fur ce que ce Poëte avoit fait une longue apologie contre ſes Calomnieux , il lui parle ainſi : Vous avez trop ravalé en cela vôtre vertu , & avez trop fait d'honneur à l'envie de vos En-

nemis. Le plus rigoureux supplice pour les fautes de cette nature, c'est le mépris. On a beau tirer des flèches contre le Ciel, elles ne portent point jusques là: *Troppo avete abassatata la vostra virtu, & troppo onorato il livore dé vostri malevoli: All'invidia il maggior castigo, è il disprezzo, è mai saetta non feri il Cielo.* Tout cela me semble magnifique, & ce qui suit aussi: *Chiè giunto alla vostra eminenza non deve far caso alcuno di quatro, o sei ombre vane che non concorrono à comuni applausi di tutto il teatro.* Des Théâtres entiers vous applaudissent, & vous vous offendez de trois, ou quatre bizarres, qui ne battent pas des mains avec les autres.

Voici une comparaison sur une matière fort commune, qui cependant a quelque chose d'assez nouveau: *Come chi a superato mille scogli, é tempeste in mare, non può dire d'aver navigato felicemente, se prima non giunge al porto; così fra l'onde, e le procelle de casi umani, alcun non si vante del vivere, sine all'esito del morire.* Quoique nous aïons évité mille écueils, & mille tempêtes, nous ne saurions nous vanter d'avoir fait une heureuse navigation, que

nous ne soyons arrivez au port. Il en est de même de nôtre vie. Ce n'est qu'après la mort qu'on peut juger de son bonheur.

Etant élevé au Cardinalat , il fait ce beau compliment au Cardinal Infant : La promotion de vôtre Altesse au Cardinalat ayant comblé de gloire le sacré College, ceux qui entrent en cette Compagnie comme je fais, ne doivent rien desirer plus ardemment que de pouvoir servir un Prince qui l'a rendue si illustre. *La promotione di vostra Altezza al Cardinalato, colmò d'onore il Sacro Collegio. Onde chi entra in quell'ordine, non può desiderar cosa piu che di servire un Prencipe che l'ha tanto illustrato.*

Il commence une Lettre en cette sorte & aillez plaisamment. *Prima d'ogn' altra cosa per amor de dio V. E. mila sci doler del caldo.* Il ajoûte, *O che caldo crudele! o che caldo di fuoco! Un caldo in somma, C'ha trasportato il cielo dit Spagna in Francia, e Siviglia à Tours.* On n'auroit peut-être pas grand tort de trouver cette derniere pensée un peu trop hardie. En effet, c'est le Ciel qui apporte le chaud, & non pas le chaud.

chaud qui transporte le Ciel d'un endroit de la terre à l'autre. M^r de Balzac , ou M^r de Voiture se contenteroient de dire , *Cet extrême chaud nous fait trouver l'Espagne en France , & Seville à Tours.*

Ceci est joli : *passerà questa furia al fine che ben sa V. quanto le passioni qu'à etiandio de gli elementi medesimi , son fuggitive.* Cette fureur passera : & ce ne sont pas seulement les passions des hommes , qui sont changeantes , en France , celles des élememens le sont aussi.

Voilà , Madame , un compte assez fidèle de la lecture de vôtre Livre. J'y ai pourtant encore remarqué un bon mot qui me servira à finir ce Volume : *Nell'aver io continovato a sciver tanto a lungo mi va pur' accorgendo che scrivo ingannato dal gusto , pareva mi non di scrivere ; ma di parlare a V. S. illustrissima.* Il me prendroit bien d'avoir l'imagination assez forte pour cela. Car, Madame , j'ai beaucoup de peine à vivre éloigné de vous , & les belles paroles que vous employez à m'en consoler , me font encore mieux sentir ce que je perds en vôtre absence , & quel mal-

heur

heur c'est d'estre reduit à ne vous pouvoir dire que de quarante , ou cinquante lieües , que je suis ,

M A D A M E ,

Vôtre tres-humble , &c.

Boileau.

A M O N S I E U R **

Sur un Poëme de la Guerre des Fleurs.

J' Ai lû , Monsieur , pour l'amour de vous la Guerre des Fleurs. Si elle est en bonne odeur parmi les beaux esprits de vôtre Cour , j'ose dire qu'ils n'ont pas trop bon nez. Ne pensez point que je dise cela par animosité ; j'ai suivi vôtre conseil : j'ai regardé cet Ouvrage avec des yeux si chrétiens , qu'il n'y a peut-être personne , à qui il fasse plus de pitié , qu'à moi. Jamais je ne vis tant d'embarras avec si peu d'invention ; & jamais Guerre ne fut plus légèrement déclarée. Quel sujet avoient les Violettes de se plaindre des Roses ? Comment les Roses pouvoient-elles leur faire ombrage , puisqu'elles ne se rencontrent presque point ensemble ? Etoit-il besoin , pour cela , de remuer Ciel & Terre , & de faire agir autant de machine , qu'il en fa-
loit

loit pour le Siège de Troïe ? D'où vient qu'Apollon se cache dans un nuage pour brûler toutes les Fleurs ? Y eut-il jamais un enchantement pareil à celui-là ? Comment pouvoit-il brûler les Roses & les Myrtes, sans brûler les Violettes. Je n'ai point entendu parler d'un Apollon comme celui-là, & pour le Pere de la clarté, il semble qu'il manque bien de lumiere. Je voudrois volontiers savoir qu'avoient à faire-là Mars & Vulcain, puisqu'ils n'y sont rien ? Pour quel sujets la Marguerite cede t-elle la gloire aux Lauriers ? Est-ce que les Arbres étoient de ce combat aussi-bien que les Fleurs ? Ce qui m'embarrasse le plus, est que je ne sai que devient toute cette Guerre, & peut-être que l'Auteur auroit de la peine lui-même à débrouïller cet incident. Cet homme a grand sujet de parler contre les Critiques ; ces sortes de gens sont incommodes : Ils demandent de la raison par-tout, & en cherchent souvent où il n'y en a point. Je lui pardonne tout ce qu'il a dit de moi : Il n'y a point de ressentiment, qui puisse tenir contre lui. Vous avez bien fait de m'envoïer son Ouvrage ; c'étoit le

vrai

vrai moïen de faire nôtre paix. Je suis fâché seulement de vous en avoir tant dit. Je ne fais pas pour qui vous me prenez , de me prier de parler de cette Guerre sur le Parnasse. Tout ce que je puis faire pour l'amour de vous , de lui & de moi , c'est de n'en dire pas un seul mot , & de faire tout mon possible pour l'oublier. Je ne suis point étonné des loüanges qu'il a reçûes de Messieurs de ***. Sa piece est assez méchante pour cela. Si je savois que vous eussiez donné dans le panneau , & que vous vous en fussiez fié à ce qu'en dit la Cabale , je croirois que le climat de vous auroit changé , & je ne manquerois point de vous écrire une Lettre de consolation sur la perte de vôtre jugement. Mais j'ai de trop bons sentimens de vous , pour penser que vous n'aiez pas tous ceux qui sont nécessaires là-dessus , Quand je n'en serois point persuadé autant que je le suis , la dernière Lettre que vous avez écrite à la Dame blonde , me donneroit un assez beau moïen de n'en pas douter. Je n'ai rien lû de plus agréable , & la fin m'en semble si galante , que malgré toute l'amitié que j'ai pour vous , je n'ai pû m'empêcher d'en

d'en avoir quelque petit dépit. Ce n'est pas que je sois fâché que vous écriviez bien, mais je serois fort aise, que ce fût à d'autres ; & que vous nous laissassiez en repos en ce pais-ci. Je suis,

M O N S I E U R ,

Vôtre, &c.

R E P O N S E S

A

D E S C R I T I Q U E S .

A M A D A M E

L A M A R Q U I S E .

D E L A V A R D I N .

Sur quelques doutes touchant une Paraphrase de Malherbe , laquelle commence ; N'esperons plus, mon ame , aux promesses du monde.

J'Accepte , Madame , le parti , qu'il vous plaît me proposer , de ne rien répondre à vos remerciemens , ni à vos louanges , pourvû que je réponde à vos questions. Je m'exemterai d'u-

d'une peine qui vous donneroit peu de plaisir , afin d'en prendre une autre qui sera plus selon vôtre cœur & le mien. Je suis ravi , que vous trouviez admirable la paraphrase de Malherbe , que j'ai toujours passionnement aimée ; mais j'ai quelque dépit , que vous m'aïez ouvert les yeux , pour que vous me montriez une faute que vous avez apperçue dans les premiers Vers.

*N'esperons plus , mon ame , aux promesses
du monde , (onde ,
Sa lumiere est un verre , & sa faveur une
Que toujours quelque vent empêche de cal-
mer.*

J'avoüe ; Madame , que *calmer* est un de ces verbes que nous appellons *reciproques* , & qui signifient une action qui retourne sur la chose qui agit : Ainsi ce verbe a besoin d'un pronom possessif ; & l'on ne peut dire : *On ne vit jamais cette mer calmer* , pour marquer qu'elle ne *se calme* jamais. Nôtre Poëte tombe souvent dans cette sorte d'omission , & neglige ces petites regles. Il dit , *Un malheur inconnu glisse parmi les hommes , pour se glisse*. Il écrit : *il ne me voit rien faire que plaindre & soupiner* ; au lieu de : *Il ne me voit rien faire que me plaindre & soupiner* : Au contraire il

fait

fait quelquefois réciproques des verbes qui ne le sont pas :

*Je sais bien quel effort cet Ouvrage demande ;
Mais si la pesanteur d'une charge si grande
Résiste à mon audace , & me la refroidit ,
Vois-je pas vos bontez . . .*

Que répondrai-je à cela , sinon que les licences ont été de tout tems permises aux Maîtres de l'Art , & que ce sont des privileges dont ils jouissent paisiblement , sans que personne ait droit de les y troubler.

La difficulté que vous me proposez sur ces mots.

Quittons ces vanitez , laissons-nous de les suivre.

est bien plus aisée à résoudre , quelque subtile qu'elle me paroisse. Il est vrai , Madame , qu'il semble d'abord , qu'il y ait de l'extravagance de convier quelqu'un à se laisser de la vanité & de l'ambition , puisque la lassitude n'est pas volontaire ; & que c'est un effet naturel , qui dépend d'une cause agissante nécessairement. Sitôt que les esprits qui servent aux mouvemens , sont épuisés par l'excès du travail , nous nous sentons assez lassez en dépit que nous en ayons quelque chemin qui nous reste à faire , & quelque grand
be-

besoin que nous aïons de nos forces ; de sorte que l'on ne peut ni nous prier , ni nous solliciter de nous laisser non plus que de nous rendre plus robustes , & plus dispos , que nous ne sommes : cependant Malherbe dit ,

Ne te lasses donc plus d'inutiles complaints.

Mais sage à l'avenir ,

Aime une Ombre comme Ombre , & des cendres éteintes

Eteins le souvenir.

Se laisser , en ces termes signifie , *se travailler , se tourmenter* , & le Poëte s'explique fort proprement. En effet , puisque l'usage a autorisé cette expression , *ne nous lassons point de bien faire* , pourquoi ne dirons nous pas *lassons-nous de mal faire , de suivre les vanitez , les vices & les plaisirs défendus* ; pour dire , Faisons tous nos efforts pour étouffer en nous ces mauvaises affections ; Representons-nous tout ce qui sera capable de nous en dégoûter , & de nous en donner de l'aversion.

C'est un compliment reçu , *Je vous prie de m'aimer* , quoiqu' à le prendre à la rigueur , il semble que cette priere soit aussi ridicule que si nous prions quelqu'un de nous trouver aimables , de juger que nous avons du mérite , &

tou-

toutes les bonnes qualitez qui nous acquierent des amis. Nous disons aussi , *Je vous conjure de me croire ;* Ce qui semble être dit avec aussi peu de raison , *que je vous prie de m'aimer :* Mais nous ne demandons en tout cela que ce qui se peut demander avec justice ; & nous voulons seulement , que ceux de qui nous désirons de l'amitié , & de la créance , ne résistent point à ce que nous souhaitons ; & qu'ils y apportent toutes les dispositions possibles , détournant les yeux de nos défauts , & les arrêtant sur ce que nous avons de meilleur.

Vous faites, Madame , de sages & de spirituelles reflexions sur les Stances qui suivent :

En vain , pour satisfaire à nos lâches envies ,

Nous passons près des Rois tout le tems de nos vies ,

A souffrir le mépris , & plier les genoux.

Vous avez raison , les Ambitieux sont des lâches ; puisque s'attachant à la Terre , ils n'ont pas le courage d'aspirer au Ciel qui est la recompense des véritables Magnanimes : mais c'est qu'ils ne comprennent point comme il faut , la noblesse de leur ame , & la grandeur des biens proposez à la vertu : Ainsi ils
n'ont

n'ont que des desirs , & des ambitions indignes de leur naissance.

Ils passent près des Rois tout le tems de leur vie ,

A souffrir les mépris , & plier les genoux.

Un vieux Courtisan du Regne de l'Empereur Claude , répondit à quelques-uns de ses amis , qui s'étonnoient qu'il eût pû vieillir dans des Cours si corrompues , & échapper des perils où avoient été exposez les gens de vertu : *Je me suis , reprit-il , conservé , comme vous voïez , parce que j'ai sçû recevoir des outrages , & en rendre des remerciemens.* Pour s'élever aux Dignitez , ce n'est pas assez de s'en rendre digne , il faut pouvoir souffrir des indignitez , & pouvoir faire des bassesses , si l'on se veut tirer de celles de sa fortune ; on doit afin de parvenir aux honneurs savoir endurer des mépris & des injurès.

Tacite dit de l'Empereur Othon , que pour acquérir l'Empire , il faisoit beaucoup d'actions serviles : c'étoit faire le valet pour se faire le maître de tous les hommes. On parloit au Duc de Lerme fort avantageusement d'un Gentilhomme Espagnol , qu'on lui propo-
soit

soit à dessein d'entrer dans le Conseil de son Roi : *Vous m'avez parlé*, dit-il, *de ce que ce Gentilhomme est capable de faire : mais vous ne m'avez point appris ce qu'il étoit capable de souffrir.* Cela me fait souvenir d'un bel Esprit de ma connoissance, que l'on convioit d'aider à faire sa cour à l'un de nos Princes : ils'en excusa sur ce qu'il ne se sentoient pas ce jour-là en disposition d'être méprisé, ni regardé de haut en bas.

Ce qu'ils peuvent, n'est rien.

L'Auteur veut dire, que les Rois peuvent tout ; mais, qu'à le bien prendre, ce tout n'est rien. Ce qui est inutile pour nôtre fin, ne doit pas être compté pour quelque chose ; & ce vain fantôme de grandeur, après lequel les ambitieux courent, est moins une aide qu'un obstacle à la véritable gloire où doivent tendre nos vœux. Nôtre Poète parlant des fils de Henry le Grand, dit,

Pardonnez-moi, Destins, quoi qu'ils puissent avoir,

Vous ne leur donnez rien, s'ils n'ont chacun un Monde.

La raison de cette pensée est que de n'avoir pas ce qu'on mérite, c'est n'avoir rien : & que sont-ce les biens du siècle, à celui qui se peut rendre digne

d'une felicité, qui n'a ni fin, ni comparaison ?

Donnez-nous tous les ans des moissons redoublées,

Soient toujours de nectar nos rivières comblées ;

*Si Chryfante ne vit, & ne se porte bien,
Nous ne vous devons rien.*

Pourquoi ? parce qu'à celui qui desire une chose avec ardeur, tout le reste ne lui est point considerable ; & quelle autre passion doit avoir un Chrétien bien persuadé, que celle d'une immortalité glorieuse ?

Ils sont ce que nous sommes,

Veritablement hommes,

Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussiere,

Que cette Majesté si pompeuse & si fiere,

Dont l'éclat orgueilleux étoumoit l'Univers :

*Et dans ces grands Tombeaux, où leurs
ames hautaines,*

Font encore les vaines,

Ils sont mangez des vers.

La mort ne fait point de distinction entre les premiers, & les derniers des hommes ; Elle les égale tous, & confond le Noble avec le roturier, & le Souverain avec le Sujet. Aiez agréable, Madame, que je vous fasse souvenir là-dessus, de ces beaux Vers de nôtre Poëte.

La

*La mort a des rigueurs à nulle autre pareil-
les,*

On a beau la prier;

*La cruelle qu'elle est, se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.*

*Le pauvre en sa cabanne, où le chaume le
couvre,*

Est sujette à ses Loix :

*Et la Garde qui veille aux barrières du Lou-
vre,*

N'en défend pas nos Rois.

Pour revenir à la magnifique Stance
que vous avez tant louée, il seroit,
Madame, à désirer que l'Auteur se fût
expliqué plus nettement lorsqu'il a dit,
*Et dans ces grands Tombeaux, où leurs
ames hautaines*

Font encore les vaines,

Ils font manger des vers.

De la sorte qu'ils s'exprime, il sem-
bleroit que ces ames demeurassent en-
core dans leurs Tombeaux; & qu'elles
y fussent assises comme dans leur Trô-
ne, avec autant de pompe & de maje-
sté. Ce qui est contraire à la Théolo-
gie, & même à celle des Païens: mais
je pense que cette particule *encore* ne
signifie pas à présent, après leur mort;
qu'elle ne veut dire seulement que *mê-
me*: & que le sens est, *dans ces super-
bes mausolées, que les Princes font bâ-*

*tir durant leur vie, & en la structure desquels ils font éclater le prodigieux excès de leur orgueil, ils y sont mangez des vers comme des personnes vulgaires: néanmoins je ne sai que répondre à ce que vous ajoutez, Madame, qu'il y a une équivoque fâcheuse dans ce mot encore, & qu'elle fait un grand embarras en ce lieu-là. Avant que de finir, je ne saurois m'empêcher de vous rapporter à propos de ces pompeux mausolées, ce que j'ai lû dans *Lucien*, où un certain *Philonide* aiant demandé à *Menippe*, revenu des Enfers tout nouvellement, si les Grands qui avoient de magnifiques Tombeaux enrichis de statues, de colonnes, & de superbes inscriptions, n'étoient pas plus estimez là-bas, que ceux de la lie du peuple? Ce Philosophe lui repond: O que ta demande est badine! si tu avois vû *Mausole* avec son mausolée, il te prendroit envie de rire. Il est jetté-là en un trou comme les autres, & ne gagne rien a son Tombeau si somptueux, que d'être accablé sous sa pesanteur; car lorsqu'Eaque fait le partage des places, il ne donne pas plus d'un pied a chacun des morts, & il faut retirer ses jambes, & s'y ac-*

com-

*commoder comme on peut. En ce cas-là,
Malherbe a raison de dire,*

*Là se perdent ces noms de Maîtres de la
Terre,*

*D'Arbitres de la paix, de foudres de la
Guerre.*

*Comme ils n'ont plus de Sceptre, ils n'ont
plus de flatteurs :*

*Et tombent avec eux d'une chute commune,
Tous ceux que leur fortune*

Faisoit leurs Serviteurs.

Je suis, M A D A M E,

Vôtre tres-humble & tres-
obeissant serviteur

C O S T A.

A M A D A M E

L A M A R Q U I S E

D E L A V A R D I N.

*Sur les Critiques de quelques endroits
d'une Paraphrase de Malherbe :
laquelle commence.*

O Sagesse éternelle ! à qui cet Univers...

SAns m'amuser à d'inutiles compli-
mens, ni faire de préface qui ne ser-
viroit qu'à retarder la satisfaction que
vous souhaitez de moi, je viens à l'é-

claircissement des doutes que vous m'avez proposez sur la premiere Paraphrase de Malherbe. Vous me demandez, Madame, pourquoi le Poëte fait *la Sageſſe éternelle*, la cause de toutes les choses; & pourquoi pouvant emploïer le mot de *puissance*, il a préféré celui-ci :

*O Sageſſe éternelle , à qui cet Univers
Doit le nombre infini des Miracles divers ;
Qu'on voit également sur la Terre & sur
l'Onde.*

C'est, Madame, parce que la Sageſſe est l'ouvriere de toutes choses, & la cause universelle de tous les effets que nous voïons produire, & connoître ne sont en Dieu qu'une même chose : *Il a dit, & toutes choses ont été faites.*

Vous avez raison, Madame, le mot d'*infini*, qui est ensuite, ne signifie que *tres-grand*, & celui de *Miracles* que *Merveilles*. Le nombre des Créatures n'est pas *infini*, à parler proprement, puis qu'il n'y a point d'*infini* dans la nature, & que si la puissance de Dieu est infinie, ce n'est que pour avoir produit d'infinis effets; mais on n'en sauroit concevoir un si grand nombre, ni s'imaginer en eux un si haut degré de perfection, que la puissance
de

de Dieu ne s'étende au-delà ; de sorte que ne pouvant recevoir de bornes ; elle est véritablement infinie.

Pour ce qui est des *miracles*, ce sont des effets de la puissance de Dieu, qui n'étant point sujet aux loix de la nature, les viole quelquefois, afin de faire éclater sa gloire, & la grandeur de son nom, comme quand il rend la vûë aux aveugles, & la vie aux morts : mais dans la création, il n'a rien fait de semblable. Il a seulement usé de toute sa puissance, & l'on ne peut dire qu'il ait enfreint les Loix de la nature ; car il ne lui en avoit point encore imposé, & ce n'est qu'après avoir produit les choses qu'il leur a donné l'ordre & le cours qu'elles observent inviolablement.

Je vous avouë, Madame, que cette seconde Stance n'est pas sans difficulté, & qu'elle a besoin d'interprete.

*Quelques Blasphémateurs, oppresseurs
d'Innocens,*

*Aqui l'excès d'orgueil a fait perdre le sens,
De profanes discours ta puissance rabais-
sent,*

*Mais la naïveté
Dont mêmes au berceau les enfans te confes-
sent,*

Clot-elle pas la bouche à leur impiété ?

Vous voulez savoir pourquoi le

Poëte joint l'orgueil, l'injustice, & l'impiété? c'est parce que l'orgueil étant ennemi de l'égalité, produit un desir déréglé de s'élever au dessus des autres; ce qui ne se peut faire, qu'en méprisant l'obligation que nous avons de rendre à chacun ce qui lui est dû; & cette injustice quand elle est extrême, & qu'elle va jusqu'à l'oppression des innocens, aboutit à la profanation, & à l'impiété. Ces libertins aiant à désirer qu'il n'y ait point de Dieu pour venger leurs crimes, & chacun se flattant en ce qu'il desire, se portent insensiblement à nier la Divinité, & tombent dans le plus prodigieux de tous les aveuglemens.

Mais comment est-ce que les enfans au berceau confessent leur Créateur? C'est de la même maniere que les Cieux annoncent sa gloire, & publient sa grandeur: Cela veut dire, que les merveilles que Dieu opere dans les enfans, la structure admirable de leur petit corps, l'affection que la Providence inspire aux meres pour une masse de chair si peu aimable, & qui leur a tant coûté de douleur, font connoître que Dieu est puissant, qu'il dispose souve-
rai-

rainement de tout, & qu'il se fait obéir en maître par la Nature.

Vous me faites deux objections tres-ingenieuses sur cette Stance.

*De moi toutes les fois que j'arrête les yeux
A voir les ornemens dont tu pares les Cieux,
Tu me sembles si grand, & nous si peu de
chose,*

*Que mon entendement
Ne peut s'imaginer quel amour te dispose
A nous favoriser d'un regard seulement.*

Vous dites, que Dieu paroît bien plus grand dans l'Homme que dans les Cieux: & que c'est une créature plus parfaite, plus relevée & plus sublime. Il est vrai, Madame, & j'ajoute que l'homme étant appelé *le petit monde*, parce que c'est un racourci de toutes les perfections de l'Univers, on le pourroit, avec raison, nommer *le grand monde*, à cause qu'il renferme d'une maniere plus noble les qualitez des autres créatures. Cependant nôtre Poëte n'a pas tort de s'accommoder aux sentimens des esprits ordinaires, qui ne jugeant des choses que par les yeux, ne s'imaginent rien de plus beau que la lumiere, ni de plus considerable que les Globes celestes en comparaison desquels la Terre.

*C'est qu'un petit amas de poussiere & de
boüe,*

Dont nôtre vanité fait tant de regions.

Vous dites ensuite, agréablement ; qu'il faut que la vûë d'un bel objet nous dispose à l'aimer avant que son amour nous oblige à le regarder favorablement, & que le Poëte a renversé l'ordre dans ces mots :

Quel amour te dispose

A nous favoriser d'un regard seulement.

Je répons, Madame, que Malherbe s'est expliqué en Theologien : Il faut que Dieu nous aime pour nous regarder, & non pas qu'il nous regarde pour nous aimer. L'Amour divin est la cause de la beauté ; au lieu que l'Amour humain en est l'effet. Nous aimons les choses, parce qu'elles sont aimables, & Dieu les rend aimables, parce qu'il les aime. *Aimer* n'est autre chose que faire du bien : & le premier comme le plus grand de tous, c'est l'être que Dieu donne à toutes les choses, ainsi Dieu a commencé de les aimer avant qu'elles fussent, puisqu'elles n'auroient point été, s'il ne les eût aimées auparavant, & il s'ensuit qu'il les a aimées avant que de les regarder. Le Poëte poursuit ;

*Il n'est foiblesse égale à nos infirmités.
Nos plus sages discours ne sont que vanité ;
Et nos sens corrompus n'ont goût qu'à des
ordures.*

Toutefois ô bon Dieu !

*Nous te sommes si chers qu'entre tes créa-
tures ,*

*Si l'Ange est le premier , l'homme a le se-
cond lieu.*

Il vous semble, Madame, que ce que Malherbe dit de nôtre foiblesse, de nos faux raisonnemens, & de la dépravation de nos sens, fait injure à la sagesse de Dieu, & lui reproche d'avoir mal placé ses affections, & de n'avoir pas dispensé ses graces avec cette justice qui reluit dans toutes ses actions. Mais je vous supplie de considérer que l'Amour de Dieu, ne supposant point le bien en l'objet aimé, mais l'y produisant selon qu'il lui plaît, il peut aimer avec justice les plus imparfaites de ses créatures : car il les peut relever au dessus des autres, & les rendre dignes de sa bienveillance. Ce qui me choque davantage dans cette Stance, est que l'Auteur n'exprime pas avec assez de netteté la pensée du Prophete. Il dit seulement que l'homme tient le second lieu dans l'ordre des Créatures : ce qui pourroit être vrai, encore qu'il y eût

une extrême distance entre lui & l'Ange, & David prétend que nous ne sommes qu'un peu inferieurs à ces esprits purs, qui n'ont rien de materiel, ni de terrestre. Monsieur Godeau Evêque de Grasse a mieux suivi l'intention du Psalmiste, & voici comme il a traduit cet endroit.

*Tu l'as fait presque égal aux Anges,
Le faisant par son ame immortel comme ils
sont.*

Néanmoins, peut-être que le mot de *second* emporte ressemblance, & proximité. Il a dans le Latin cette signification: & un Poëte Romain dit de Jupiter, qu'il n'a point de *second*; mais que Pallas mérite après lui les premiers honneurs. Nous disons quelquefois d'un excellent homme, *qu'il est sans second*, pour marquer que personne n'approche de lui; & que ceux qui le suivent, ne le suivent que de loin: de sorte qu'avoir le *second* lieu, ce seroit être presque égal, & Malherbe auroit eu raison. Vous ajoutez, Madame, qu'il a eu tort de dire:

Il n'est foiblesse égale à nos infirmités.

Puisque les autres animaux sont plus imparfaits que nous, il ne s'agit pas ici d'imperfection, mais de foiblesse & de

mi-

misere. Or l'homme est celui des animaux qui est le plus miserable & le plus superbe. Son corps devant servir aux operations d'une ame raisonnable, demande des organes plus délicats, & un temperamment plus exquis, & l'harmonie de sa constitution est plus aisée à troubler. Les avantages que sa raison lui donne au dessus des Bêtes, lui coûtent quelquefois plus qu'ils ne valent, & ils ont des accompagnemens incommodes, & des suites fâcheuses. Ce qui nous rend actifs, nous rend inquiets; ce qui nous rend prévoians, multiplie nos déplaisirs, & nous fait miserables des maux à venir; au lieu que les animaux ne le sont que des seules douleurs presentes.

Vous avez bien jugé, Madame, que dans ce Vers,

Et nos sens corrompus n'ont goût qu'à des ordures,

Le mot de *goût* signifioit plaisir dans le même sens, que nous disons quelquefois, que nous goûtons une chose; pour exprimer qu'elle nous est agréable. N'est-ce point que les plaisirs du goût étant généralement les plus sensibles, on ait transporté ce mot de sa signification ordinaire pour l'étendre à toutes

les voluptez des sens , & même à celles de l'esprit ?

Vous dites vrai , Madame , l'Homme est le Lieutenant de Dieu sur la Terre , selon la pensée de nôtre Poëte.

*Lui que jusqu'au Ponant ,
Depuis où le Soleil vient dessus l'hémisphere
Ton absolu pouvoir a fait son Lieutenant :*
Il n'est guères de Commandant dont l'autorité soit moins reconnüe que la sienne : Aussi ne doit-on entendre cela que de l'état d'innocence , pendant lequel l'homme tenoit sur la Terre la place de Dieu. Il étoit lui-même un petit Dieu visible , & il n'est point à cette heure , de Prince si absolu sur ses Sujets , qu'il l'étoit sur toute la Nature.

Il y avoit sur le visage de nos premiers Peres certains caracteres de grandeur & d'autorité que les Bêtes reconnoissoient ; & les obligeoient à reverer l'Homme ; & il en étoit de lui comme des belles personnes qui portent sur le visage des Lettres de recommandation écrites de la main même de la nature , & lisibles à tous les peuples , quelque différent langage qu'ils aient.

La Stance suivante est magnifique à vôtre gré , & au mien aussi , Madame ,

*Sitôt que le besoin excite son desir ,
Qu'est-ce qu'en ta largesse il ne trouve à
choisir ?*

*Et par ton reglement l'air , la mer & la
terre*

N'entretiennent-ils pas

*Une secrette loi de se faire la guerre ,
A qui de plus de mêts fournira ses repas.*

Dien n'a pas seulement voulu nous fournir dequoi satisfaire grossierement nôtre besoin : il nous a donné dequoi contenter nôtre luxe , afin de faire éclater sa magnificence , & de rendre plus glorieuse la temperance de l'homme. Il est plus louable d'être sobre dans l'abondance ; & cette vertu n'est en son lustre , que parmi les riches. Cette grande largesse nous donne occasion de glorifier Dieu par deux differentes manieres , par l'usage moderé de ses biens , & par une même abstinence des mêmes biens.

Vous me demandez , Madame , ce que c'est que cette secrette loi si bien entretenuë dans l'Univers ? C'est l'essence & la propriété de chaque chose en particulier , qui ne manquent jamais , & qui sont plus inviolables sans comparaison que toutes les Loix les mieux observées. Le Poëte appelle cette

te Loi , *secrète* , parce qu'elle n'est pas écrite non plus que la Loi naturelle , qui est gravée dans le cœur de tous les hommes , c'est-à-dire , qui est née avec eux , & qu'ils ont reçûë de la main qui les a formez.

Je ne sçai , Madame , si vous serez satisfaite de mes Réponses autant que je le suis de la subtilité de vos questions ; mais au moins j'espère que vous le serez de mon obeïssance , & que vous connoîtrez que vous avez raison , Madame , de me croire ,

Vôtre tres-humble. . .

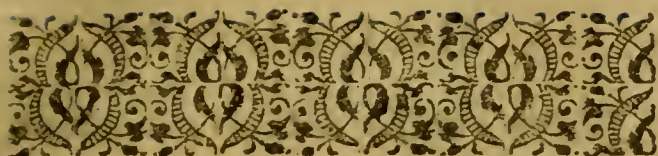


REFLEXIONS

SUR LA

LETTRE

DE REPROCHE.



REFLEXIONS

SUR LES

LETTRES

DE REPROCHE.

O N reproche adroitement à une personne les choses où elle a manqué. Il faut éviter, sur tout, de dire des injures : Les Reproches grossiers & injurieux dégoûtent, & font mal penser de celui qui les fait. Il les faut donc faire d'un air fin, & qui sans montrer une trop sensible aigreur, marque seulement à celui qui en a mal usé envers nous, que sa conduite le couvre de honte parmi tous les honnêtes-gens.

Le Com-
te de
Bussi.

A MADAME * *.

Elle en a mal usé envers elle-même.

L'Amitié que j'ai pour vous, Madame, m'oblige à vous dire que tout le monde donne de furieuses atteintes à votre conduite. Vous êtes devenuë le sujet continuel de toutes les conversations : & l'on dépeint votre embarquement le plus bas, & le plus honteux où se soit jamais mise une personne de votre qualité. Pensez, Madame, au préjudice qu'en reçoit votre réputation : & faites réflexion sur ce que vous êtes, & sur celui qui vous ôte l'honneur. On sera tôt ou tard éclairé là-dessus ; & vous en mourrez de honte & de regret.

Le Com-
te de
Bussi.

A MADAME * *.

On lui reproche ses égards pour un homme sans mérite.

Vous disant adieu, je vous priai de ne plus voir ce coquin de P. * *. Cependant, Madame, il ne bouge de chez-vous. N'avez-vous point de honte de me mettre en état d'appréhender au-
prés

prés de vous un misérable Bourgeois, qui ne sauroit être craint que par l'audace que vous lui donnez. Si vous n'en rougissez Madame, j'en rougis pour vous, & pour moi; & de peur de mériter la honte dont vous voulez m'accabler, je vais faire un effort sur mon amour, afin de ne vous plus regarder que comme une Infame.

A MADEMOISELLE * *. Le Com-
te de
Bussi

Son Amant prêt à mourir lui fait des reproches.

SI en mourant, je pouvois conserver de l'estime pour vous, il me fâcheroit fort de mourir. Mais, Mademoiselle, ne pouvant vous estimer, je ne saurois avoir de regret à la vie. Je ne l'aimois que pour la passer doucement avec vous: toutefois puis qu'un peu de mérite, & une grande passion ne m'en ont pû faire venir à bout, je ne me soucie plus de vivre, & la mort me va délivrer de beaucoup de peines. Si vous étiez capable de quelque tendresse, vous ne me pourriez voir en l'état où je suis sans étouffer de douleur. Mais, Dieu merci, la nature y a mis bon

bon ordre : & parce que vous pouviez mettre tous les jours au defespoir l'homme du monde qui vous aimoit davantage , vous pourrez bien le voir mourir fans en être touchée ; adieu.

A MADEMOISELLE **.

*Une maitresse reproche à son galant son
pen de vigueur.*

SI j'aimois les plaisirs de la chair ,
Je me plaindrois d'avoir été trom-
pée ; mais bien loin de m'en plaindre ,
j'ai de l'obligation à vôtre foiblesse.
Elle est cause que dans l'attente du plai-
sir que vous ne m'avez pû donner , j'en
ai par imagination goûté d'autres qui
ont plus duré que ceux que vous m'au-
riez donnez , si vous eussiez été fait
comme un autre homme. J'envoie sa-
voir ce que vous faites ; & si vous avez
pu gagner à pied vôtre logis. Ce n'est
pas sans raison que je vous fais cette de-
mande. Je n'ai jamais vû un homme en
si méchant état que celui où je vous ai
laissé. Je vous conseille de mettre ordre
à vos affaires avec plus de chaleur natu-
relle que je ne vous en ai vû. Vous ne
sauriez encore vivre long-tems. Vous
me

Le Com-
te de
Bulli.

me faites pitié ; & quelque outrage que j'aie reçu de vous , je ne laisse pas de vous donner un bon avis , fuïez M. * *, si vous êtes sage. Vous pourrez recouvrer vôtre santé , si vous êtes quelque tems sans le voir. C'est de lui que vient vôtre foiblesse ; car pour moi à qui mon miroir ne ment point , je ne crains pas qu'on me puisse accuser , ni faire des reproches.

Cette Lettre se trouve au Livre de *L'amour des Gaules* : & son original dans Petronne. Il commence, *Si libidinosa essem , quererer decepta. . .*

A MADEMOISELLE * *.

On lui reproche ses manieres , & l'on rompt avec elle sans retour.

Le Comte de Buſſi,

QUand vous pourriez , Mademoiselle , vous justifier à moi , de toutes les choses dont on vous accuse ; & que vous ne seriez que malheureuse , vous y avez trop contribué ; & je ne saurois plus vous aimer. Tous les amans font d'ordinaire ravis d'entendre nommer leurs maitresses ; & pour moi je tremble si-tôt que j'entens vôtre nom.

Il me semble toujours que je vais apprendre une Histoire de vous, pire, s'il se peut, que les premières. Cependant, je n'ai que faire pour vous mépriser jusqu'au dernier point, d'en savoir davantage : vous ne pouvez rien ajouter à votre infamie. Attendez vous aussi à tout le ressentiment que mérite une femme sans honneur, d'un honnête homme qui l'a fort aimée. Je n'entre dans aucun détail avec vous. parce que je ne cherche point votre justification ; & que non seulement vous êtes coupable à mon égard, mais que je ne puis jamais revenir pour vous.

A MONSIEUR C. * *.

Il ne se souvient point assez des gens.

CE n'est, Monsieur, que pour vous faire des reproches, que je vous écris. Il y a un siècle que je n'ai reçu de vos nouvelles ; & j'aurai de la peine à vous pardonner cette négligence. Il n'y a qu'une maladie qui vous puisse excuser, ou bien quelque Iris qui vous occupe si fort, que vous n'avez pas le tems de songer à vos amis pour les consoler de leurs déplaisirs.

Vi-

Vivez mieux à l'avenir : & cependant ,
croïez que j'aimerois plutôt que ce fût
une maitresse qui eût causé vôtre oubli
qu'une fièvre : car j'ose me flatter qu'il
n'y a point d'Iris qui ne vous donne le
loisir de vous souvenir quelquefois de
moi qui suis ,

Vôtre tres-humble Servante.

R E P O N S E S

A D E S

L E T T R E S

DE REPROCHE.

Un Galant répond aux Reproches que sa
Maitresse lui fait de son peu de
vigueur.

Le Com-
te de
Bussi.

J'Ai bien fait des fautes en ma vie,
Madame : car je suis homme, &
encore jeune ; mais je n'en ai jamais
fait une plus grande que celle de la nuit
passée : ellen'a point d'excuse , & vous
ne sauriez me comdamner à quoique ce
soit, que je ne l'aie bien mérité. J'ai tué,
E j'ai

j'ai trahi, j'ai fait des sacrilèges. Pour tous ces crimes-là, vous n'avez qu'à chercher des supplices. Si vous voulez ma mort, je vous irai porter mon épée. Si vous ne me condamnez qu'au fouet, je vous irai trouver nud en chemise. Souvenez-vous, Madame, que j'ai manqué de pouvoir, & non point de volonté. J'ai été comme un brave soldat qui se trouve sans armes lorsqu'il faut aller au combat. De vous dire d'où cela est venu, j'en serois bien empêché. Peut-être m'est-il arrivé comme à ceux de qui l'appétit se passe quand ils attendent trop à manger; peut-être la force de l'imagination, a consumé la force naturelle. Voilà ce que c'est, que de donner tant d'amour. Une médiocre beauté qui n'eût pas troublé l'ordre de la nature, auroit été plus satisfaite. Adieu, Madame, je n'ai rien à vous dire davantage, sinon que peut-être me pardonneriez-vous le passé, si vous me donniez lieu de faire mieux à l'avenir. Je ne demande pour cela que jusqu'à demain à la même heure qu'hier.

Voiez le Satiricon de Petronne, & vous y verrez l'Original de cette Lettre. Il commence, Fateor me, Domina, sapè peccasse. . .

A MONSIEUR * *.

Madame
de **Elle a regret de s'être mal gouvernée
envers lui.*

MA conduite passée est si ridicule ;
mon Cher, que je désespérerois
d'être jamais aimée de vous, si je ne
me pouvois sauver sur l'avenir par les as-
surances que je vous donne d'un procé-
dé plus honnête. Mais je vous jure par
vous-même, qui est ce que j'ai de plus
précieux, que Monsieur * * n'entre-
ra point chez moi, & qu'il me verra si
rarement, que vous connoîtrez que
vous seul me tenez lieu de toutes cho-
ses. Comptez, s'il vous plaît, là-des-
sus, & faites-moi la grace de croire que
je suis,

Vôtre tres-humble Servante.

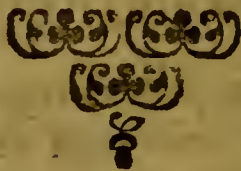
A MADEMOISELLE *

Costar
Lettres.*Elle l'accuse à tort d'être ingrat.*

VOUS m'appellez ingrat, Made-
moiselle, moi qui ai cherement
conservé un an entier au fond de mon
ame, le souvenir d'une absente. Oüi
tout ce tems-là, jen'ai pas voulu trou-
bler

bler son repos, ni incommoder sa paresse : & j'ai toujourns eu une si grande confiance en sa parole, que de n'avoir demandé aucune preuve de l'affection qu'elle avoit eu la bonté de me promettre. J'ai vû ses livrées à d'autres portes qu'à la mienne, & je n'en ai point fait de plaintes ; ses Lettres dans toutes sortes de mains, & je n'en ai point murmuré. Mais, Mademoiselle, ce qui m'a crevé le cœur, Monsieur le Chevalier a triomphé en ma presence d'un commandement qu'il avoit reçu de vous : & j'ay bien pû souffrir cet outrage, & ne pas crier. Ai-je tort, & m'appellerez-vous encore ingrat, moi qui ne laisso point de faire des vœux pour vôtre retour ; & d'être plus que le reste des hommes,

Vôtre tres-humble & tres-obéissant Serviteur.



REFLEXIONS

SUR LES

LETTRES

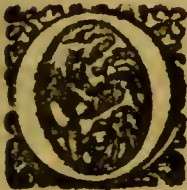
DE MORALE.

REFLEXIONS

SUR LES

LETTRES

DE MORALE.

 *N* doit dans les Lettres de Morale s'exprimer d'un air plus vif, & plus serré qu'en toutes les autres. Il importe aussi, que les sentimens en soient beaux, instructifs & d'une agréable maniere, & qu'il n'y en ait aucun, qui n'aille avec adresse à l'esprit. Tout va dans ce petit Ouvrage, au bien de la personne à qui l'on parle ; & c'est-là l'unique but que doit avoir un Philosophe de bon sens, & qui a vû le monde en galant homme.

Il faut toujours être prêt à mourir.

NE desirons plus, cher Ami, ce que nous avons désiré : mon plus grand soin est à mon égard de m'arracher à mes passions. Un jour me tient lieu de tous les autres. Je ne le prens pas pour le dernier ; mais je le regarde comme s'il le pouvoit être. Si la mort m'appelle, je suis tout prêt. Je jouïs de la vie, parce que je ne me soucie point de la quitter ; & que je ne songe qu'à bien mourir ; & c'est bien mourir que de mourir sans regret. Je suis tout à vous.

On doit être bon ménager du tems.

SOÏEZ, cher Ami, à vous-même ; & ménagez le tems qu'on vous dérobe, ou que vous laissez échapper. Il y a des heures qu'on nous emporte, & d'autres qui s'écoulent insensiblement. La plus honteuse de ces pertes, arrive par nôtre negligence. Il se passe, si vous y prenez garde, une partie de la vie à mal faire, & l'autre à ne rien faire ; ou à faire autre chose, que ce qu'on devroit. On ne fait ni estimer le tems, ni la valeur d'une journée

née; & l'on ne considère pas que chaque jour on s'approche de sa fin. Ce qui trompe, on regarde la mort comme si elle étoit bien loin, & elle est quelquefois fort près. Faites reflexion là-dessus, & comptez toutes les heures. La vie se consume à force de remises. Rien n'est à nous que le tems : tout le reste n'y est point : C'est le seul bien que nous possédions; mais il est glissant, & le premier venu nous l'ôte. Les hommes ont cette foiblesse, ils croient qu'on les oblige quand on leur accorde des bagatelles; & ils comptent pour rien le tems, qui est une chose, que le plus reconnoissant ne sauroit payer.

Les faveurs de la fortune sont dangereuses.

LE travail fait ma plus forte passion. Je donne une partie de la nuit à l'étude, & je ne dors que quand je ne saurois m'en empêcher. Je montre aux autres le chemin que j'ai connu trop tard; „ & je crie, Fuyez ce que le Peuple estime, ce que le hazard donne, & tenez pour suspects les presens de la fortune. Quiconque voudra vivre en

„ repos , les évite. Ils sont pleins de
 „ charmes ; mais ils sont dangereux.
 „ Car lorsqu'on les pense prendre , on
 „ est pris. Ils conduisent au précipice ;
 „ & une vie éclatante finit souvent par
 „ une chute funeste.

*Quand on meurt après avoir vécu sage-
 ment , on a assez vécu.*

Faisons, cher Ami, que nôtre vie
 soit comme les choses précieuses,
 qui ont plus de poids que d'étendue.
 C'est être heureux, que d'avoir utile-
 ment employé le peu de tems que Dieu
 nous a donné. Il ne dépend point de
 nous de vivre beaucoup ; mais de bien
 vivre ; & l'on a vécu autant qu'il faut,
 quand on meurt après avoir mené une
 vie réglée. Si nôtre carrière n'a pas été
 longue, elle a été vertueuse, & c'est as-
 fez.

De la bonne conduite.

ON ne peut, cher Ami, s'affurer
 de rien. Ce qu'on tient, échappe.
 On recherche des emplois, & l'on a la
 mort à ses troufles. On n'y pense mê-
 mes que quand elle attaque les autres.
 La nature nous avertit par-là, que nous
 som-

sommes mortels : & cela ne nous touche qu'autant qu'il nous étonne. Quelle sottise d'être surpris qu'il arrive en un tems , ce qui peut arriver à tous momens. Le terme de notre vie est borné , & personne ne fait combien il en est proche. Vivons comme si ce jour étoit le dernier. N'attendons pas davantage , & soïons toujours prêts de rendre à Dieu ce qu'il ne nous a fait que prêter.

Des égards pour le corps.

NOus aimons notre corps , & nous le devons. Nous en sommes les tuteurs ; mais non pas les esclaves. Quiconque s'y assujettit aveuglément , s'engage dans une honteuse servitude. Conduisons nous en gens qui savent qu'ils ne doivent point vivre pour le corps ; mais qui pourtant ne sauroient vivre sans en avoir soin. Quand on l'aime trop , on est agité de crainte ; & exposé a mille déplaisirs : Néanmoins autant que l'honnêteté le peut permettre , il faut à sa considération éviter les dangers , les incommoditez , & par les moïens les plus propres , tâcher à se mettre à couvert de la pauvreté , des

,, maladies & de l'oppression des
,, Grands. Car ce sont les fleaux que
nous avons le plus à craindre.

*Il n'est pas avantageux de vivre , mais
de bien vivre.*

NOs jours , cher Ami , passent
vîte : L'enfance s'écoule d'abord ,
ensuite la jeunesse , puis la vieillesse , &
après on apperçoit le but où vont tous
les hommes. Ils le prennent pour un
écueil ; mais mal ; C'est un port qu'on
ne doit point fuir. Ceux qui y sont
dés leur bas âge , ne se doivent non plus
plaindre qu'un Pilote qui a bientôt
achevé sa course. Il y a des vents foibles
qui nous retiennent en mer , & qui font
qu'on s'ennuie du calme ; d'autres qui
sont violens , & qui nous poussent avec
vitesse où nous devons arriver. Il en est
de même à l'égard de la vie : elle mène
les uns promptement où tout le monde
doit aller : Elle conduit les autres jus-
qu'à la vieillesse , qui n'est pas tou-
jours à souhaiter. Ce n'est point un
avantage de vivre , mais de bien vivre.
Le sage vit autant qu'il doit & non pas
autant qu'il peut. Il considère ce qu'il
fera , en quel lieu , de quelle manière ,
&

& avec quelles personnes il vivra. Il regarde combien sa vie sera honnête, & non point combien elle sera longue.

Les ingrats ne nous doivent point empêcher de faire du bien.

VOUS vous plaignez, cher Ami, d'avoir rencontré un Ingrat. Si c'est le premier, vous en êtes obligé à la fortune, ou à votre prudence. Mais si de peur de faire des Ingrats, vous ne faites aucun plaisir, votre prudence ne servira qu'à vous empêcher d'être obligé, & un bienfait perira entre vos mains, de crainte que personne n'y soit sensible. Il vaut mieux, croyez moi, que votre honnêteté ne soit pas reconnue, que d'être peu généreux. On ne laisse point de semer encore qu'on voie une méchante récolte. L'abondance d'une année récompense la sterilité des autres : & il y a tant de satisfaction à rencontrer un homme véritablement reconnoissant, qu'il faut tout hazarder pour cela.

*De la maniere qu'on se doit faire un ami,
& comment il faut vivre avec ce-
lui qu'on s'est fait.*

SI vous tenez pour ami , celui en qui vous ne vous fiez pas autant qu'à vous-même , vous ne connoissez point ce que c'est que l'amitié. Avant que de choisir , on peut considerer ; mais dès qu'on a choisi , l'on doit tout croire. Il y a des gens qui examinent après avoir aimé ; & qui cessent d'aimer , lorsqu'ils ont examiné. Songez longtems si vous devez prendre un tel pour ami ; mais si-tôt que vous l'aurez resolu , recevez-le à cœur ouvert : & parlez lui avec une entiere confiance. Faites-lui part de toutes vos pensées , & de toutes vos affaires. Vous le rendrez fidele , si vous croiez qu'il le soit. On donne envie de tromper , quand on craint d'être trompé ; & l'on met en état de faire du mal , celui qu'on soupçonne d'en être capable. Qu'est-ce dont qui peut m'empêcher de parler en presence de mon ami ? Pourquoi ne croirai-je pas être seul lorsque je suis avec lui. Il y a des gens qui disent à tout le monde ce qu'ils ne devroient confier qu'à leurs amis : & il y en

en a d'autres qui se cacheroient volontiers à eux-mêmes : on doit éviter ces extrémités. Ce sont deux défauts de se fier à tout le monde , & de ne se fier à personne : mais l'un est plus honnête, & l'autre plus sûr.

On ne doit songer qu'à bien vivre , & non pas à vivre long-tems.

C'Est une misère que d'être toujours en doute de ce qui peut arriver ; & l'on ne sauroit concevoir le trouble , dont un esprit irresolu est agité. L'on ne peut se garentir de ce désordre , que par un seul moïen ; c'est de ne point étendre , mais de bien ramasser le tems de la vie. Quand une fois on s'est persuadé qu'un jour , & un siecle ne different en rien , on se rit de tous les changemens ; on ne songe qu'à bien vivre , l'on pense qu'autant de jours sont autant de vies . Quiconque se peut mettre cela dans l'esprit , est heureux : au contraire celui qui se promet une longue vie , tombe dans une crainte épouvantable de la mort. C'est la source de toutes les miseres ; & il semble que Mécénas étoit dans cette apprehension , lorsqu'il disoit :

Qu'on

Qu'on me vende manchot , cul de jatte , in-
potent ;

Qu'on ne me laisse aucune dent ,
Je me consoleraï ; c'est assez que je vive.

Que desirer à un homme si lâche ,
sinon que les Dieux lui accordent ce
qu'il demande. Mais quelle vie est-ce
là ? c'est une mort étendue. Le sage doit
se défaire de ce fol amour, & savoir qu'il
n'importe pas en quel tems on souffre ce
qu'on doit souffrir un jour , & qu'il est
nécessaire de bien vivre ; mais non
point de vivre long-tems.

On doit éviter la singularité.

JE suis ravi que vous preniez soin de
vous rendre tous les jours plus hom-
me de bien. Continüez , je vous
en supplie ; mais n'imitiez pas ceux qui
par pure vanité affectent dans leurs ha-
bits, ou dans leurs façons de vivre, un
air extraordinaire. Fuïez tout ce qui
conduit sottement à cela : & n'aimez
point à avoir un extérieur désagréable.
Que le dehors , je vous en conjure, s'ac-
commode à celui du peuple ; mais que le
dedans ne lui ressemble pas ; Ne soïons
ni splendides , ni vilains ; faisons seule-
ment que nôtre vie soit meilleure : mais
qu'el-

qu'elle ne soit point tout à fait différente de celle des autres ; car nous effaroucherons ceux que nous désirons corriger , & nous ferons qu'ils ne voudront nous imiter en rien , de peur d'être obligés à nous imiter en tout.

Contre les Compagnies & les Spectacles.

Vous me demandez , Monsieur , ce que vous devez éviter ; les grandes Compagnies. Je n'y trouve point de sûreté pour vous. Quelqu'un y favorise toujours le vice : il nous l'insinue , ou il nous l'imprime ; de sorte que plus il y a de gens , & plus il y a de peril. J'avoüe mon foible ; je ne sors jamais de ces assemblées , tel que j'y suis allé. Ce que j'avois assoupi , se réveille , & les pensées que j'avois bannies , reviennent. Rien aussi ne nuit si fort aux bonnes mœurs , que de s'arrêter long-tems aux Spectacles publics ; car le plaisir qu'on y reçoit , fait couler le vice plus aisément.

*Pour vivre en repos on doit éviter l'éclat ,
& ne faire de mal à personne.*

LE véritable moyen de se parer contre les méchans , c'est de ne posséder

derrien dont l'éclat ébloüisse. *Ce qui brille , se fait souhaiter . La médiocrité de nôtre fortune empêche que nous ne soions hais , ni redoutez . Celui qui est craint , a lieu de craindre : & personne ne se peut rendre redoutable , & assuré .* Croiez-moi , nôtre repos consiste à ne point faire de mal. Les méchans menent une vie pleine de troubles : ils ont autant d'inquiétude , qu'ils font de mal. Leur esprit est toûjours agité : ils tremblent après une mauvaise action ; parce que leur conscience les oblige de réfléchir sans cesse sur leurs crimes , qui s'attent à être puni , l'est déjà ; & qui l'a mérité , s'y attend toûjours. Un méchant peut bien être en lieu de sûreté ; mais il n'est jamais en assurance. Quoi qu'on ne le voïe pas , il s' imagine qu'on le peut voir. Il est tourmenté pendant le sommeil ; & si l'on parle d'un crime , il pense au sien ; & il lui semble qu'il ne sauroit trouver d'azile. Je suis,

Vôtre tres-humble , & tres-
obéissant Serviteur.

On doit avoir de la civilité en honnête homme.

Le Che-
valier de
Méré.

JE vous fai bon gré , Monsieur , d'être civil & caressant : la plûpart des personnes sont bien-aîsés que tout ce qu'on fait , témoigne qu'on les aime , & qu'on les estime. C'est le meilleur moïen de se les rendre favorables ; pourvû qu'on s'en acquite agréablement ; mais il faut prendre garde que cela ne leur donne à penser qu'on a besoin d'elles ; une civilité intéressée déplaît. A cela prés , & lorsqu'on est honnête , on ne manque jamais de gagner l'affection des gens. Le plus grand plaisir que puisse avoir un galant homme qui est en faveur , c'est d'obliger la personne qui l'approche , quand il lui voit du mérite & des manieres engageantes. Faites , Monsieur , s'il vous plaît reflexion là-dessus ; & croïez-moi ,

Vôtre tres-humble & tres.
obéissant Serviteur **

Le Che-
valier
le Meré.

A M A D A M E
L A D U C H E S S E
D E L E S D I G U I E R E S .

Ce qu'on appelle Beauté, & ce qu'on appelle Grace.

LE Billet que vous m'écrivez, Madame, est doux & riant ; & vous avez plus d'interêt que personne , à tout ce que vous y avez mis. Vous n'y parlez que des Beutez , & des Graces : & s'il est plus avantageux d'avoir des unes que des autres. On ne sauroit trop rechercher en quoi elles consistent : Mais , Madame , vous allez être bien surprise si je vousdis que les Beutez & les Graces ne sont qu'une même chose qui paroît diversement , & sous de differens noms. Si cette aimable qualité se montre avec beaucoup d'éclat , & qu'elle soit fort visible , on l'appelle *Beauté* ; & quand elle est un peu sombre , & qu'on ne la découvre qu'à peine , on lui donne le nom de *Grace* ou d'*Agremant*, Et remarquez , s'il vous plaît , que cette Beauté , couverte comme d'un nuage , est d'ordi-
nai-

naire plus parfaite, que celle qui donne d'abord dans la veüe ; & de là vient qu'une Dame se doit savoir meilleur gré, qu'on la trouve agréable, que belle. Ces habiles Grecs qui jugeoient bien de tout, ont fait les Graces *Brunes* ; parce que c'est la couleur la moins éclatante & qui ressemble le plus à la nuit. Nous en sommes d'accord avec eux :

Les Carites sont brunettes

Et bruns Venus a les yeux ;

dit un de nos anciens Poëtes, & quelque'autre ;

Ne vous plaignez point d'estre brune,

Les Graces le sont comme vous.

Encore ce vers du Tasse n'y vient pas mal :

E' bruna, si ma'l brun, il bel non toglic.

Un excellent Peintre fit un tableau de Venus, & comme il y emploïa sept ans, c'étoit quelque chose de rare. Appelle considerant cet ouvrage, s'écria, *Voilà un grand chef d'œuvre ; mais les graces lui manquent.* C'est, Madame, que dans ce portrait il y avoit force beautez d'éclat, & bien peu de ces autres qu'on entend sous le nom de *graces*. Ainsi, il est vrai qu'il y a des beautez dont le monde s'apperçoit à la

pre-

premiere vûë ; & qu'il y en ad'autres qu'on ne remarque pas si aisément. Si une femme a beaucoup de ces beautez brillantes, & qu'elle n'ait point de celles qui sont peu en veuë , on dira qu'elle est belle ; mais peu de gens l'aimeront, Que si on lui trouve un grand nombre de ces beautez qui éclatent, & de ces autres qui se cachent comme sous un voile, on dira qu'elle plait, & qu'elle est belle. C'est l'idée qu'Homere me donne d'Heleine , & l'Arioste , d'Angelique : mais si une Dame est comblée, d'une maniere exquise, de ces beautez secrettes ; & qu'elle n'ait que le moins qu'il se peut de ces autres qui se montrent toujours ; elle surpassera la Venus d'Appelle, & ceux qui auront le plus de goût, en seront le plus enchantez. Telle parut autrefois l'aimable Princesse d'Egypte, & telle est aujourd'hui la charmante Reine des Alpes. C'est assez de cela, Madame, & je n'ai plus rien à vous dire, sinon que vôtre absence m'est insupportable, & que j'irai à saint-Germain, si vous n'en revenez dans deux jours. Je suis,

Vôtre tres-humble, &c.

R E-

REFLEXIONS
SUR LES
LETTRES
DE CONSEIL.

WILLIAM
L. B. L. B. S.
DE CORRECTION



REFLEXIONS

SUR LES

LETTRES

DE CONSEIL.

L'On conseille en personne amie, & nos conseils ne doivent paroître avoir pour but, que l'intérêt & l'honneur de celui à qui ils se donnent: Ainsi il faut qu'il les voie sûrs & sinceres, & lui dire avec esprit, que les gens qui jusqu'ici les ont suivis, s'en étant bien trouvez, il fera tres sagement de prendre pour exemple ces gens-là.

A MADAME DE **

*Costar pense qu'elle ne doit point renouer
avec Monsieur **.*

LES plus sages ne le font pas à toute heure, & ils ont de mauvais intervalles : Ainsi, Madame, quand j'ai fait une faute, je la confesse assez volontiers, & j'en témoigne du regret : mais je n'en ai aucun de vous avoir fait aimer une personne à qui vous ne devez de vôtre vie pardonner. Lorsque je songe aux mauvais succès de cette affection, je suis très marri de vous y avoir embarquée. Toutefois quand je considère les raisons que j'eus de vous y porter, je n'en sçaurois être fâché. Pouvoit-on croire qu'un homme qui avoit passé sa vie parmi les Femmes de qualité, fût un tyran, & qu'il pût manquer de douceur, n'ayant jamais manqué d'amour ? On prévoit les accidens ordinaires : mais on ne prévoit point les effets monstrueux. Si après vous être mal trouvée de mes conseils, vous daignez encore les écouter, vous ne devez pas renouer avec vôtre Bizarre : & il faut que vous le fuiez, quelques recherches qu'il fasse. La félicité de la vie doit être

être la fin des amitez ; & l'on ne se peut promettre de bonheur , que dans une parfaite conformité d'inclinations. Concluez de-là ce que vous pouvez attendre de la contrariété de vos deux humeurs. Il ne changera de s'avie , & vous cesseriez aussi-tôt d'être la plus aimable femme du monde , que lui , d'être le plus fier , & le plus bizarre des hommes. Vous n'aurez point de peine à suivre l'avis que je vous donne. Je sai ce que peut le dépit sur une Ame comme la vôtre : & la raison est assez forte pour vaincre un amour qu'elle a produit toute seule ; & sans que les yeux s'en soient mêlez. De vous consoler de n'avoir pas reçu de si solides preuves de l'estime de votre inconstant , que le méritoient votre esprit , votre beauté , & l'affection que vous lui avez témoignée , ce seroit entreprendre sur votre miroir. Il vous dira toutes les fois que vous le voudrez , que vos yeux n'en ont pas moins de charmes , que votre bouche n'en est pas moins belle , & qu'en votre visage il ne s'est fait aucun changement , qui puisse excuser celui de votre infidèle. C'est une legere perte que celle d'un cœur comme le sien , & vous en gagnez

assez tous les jours pour ne regretter guères ceux qui vous échappent. Je suis,
MADAME,
Vôtre tres-humble....

A MONSIEUR
MONTREUIL.

*Costar lui conseille de se partager entre la
peine & le plaisir.*

LA jeunesse, Monsieur, peut jouir & acquérir; mais la vieillesse n'est capable ni de l'un, ni de l'autre: & la fleur de l'âge se considère autant pour son peu de durée, que par sa beauté. Ainsi le plaisir ne doit pas un seul moment empêcher nôtre fortune, ni le soin de nôtre fortune nos plaisirs. La plûpart des hommes perdent pour des esperances incertaines; le fruit des biens qu'ils possèdent; & ils se privent de ce qu'il y a de plus solide dans la vie pour du bruit & de la fumée. Les voluptueux font souvent tout le contraire: Ils aiment trop le présent, & ne regardent pas assez l'avenir: encore qu'ils ne songent point à la mort, ils vivent comme s'ils ne devoient guères vivre, & ne considèrent pas ce précepte, qu'il
faut

faut fuir les courtes joies , qui produisent de longues douleurs ; & rechercher les petites incommoditez , qui apportent de grandes joies. Une partie de la véritable sagesse est en ces mots : & je me réjouis de voir les progrès que vous y avez faits depuis mon absence. Vous passerez quelque jour vos Maîtres ; & vous m'en ferez à moi-même des leçons. Je le souhaite , & suis tout à vous.

A M A D A M E * *

Costar est d'avis qu'elle quitte la Campagne.

VOUS ne croirez pas nos conseils , Madame , parce que vous les jugerez intéressés ; & vous ne nous écouterez point quand nous vous dirons , que la Ville & les compagnies sont meilleures aux grandes afflictions , que la Campagne , lorsque la solitude y a mis les premiers appareils. Néanmoins , si nos raisons ne vous semblent pas assez fortes , nos prières vous doivent être assez considérables pour ne les point rejeter légèrement. Revenez donc , Madame , au moins dans le tems que vous nous le faites esperer. Votre douleur est tres-juste ; mais vos affections

le sont aussi. Il faut satisfaire à toutes les deux. Regardez ce que vous devez à trois excellentes Personnes qui partagent votre cœur : elles méritent que vous fassiez davantage pour leur conservation , que pour celle d'une mélancolie qui vous tue , & qui ne ressuscitera jamais ce qui n'est plus. Je ne vous dis là que des raisons vulgaires ; mais il est des remèdes de l'esprit , comme de ceux du corps : les plus communs sont ordinairement les meilleurs. Je suis ,

M A D A M E ,
Vôtre tres-humble. . .

A M O N S I E U R
D U M O U L I N.
GENTILHOMME ORDINAIRE
D E M O N S I E U R.

*Costar lui découvre la conduite qu'il doit
tenir envers les Grands.*

V Otre prudence & votre modération sont , Monsieur , des qualités qui contribueront à votre bonheur ; pourvû que cette prudence ne soit , ni honteuse , ni timide ; & que
vô-

vôtre moderation ait une ardeur réglée , & ne soit ni lente , ni paresseuse. Le proverbe dit , *C'est assez demander que de bien servir.* Ce sentiment seroit vrai , si les Grands étoient justes , ou si les effrontez & les importuns leur laissoient la liberté de dispenser leurs graces selon leur inclination & leurs intérêts. Mais comme cela n'est pas , il est à propos de ramener dans le droit chemin , leur liberalité qui s'égare ; & de les avertir aux occasions de nous donner les moïens de subsister en les servant. Ces avis leur sont nécessaires ; & ils nous doivent sçavoir bon gré de les leur donner. Vous n'aurez pas oublié le mot d'un Philosophe , à Periclés , qui ne faisoit rien que par ses conseils , & qui ne se souvenoit point de soulager son extrême pauvreté , *Qui a besoin de la lumiere de la lampe , doit prendre soin d'y mettre de l'huile.* Cette parole sauva la vie au Philosophe , qui seroit mort de faim , & l'honneur à Periclés , qui alloit noircir sa vie , d'une tâche que le nombre de ses victoires , ni la sagesse de son administration n'eussent pû effacer. Le Cardinal Ximenés qui gouverna la Castille avec une autorité approchante de

la souveraine, affectoit de ne pas donner les biens & les dignitez de l'Eglise à ceux qui les lui demandoient : & cependant il ne songeoit point à l'avancement de l'un de ses Aumôniers, homme de merite, & qui sans l'avoir jamais importuné avoit passé auprès de sa personne, ses plus belles années. Cet Aumônier aiant avis d'un Benefice qui vaquoit, & qui se trouvoit à sa bienséance, s'avisa de dire à son Maître : *Monseigneur, un tel Benefice vaque; si je vous le demande, vous me le refuserez; si je ne vous le demande pas, vous m'oublierez selon vos bonnes coutumes. Vous qui avez l'esprit du monde le plus fertile en expediens, faites-moi, s'il vous plaît, la faveur de m'en donner quelqu'un pour obtenir ce que je desire de votre bonté.* Le Cardinal loua l'invention de ce galant homme, & fit pour lui ce qu'il souhaittoit. Ce n'est pas assez de meriter des recompenses; il est quelquefois besoin de les demander adroitement, & avec modestie, sans présumer trop de ses forces, sans mettre ses services à une trop haute enche-re, & se laisser aveugler à l'excès de son amour-propre. Si les violens ravissent
les

les faveurs du Ciel, les adroits ravissent celles de la Terre; & si les discrets & les modestes n'ont pas toujours le bonheur qu'ils se proposent, ils remportent au moins la bienveillance de leurs Maîtres; au lieu que les autres en attirent l'aversión. Ce n'est pas que je n'aie ouï dire à un Courtisan, qui s'étoit enrichi sous le dernier Regne, qu'il n'avoit fait ses affaires, qu'en laissant la patience des Grands, & qu'en les persecutant. Je ne conseillerois nullement d'en user de même, ni de se mutiner, si l'on n'obtenoit pas ce qu'on avoit lieu d'esperer. On doit entrer dans le sentiment de son patron, en considerer les interêts, & connoissant la foiblesse humaine, souffrir doucement qu'un Grand, nourri dans le sein de la bonne fortune, soit plus pressé de satisfaire à son inclination, qu'à son devoir; & qu'il préfere ceux qui lui plaisent, à ceux qui le servent. On doit avoir toute la patience qu'il faut pour attendre les occasions, & toute l'ardeur nécessaire pour en profiter. Que si l'on voit qu'il n'y ait rien à esperer, on se retirera adroitement, ou l'on copiera ce mot d'un Bel-esprit au plus vaillant Arche-

vêque de l'Eglise milante, *Si je vous suis jamais, ce ne sera qu'en Procession : & si je vous sers, ce ne sera qu'à la Messe* : ou enfin on imitera cet honnête Ecclesiastique, qui également mécontent du Prince, à la fortune duquel il s'étoit long-tems attaché, & du Parlement, dont il avoit reçu une injure, s'alla enfermer dans son Prieuré, & mit en lettres d'or sur la cheminée de sa chambre, *hors de Cour & de Procès*. Je suis-

M O N S I E U R,

Vôtre tres-humble. . .

A M O N S I E U R **

Le Chevalier de Méré lui mande qu'il n'est point d'avis qu'il imite.

VOUS doutez en fait de Lettres, si vous devez imiter Balzac, ou Voiture. Ce sont les deux bons Ouvriers de notre Langue, & vous n'avez qu'à prendre conseil de votre genie, & à consulter en vous-même auquel des deux vous êtes le plus porté. Mais quand on se forme sur quelque Auteur, on doit bien regarder ce qu'on imite, & ne s'y pas tromper. Les meilleurs

Maî-

Maîtres n'excellent point en tout. Il faut essayer de les surpasser dans ce qu'ils ont de plus admirable, & ne pas copier leur défauts. Comme on aime ordinairement les Auteurs qu'on estime, on s'attache à tout ce qui vient d'eux jusqu'aux impertinences, qu'on imite plus aisément que ce qu'ils ont de plus achevé. Toutefois, mon sentiment seroit de suivre sa pente & son goût plutôt que d'imiter personne; & d'observer dans le monde & dans la nature tout ce qu'on y peut découvrir de plus rare & de plus excellent. Il me semble que c'est le moyen de se faire en chaque chose, une idée de la perfection, & de l'avoir toujours devant les yeux. D'ailleurs, ce qui sent l'imitation, dégoûte: car rien ne sauroit plaire, qui ne soit naturel, ou du moins qui ne le paroisse: & il est presque impossible de bien jouer le personnage d'un autre. C'est ma pensée; & je suis,

Vôtre tres-humble. . .

A MADAME **.

Le Chev. de Mère lui conseille de s'épurer le cœur & l'esprit.

VOSTRE condition présente me paroît douce, & commode : & je ne crois pas, Madame, que vous en deviez si tôt changer. Que peut-on s'imaginer de plus agréable que de plaire aux mieux faits de la Cour ; & de pouvoir accorder, ou refuser vos bonnes grâces de la sorte que vous le jugerez à propos ? vous dites là-dessus que vous n'aurez jamais de pensée pour le Mariage, ni pour la galanterie, que vous n'aiez rencontré un honnête homme qui veuille de vous. Mon Dieu ! Madame, gardez-vous bien de vous engager à cela. Ce seroit renoncer au monde, comme si vous alliez vous enfermer dans les Carmelites. Vous ne songez pas qu'il est bien rare de trouver un honnête homme. J'ai un ami qui feroit le voiage des Indes pour en voir un seulement. Peut-être qu'il est là-dessus trop difficile ; mais il m'assure toujours, que ce n'est qu'une pure idée, & qu'on n'en voit que l'ombre & l'apparence. Quoi-
qu'il

qu'il en soit , plus on approche de cette idée , plus on a de mérite : & les meilleurs esprits des siècles passez demeurent d'accord , que c'est principalement en cela que la félicité consiste ; & je pense qu'ils en jugent bien. Car il est impossible d'avoir cette honnêteté sans la connoître , ni la connoître sans l'aimer éperdûment ; & c'est ce qui fait qu'on est heureux de la posséder : mais pour le commun des hommes , la félicité de l'un seroit la misere de l'autre : & je plains beaucoup de gens qui s'imaginent être heureux , & je sens qu'à mon tour , je leur fais pitié. Pour vous , Madame , comme je sai que vous n'estimez rien tant que le cœur & l'esprit , je vous conseille de vous attacher particulièrement à vous épurer dans l'un & dans l'autre. Vous y avez déjà tant de grace naturelle , que pour vous conduire toujours de bon air , il semble que vous n'aiez besoin , que de suivre leurs mouvemens & les laisser faire. Cependant vous y ferez toujours du progrès , & vous sentirez dans cette occupation une joie bien pure de vous rendre une des plus aimables personnes du monde.

A MONSIEUR **.

*Le Chevalier de Meré ne conseille l'éclat
qu'aux Grands.*

Vous me témoigniez, Monsieur, que vous n'étudiez plus qu'à bien vivre, & qu'à vous rendre honnête-homme. On l'est déjà quand on le veut être si constamment; mais vous n'en jugez pas ainsi, & vous êtes plus difficile à vous satisfaire. C'est aussi une étude infinie, & où l'on fait sans cesse du progrès. Vous me consultez pour cela comme si je pouvois vous donner de bons avis. Je le souhaite, & je ne vous déguise pas la moindre chose, vous me demandez si l'éclat sied bien, & si je vous conseille de l'aimer. Il sied aux Maîtres du Monde, aux Princes, aux Generaux d'armée, & même aux Gouverneurs de Province: car ce seroit une chose de mauvais air, & peu digne de ces personnes qui doivent paroître, que d'aller à petit bruit. A l'égard des Particuliers, l'éclat & le faîte ne leur servent qu'à s'attirer la haine, & l'envie; & qu'à s'incommoder dans leurs affaires domestiques. Un
train

train commode & réglé, avec une dépense honorable & modeste, les fait estimer, & les rend agréables. J'ai toujours cru, que pour être parfaitement honnête-homme, on ne sauroit avoir trop d'honneur, ni trop peu de vanité. La plus belle action du monde, qui se fait par vanité, n'est pas louable. Celles même qui ne viennent que d'un principe de vertu, ne sont point tout à fait heureuses, quand on les peut soupçonner de vanité. Mais, Monsieur, pour revenir aux Particuliers, je n'en connus jamais un seul, à qui l'éclat & la magnificence aient réussi. Hé quoi, dira quelqu'un qui se sentira dans l'abondance, c'est le moïen de le porter du bel air : & puisqu'il m'est aisé de soutenir cette dépense, pourquoi vouloir épargner du bien qui me seroit inutile ? On croiroit que celui qui parle ce langage, est liberal. Toutefois les plus avares que je me souviens d'avoir jamais vûs, raisonnoient de la sorte. C'est qu'ils sont aussi vains qu'avares ; & je prens garde que ces gens-là, si l'orgueil ne les empêche de suivre leur naturel, sont les plus basses mesquineries, dont un Juif se puisse aviser, & même.

mêmes toute sorte d'injustices pour satisfaire leur vaine gloire. Mais afin de répondre à cet homme qui paroît si libéral, je dis que de le porter du bel air comme il entend, c'est se mettre en parade pour attirer sur un sot les yeux des sots : & que ce bien qui lui resteroit d'une dépense raisonnable, seroit le seul dont il seroit riche, & qui lui rendroit la vie heureuse s'il avoit l'esprit d'en user. C'est ce que je pense là-dessus. Et je suis,

M O N S I E U R,

Vôtre tres-humble & tres-obeïssant serviteur.

A M O N S I E U R **

Gombaud lui écrit qu'il ne doit pas être sensible aux injures d'un misérable.

JE ne puis vous rien dire de vôtre ennemi; sinon qu'il écrit & n'est lû de personne. Il en est de lui, comme de ces Nains qu'on ne regarde que pour leur difformité, ou qu'on prend pour des enfans encore qu'ils aient âge d'homme. Il n'y a point de peché qui mérite la peine de lire ses Ouvrages, ni de débauche qui ne soit plus pardon-

na-

nable qu'une si mauvaise occupation. Il a mis en lumière plusieurs Livres; mais à peine fait-on qu'il ait seulement fait imprimer une pause d'*a*. Il cherche le mot pour rire, & il n'a pas un seul trait d'Epigramme. Vous êtes heureux d'avoir un ennemi si doux, qui ne sauroit piquer. Ceux qui n'ont pas le pouvoir de faire du mal, & qui en ont la volonté, n'en font qu'à eux-mêmes: ils ressemblent aux Hiboux, qui voudroient troubler le repos des hommes; mais qui n'ont pas la voix assez forte pour cela. Gardez-vous bien de lui répondre, on ne sauroit qu'il eût parlé de vous, que par votre réponse. Vous feriez croire qu'il l'auroit meritée, & qu'il seroit digne de porter le nom de votre ennemi. En voudriez-vous un qu'aucun ne loüe, de qui aucun ne médit, & qui n'est en état d'offenser personne. Ne soïez point seul de votre parti: N'affligez pas davantage celui qui est assez affligé de ses défauts & de ses disgraces naturelles. Ceux qui sont mal nez, ainsi que lui, ne peuvent que mal faire; & vous courriez fortune de leur ressembler, si vous en étiez estimé. Laissez aux Viperes le venin
que

que vous ne leur sauriez ôter , & contentez-vous des graces que le Ciel vous a faites : elles vous font honorer de tous ceux qui vous connoissent , & particulièrement ,

M O N S I E U R ,

De vôtre tres-humble & tres-obéissant Serviteur,

A M A D E M O I S E L L E. **

Mademoiselle des Jardin lui conseille de faire mystere de son amour.

O U i , Mademoiselle , je vous l'ai dit , & je vous le repete :

En amour il faut se taire ,

Bergere ,

Et cacher jusqu'aux soupirs ;

Car l'aimable transport qui charme nos desirs ,

S'il est sans mystere ,

Il est sans plaisirs.

Tout ce que l'amour produit dans nos ames , il le fait naître pour lui seul , & les larcins que le public nous fait quand il prend part à nos aventures , sont autant de trésors du patrimoine de l'amour , dont il nous prive. Il n'est pas nécessaire de parler pour se faire entendre.

C'est dans l'amoureux martyre ,

Tout

*Tout dire ,
Que de s'exprimer des yeux ,
Lorsque l'on sait par-là tromper les curieux ,
Le cœur qui soupire ,
S'explique en tous lieux.*

Peut-être vous imaginerez-vous qu'on ignore ce qu'on sent les uns pour les autres quand on interdit aux Amans l'usage de la Langue ; mais sortez de cette erreur ;

*Lorsque d'une flamme secrète
On cache les mouvemens ,
L'amour en s'appliquant ces secrets sentimens ,
Se rend interprete
Des vœux des Amans.*

Vôtre tres-humble & tres-
obéissant serviteur **

A MADEMOISELLE **.

*Le Chevalier d'Her... est d'avis
qu'elle n'apprenne point à jouer du
Tuorbe.*

C'En est trop, Madame votre Tante me dit hier, que vous voulez encore apprendre à jouer du Tuorbe pour accompagner votre voix. A qui en voulez-vous, Mademoiselle? Est-ce aux Rossignols, qu'on ne daignera plus écouter? Est-ce aux Hommes, à qui

qui vous ferez tourner la tête ? Est-ce aux Femmes que vous rendrez folles de jalousie ? S'il faut que vous redoubliez vos agrémens, ni hommes, ni femmes, ni rossignols ne pourront plus vivre avec vous. Votre voix, qui ne fait que commencer de se former, à déjà fait deux ou trois Infideles, qui ne tenoient à leurs Maîtresses que par leur chant. Ce Tuorbe que vous allez prendre, va encore désoler l'empire de toutes celles qui jouënt des instrumens. Craignez le destin d'Orphée. Il chantoit comme vous chanterez bien-tôt, il jouïoit du Tuorbe, comme vous en jouïerez quand il vous plaira : & un beau jour les Femmes de Thrace le lapiderent. Il est vrai, que ce fut parce qu'il ne les aimoit point : mais, Mademoiselle, empêchant que personne n'aime les Belles de France, ne meritez-vous pas un pareil sort que lui. Pour moi quand cela sera arrivé, je n'aurai rien à me reprocher, je vous l'ai prédit. Vous n'avez pas suivi mes conseils, vous avez voulu aller toujours d'agrément en agrément. Si vous vous avisiez de vouloir qu'il fortit des raïons de votre visage

com-

comme de celui du Soleil , il faudroit que cela fût. Je n'ai rien à vous dire , tirez-vous d'affaire , comme vous pourrez , & croïez que je suis,

Vôtre tres-humble...?

A M O N S I E U R

D E M O N T A U B A N ,
A V O C A T A U P A R L E M E N T .

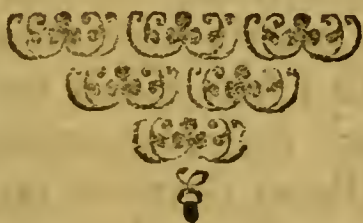
Costar' lui conseille d'amasser du bien.

C E ne sont pas seulement , Monsieur , vos amis communs , qui m'ont appris le merveilleux succès de votre action : mais je l'ai sù d'une infinité d'endroits ; & je vous puis dire , que depuis trois semaines personne ne m'a écrit , qui ne m'en ait parlé de la maniere dont vous pourriez le desirer , quand vos desirs en cela n'auroient ni regles , ni mesures. Je pense , Monsieur , que j'en ai plus de joie que vous , & je doute qui de vous ou de moi vous aime le plus. Dans cette pensée , trouvez bon que je vous donne ce mot d'avis. Les applaudissemens les plus justes , & les acclamations les mieux méritées ne doivent pas être la dernière fin de

de vôtre noble travail. La raison veut que vous sachiez servir vôtre réputation à vôtre fortune : & qu'étant honorable autant que vous l'êtes, il faut que vous mettiez en état de l'être toujours. Le *Magnum semper inane Sophos*, est le partage des fideles suivans d'Apollon, & non pas de ceux de Minerve, qui est la Déesse Tutelaire de Messieurs les Avocats. Soiez sage à son exemple, je vous en supplie, *Monsieur*, & ne vous contentez point de l'être en toute autre chose. Pour mon droit d'avis, je vous demande qu'à l'avenir vous ne vous moquiez plus de moi en m'appellant *vôtre Patron*. Vous vous faites en cela plus de tort, que vous ne pensez, & avoüez que quand cette raillerie vous est échappée, vous ne vous souveniez plus de ce mot : *Rideo Advocatum, qui Patrono indigeat*. C'est vous, Monsieur, qui êtes le Patron des autres Patrons, vous qui défendez si éloquemment la memoire des grands Ministres d'Etat, & qui la sauvez des vilaines griffes de l'insolente Calomnie, qui est la plus effroïable de toutes les Bêtes feroces. C'est cette divine Apologie, qui méri

te toute sorte de louanges , & qui étoit digne d'avoir pour Auditeur le tres-il-lustre Pomponne. Quelle perte avez-vous faite en ce rare Personnage , que tout le monde pleure ; & que vous êtes heureux d'avoir pû la reparer , vous acquérant l'admiration & la faveur de toute l'ancienne Cour & de toute la nouvelle ! Un autre homme que vous , en seroit si glorieux , qu'il en mépriseroit ses petits & inutiles amis. Mais, Monsieur , selon que je vous connois , vous n'en estimerez , ni n'en aimerez pas moins ,

Vôtre tres-humble & tres-obéissant Serviteur.



A MONSIEUR * *.

*Monsieur le Chevalier d'Her * *. lui
mande s'il se fera Bel Esprit, pour
être aimé d'une Belle, qui n'aime
que ces gens-là.*

DEcidez-moi un peu, je vous prie,
Monsieur, un cas de conscience,
qui m'embarasse. J'ai recours à vous,
comme à un Docteur fort éclairé. J'ai-
me, ou si vous voulez, je vois une as-
sez jolie Demoiselle, jeune, & qui
peut inspirer de l'amour par sa personne
seule. Sa folie est le Bel-Esprit. Elle
veut voir des gens d'esprit : elle veut
avoir des commerces d'esprit ; de l'es-
prit par tout. Il est pourtant vrai, que
si elle en a jamais, elle n'en aura l'obli-
gation qu'à l'Art. Elle a un talent de
penser faux, & de prendre les choses de
travers. Elle va s'extasier sur un gali-
mathias dès qu'on parle ; elle ouvre de
grands yeux, qui meurent d'envie
d'entendre finesse à tout, & qui pour-
tant n'y en entendent point. Elle a crû
que je n'étois pas tout-à-fait bête, &
sur ce pied-là elle me reçoit agreable-
ment. J'ai été d'abord touché de sa be-
beauté,

beauté, & je me persuade que par la voie du bel-esprit je pourrois parvenir à être aimé d'elle. Il ne faudroit que la flatter de ce côté-là ; pour peu qu'on la pousât dans le panneau, elle y tomberoit bien vite ; mais aussi, si je l'entête du bel esprit, la voilà gâtée ; elle n'en reviendra jamais. Est-il permis, pour m'en faire aimer, d'en faire une précieuse que tout le monde fuira. C'est la meilleure Demoiselle que je connoisse. Elle donneroit son ame pour ses amis ; & qui lui ôteroit sa chimere, elle seroit fort aimable. En verité, je fais conscience de l'y confirmer. Je sai que dès que je la declarerai bel-esprit, elle m'aimera : mais cela me fâche, la tête lui va tourner. Vous voiez combien j'ai l'ame bonne ; il y a une certaine friponnerie établie en amour, que je n'approuve point trop. Mon Dieu ! que cette charmante Demoiselle me feroit plaisir, si elle vouloit m'aimer sans qu'elle fût bel-esprit. Mais je ne croi pas qu'elle le fasse jamais qu'à cette condition. Tirez-moi, Monsieur, s'il vous plaît, de la peine où vous me voiez, & envoyez moi au plutôt une

réponse décisive ; cependant faites-moi
la grace de croire que je suis ,

Vôtre tres-humble & tres-
obéissant Serviteur.



REFLEXIONS

SUR LES

LETTRES

DE NOUVELLES.



REFLEXIONS

SUR LES

LETTRES

DE NOUVELLES.

S*I l'on a envie de plaire ,
il ne faut écrire que d'a-
gréables nouvelles. Et on
les raconte d'un air vif,
clair & égaïé, sans qu'il y ait
rien de superflu, de languissant ,
ni d'obscur. Dans le recit qui s'en
fait, l'obscurité, le trop de cho-
ses, & la langueur passent pour
les défauts essentiels des Nouvel-
les. Ces défauts dégoutent, ils
font bâiller, & sont cause qu'on
n'a nulle estime pour l'Auteur, ni
pour son Ouvrage.*

A MONSIEUR
D'ABLANCOURT.

Patru lui mande de ses nouvelles.

DEpuis un mois, ou environ j'ai pris la perruque, ou pour parler plus exactement, une calotte de cheveux; de sorte que j'ai des cheveux plus que toi, & tu as des lunettes plus que moi: A deux de jeu. Ce n'est pas que je n'eusse la tête encore passablement garnie; mais la garniture paroïsoit un peu trop antique; & je craignois qu'elle ne blessast enfin les yeux d'Amarante. C'est ainsi que je nomme la Belle qui tient mon cœur. Te voilà bien étonné; & tu diras à ce coup: *Amice, nunquam desines ineptire?* Ah! mon cher, si tu l'avois vûë, tu parleroïs bien un autre langage: le bruit de mon éloquence, vrai, ou faux, a formé cette galanterie: & ce beau fruit de mes veilles me charme un peu plus que toute la réputation que je puis attendre de mes études. J'aime la gloire: mais je l'aime d'amitié, & non point d'amour. Et je préfère le cœur d'Amarante à toutes les langues de la Renommée.

mée. Il est honteux , me diras-tu , d'aimer avec des cheveux gris. Folie , tout cela : en amour , pourvu qu'on y réussisse , on y a toujours bonne grace. Fais reflexion là-dessus , & croi que je suis ton tres-humble Serviteur.

AU R. PERE DU BOSC,
CORDELIER.

Patru lui écrit des nouvelles

VOUS me demandez de mes nouvelles. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Je me porte bien ; à la migraine près. L'assiette de mon esprit est toujours la même. Hors l'amour & l'amitié , il prend tout le reste , pour des bagatelles. Au país où vous êtes , ces sentimens ne sont pas trop à la mode : mais je parle à un Philosophe , qui n'est à la Cour , que parce que la tempête l'y a jetté. Le Louvre ira où il lui plaira , il n'emportera ni mon cœur , ni mes plaisirs : & pourvû qu'il vous renvoie bientôt ici avec quelque satisfaction , je n'ai rien à lui demander : mais je crains jusqu'à ce que je voie les choses faites. Cependant il en faut sortir , & puisque vous êtes entré dans la carri-

re, vous la devez fournir de bonne grace. La fortune aussi-bien que l'amour a ses heures du Berger; mais on ne les trouve qu'avec de la perseverance, & de l'assiduité. Adieu, cher Pere, aimez-moi toujours. Je suis,

Vôtre tres-humble P.

A MADAME *

Costar lui mande, qu'il a mal aux yeux, & qu'il ira la voir malgré tout cela.

JE voudrois, Madame, meriter le reproche que vous me faites d'être bien endormi; je ne sentirois point la douleur que me font mes yeux: & qui pis est, celle que j'ai de ne vous pas voir. Les Medecins me condamnent à garder la chambre: mais s'ils veulent que j'y demeure plus d'un jour, j'en appellerai à vous, Madame, qui êtes ma Souveraine, & à qui je trouve beaucoup plus de gloire & de contentement d'obéir. Ce sera Lundi au soir, que j'aurai l'honneur de vous assurer de ce que je vous dis; & de vous montrer mes mauvais yeux. Si la gaieté que je verrai dans les vôtres, n'est capable de gué-

guérir les miens, je suis au moins certain, qu'elle soulagera des maux qui me pressent davantage, & auxquels je n'attends de remède que de vôtre chere présence.

A M O N S I E U R

LE COMTE DE VIVONNE.

Scaron lui écrit des nouvelles du Mariage de Louis XIV. & de ce qui se passe à Paris.

Vous avez beau courir & par monts & par vaux,

Et même tuer des chevaux,

Vous n'assisterez point au fatal Mariage,

Qui vient de réünir deux Peuples belliqueux,

Et faire faire assaut de pucelage

Aux deux Divinitez de la Seine & du Tage.

Ho! que s'ils ont agi tous deux

Autant heureusement qu'ils en avoient la mine,

Leur premier coup d'essai quoique fait à tâtons,

Va donner à la France, un, même deux Gastons

De Royale Origine.

On n'en attend pas moins des saints embrassements

De ces adorables Amants.

Qu'elles s'en sçait bon gré, la Reine Anne d'Autriche;

Et qu'ils en trembleront & le Maure, & le Turc,

Mais ce diable de mot , loin d'être rime riche ,
 Car les François n'ont point de rime en *urc* ,
 N'est pas même rimable ;
 C'est pourquoi trouvez bon
 O Satrape le plus aimable
 De tous les Courtisans de Louis de Bourbon ,
 Que je quitte les Vers , & vous écrive en Prose
 Plus propre à dire toute chose.

Paris est comme il étoit , lorsque
 vous en êtes parti. Pour une personne
 raisonnable , il s'en trouve cent mille
 qui ne le font pas. Les enfans de Paris
 ont le haut du pavé en l'absence de la
 Cour , & contrefont le mieux qu'ils
 peuvent Messieurs du bel air. Il n'y a
 guères de quartier , qui n'ait quelque
 Poète , bon ou mauvais , ni de maison
 un peu raisonnable , où il n'entre par
 jour plus de douze méchans plaifans ,
 ou de diseurs de rien. La mienne est
 toujours celle de France , où l'on dit le
 plus de coïonneries , & où vous avez le
 plus de pouvoir. On y boit souvent à
 vôtre santé , & d'*Elbene* vous trouve
 fort à dire dans nos petits repas de pie-
 ces rapportées. Pour moi , je vais en
 empirant. J'ai mille douleurs , où plu-
 tôt mille legions de diables dans les bras
 & dans les jambes : & en cet état-là , j'ai
 été assez temeraire pour vous aimer bien
 fort.

fort. Je ne fai comment il m'en prendra: mais je fai que vous me devez beaucoup d'amitié: & que si vous me faites justice, j'aurai à me vanter d'avoir fait sur la fin de mes jours, une connoissance aussi avantageuse que la vôtre. Je m'en devrois tenir là, mais vous m'avez dit tant de bien de l'esprit de Monsieur *** que je ne vous quitterai jamais de la promesse que vous m'avez faite de me donner l'honneur de sa connoissance, pourvû, toutefois, qu'il ne soit point homme de grands complimens: car quand on m'en fait, où qu'on m'oblige à en faire, je me défais de la plus pitoïable maniere du monde. Enfin les complimens sont mon aversion; & je ne les crains pas moins, que les haleines fortes & les esprits doux. Ainsi je finirai sans vous en faire, & vous dirai tout court que je suis à vous autant que personne.

A MONSIEUR *.

Le Chevalier de Méré lui mande des nouvelles, & les accompagne d'une agreable morale.

VOici le tems que vous avez accoutumé de venir à Paris, Monsieur, & ce qui s'y passe merite que vous ne retardiez point vôtre voïage. Le Cardinal se meurt; & quand il faut déménager, vous savez que la grandeur de la fortune est sujette à de grands embarras. On n'en vid peut-être jamais aussi un plus grand. Tant de richesses, tant de faveurs, & d'autorité ne s'abandonnent pas sans regret: & quoique ce soit fort peu de chose, il est toûjours bien dur aux gens qui n'estiment que cela, de s'en défaire, & même entre les mains de ceux qui se réjouïssent de leur mort. Et puis tant de comptes qu'il faut rendre à ce severe Maître, & dont les yeux sont si fins, que rien ne lui peut échapper. Vous vous souvenez d'un homme qui passoit cette triste riviere avec des Rois, & des Princes tout desesperéz d'être tombez de ce haut degré de fortune, qui les rendoit si considerables.

On

On le trouva le plus honnête homme , parce qu'il rioit , & disoit que tout son bien étoit en lui-même , & qu'il n'avoit rien perdu. Nous qui n'avons point fait de progrès du côté de l'établissement, soit que nôtre genie nous ait portés à d'autres soins , ou que nous aïons manqué de conjoncture , nous ne devons pas nous en soucier beaucoup. Car le monde & la fortune , à qui les connoit , ne valent pas tant d'empressement. Mais il y a peu de connoisseurs ; & vous ne sauriez croire comme on se remuë à la Cour. Cependant , Monsieur , songeons à nous réjouir , & à vivre , sinon heureusement , au moins sans chagrin , & le plus tranquillement que nous pourrons. Adieu , l'on vous attend , & l'on vous souhaite encore davantage.

A M A D A M E

LA M A R E C H A L E ***

Le Chevalier de Méré lui conte l'avanture plaisante & amoureuse d'un Voleur.

J'Ai plus fait , Madame , que vous ne m'aviez ordonné , pour vous

apprendre la pure verité de ce que vous voulez favoir de Monsieur *** & de sa femme. En revenant de la Campagne ils eurent une aventure assez plaisante, ou assez bizarre dans une petite Hôtellerie où ils étoient logez. Cette femme que vous connoissez, est fort jolie, & d'un air enjoué. Le soir, un jeune homme qui passoit par là, l'entretint quelque tems, & qui que ce soit, ne l'eût pris pour un voleur. Car outre qu'il étoit bien fait, d'une mine honnête, & qui sentoit son bien, il s'étoit encore attaché à lui plaire. Malgré tout cela, ce malheureux Garçon s'alla mettre en fantaisie de la voler cette nuit-là; si bien que le mari & la femme étant retirez dans leur chambre, quoiqu'ils en eussent fermé la porte, il trouva pourtant le moïen d'y entrer. Il y avoit deux lits à la chambre, & parce qu'il n'y avoit point de lumiere, il n'eût sù auquel aller, si le mari qui soufloit endormant, ne l'eût guidé. Il s'avance doucement de ce côté-là, & d'abord il saisit cette pauvre femme à la gorge, & lui dit à l'oreille, que si elle faisoit le moindre bruit, elle étoit morte, & qu'il alloit poignarder son
ma-

mari, l'assurant néanmoins qu'il se contenteroit de peu de chose, ne fût-ce que d'une bague, ou d'une montre. On tient qu'elle eut plus de peur pour son mari que pour elle, & que c'est ce qui l'empêcha de crier. Elle donna quelques momens à délibérer de ce qu'elle avoit à faire; & ne sachant à quoi se résoudre, elle prit par un instinct naturel le parti que toute habile femme auroit pris par un raisonnement juste : ce fut d'appaiser ce jeune voleur, & de passer le reste de la nuit à le caresser. Et elle y réussit avec tant de succès, qu'il se retiroit tranquillement sur le point du jour, sans bague, ni montre, extrêmement satisfait de cette Dame : quand son mari qui malheureusement s'éveilla de lui-même, courant après lui, & le prenant au collet, fit un horrible vacarme. Les gens retirez dans ce logis voulurent savoir ce que c'étoit, & tous opinoient à un châtiement exemplaire, hors deux bons Peres de l'Ordre de saint François, qui venoient de prêcher des Religieuses; de sorte que c'étoit fait de lui, s'ils ne l'eussent tiré des mains de cet homme, qui ne respiroit que la vengeance. En-

fui-

suite cette belle Dame, comme une ame douce, n'eut point de repugnance à lui pardonner, ni même à le défendre, remontrant qu'il étoit encore si jeune, que peut être il ne savoit pas que ce fût mal faire que de voler; & qu'au pis aller, on ne le pouvoit convaincre que d'en avoir eu l'intention. Ces bons Peres qui ne se pouvoient lasser de louer une si genereuse Dame, ni de souhaiter dans le cœur, qu'aux plus beaux Monasteres du Roiaume il y eût des Abbeses qui lui ressemblassent, firent tant par leurs discours & leur adresse, que ce jeune homme se sauva d'une si dangereuse aventure, & se remit en chemin comme si de rien n'eût été. Je suis, Madame, autant qu'on le sauroit être,

Vôtre tres humble & tres, &c.

A MONSIEUR COLLETET.

Mainard est mal satisfait de l'Italie, & des Muses.

Votre silence, Monsieur, m'apprend que vous n'avez point reçu mes Lettres; car vous m'aimez trop pour me refuser une réponse. Quand je me représente les délices du lieu où vous êtes,

je

je maudis l'heure que je quittai la France : & ce qui me désespere , je ne vois pas que je puisse repasser si-tôt les Alpes. Si vous aviez demeuré ici deux ans, vous diriez qu'*il vaut mieux être misérable à Paris, que d'être riche à Rome.* Depuis mon départ de la Paroisse saint-Eustache , j'ai perdu plus de la moitié de mon esprit. Les Muses me fuient ; & j'ai grande envie aussi de les donner à tous les diables, tant je suis mal content de leur avoir fait la cour. Si je revenois au monde , je prendrois un métier plus utile. Le bon Phebus a beau avoir une perruque d'or, ses suivans n'en sont pas plus heureux. A nos illustres Amis, mille tres-humbles baise-mains. Dites-leur que je leur demande un pauvre *De profundis* , puisque je dois être considéré comme trépassé, à cause que je ne jouïs plus de leur compagnie , ni de la vôtre.

A MONSIEUR FLOTE.

Mainard lui écrit des nouvelles ; & lui témoigne la passion qu'il a de le revoir.

Nous commençons , mon cher Maître , à boire délicieusement à la

la neige : & j'en ai dépensé pour plus de trente Jules à célébrer vôtre fanté. La compagnie qui est ici , se refout à passer le tems doucement , tandis que l'Eté nous fera sentir des chaleurs , qui peut-être ne sont pas moins ardentes que celles du Purgatoire. Que n'êtes-vous à Rome pour six mois , & jusqu'à la fin des figues & des melons ; vous dissiperiez la mélancolie qui nous assassine : & vous nous aideriez à vuidier cent cinquante muids du meilleur piot , que la France ait jamais envoié en Italie. Monsieur le Cardinal l'a fait venir : & il est ravi de le voir avaler à des goziers, comme le vôtre & le mien. Il est à son égard dans une temperance plus reguliere que celle dont parle la Legende dorée ; mais il ne laisse pas d'aimer ceux qui nous ressemblent. . . . Le Pape se porte bien , & il ne songe qu'à retarder le Conclaye autant qu'il pourra. Je meurs d'envie de vous embrasser : & j'ai peur qu'il ne nous arrive à vous & à moi quelque accident , qui differe ce bonheur jusqu'à ce que nous soions dans un monde qu'on nous fait un million de fois plus beau que celui-ci. Adieu jusqu'à l'autre Courier.

A MONSIEUR FLOTE.

*Particularitez de l'humeur des Italiens ,
& de la Cour de Rome.*

VOus apprenez avec étonnement ,
mon cher Maître , que je me suis
hazardé à faire le voïage d'Italie à la
barbe des Espagnols , & de la Canicule.
Parmi un nombre infini d'incommo-
ditez que j'ai souffertes sur le chemin ,
j'ai fait une maudite chere : & si je n'euf-
se trouvé la cuisine de Monsieur l'Am-
bassadeur , j'aurois soutenu , la plume
à la main , qu'encore que l'Italie soit le
Pais des beaux Palais , elle ne laisse pas
pas d'être celui des mauvaises Tables.
Enfin , me voici à Rome où je mene-
rai une vie si sainte , que je pourrai pré-
tendre une place aux Litanies. Les Sa-
ges me défendent le jeu , les Médecins
la bouteille , & mon inclination abhor-
re les Courtisanes. Ainsi , mon cher
Maître , je ne puis rien faire , qui ne
me conduise en Paradis sans qu'il soit
besoin de me charger de Chapelets , ni
de Medailles. Plût à Dieu qu'une oc-
casion avantageuse vous appellât en cet-
te Villasse , nous ririons comme il faut ,
des

des Coûtumes tyranniques des Italiens : & nous ferions tous les jours des satires contre la regularité des Reverences & des Corteges. On donne ici tout au fafte. La dépense qui s'y fait pour paroître, est magnifique, & celle qui se fait en particulier, mesquine ; Force Estafiers, & pas un pauvre Cuifinier. Jugez après cela, si je serois longtems en Italie sans m'y ennuyer ; & si je n'y pesterois point de ne me plus remplir la bedaine, de bisques selon saint-Martin. Nôtre Armée va dans peu de jours assiéger Milan, & l'on croit que les *Doms Diegos* seront mal menez. Si la prospérité accompagne nos armes, nous triompherons ici : mais si la fortune se lasse de nous favoriser, nous y passerons mal le tems. Les Italiens sont à demi Espagnols ; ils ne nous aiment que par force. Je suis tout à vous.

Mainard

A MONSIEUR FLOTE.

Nouvelles d'Italie.

IL semble, mon cher Maître, que vous ignoriez mon voïage de Rome ; & que vous ne sachiez pas que je visite tous les jours les Temples des Dieux

Dieux qui furent débauchez comme vous ; & moi si après demain le Courier ne m'apporte de vos nouvelles , je pesterai satiriquement contre vous. Craignez cela , & confiderez que je suis au païs de Pasquin. Pour vous obliger à m'écrire , je vous dirai ce qui se passe ici. Il se fit , il y a quelques jours , un combat d'Amour entre un jeune Marquis , qu'on appelle *de Cursin* , riche de quarante mille écus de rente ; & une fameuse Courtisane , nommée , *Iulia Bellamano*. Ils s'échauffèrent si fort , qu'ils en sont morts quinze jours après ; & ils meritent d'être ensevelis devant le grand Autel de la Concubine de Mars. L'Amant n'avoit que vingt ans , & étoit fiancé à une des plus belles filles d'Italie. Ecrivez-moi , je vous en conjure , toutes sortes de Nouvelles : Car c'est ce qui fait presque ici tout le merite d'un honnête homme. J'oubliois mon cher Maître , à vous dire une bonne sottise : Les maris à Rome durant la Canicule font lit à part , & disent , *nel grand caldo d'agosto moglie mia ; non ti conosco*. Le premier de Septembre , ils se raccrochent avec leurs cheres moitez : & ce jour-là avant que de proceder à la co-

pu-

pulation , ils les promènent devant tout le monde : & vont comme en procession à saint Pierre , à saint Paul , & à quelques autres Eglises. C'est un plaisir que d'être spectateur de cette cérémonie. Savez-vous de la manière que je l'appelle , *Festum prorogationis Generis humani*. Les Prélats François , & moi en avons ri de bon cœur : ils m'ont ordonné de vous l'apprendre. Je le fais , & suis ,
Vôtre très-...

A MONSIEUR FLOTE.

Mainard lui parle du Carnaval de Rome , & des Spectacles d'Italie.

Nous sommes , mon cher Maître , dans la débauche du Carnaval jusques par dessus la tête : & Rome en ce tems-là me semble la plus belle demeure du monde. Les masques y courent les rues tout le jour : & la bisque y fait son jeu d'aussi bonne grace que chez vous. Je vous écris la tête chargée d'une trentaine de fantèzes , que je viens d'avaler , dont la vôtre n'a pas été celle qui m'a le moins humecté. Ma Muse entre la poire & le fromage a composé ce Quatrain :

*La tête de Flote est si forte
Au bord de son âge dernier ,
Que la vendange qu'elle porte ,
Enrichiroit un Tavernier.*

Par tout où je suis , je fais une solennelle commemoration de vous ; & si jamais vous êtes canonisé, je jeunerai la veille de votre fête. Ce que je trouve à dire aux Spectales , & aux galantes assemblées d'Italie , c'est que les Dames n'y paroissent point : car alors on les tient entre les heures & le chapelet, comme si elles étoient au jour du grand Vendredy. A cela-prés, les folies du Carnaval ne sont pas moins grotesques à Rome , qu'à Paris : j'en ai vû ces jours-gras de si boufannes , que je ne me puis imaginer , que les Saturnales * aient eu rien de pareil. Les Italiens parmi ces ré-

* Fêtes que les Anciens celebroident tous les ans à Rome , au mois de Decembre. Elles duroient cinq à six jours , & étoient en l'honneur de Saturne fils du Ciel & de Vesta. Pendant ce tems-là , les Maîtres servoient leurs Valets & leurs Esclaves. On faisoit mille choses grotesques , & l'on s'envoïoit aussi des presens les uns aux autres pour se rappeler dans l'esprit l'ancienne liberté qui étoit si considerable sous le Regne de Saturne.

Voiez Macrobe en ses Saturnales.

réjouïssances, sont toujours sobres; & leurs cuisiniers ont le loisir de se promener au Cours; & de masquer comme les Maîtres. Vive la France pour les bisques, & pour toute autre chose. Quand les Gentilshommes Romains sont las de faire mauvaise chere, ils viennent se souler pour huit jours chez Monsieur l'Ambassadeur. Il y fait bon: & vous diriez que Paris est venu visiter Rome, & qu'il y a ici une vallée de misere. Je suis autant qu'on le sauroit être, mon cher Maître,

Vôtre tres-humble
Serviteur.

A MONSIEUR FLOTE.

Mainard lui mande de ses nouvelles, & lui en écrit quelques-unes du Pape, des Cardinaux & des Prelats François.

JE n'ai, mon cher Maître, jamais désiré l'honneur de vos Lettres si ardemment, que je fais depuis que je suis à Rome. Monsieur le Maréchal... va presque tous les jours avec un petit nombre de François souper dans les Vignes qu'on peut avec raison

ap.

appeller belles. Je suis toujours de la partie, & tâche de me ressouvenir des importantes leçons de goinffrerie que vous m'avez si souvent faites. Mais je ne puis attraper cette bonne grace qui vous réüssit si heureusement. Ce n'est pas, mon cher Maître, que je sois chagrin, ni que je le puisse être à la vûe des ravissantes bisques qu'on sert sur les tables de nos Prélats François. Ces Messieurs ont amené des Fricasseurs qui montrent aux tristes Cardinaux d'Italie l'Art des sauces & des ragouts. Car ces misérables ne vivent que de raves & de fenoüil. Ils n'usent de cure-dents que pour faire accroire, qu'ils ont dîné quand ils sont à jeun, & ils n'aiment les bonnes viandes que sur la table d'autrui. O! que je vous dirai de belles choses la première fois que nous nous verrons. Vive la Cour de France. Je donnerois toute l'eau du Tibre, pour une goutte de la rivière de Seine.

*J'aime fort à boire à la nége,
Mais je déteste le Cortège.*

On est ici pour la fortune. Saint Pierre est si ami de cette aveugle Démonioiselle, que ceux qui sont malheureux, auront de la peine à l'obliger de

leur ouvrir la porte du Paradis ; le Chevalier de Souvray vient de prendre la grand - Croix. Il dit qu'il lui semble porter un moulin à vent sur le pectoral. Adieu : écrivez-moi toutes sortes de nouvelles. La troupe de *gli Novellanti* est la plus nombreuse de toutes celles d'Italie.

Vôtre tres-humble & tres-obéissant Serviteur.

A MADEMOISELLE * *.

Montrenil lui écrit des nouvelles d'un voiage qu'il fait par une partie de la France.

JE ne vous ai point écrit, Mademoiselle, depuis Avignon ; Savez-vous d'où cela vient ? C'est que j'e suis paresseux : c'est l'excuse la plus commune pour tout le monde ; pour moi c'est la plus véritable.

J'ai entendu la musique des Italiens toute la Sermaine-Sainte. Monsieur N. * * âgé de quatre-vingt ans, ennuyé de quoi l'Office étoit trop long le Jeudy-Saint, dit lorsqu'on donnoit les dernières burettes, *Ne lui donneront-ils point encore à laver en Musique ?*

Le mariage de votre Marquis ne se

fe-

fera point. Les parens de la fille ont découvert qu'il n'est pas Gentilhomme. Ce n'est point qu'il n'ait fait faire une Généalogie, par laquelle il prétend être descendu du Maréchal de Fervaques, & cela ne m'étonne nullement. Je prétends bien un jour à vos bonnes grâces; & ce n'est pas dire pour cela que je les obtienne. Je ne sai si je vous ai mandé, que Mademoiselle ** contre l'opinion des Médecins s'est sauvée. Pour sa beauté, elle est morte. *Ma foi, la regarder, c'est chercher Rome en Rome, & rien de Rome en Rome ne trouver.* Si Monsieur le Comte en est aimé, il est bien au desespoir: s'il en est haï, il est bien vengé.

Monsieur N. ** est parti de la Cour. Il n'y a pas fait ses affaires, comme il desiroit; mais il y a fait sa Cour, ainsi que j'aimerois à la faire. Il a le visage & la taille assez passables, l'Esprit admirable, & sur tout à l'âge de cinquante ans, il a une humeur & un enjouement de vingt. Madame ** l'ayant mis sur le chapitre de Monsieur le Marquis, il lui dit *Il a fait depuis peu la seule chose qu'il eut fait de bon sens en toute sa vie.* Hé quoi, dit Madame, c'est

qu'il est mort. Ho ! Songez que vous parlez de mon beau-frere. Hé morbleu, Madame, n'étoit-il pas aussi le mien, & cela empêche-t-il qu'il ne soit vrai de dire qu'il n'étoit bon à rien.

A toutes les Villes un quart d'heure avant nôtre arrivée, les chemins, quand il fait beau, sont bordez d'un million de personnes : Partout, nous en avons trouvé de Belles, excepté à **. On pouvoit toutefois dire de mon Hôtesse ; qu'elle avoit les yeux assez dangereux, elle y avoit un dragon. Nous vîmes-là l'amphithéâtre. C'est un lieu en ovale, grand comme trente fois la place des Clercs, où les Romains donnoient la Comedie à leur mode, des Gladiateurs, des combats, & des bêtes contre des bêtes. Cela est haut tout à l'entour comme le clocher de saint Apollinaire, & va de degré en degré en étrecissant, & en descendant jusqu'au bas : de sorte que vous voiez que l'ovale qui fait le dernier rang des degrez, doit être beaucoup plus étroite que le rang des degrez d'en-haut. Chaque pierre est plus grosse qu'un carosse, & approche fort de la beauté & de la dureté du marbre. A ce qu'on dit, Made-
moi-

moiselle, il n'y a en tout cet édifice pas autant de ciment, de plâtre, ni de chaux qu'il en pourroit tenir dans vos yeux. Quelque grands qu'ils soient, il n'y en tiendrait guères. Toute cette structure subsiste à force d'être bien jointe, & bien enclavée l'une dans l'autre. Ce petit bijou a été donné par un Bourgeois de Rome à une certaine *Lucia*, qui aimoit les Spectacles publics. Quand je dis, *Bourgeois*, c'est-à-dire *Consul*. Un Consul de Dauphiné auroit de la peine d'en donner autant à sa Maîtresse.

Ensuite, Monsieur * & moi nous allâmes à demi quart de lieuë de Nismes où nous vîmes une moitié qui reste d'un Temple de Diane. Ces gens-là logeoient mieux la Divinité que nous ne la logeons à présent ; & faisoient bien plus d'honneur à leurs faux Dieux, que nous n'en faisons au véritable. Nous devrions en avoir honte ; mais la faute vient, je croi, de vous autres Créatures, qui vous melez de vous faire adorer ; cela fait grand tort au Créateur.

De ce Temple nous allâmes un peu plus loin voir une masse de pierre fort élevée : elle est contemporaine de l'Amphithéâtre & du Temple de Diane. Là

nous trouvâmes une rareté. C'étoit un Parisien dont Monsieur ** voulut à toute force s'accoster. Il avoit depuis peu acheté un charge à la Cour, & ser-voit son quartier. La rareté de cet homme consiste en ce que douze des plus forts hommes du Roïaume ne pourroient dire tant de sottises qu'il en lui seul. Comme c'est un illustre en dit son genre, il faut vous en apprendre le nom. Il s'appelle F **. J'ai remarqué qu'ordinairement un grand Parleur, quelque spirituel qu'il soit, dit quelque impertinence parmi quantité de bonnes choses: que de même un grand Parleur, quelque sot qu'il soit, dit quelque bonne chose parmi quantité de mauvaises. Celui-là fit tout d'une parure; il ne déparla point, & il ne voulut jamais nous honorer d'une chose dite à propos.

On vient de recevoir des nouvelles de la goutte de Monsieur le Cardinal; car vous savez qu'elle a un Courier pour elle seule. Aussi fait-elle furieusement l'entenduë parmi ses autres compagnes les gouttes de la Bourgeoisie. Il est fâcheux qu'un si grand Homme manque de santé, tandis qu'un million de

coquins en ont de reste. Mais je n'en puis être fâché: c'est lui, Mademoiselle, qui est cause que je suis si longtemps absent de vous.

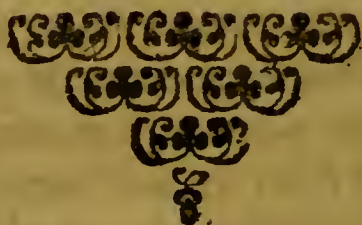
J'ai vû *Pezenas*, le lieu où Sarazin est enterré. Il n'y a nulle différence entre la pierre qui est sur son Tombeau, & celle qui est sur le tombeau du Cordonnier, & si je gage que le Cordonnier n'a jamais fait de si bons sonnets que lui. *Lorsqu'Adam vit cette jeune beauté*, cela me fit bien perdre de l'envie de me rendre immortel par mes vers; j'aime mieux être le plus longtemps que je pourrai, un pauvre mortel comme je suis, sujet & exposé à toutes les rigueurs du tems & aux vôtres.

A *Narbonne*, force gens de la Cour furent hier voir (avant que de partir pour Perpignan) un Tableau d'une Resurrection du Lazare, fait par un Moine, il y a deux cens cinquante ans, qui s'appelloit *Frere Sebastien Piombo*. Il ne fit jamais que deux Tableaux en sa vie; l'un est à Rome, & de celui-ci, Monsieur le Cardinal de Richelieu en a voulu donner quarante mille écus.

Vous vous attendez que je vous dise, que si j'avois à choisir du vôtre & de

celui-là en pur don, je ne balancerois pas un moment; vous avez raison, je prendrois sans balancer celui de quarante mille écus. Et cependant obligez-moi, s'il vous plaît, de croire que je suis autant qu'on le sauroit être,

Vôtre tres-humble. .



REFLEXIONS
SUR LA
RELATION.

REVISION

1878

REVISION

REFLEXIONS

SUR LA

RELATION.

Rien, en matiere d'eloquence, ne semble plus difficile que la Relation; & c'est un petit chef d'œuvre, quand elle est bien faite. La Lettre qui a l'air de Relation, est ordinairement plaisante, & semée de Prose & de Vers. Les circonstances de la chose qu'on y raconte, doivent être agréablement marquées, & tendre toutes à réjouir galamment l'esprit; desorte qu'il n'y faut rien d'obscur, de languissant, ni de superflu. Ces défauts ennuiënt plus qu'on ne sauroit penser, & il importe de les fuir, & surtout dans le recit.

Balzac
lett. prem.

A MONSIEUR
D'AMBEUILLE.

Relation de Rome.

TE vous attendez à Rome, où je vous fais l'essai des plaisirs que vous y aurez à votre arrivée. Pour y être heureux, il faut seulement, Monsieur, n'être pas aveugle. Le Soleil, malgré le froid qu'il y fait cette année, a la force de nous meurir des raisins, & de nous faire naître des fleurs; & tout l'hiver tombe sur les montagnes voisines, de peur que nous ne manquions de neige au mois d'Aoust; mais si vous voulez que je ne vous cèle rien, il n'y a point de lieu où la vertu soit si proche du vice, & où le bien soit si mêlé avec le mal. On voit des miracles d'un côté & des monstres de l'autre: & au même tems que les uns se donnent la discipline, les autres se baissent, ou font quelque chose de pis. Il y a ici outre cela, une aussi grande paix qu'en cette partie de l'air, qui est au dessus des vents. L'oisiveté est le métier des honnêtes gens: & pour sauver la moitié du monde, un homme ne se leveroit pas de

de table à la hâte , de crainte de troubler sa digestion. Mais en recompense , on vous montrera des personnes dont la sainteté éclaire toute l'Eglise. Ce sont leurs prieres qui gagnent les victoires ; & leurs jeûnes qui font venir l'abondance sur la Terre. En un mot il y a de si grands exemples de vertu , & de si belles occasions de pecher , que je ne m'étonnerai point , si vous vous y faites homme de bien : & je vous pardonnerois volontiers aussi , si vous ne le faites pas. Comme la nouvelle Espagne est le país de l'or , l'Affrique des Lions , la France des Soldats : ainsi l'Italie est le país des Belles : Quand vous les verrez sur les lieux , & que vous comparerez leur beauté avec la mauvaise mine des Italiens , je ne doute point qu'il ne vous semble que ces divines femmes se font faites toutes seules ; ou que ce sont des Reines qui ont épousé leurs valets. La plûpart des Dames de delà les Monts n'ont d'agrément , que ce qu'il en faut , pour n'être pas laides ; & s'il y en a quelqu'une dont le visage vous plaise , ce sera peutêtre une Bête agreable ; mais à Rome , elles naissent généralement éloquentes , & dans une même

personne, vous trouvez vôtre Maître & vôtre Maitresse. Pour moi, je l'avoue, je ne vis plus sous le Regne de Clorinde : & tout ce que je puis au lieu où je me rencontre, c'est d'honorer encore un peu sa mémoire. Vous m'accuserez de legereté ; mais Monsieur, pensez-vous que mes soupirs ne se lassent point de faire tous les jours quatre cens lieües ? & puis je n'ai point reçu de faveur d'elle qui ne soit plutôt des marques de sa vertu que des témoignages de son amour, & si elle avoit perdu tout ce qu'elle me donna jamais, elle ne le trouvera pas seulement à dire. Ainsi ce n'est qu'à ma parole que je suis obligé, & je l'estimerois trop si j'en faisois plus d'état que les Princes ne font de la leur. C'est un point décidé, *que cent faux sermens d'un Amoureux ne font pas la moitié d'un peché mortel ;* & que ce n'est que le Dieu des Poëtes que nous offensois par nôtre parjure : Je vous dirai le reste sur le bord du Tibre ; dans ces ruïnes précieuses où je vais rêver une fois le jour, & marcher sur les pas de ceux qui ont mené les Rois en triomphe. C'est là, pourvû que vous soïez encore vous-même, que vôtre
fe-

félicité vous attend, & qu'y étant, vous tiendrez pour bannis tous ceux que vous aurez laissez en France. Je suis,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble. . .

A MONSIEUR MENAGE.

C'est un recit en vers semez, où l'on conte ce qui se passa au Parnasse à la nouvelle de la mort de Voiture.

J'Ai, Monsieur, une tres-mauvaise nouvelle à vous mander : mais pour cela je ne vous exhorterai point à vous servir de vôtre constance, ni à vous préparer contre le malheur. Je ferois tort à vôtre vertu de croire qu'on la pût surprendre : & il me doit souvenir de la maniere, dont Homere se sert pour apprendre à Achille la mort de Patrocle, à cette heure, que j'ai une pareille chose à vous écrire. Si celui qui annonçoit à Achille le trépas de son ami, eût agi avec un homme vulgaire, il l'auroit conduit par degrés jusqu'où il devoit le mener : il lui auroit dit que Patrocle venoit de se battre contre Hector ; qu'il avoit été blessé en ce combat ;

bat ; & ensuite qu'il y étoit succombé. Cela ne se passe point de la sorte chez le Poëte. Le messager va son droit chemin, & comme si ce n'étoit pas assez de dire à Achille, *Patrocle est mort*, il débute par ces mots *Patrocle git*, & commence ce recit par son Epitaffe. Ainsi je ne vous en ferai point à deux fois : & pour vous traiter comme un grand Homme, je vous dirai, tout d'un coup,

VOITURE, ce pauvre mortel,

Ne doit plus être appelé tel.

Voiture est mort, Ami Menage,

Voiture qui si galamment

Avoit fait je ne sai comment,

Les Muscs à son badinage ;

Voiture est mort, c'est grand dommage.

Si vous demandez de quoi, je vous dirai qu'ayant écrit qu'il n'étoit pas glorieux de mourir de la fièvre ; cette maladie qui prend les choses chaudement, & qui se ressouvient toujours que les Romains l'ont adorée, n'avoit pû souffrir ce mépris, & qu'après avoir brûlé deux ans Voiture à petit feu, lorsqu'elle sembloit être satisfaite d'une si cruelle vangeance, elle avoit tout d'un coup redoublé sa haine contre lui, & avec tant de violence, qu'elle l'avoit em-

por-

porté en quatre jours. C'est à quoi l'on attribué la cause de sa mort, & cela me paroît assez vrai-semblable. Je ne vous entretiendrai point des Ouvrages que nos amis ont composez sur ce sujet, de la tristesse universelle de la Cour, du grand deüil qu'ont pris Messieurs de l'Academie; & enfin de ce qui s'est passé entre les hommes aux derniers devoirs qu'on a rendus à Voiture. J'ai bien de plus grands mysteres à vous réveler. J'ai à vous apprendre ce qui s'est fait au Parnasse, & combien illustres ont été les funerailles dont Appollon & les Muses ont honoré le défunt. Ne demandez point qui m'en a instruit. C'est un secret trop grand pour le confier à une Lettre. Je vous le dirai à nôtre premiere vûë; mais pour cette fois contentez-vous de ce recit :

*Lorsque des demi-Dieux les ames éternel-
les
Délaissant pour jamais leurs dépouilles mor-
telles,
Volent vers les beaux champs, où la paix
& l'amour,
Et les plaisirs tous purs ont choisi leur sé-
jour.
Si pendant les travaux de leur illustre vie;
Ces Heros ont suivi la fortune de Mars;
Et si la gloire acquise au milieu des hazards,*
A

A fait leur plus grande envie :
 Sur un char triomphant pompeusement ar-
 mé
 Mars célèbre la mort de ceux qui l'ont aimé,
 Par de sanglantes funeraillles
 Par cent combats fameux, par cent fieres
 batailles,
 Par la chûte de cent murailles :
 Mais si d'autres Heros d'un sentiment plus
 doux,
 Car il est des Heros d'une douce maniere,
 (Il en est de Justice, il en est de Bréviaire)
 Ont estimé de grand fous,
 Ceux qui se fourrent aux coups ;
 Et n'ont cherché que la gloire
 Qui vient aux Adorateurs
 Des neuf Filles de mémoire,
 Nommez Auteurs.
 Soudain que la mort a pris
 Quelqu'un de ces beaux esprits ;
 (Un Poète par exemple)
 Apollon sort de son Temple,
 Et sur Parnasse montant,
 Tous les Auteurs l'assistant,
 Couvert d'une robe noire
 Et d'un grand cresse de deüil,
 D'une pompe funebre honore son cercueil.
 Je vous conjure de m'en croire,
 Sans demander quoi, ni comment :
 Car enfin si seulement
 Vous en doutiez un moment,
 Je quitterois là l'Histoire
 Qui n'a que ce fondement.

Ainsi Monsieur, supposé, que vous
 me

me croïez , je continuerai à vous dire qu'aussi-tôt que le foible Voiture eût rendu l'esprit , le Genie qui durant ses jours l'avoit accompagné , partit , selon la coûtume , pour en porter la nouvelle au Parnasse. Mais , parce qu'il étoit délicat , qu'il faisoit la plûpart de ses traites en litiere , & s'amusoit à badiner par les Hôtelleries , Voiture étoit pleuré des hommes , qu'Apollon ne savoit pas qu'il fût mort. On fit divers jugemens de ce Genie dans les lieux où il passa. Les uns le prenoient pour un Genie enjoué , les autres pour un Genie particulier , quelques uns pour un grand Genie. Il ne sembla commun à pas un , & pas un ne le trouva mauvais. Dès que la nouvelle de la mort de Voiture fût sûe d'Apollon , il fit écrire & porter les billets de son Service , qui ne different des nôtres , qu'en ce que c'est au nom de ce Dieu qu'on prie , & qu'ils sont écrits en Vers.

Voici celui de Voiture.

*De par le Fils de Jupiter ,
Vous êtes priez d'assister
Aux funeraïlles de Voiture ;
Qui demain Mardi se feront :
Au Parnasse sa Sepulture ,
Où les Muses se trouveront.*

Tout

Tout le monde spirituel prié de la forte , le Mardy qui fut le 7. de Juillet de l'année 1648. on commença la ceremonie des funerailles : & pour vous dire déjà une partie du secret , ceci se passoit au Parnasse , à mesure que je l'écrivois :

*Au point de la clarté naissante ,
L'Aurore pâle & languissante ,
Quand la porte du jour s'ouvrit ,
De nuages noirs se couvrit ;
Tâchant par ses couleurs funebres
A continuer les tenebres.
Sous ce triste manteau de deuil ,
Elle parut la larme à l'œil :
Et rendit en cette aventure
Céfale jaloux de Voiture.
Du grand déluge de ses pleurs
Elle noïa toutes les fleurs
Et grossit les flots d'Hypocrene
Presque autant que ceux de la Seine.
Quelqu'un , qui cet endroit lira
Quelque bel-Esprit me dira ,
Qu'encor que Voiture eût des charmes ,
Il ne meritoit pas ses larmes.
Que l'Aurore se faisoit tort ,
De pleurer chaudement sa mort ;
Vû qu'il montroit par tout pour elle.
Une aversion naturelle ;
Ne la voïant que rarement
Et toujours fort chagrinement ,
Se couchant quand elle alloit naître
Lui fermant au nez la fenêtre ;*

Et mêmes étant si hardi
De receler jusqu'à midi,
Sous une pesante paupiere,
Le sommeil qui hait la lumière.
Entre nous cette objection
Fait d'abord quelque impression,
Et mérite qu'on y réponde.
Or voici sur quoi je me fonde.
Je dis donc, que ce grand ennui
N'étoit point pour l'amour de lui ;
Mais seulement pour l'amour d'elles,
J'entens des neufs doctes Pueelles,
Que depuis long-tems ; ce dit-on,
Gouvernent Madame Titon ;
Et qui toutes l'avoient priée
Comme leur meilleure Alliée,
De pleurer de bonne façon
Le trépas de leur Nourrison.
Ce qu'elle avoit bien voulu faire
Dans la crainte de leur déplaire ;
Et de perdre ses beaux habits
D'or, de perles, de rubis,
Dont ces neufs Sœurs l'ont équipée,
Comme l'on fait une poupée.
Même on dit que sans s'affliger,
Elle les pouvoit obliger.
Car cette Déesse amoureuse
De sa nature est fort pleureuse.
Or dans peu l'orage cessa,
Et soudain le convoi passa.

Premierement parurent les Graces ;
les cheveux en desordre, & sans leurs
guirlandes accoutumées. Elles avoient
déchiré leurs vêtements pour témoigner
leur

leur déplaisir, & étoient presque nuës. Elles conduisoient cinquante Amours communs, qui portoient au lieu de leurs flambeaux ordinaires, des torches à demi éteintes de leurs larmes; & marchaient deux à deux, leurs bandeaux déchirez, leurs carquois renversez & vuides, leurs Arcs trainans, & leurs aissles pliées & basses. Trente Cupidons suivoient ceux-ci, & faisoient beaucoup plus les affligez que leurs compagnons; mais on soupçonnoit cette grande douleur d'hypocrisie. Car ces trente étoient tous Amours coquets, qui sont de grands Comédiens; & qui ne ressentent jamais les passions qu'ils témoignent. Le défunt n'avoit point eu de plus chers amis, ni qu'il eût plus volontiers emploïez en ses affaires. Aussi étoient-ils choisis pour porter une partie des honneurs de la pompe, & ils tenoient, l'un la bigotere, l'autre le miroir, l'autre les pinçettes, & enfin les autres, les peignes d'écailles de tortuë, les boëtes de poudres, les pommades, les essences, les huiles, les savonnettes, les pastilles; & le reste des armes qui avoient servi aux conquêtes du grand Voiture. Mais

voïez comment on se trompe au choix qu'on fait des amis. Ces petits fripons qui pensoient dupper le monde avec leurs larmes feintes , dès qu'ils croïoient n'être point apperçûs , badinoient avec les choses qu'ils portoient. L'un faisoit des grimaces devant le miroir , l'autre se bridait de la bigoterie , l'autre tiroit le poil des sourcils de ses compagnons avec les pincettes. Il y en avoit même un qui s'enfarinoit de la poudre , & un autre qui se faisoit des lunettes, de la peinture, dont dans les derniers tems Voiture rajournissoit ses cheveux & sa barbe. Après eux , paroïssent vingt grands Cupidons ; couronnez de palmes & de cyprés , armez en amours ; mais aiant leurs armes couvertes de crêpe. Ils portoient les marques de plusieurs victoires galantes , des bracelets de cheveux , des bagues , des rubans , des bourses pleines d'argent , des bavolets , & des *Aprêtadors* de pierreries. Car voiture avoit aimé depuis le sceptre jusqu'à la houlette , depuis la Couronne jusqu'à la cale.

*Un certain Amour de respect ,
Amour d'ordinaire suspect ,
Et qui demande davantage
Qu'il ne montre dans son visage :*

Avec

*Avec un autre Amour discret ,
 Qui se pique d'être secret ,
 Suivoient cette brave vingtaine ,
 Portant deux cassettes d'ébène.*

Ces cassettes étoient remplies , l'une de poulets , & l'autre de boîtes de portraits. Les poulets étoient cachettez , & les boîtes de portraits fermées. On voïoit après eux , un Amour seul , qui avoit la mine d'un enfant fort opiniâtre. On l'appelloit *l'Amour constant*. Celui-là , de sa nature , est bien plus dangereux que ses freres. Le mauvais garçon avoit si cruellement tourmenté Voiture , que pour exprimer le desordre de son ame , il l'avoit contraint de faire imprimer au devant du Poëme de *l'Arioste* , qu'il n'étoit pas moins furieux que Roland. Aussi , depuis ces mauvais traitemens , Voiture ne l'avoit jamais pû souffrir , non pas mêmes en la personne d'*Angelique* , pour laquelle il avoit tant enduré , tellement que cette pauvre Dame en avoit été persecutée à son tour.

*Elle avoit souffert sa blessure
 Sur la terre & les flots , par le monde cou-
 rant.*

*Pour Voiture
 Mais pour Voiture indifferant :
 Tantôt suivant sa débile personne*

Des

Des rivages de Seine aux rivages de Somme :
Et cela veut dire en somme
Depuis Paris jusqu'à Peronne
Pour flatter son tourment
Chantant gaillardement
*Puisque Voiture s'éloigne **
Je m'en vais dans la Pologne.
D'un si beau conte c'est assez.
Menage, vous la connoissez
Et vous savez toute l'Histoire
Du grand conducteur Cuisse-noire.
Revenons-donc à nos moutons.
Qui sont les Amours, & comptons.

On ne s'étonna point de voir cet
 Amour constant à l'enterrement d'un
 homme qui le haïssoit si fort. Car c'est
 sa coutume (au moins à ce qu'il jure)
 de durer jusqu'au tombeau , de vain-
 cre mêmes la mort , & de se perpetuer
 comme un Fenix dans les cendres de la
 personne aimée.

Mais de tels discours, fort-souvent
Autant en emporte le vent :
Et peu de gens vont à l'école
De la veuve du Roy Mausole.
Or cela soit dit en passant
Pour la Belle que j'aime tant.
Enfin suivoit une volée

Tome II.

I

Grande

* On diroit aujourd'hui s'éloigne ; mais
 parce que cela ne pourroit rimer avec Polo-
 gne, on regardera s'éloigne dans les Vers de
 Monsieur Sarazin comme une licence, qui
 n'est pas à imiter.

Grande & confusément mêlée
D'Amours de toutes les façons.
C'étoient tous ces Oiseaux garçons,
Dont Voiture a donné la liste.
Après, on voïoit sur leur piste,
Les Amours d'obligation;
Les Amours d'inclination;
Quantité d'Amours idolâtres,
Une troupe d'Amours folâtres;
Force Cupidons insensés,
Des Cupidons interessez,
Des petits Amours à fleurettes,
D'autres petites Amourettes;
Même de vieilles Amours,
Qui ne laissent pas d'avoir cours
En dépit des Amours nouvelles,
Et qui même sont assez belles:
Car vous savez qu'on dit toujours
Qu'il n'est point de laides Amours;
Et bref tant d'Amours qu'à vrai dire,
On ne les pourroit pas décrire.
Comme l'on voit les Etourneaux
Tournoïant aux rives des eaux,
Lorsque la première froidure,
Commence à ternir la verdure:
Leur nombre qui surprend les yeux,
Noircit l'air, & couvre les cieux:
Tels ou plus épais, ce me semble,
Se pressant cheminoient ensemble
Tous les Amours de l'Univers:
Mais un peu de trêve à nos vers,
Et pour discourir d'autre chose,
Retournons tout court à la prose.

Les Amours achevoient de passer,
lors-

Lorsqu'on vit venir les Auteurs que Voiture avoit aimez, & à qui il avoit fort affecté de ressembler. Ils honoroient cette Pompe de leur présence, & marchaient selon leurs dégrez d'ancienneté. Les Latins alloient les premiers; car pour les Grecs, à cause que Voiture prétendoit que tout François de par *Francus* descendoit d'Hector, il les avoit toujours haïs comme les ennemis de ses peres. Il avoit composé en Latin quelques Epîtres & quelques Vers, que l'ancienne Rome auroit approuvez

Pour l'en récompenser, plusieurs prioient *Tibulle* de pleurer sa mort par une Elegie, & Pline le jeune d'honorer sa memoire par un Panégérique: mais ils s'en excusoient tous deux; l'un parce qu'il y avoit longtemps qu'il n'avoit fait des Vers; l'autre sur ce qu'il ne haranguoit plus, depuis qu'il étoit mort; & ils vous les renvoïoient, protestant que vous composiez des vers dignes du siecle d'Auguste, & que vôtre prose égaloit celle des meilleurs Ecrivains de ce même siecle, Une partie de leur troupe chantoit les loüanges de ce Bel-sprit. Voici les vers que

quelques-uns de cette troupe firent pour son Epitaphe.

*Pullus Apollinis ,
Heu ! lacrymabili
Morte peremptus ,
Inclytus istâ
Conditur urnâ ,
Et tumulo levi
Hoc mansurum
Addite carmen :*

Vetturius nulli nugarum laude secundus.

Les Italiens marchaient après les Latins, & chantoient à l'envi

*Sonetti, madrigaletti ,
Versi sciolti vezzo zetti.
Per Vincenzo Vettoretti.*

Le *Cicero d'Adria* entendant ainsi louer Voiture, demandoit au *Tassonè* qui le conduisoit, qui étoit ce François dont on disoit tant de bien. Car, pour lui, il ne l'avoit jamais vû, & n'avoit lû aucun de ses Ouvrages. Le *Tassonè* à sa maniere accoutumée, lui répondoit,

*Era quel Vettoretto, un cristiano
Man in conico in vista, e picciolino
Ma d'ingegno sì grande è sì sovrano
Che pegasso i caval da paladino
Dotto quel grave peso an da a piano
Et pare a caval da Vetturino.
Benche tal volta porti sù la schiena
Di Poëti moderni una dozzina.*

Les

Les Espagnols passoient les troisièmes , & disoient en chemin , faisant *unas decimas* , que Voiture avoit composées en Castillan.

*Ces gens ravis de la beauté
De ces Vers pleins de majesté ,
Admiroient un si noble Ouvrage ,
Et chacun , au stile trompé ,
Crioit tout haut en son langage :
Es dé Lopé , es de Lopé.
Lopé qui se voïoit flatter ,
Pour ôter tout lieu de douter ,
Qu'il n'eût fait ce divin Poëme ,
D'une fausse gloire pippé
Crioit comme un Diable lui-même :
Es dé Lopé , es dé Lopé.
Y losecos de Parnasso
Por favorescer Vettura ,
Otto narcisso moderno
Aunque es de Lope oïeron
Es de Vettura dixeront.*

Après ces Auteurs étrangers , paroïssent nos vieux Romanciers : on y voïoit presque tous ceux qui ont écrit depuis Philippe-Auguste jusqu'au Roi François Premier ; & cela , parce que Voiture avoit pris un singulier plaisir à travailler en leur stile. Ces Romanciers étoient suivis d'un troupe de bonnes gens , qui se lamentoient pitoïablement. C'étoient nos vieux Poëtes , que Voiture avoit remis en vogue par

ses Balades, ses Triolets & ses Rondeaux, & qui par sa mort retournoient dans leur ancien décri. *Marot*, qui sur tous lui étoit le plus obligé, se plaignant plus fortement que les autres, & à demi desespéré leur chantoit cette Balade :

*Maître Vincent nous avoit retirez ,
Par ses beaux vers faits à nôtre maniere ,
Des dents des vers , nos ennemis jurez ,
Du long oubli d'une sale poussiere :
Lorsque jadis nous tenions cour pleniére ,
Tout gentil cœur composoit un Rondeau ;
Vieille Balade étoit un fruit nouveau ;
Les Triolets avoient grosse pratique ;
Tout nous rioit ; mais tout est à vaul'eau.
Voiture est mort , adieu la Muse anti-
que.*

*Bien est raison , que soïons éplorez ,
Quand Atropos la Parque saffraniere
En retranchant les beaux filets dorez ,
Où tant se plut sa sœur la Filandiere ,
A fait tomber Voiture dans la bière ,
Bien vous faut-il prendre le chalumeau ;
Et tristement ainsi qu'au renouveau ;
Le Rossignol au bocage rustique ,
Chacun chanter en pleurant comme un veau ,
Voiture est mort , adieu la Muse anti-
que.*

*Or nous serons par tout deshonorez ;
L'un sera mis en cornets d'épicierie ;
L'autre exposé dans les lieux égarez ,
Où les mortels d'une posture fiere ,*

*Lui tourneront pas mépris le derrière ,
 Plusieurs seront balaiés au ruisseau .
 Mains au foier trainant en maint lambeau ,
 Sera brûlé comme un traître Hérétique ;
 Chacun de nous aura part au gâteau ,
 Voiture est mort , adieu la Muse anti-
 que.*

*Prince Apollon ! un funeste Corbeau ,
 En croissant au sommet d'un ormeau ,
 Adit trois fois d'une voix prophétique ,
 Bouquins , Bouquins , rentrez dans le tom-
 beau.*

*Voiture est mort , adieu la Muse anti-
 que.*

La Déesse *Badinerie* suivoit les Au-
 teurs : sa tristesse paroissoit badine ; &
 elle étoit accompagnée du vieux Ba-
 din * que vous connoissez :

Il me semble que je le voi
 De noir comme pégase vê-tu
 En sa nouvelle tablatur - re

I 4

C'é-

* C'étoit Neuf Germain , Poète folâtre
 en faveur de qui Voiture pour se divertir , a
 composé quelques vers . Comme ce Badin
 incommodoit de ses Ouvrages tout le mon-
 de , Monsieur de Rambouillet pour en être
 moins importuné en lui donnant plus de pei-
 ne , lui proposa de faire des vers qui rimas-
 sent sur chaque syllable du nom de celui à
 qui il les adressoit : & cela selon l'ordre que
 les syllabes étoient dans le nom . Cette gro-
 resque manière de rimer plût au Seigneur de
 Neuf-Germain . Il y donna tête baissée , &
 l'en en rit.

Cher-

Cherchant trois rimes à Voiture.
 Il cheminoit à ce non - *voi*
 Le front ridé, l'œil abat - *tu*
 La barbe jusqu'à la ceintu-*re*
 Triste du trépas de Voiture.

Cet homme menoit le Cheval Pégase en main. Et ce cheval étoit là venu, parce que, comme Voiture étoit petit, il avoit accoûtumé de s'agenouïller badinement toutes les fois qu'il vouloit monter dessus. Le pauvre cheval marchoit avec grand peine, tant il avoit les jambes de derriere gorgées de ces eaux, qui lui descendent incessamment, & qui se sont tellement corrompuës sur sa vieillesse, qu'enfin elles ont fait un vilain marais au pied du Parnasse, & produit toutes les Grenouilles poétiques, dont nous sommes persecutez :

Comme un vieux cheval de ren-*voi*
 Maigre, harassé, courba - *tu*
 Venoit la debile montu - *re*
 Aux funerailles de Voiture.

Son Corbeau & son Chien y étoient aussi. Le Corbeau jettoit des crispitoiables : & le chien ne disoit mot ; au contraire il marchoit fort pensif, & tenoit la queue entre les jambes.

On s'étonna fort de n'y voir point le Grillon, le Hibou, & la Taupe, auxquels

quels Voiture avoit donné l'immortalité dans ses Ouvrages ; & qui à moins d'une étrange ingratitude, ne pouvoient lui refuser les derniers devoirs : mais le misérable état , où le desespoir de cette mort les avoit réduits , & où ils sont encore , les devoit bien excuser. Vous aurez peine à croire ce que je vous en vais dire , & vous ne vous imaginerez jamais les choses que leur douleur les force de faire , si un autre que moi vous les racontoit ; mais je vous les garentis vraies ; car je les fai d'original.

*Le Grillon , saisi de douleur
 Voulant mourir en ce malheur ,
 S'étoit cheminant sur les pistes
 Des anciens Gymnosophistes
 Au travers des flammes jetté ,
 Et dans un four précipité.
 Mais tous ces amis qui coururent ,
 A point nommé le secoururent ,
 Lorsque les ardeurs du fourneau
 Commençoient à griller sa peau.
 Maintenant contre son envie ,
 Forcé de conserver sa vie ,
 Gardé des siens , plein de courroux
 Il se renferme dans les trous ;
 Et près des fours fait sa demeure :
 N'attendant là , sinon quelque heure
 Que les gens ne s'en doutent pas
 Afin de courir au trépas ,
 Montrant par une voix dolente*

Qu'empêcher sa fin violente
 Lui cause un immortel ennui :
 Et portant toujours avec lui
 Sur sa peau plus noire que nôtre
 D'illustres marques de brûlure.
 Le Hibou , l'unique soulas ,
 Et les délices de Pallas ,
 Qui devant que le bon Voiture
 Eût subi la loi de Nature ,
 Ne recherchoit que l'entretien
 Du gentil Peuple Athenien ,
 Maintenant , dont chacun s'étonne ,
 Ne voulant frequenter personne ,
 Mélancolique , songe-creux
 D'un esprit fantasque & hideux
 Sous des toits remplis d'araignées ,
 Ou dans des forests éloignées ,
 Il fuit la lumière du jour ;
 Et lorsque la nuit à son tour
 Couvre l'Univers de tenebres ,
 Il pousse mille cris funebres ,
 Songeant seulement à gemir ,
 Sans se coucher & sans dormir
 D'ailleurs la discrète Tortuë
 Pleine de l'ennui qui la tuë ,
 De voir dans la tombe enfermée
 Le mortel qu'elle a tant aimé ;
 Pour cacher sa douleur secrète ,
 De crainte que l'on n'en caquette ,
 Choisit sa petite maison ,
 Comme une éternelle prison :
 Et là , seule veuve , & dépité ,
 Ne reçoit aucune visite.
 De-là vient qu'assez à propos

Le monde dit que sur son dos
 Elle portera sa demeure
 Jusques au moment qu'elle meure,
 Sans s'en éloigner tant soit peu
 Quand même on y mettroit le feu :
 Et sans desormais plus paroître
 Qu'un peu la tête à la fenêtre.

Mais on tient pour tout assuré
 Que la Taupe a si fort pleuré
 Qu'enfin elle a perdu la veüe :
 Qu'ell dit qu'elle est resoluë
 De porter toûjours le grand deüil,
 Et pour rencontrer le cercueil ;
 Qu'il le fameux Voiture enserre,
 De foûiller par toute la Terre :
 Cherchant sur tout dans les jardins,
 Comme croïant que les jasmins,
 Et les fleurs de cette nature
 Naissent sur cette sepulture ;
 Où le plus insolent hyver
 N'oseroit les aller trouver.
 Au reste bien déterminée
 Ne cessant ni jour, ni journée,
 De travailler aveuglément.
 Et si dans ce beau monument
 Le destin permet qu'elle arrive
 De s'enterrer là toute vivë :
 Et d'accompagner à la mort
 Voiture qu'elle aime si fort.
 Or maintenant je vous demande
 Si cette misérable Bande
 Ne pouvoit pas hõmêtement
 S'excuser de l'enterrement.

La representation de Voiture paroissant

soit enfin couronnée de laurier , & portée sur les épaules de huit beaux Garçons. C'étoient les Jeux, & les Ris, qui l'avoient accompagné durant sa vie: mais les Ris étoient mélancoliques, & les Jeux ne prenoient rien en jeu. Les quatre coins du grand drap, sur lequel cette figure étoit posée, étoient soutenus par Ronfard, Desportes, Bertaud & Malherbe. Jupiter menoit Apollon, & neuf des plus grandes Déeses, chacune une Muse. Le reste de nos Poètes des dernierstems suivoient la figure, & fermoient le Convoi. Il y avoit une telle foule le long du chemin qui va du Temple d'Apollon, à celui de Themis, où l'on a élevé la Sepulture des grands Hommes, que sans les Satires, qui faisoient faire place à coups de Tyrres, la Pompe auroit eu peine à passer, les lauriers rompant sous le faix de la Canaille poétique, qui avoit monté dessus: & tout le monde avoüant que depuis les funeraïlles de Catulle, que son siecle regardoit comme le nôtre a fait Voiture, on n'avoit point vû au Parnasse une si belle Assemblée.

Dés qu'on eût rendu les derniers devoirs à la figure du défunt, on vit
Apol-

Apollon couronné de cîprés, qui tenant un luth s'avança devant les hommes & devant le Dieux, & chanta des vers. J'aurois dans cet endroit, poussé aussi une quantité de vers, si je me fusse laissé aller à l'entouffiasme; mais comme la raison s'est présentée à point nommé; & qu'elle m'a montré qu'il ne m'appartenoit point de faire parler Apollon, ni de louer Voiture, j'ai été obligé d'en demeurer là. Mon dessein étoit, après avoir donné à ce fameux Poëte, toutes les louanges qu'on peut donner à un homme d'esprit; de le faire choisir par Apollon pour son Colleague à l'Empire de la Poësie: & de faire ordonner à ce Dieu, qu'à l'avenir les Poëtes l'invoqueroient au commencement de leurs Ouvrages.

*De plus je lui voulois bâtir en ces bas lieux,
Un Temple, & des Autels d'éternelle structure.*

Je voulois le placer aux Cieux:

Et nommer de son nom quelque Etoile,
le, Voiture, (Arcture.

Comme nous appellons l'astre du Nord,
Mais pour bien faire voir ces choses par écrit, (tre,

Et dignes de Voiture, & dignes de parer;
Il faudroit être Bel-Esprit;

Et je n'ai pas l'honneur de l'être.

A M A D A M E DE MONTAUSIER.

Relation en vers semez.

Sarazin lui conte ce qui se passe à Chantilly, & l'ordre qu'il a eu de s'acquitter de ce devoir.

N *Itout ce qu'on a dit de l'heureuse contrée,
Où Mefire Honoré fit adorer Astrée :
Ni tout ce qu'on a feint des superbes beautez
De ces grands Palais enchantez ,
Où l'amoureuse Armide , & l'amoureuse
Alcine
Emprisonnerent leurs Blondins ,
Niles inventions de ces plaisans jardins
Que malgré Falerine
Détruisit le plus fier de tous les Paladins ;
Tout cela quoi qu'en veuille dire
Les gens qui nous en ont conté ,
Est moins beau que le lieu d'où je vous ai
datté ,
Et d'où je prétens vous écrire
En stile de Roman la pure verité.*

Le bruit que le zephire excite parmi les feuilles des bocages, au point que la nuit va couvrir la Terre, agitoit doucement la forest de Chantilly, lorsque dans la plus grande route trois Nymphes apparurent au solitaire Tyrfis. Elles n'étoient point de ces pauvres Nymphes

phes des bois, plus dignes de pitié que d'envie, qui pour logis & pour habit n'ont que l'écorce des arbres. Leur équipage étoit superbe, & leurs vêtemens brillans de l'éclat des pierreries. Elles avoient sur leurs coëffures des capelines couvertes de plumes, sur leurs épaules, des trouffes pleines de fleches, & dans leurs mains des arcs funestes aux bêtes de la forest, qu'elles vouloient attaquer. Elles venoient sur un chariot paré de velours cramoisi, bordé d'une crépine d'or, & enrichi de grosses houppes. La plus âgée par la majesté de son visage imprimoit un profond respect à ceux qui l'approchoient. Celle qui se trouvoit à son côté, faisoit éclater une beauté plus accomplie, que la peinture, la sculpture, ni la poësie n'en ont pû jamais imaginer. La troisième avoit un air aisé & facile que l'on donne aux Grâces. Elle se trouvoit placée aux pieds des deux autres sur un carreau de toile d'or; & tenant d'une main des rênes de soie, elle conduisoit quatre chevaux blancs, qui tiroient le chariot & qui marchaient d'une maniere plus superbe, que les chevaux d'Achille, que ceux de Rhesus, & que ceux de Nep-
tu-

tune qui firent triompher Pelops, & pour les ôter de toute sorte de comparaison, ces chevaux surpassoient en tout les chevaux du Soleil.

*Aux deux côtez alloient deux demi-Dieux ;
L'un d'un air doux, & l'autre audacieux ,
L'un comme un vrai foudre de guerre
Par Mars n'étoit point égalé ;
L'autre avec raison pouvoit être appelé
Les délices de la Terre.*

Cette divine Troupe s'étant arrêtée à la rencontre du mélancolique Berger, la première Nymphe lui fit commandement de s'approcher d'elle, & tandis que dans un profond respect, ravi d'étonnement il admire cette aventure, la Déesse avec un ton de voix, qui acheva de le charmer, lui parla ainsi :

*Quitte ta mélancolie ,
Prends ta plume, écris à Iulie ,
Tout ce qui se passe en ces lieux ,
Et pour lui faire mieux connoître qui nous
sommes ;
Nomme nous comme font les hommes ,
C'est le commandement des Dieux.
Le Berger homme assez sage ,
Suivant ce commandement ,
Prit des hommes le langage ,
Et quittant là le Roman ,
Ecrivit naïvement ,
Ce qui suit en cette page.*

M A D A M E ,

Hier au soir entre chien-& loup je rencontraï dans la grande route de Chantilly Madame la Princesse qui s'y promenoit, & qui n'eut jamais tant de santé; accompagnée de Madame de Longueville, qui n'eut jamais tant de beauté, & de Madame de Saint-Loup, qui n'eut jamais tant de gaieté, toutes trois en deshabillé & en caleche, suivies des Alteses de Condé & de Conti.

*Etd'un autre petit Cadet ,
 Monté sur un petit bidet ,
 Dont la mine mutine , & fiere
 Montre qu'il est fils de son pere.
 C'est nôtre Duc qui se fait grand ,
 Et qui visiblement profite
 Sous la conduite
 De Madame de Champ-grand ,
 Dont vous connoissez le merite.*

„ Madame la Princesse m'ayant aperçu , m'appella , & me dit , Sara-
 „ zin , je veux que vous alliez tout à
 „ l'heure écrire à Madame de Montau-
 „ sier , que jamais Chantilly n'a été
 „ plus beau ; que jamais on n'y a mieux
 „ passé le tems ; qu'on ne l'y a jamais
 „ davantage souhaitée , & qu'elle se
 „ mocque d'être en Saintonge , pendant
 que nous sommes ici.

Man-

Mandez-lui ce que nous faisons ,
 Mandez-lui ce que nous disons :
 P'obéis comme on me commande ,
 Et voici que je vous le mande.
 Quand l'Aurore sortant des portes d'Orient ,
 Fait voir aux Indiens son visage riant ;
 Que des petits oiseaux les troupes éveillées
 Renouvellent leur chant sous les vertes feüil-
 lées ;

Qu' par tout le travail commence avec ef-
 fort ,

A Chantilly l'on dort.

Aussi lorsque la nuit étend ses sombres voi-
 les ,

Que la Lune brillante au milieu des Etoiles ,
 D'une heure pour le moins a passé le minuit ,

Que le calme a chassé le bruit

Que dans tout l'Univers , tout le monde
 sommeille

A Chantilly l'on veille.

Entre ces deux extrémités ,

Que nous passons bien nôtre vie !

Et que la maison de Sylvie

Ad'aimables diversitez !

Les sens y sont enchantez ,

Les bois , les étangs , & les sources

Et les ruisseaux qui dans leurs courses

D'un pas brüant & diligent ,

Font rouler leurs ondes d'argent ,

Les jardins , les forests , les côtaux , les prai-
 ries

Le superbe bâtiment

Paré de Tapisseries ,

Où la matiere & l'art combattent noble-
 ment ,

Et

*Et que vous connoissez particulièrement ,
Peuvent-ils pas passer pour un enchan-
tement ?*

Ici nous avons la musique

Des luts , des violons , & des voix.

Nous goûtons le plaisir des bois ,

*Et des chiens & du cor , & du Veneur qui
pique.*

Tantôt à cheval nous volons ;

Et brusquement nous enfilons

La bague au bout de la carriere.

Nous combattens à la barriere ,

Nous faisons de jolis tournois.

*Nous allons tous les jours à l'ombrage des
bois :*

Et nous donnons le bal tous les soirs une fois ,

*Foignant l'humeur galante avec l'humeur
guerriere.*

*Et quant à nos festins , ils valent beaucoup
mieux ,*

Que le festin des Dieux ;

Ni le Nectar , ni l'Ambroisie

*Qui sont mets fort legers , selon ma fan-
taisie ,*

N'égalent pas nos perdreaux

Ni les gros poissons de nos eaux ,

Ni les fruits tres-bons , & tres-beaux ;

Ni nos melons qu'on croiroit d'Italie

Conterai-je dans cet écrit

Les plaisirs innocens que goûte nôtre esprit.

*Dirai-je qu'Ablancourt , Calprenede &
Corneille ,*

C'est-à-dire vulgairement

Les Vers , l'Histoire & le Roman

Nous divertissent à merveille ;

Et

Et que nos entretiens n'ont rien que de char-
mant.

Or ça , parlez-moi franchement.

En vous imaginant ce divertissement ,

Vous avez la puce à l'oreille :

Et vous haïssez bien vôtre Gouvernement.

Pour moi , je vous conseille

De venir ici promptement

Et pour vous y pouvoir trouver dans un mo-
ment

D'emprunter la grande Serpente ,

Où les bons Amadis s'embarquoient à sou-
hait.

Elle court comme la Tourmente ,

Ou le cheval de Pacolet ,

Qui vole comme une fusée.

C'est-là justement vôtre fait ;

Et la monture est fort aisée.

Car l'hypogrife est un oiseau fort laid :

Tels palefrois font peur aux Demoiselles.

Et puis du grand vent de ses ailes ,

Il gâteroit vôtre collet.

Venez donc , divine Julie ,

Nôtre Princesse vous en prie.

Ne vous faites plus desirer :

Et laissez en paix murmurer

Vôtre époux qui peste & qui gronde

Contre ceux qui prennent la fronde ,

Et qui ne souffre nullement

Qu'on dise bien du Parlement.

C'est un fier & merveilleux Sire.

S'il vouloit pourtant nous écrire ,

Il nous obligeroit bien fort.

Adieu , mon Apollon s'endort ,

Et je n'en pensois pas tant dire

Sur le champ , & tout d'une tire.

Toutefois je ne suis pas encore si endormi, que je ne sache qu'une Lettre qui a commencé par Madame , doit aussi finir par je suis,

Vôtre tres-humble & tres-obéissant Serviteur.

A MONSIEUR *

Relation de la Haïe.

Vous me demandez une petite ébauche de la Haïe ; hé bien , Monsieur, je vous en envoie une. La Haye n'est qu'un village , & pourtant plus de cent Villes des dix-sept Provinces ne l'égalent point en grandeur. Ce fameux village est dans l'assiette du monde la plus charmante : D'un côté, borné de la mer , & de l'autre d'un bois de haute fûtaïe ; & partout ailleurs de grandes prairies arrosées de petits canaux , & embellies de plusieurs maisons de plaisance. Les ruës de ce beau lieu sont de même que celles des autres Villes de Hollande : mais soit que cet agréable séjour ait reçu du Ciel des prérogatives que je ne connois pas, les canaux qui l'arrosent , sont plus propres,

pres, & d'une eau plus vive, que ceux des autres places; & les arbres dont il est orné, ont une beauté qui ne se remarque point en tous les arbres de la Terre. Au milieu de cet incomparable village, est le Palais des Princes d'Orange: & l'on tient dans ce superbe bâtiment l'Assemblée des Etats. Il est lavé d'un côté par un beau & large Canal, que je ne puis vous décrire aussi avantageusement qu'il le merite. La forme en est quarrée, & il est bordé d'un quai de pierres de taille, large d'environ quarante pas. Les plus belles maisons de la Haye sont bâties sur ce quai; & du côté de celle du Prince, il est ombragé d'un plan de plusieurs allées d'arbres à double rang, auxquelles le Canal sert comme de perspective. Elles sont toutes si droites, & si couvertes, que rien n'en peut surpasser la beauté. A quelques pas delà est une grande place sablée, & entourée de quatre doubles rangs d'arbres où se fait le Cours: un mail assez beau aboutit à cette place, & se va terminer à un bois, où l'on voit une maison de plaisance de la Princesse Douïairiere d'Orange. Ce Palais est digne de la magnificence de
cet-

cette Princesse ; & il est rempli de tout ce que les Arts ont produit de plus achevé. Il est moins resté de raretez aux Indes que cette Princesse n'en a ramassé dans cette belle Maison ; & comme si c'étoit pour suivre son exemple, chaque logis des Particuliers qui sont un peu considerables , mériteroit le nom de Palais, Je sai une maison de ces Particuliers, où il y a trente originaux des Peintres les plus renommez de Flandre , & d'Italie, des Bustes & des Medailles antiques, des Animaux de mer , inconnus , des Pierres dont Adam seul a fû le nom & une Biblioteque de Livres choisis. Que si elle n'est la plus nombreuse. c'est au moins la plus rare. Vous me dispenserez, s'il vous plaît, de m'étendre sur cet endroit de la Biblioteque ; cela passe mes forces ; & vous me permettrez seulement de me borner , à vous bien montrer , que je suis,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéissante Servante.

A

Made.
moifelle
des lar-
dins

A MONSIEUR **

Relation d'Amsterdam , & de la sorte qu'on y rend la Justice.

JE suis refoluë, Monsieur, de ne vous plus écrire qu'en maniere de Relation, & pour commencer, je vous dirai que mon procès d'Amsterdam va fort lentement. J'ai pour Rapporteur, un Bourgmestre, qui aime le vin, autant que vous aimez Mademoifelle **. Quand je le vais voir à son lever, il est encore faoul du jour précédent ; & lorsque je l'attens fur le midi, il est faoul de la journée même. Amsterdam est une grande Ville bâtie fur pilotis, à l'imitation de Venife. Je suis fi peu favante en Chronologie, que j'ignore fi c'est Venife qui est fur le modele d'Amsterdam, ou Amsterdam fur celui de Venife. Ce que je fai, c'est qu'elles font fur pilotis toutes deux. Venife est arrosée des eaux de la mer, & Amsterdam lavé de l'un de ses bras. Les canaux de Venife font couverts de gondoles peintes & dorées ; & ceux d'Amsterdam de barques fumantes de bitume. Les ruës de Venife font

rem-

remplies de nobles Venitiens , & celles d'Amsterdam d'un nombre presque infini de Bourgeois mal civilisez , qui disputent le pavé à tout Etranger de qualité. Pour achever d'établir mes différences , on n'est pas si sensible à la beauté des Cavaliers à Amsterdam qu'à Venise. Toutefois Amsterdam , a ses beautez. Les ruës y sont larges, nettes & arrosées de canaux bordez de grands & de beaux arbres. Il est habité par une affluence de Peuples de tout Pais : & cette confusion , & cette différence forment une idée de l'ancienne Babylone , qui ne déplaît point aux Voyageurs. Mais ce qui ne leur agréé pas beaucoup , c'est la maniere dont on y administre la Justice. On pendit , il y a quelque tems , un Etranger pour avoir porté le soir des pistolets après neuf heures sonnées ; & par un effet de misericorde sans exemple , on ne donna que quatre coups de fouet à un Habitant qui avoit volé le trésor d'une Eglise. Cela excepté , Amsterdam semble le plus agréable séjour de l'Europe. Il n'y a Perse , ni Armenien , qui ne se plaise à Amsterdam comme en son propre Pais : & si j'étois Juive ,

je voudrois y passer le reste de mes jours ; mais parce que je suis Chrétienne , je n'y demeurerai que jusqu'à la fin de mon procès. Je suis

Vôtre tres-humble. . .

Mada. des
Jardins.

A M O N S I E U R **

Relation de la Cour de Bruxelles.

JE suis enfin arrivée à Bruxelles , & plus j'examine l'esprit qui regne parmi les Dames de cette agreable Ville , moins je comprends comment nôtre petit Ami s'est tiré vivant d'entre leurs mains. Elles sont toutes propres à tuer un homme de son humeur : & si mes deux Voisines de Paris le mettoient à l'agonie si-tôt qu'elles entroient dans ma chambre , c'est son Fantôme qui est de retour auprès de vous. Jamais la Pruderie n'a eu de si belles Esclaves , qu'elle en a ici. Je n'y ai entendu prononcer le mot d'*Amour* , que par les Prédicateurs. C'est un crime capital que d'avoir un homme dans son carosse ; & si la passion du jeu ne faisoit juger que les Dames ne sont pas impassibles , je croirois être à l'école de Seneque , plutôt qu'à la Cour de Bruxelles , tant je la trouve dif-

différente de l'idée que j'en avois conçûë. C'est sagement fait au Roi de venir remédier à cela ; & quand il n'auroit point d'autre droit de conquérir les Pais-bas , que le dessein de rétablir la galanterie dans une Cour aussi charmante que celle-ci , cette raison favoriseroit glorieusement son entreprise. Encore si ces Dames étoient , comme la plupart de celles de Paris , qui ne se réfugient dans l'Empire de la vertu , que quand la Galanterie les chasse du sien , j'approuverois leur conduite ; & je les plaindrois sans les blâmer ; mais ce n'est pas de-là que viennent les regularitez de Bruxelles. Il y a sept, ou huit belles & jeunes personnes en cette Cour , qui sont galantes partout , hors dans le cœur. Leurs habits , leurs conversations & leurs gestes , tout promet l'hospitalité aux Etrangers ; il n'y a rien de si engageant ; mais si-tôt qu'on se hazarde de les aimer , leur ame dément leurs yeux de tout ce qu'ils avoient avancé. Vous serez peut-être surpris de me trouver si savante sur cette matiere : & en effet , cette étude est rare dans une personne de mon sexe ; mais comme on dit que Sa Majesté se prépare à marcher

cher vers ce Païs-ci, j'ai crû qu'il étoit d'une bonne Françoise d'apprendre la carte aux Volontaires de ma connoissance. Faites-en part , s'il vous plaît, à ceux que vous croïez , qui en ont le plus de besoin : & donnez-vous la peine de les avertir, qu'ils se munissent de quelque précaution en passant par les Villes de Flandre , qu'ils doivent traverser avant que d'arriver à celle-ci. S'ils ne se servent de préservatif , Bruxelles seul coûtera plus de gens de qualité au Roi , que les dix-sept Provinces ensemble. Je suis ,

Vôtre tres-humble.

HISTOIRE

DE LA

MATRONE D'EPHESE.

Petrone
traduit
en Franç.

IL y avoit autrefois à Ephese une Matrone d'une si grande reputation de chasteté & d'amour conjugal, que la plûpart des Dames des Provinces voisines avoient pris soin de la connoître. Celle-ci aiant perdu son mari, ne se contenta point de suivre la biere, les cheveux épars, de se les arracher, & de

de se frapper la gorge nuë ; elle suivit encore le corps jusques au lieu , où , à la coûtume des Grecs on le laissoit , & là , elle se mit à le regarder , & à le pleurer nuit & jour. Il y avoit déjà cinq jours , que cette femme étoit auprès du corps de son mari sans manger , lorsque ses parens , ses amis , & les Magistrats mêmes l'allèrent presser inutilement de sortir de-là. La Dame avoit une Suivante auprès d'elle , qui lui prêtoit ses larmes , & qui entretenoit la lampe qui éclairoit ce monument. On ne parloit par toute la Ville que de cela ; & les hommes de toutes les conditions demeuroient d'acord que c'étoit là le seul exemple d'un véritable amour conjugal. Dans ce tems-là , le Gouverneur de la Province fit pendre des voleurs de grands chemins , assez proche de l'endroit où cette femme pleuroit son mari. La nuit d'après cette execution , le Soldat qui étoit en garde aux potences , de peur qu'on n'emportât les corps qu'on vouloit qui servissent d'exemple , aiant vû de la lumière , & entendu les cris d'un personne affligée , voulut savoir ce que c'étoit. Il descendit dans le monument , & y

voiant une fort belle femme, le lieu lui fit croire d'abord, que c'étoit un fantôme. Enfin voiant un corps mort, des gens qui le pleuroient, & une femme qui se déchiroit le visage, il crût ce que c'étoit, que cette femme étoit au desespoir de la perte de son mari. Sur cela il fit dessein de la consoler : pour cet effet il commença par apporter son petit souper auprès d'elle, & par lui vouloir persuader de ne pas continuer dans une douleur inutile : que c'étoit là le destin de tout le monde : qu'on ne vivoit que pour mourir, & tous les lieux communs dont on se sert pour adoucir la douleur des personnes affligées. Mais la Dame offensée de ce qu'on la croïoit assez foible pour se consoler, redoubla ses cris, se frappa plus rudement la gorge qu'auparavant ; & jeta sur le corps du mort une partie des cheveux qu'elle s'étoit arrachés. Cependant, le Soldat ne se rebuta point, & se servoit, pour faire manger cette desespérée, des mêmes raisons qu'il avoit employées pour la faire vivre. La Suivante émuë de l'odeur des viandes, du vin, & des raisons du Soldat, y donna les mains ; & après

après avoir bû & mangé , elle com-
mença de combattre l'opiniâtreté de
sa Maîtresse. Que vous servira-t-il,
lui dit-elle , „ de vous faire mourir de
„ faim , de vous enterrer toute vive , &
„ d'avancer vos jours par une mort pré-
„ cipitée ? Croïez-vous que les morts
„ soient touchez de vos larmes ? Pen-
„ sez-vous ressusciter vôtre mari avec
„ vos cris ? Jouïssiez de la vie tandis
„ que vous l'avez. L'état où vous
„ voïez ce corps , vous apprend à ai-
„ mer la vie. Il n'est pas mal-aisé de
„ persuader les gens de vivre. Cette
Dame desséchée par les pleurs qu'elle
avoit versez , & par l'abstinence de
quelques jours, se laissa vaincre, &
ne mangea pas moins qu'avoit fait sa
Demoiselle. Du reste , on fait à quoi
nous portent ordinairement Cerés &
Bacchus. Avec les mêmes graces que
le Soldat avoit employées pour faire
vivre la Matrone , il attaqua sa chaste-
té. Il ne paroïsoit ni sot , ni mal
fait à nôtre Lucrece. La Demoiselle
même lui rendoit de bons offices , &
disoit à sa Maîtresse ; “ Quoi ! vous
„ deffendrez-vous d'un amour qui vous
„ plaît ? mais pourquoi vous tenir plus
K 4 „long-

„ long-tems en suspens ? La Dame ne
„ crût pas devoir refuser son corps à
celui qui venoit de le lui sauver ; & le
Soldat victorieux lui persuada de l'ai-
mer , comme il lui avoit persuadé de
vivre. Ils demeurèrent donc ensen-
ble , non seulement cette nuit , mais
encore le lendemain , & le jour d'après,
les portes du monument fermées sur
eux : de sorte que ceux qui passaient au-
prés de là , croïoient que cette pauvre
femme étoit morte de douleur sur le
corps de son mari. Cependant le Sol-
dat , charmé de la beauté de cette
femme , & du secret , emploïoit sa
solde à lui apporter tout ce qu'il pou-
voit pour le manger avec elle , lors-
que les parens d'un des pendus , s'é-
tant apperçûs , qu'il n'y avoit plus de
garde à l'une des potences l'en deta-
cherent , & l'allerent enterrer. Le Sol-
dat voïant cette potence sans cadavre ,
& craignant le supplice qui étoit
d'être mis à la place , courut dire à sa
Maistresse , ce qui étoit arrivé ; qu'il
n'attendroit pas son Arrest de mort ,
qu'il s'alloit passer l'épée au travers
du corps , & qu'il la supplioit d'a-
voir soin de la sepulture de son Amant ,
com-

comme elle avoit eu de celle de son mari. Mais cette Dame aussi pitoïable que chaste : „ A Dieu ne plaise , „ *lui dit-elle* , que je voie en même „ tems la mort de deux hommes que „ j'ai tant aimez : j'aime mieux pen- „ dre le mort , que de laisser mourir „ le vivant , & disant cela , elle fait tirer de la biere le corps de son mari , & l'envoie attacher à la potence , qui étoit vuide. Ainsi le Soldat profita de l'esprit de cette habile femme ; & le peuple parut étonné le jour d'après de voir qu'un mort se fût allé pendre.

V O Y A G E S

De Bachaumont , & de la Chapelle ,
par quelques endroits de France.

CEst en Vers que je vous écris ,
Messieurs les deux Freres nouris ,
Aussi-bien que gens de la Ville.
Aussi voit-on plus de perdrix
En dix jours chez vous , qu'en dix mille ,
Chez les plus friands de Paris.

Vous vous attendez à l'Histoire
De ce qui nous est arrivé ,
Depuis que par le long pavé
Qui conduit aux rives de Loire ,
Nous partîmes pour aller boire
Les eaux dont je me suis trouvé
Assès mal pour vous faire croire ,

*Que les destins ont réservé
 Ma guérison , & cette gloire
 Au remède tant éprouvé ,
 Par lequel de fraîche mémoire ,
 L'un de nos amis s'est sauvé
 Du bâton à pomme d'yvoire.*

Vous ne ferez pas , Messieurs , frustrer de vôtre attente , & vous aurez je vous assure , une assez bonne relation de nos Aventures. Car , Monsieur de Bachaumont qui m'a surpris dans le tems que j'en commençois une mauvaise , a voulu que nous La fissions ensemble , & j'espère qu'avec l'aide d'un si bon second , elle sera digne de vous être envoyée.

LA CHAPELLE.

Contre le serment solennel que nous avions fait , Monsieur de la Chapelle & moi , d'être si fort unis dans le voiage , que toutes choses servoient en commun , il n'a pas laissé par une distinction philosophique , de prétendre en pouvoir separer ses pensées ; & croïant y gagner , il s'étoit caché de moi pour vous écrire. Je l'ai surpris sur le fait , & je n'ai pû souffrir qu'il eût seul cet avantage. Ses Vers m'ont paru d'une maniere si aisée , que m'é-

tant

tant imaginé qu'il étoit facile d'en faire de même :

*Quoique malade & paresseux ;
Je n'ai pu m'enpêcher de mettre ,
Quelques-uns des miens avec eux ;
Ainsi le reste de la Lettre
Sera l'Ouvrage de nous deux.*

Bien que nous ne soïons point tout-à-fait assurez de quelle façon vous avez traité nôtre absence ; & si vous meritez le soin que nous prenons de vous rendre ainsi compte de nos actions , nous ne laissons pas néanmoins de vous envoïer le récit de tout ce qui s'est passé dans nôtre voïage , & nous vous le faisons si particulier , que vous en ferez assurément satisfaits. Nous ne vous prions point de vous souvenir de nôtre départ de Paris : car vous en fûtes témoins ; & peut-être mêmes que vous trouvâtes étrange de ne voir sur nos visages que des marques d'un médiocre chagrin. Il est vrai que nous reçûmes vos embrassemens avec assez de fermeté , & nous parûmes sans doute bien Philosophes,

*Dans les assauts , & les alarmes ,
Que donnent les derniers adieux ,
Mais il falut rendre les armes ,
En quittant tous de bon ces lieux ,
Qui pour nous avoient tant de charmes.*

*Alors ce fut que de nos yeux
Vous eussiez vû couler des larmes.*

Deux petits cerveaux dessechez n'en peuvent pas fournir une grande abondance, aussi furent-elles en peu de tems essuiées, & nous vîmes le Bourg la-Reine d'un œil sec. Ce fut en ce lieu que nos pleurs cessèrent, & que nôtre appetit s'éguisa : mais l'air de la campagne l'avoit, dès sa naissance, rendu si grand, qu'il devint tout-à fait pressant vers Antony, & presque insupportable à Longjumeau. Il nous fut impossible de passer outre sans l'appaiser auprès d'une fontaine, dont l'eau paroissoit la plus claire, & la plus vive du monde.

*Là deux perdrix furent tirées
D'entre les deux croûtes dorées
D'un bon pain rôti, dont le creux
Les avoit jusques-là serrées,
Et d'un appetit vigoureux
Toutes deux furent dévorées,
Et nous firent mal à tous deux.*

Vous ne croirez pas aisément que des estomacs aussi bons aient eu de la peine à digerer deux perdrix froides. Voilà pourtant la verité de la chose comme elle est. Nous en fûmes incommodés jusqu'à saint-Euverte ,
où

où nous couchames deux jours après nôtre départ sans qu'il arrivât rien qui méritât de vous être mandé. Vous savez le long séjour que nous y fîmes , & que Monsieur Boïer dont tous les jours nous esperions l'arrivée, en fut la cause. Des gens qu'on oblige d'attendre , & qu'on tient si long-tems en incertitude , ont apparemment de méchantes heures. Mais nous trouvâmes moïen d'en avoir de bonnes dans la conversation de Monsieur l'Evêque d'Orleans , que nous avions l'honneur de voir assez souvent , & dont l'entretien est tout à fait agréable. Ceux qui le connoissent , vous auront pû dire que c'est l'un des plus-honnêtes hommes de France , & que vous en ferez entierement persuadez , quand nous vous apprendrons qu'il a

L'esprit & l'ame d'un d'Elbaine ,

C'est-à-dire avec la bonté ,

La douleur & l'honnêteté ;

D'une vertu mâle & romaine ,

Qu'on respecte en l'Antiquité.

Nos soirées se passoient le plus souvent sur les bords de la Loire , & quelquefois nos après-dinées , quand la chaleur étoit plus grande , dans les routes de la forest , qui s'étend du côté

de Paris. Un jour pendant la Canicule, à l'heure que le chaud est le plus insupportable, nous fûmes bien surpris de voir arriver une maniere de Courier assez extraordinaire.

*Qui sur une mazette outrée ,
Bronchant à tout moment trotoit.
D'Ours sa casaque étoit fourée ,
Comme le bonnet qu'il portoit ,
Et le Cavalier rare étoit ,
Tout couvert de toile cirée
Qui fondant partout dégoutoit.
Ainsi l'on peint dans les Tableaux ,
Un Icare tombant des nuës ;
Où l'on voit dans l'air épandues
Ses ailes de cire en lambeaux
Par l'ardeur du Soleil fonduës ,
Choir autour de lui dans les eaux.*

La comparaison d'un Homme qui tombe des nuës avec un qui court la poste, vous paroîtra bien hardie : mais si vous aviez vû le Tableau d'un Icare, que nous trouvâmes quelques jours après dans une Hôtellerie, cette vision vous seroit venuë comme à nous, ou tout moins elle vous sembleroit excusable. Enfin de quelle façon que vous la receviez, elle ne vous sauroit paroître plus bizarre, que le fut à nos yeux la figure de ce Cavalier, qui étoit nôtre ami N* .. Quoique nôtre joie fût extrê-

trême de cette rencontre , nous n'osâmes pourtant nous hasarder de l'embrasser en l'état qu'il étoit : mais sitôt ,

*Qu'au logis il fut retiré ,
Debotté , frotté , déciré ,
Et qu'il nous parut délassé ,
Il fut , comme il faut , embrassé.*

Nous écrivîmes en ce tems-là , comme après avoir inutilement attendu l'homme que vous savez , nous résolûmes enfin de partir sans lui. Il falut avoir recours à Blavet pour nôtre voiture , n'en pouvant trouver de commode à Orleans. Le jour qu'il nous devoit arriver un carosse de Paris , nous reçûmes une Lettre de Monsieur N. par laquelle il nous assuroit qu'il viendrait dedans , & que ce soir-là nous souperions ensemble. Après donc avoir donné les ordres nécessaires pour le recevoir , nous allâmes au devant de lui. A cent pas des portes , parut le long des grands chemins , une manière de Coche délabré , tiré par quatre vilains chevaux , & conduit par un vrai Cocher de loüage. Un équipage en si mauvais ordre ne pouvoit être que ce que nous cherchions ; & nous en fûmes bientôt assurez , quand ceux qui étoient dedans , aiant reconnu nos livrées , firent arrêter.

Alors

*Alors sortit avec grand cris
 Un Béquillard d'une portiere ,
 Fort bezanné , sec , & tout gris ,
 Béquillant de même maniere
 Que Boier béquille à Paris.*

A cette démarche qui n'eût crû voir Monsieur Boier : & cependant c'étoit le petit Duc avec Monsieur N... Ils s'étoient tous deux servis de la commodité de ce carosse , l'un pour aller à la maison de Monsieur son frere auprès de Tours ; & l'autre à quelques affaires. Après les civilitez accoûtumées , nous retournâmes tous ensemble à la Ville , où nous lûmes une Lettre d'excuses , qu'ils apportoint de la part de Monsieur Boier , & cette fâcheuse nouvelle nous fut depuis confirmée de bouche par ces Messieurs. Ils nous assurèrent que malgré la fièvre qu'il avoit pris malheureusement cette nuit-là , il n'auroit pas laissé de partir avec eux , comme il l'avoit promis , si son Médecin qui se trouva chez lui par hazard à quatre heures du matin , ne l'en eût empêché. Nous crûmes , sans beaucoup de peine , que puiqu'il ne venoit point après tant de sermens , il est assurément

Fort malade , & presqu'aux abois ,

Car

*Car on peut sans qu'on le cajole ,
Dire pour la première fois ,
Qu'il auroit manqué de parole.*

Il falut donc se résoudre à marcher sans Monsieur Boier. Nous enfûmes d'abord un peu fâchez ; mais avec sa permission, en peu de tems consolez. Le soupé préparé pour lui, servit à regaler ceux qui vinrent à sa place : & le lendemain nous allâmes tous ensemble coucher à Blois. Durant le chemin, la conversation fut un peu goguenarde, aussi étions-nous avec des gens de bonne compagnie. Etant arrivez, nous ne songeames d'abord qu'à chercher Monsieur Colomb. Après une si longue absence, chacun mouroit d'envie de le voir. Il étoit dans une Hôtellerie avec Monsieur le Président *, faisant si bien l'honneur de la Ville, qu'à peine nous pût-il donner un moment pour l'embrasser. Mais le lendemain nous renouvellâmes, à nôtre aise, une amitié qui par le peu de commerce que nous avions eu depuis trois années, sembloit avoir été interrompuë. Après mille questions faites comme il arrive ordinairement dans une entrevûë de fort bons amis, qui ne se sont pas vûs depuis long-tems, nous eûmes, quoiqu'avec
un

un extrême déplaisir, la curiosité d'apprendre de lui, comme de la personne la plus instruire,

*Ce que en mourant nôtre pauvre Ami Blot,
Et ses moindres discours, & sa moindre
pensée.*

*La douleur nous defend d'en dire plus d'un
mot,*

Il fit tout ce qu'il fit d'une ame bien sensée.

Enfin aiant causé de plusieurs autres choses qu'il seroit trop long de vous dire : nous allâmes faire la reverance à son Altesse Royale, ensuite dîner chez lui, avec Monsieur & Madame la Présidente le Bailleuil.

*Là d'une obligeante maniere,
D'un visage ouvert & riant,
Il nous fit bonne & grande chere :
Nous donnant à son ordinaire ;
Tout ce que Blois a de friand.*

Son couvert étoit le plus propre du monde. Il ne souffroit pas sur sa nappe, une seule mie de pain. Des verres bien rincez de toutes sortes de figures, brilloient sans nombre sur son buffet, & la glace étoit tout autour en abondance.

*En ce lieu seul nous bûmes frais :
Car il a trouvé des merveilles
Sur la glace & sur les banquets
Et pour empêcher les bouteilles
D'être à la merci des Laquais.*

Sa sale étoit parée pour le balet du
soir,

soir, toutes les belles de la Ville, priées, tous les violons de la Province assembles, & tout cela se faisoit pour divertir Madame le Baillleul.

*Et cette belle Présidente
Nous parut si bien ce jour-là ,
Qu'elle en devoit être contente ,
Assurément elle effaça
Tant de beautez qu'à Blois on vante.*

Ni la bonne compagnie, ni les divertissemens qui se préparoient, ne purent nous empêcher de partir incontinent après le diné: Amboise devoit être nôtre couchée: & comme il étoit déjà tard, nous n'eûmes que le tems qu'il falloit pour y arriver. La soirée s'y passa fort mélancoliquement dans le déplaisir de n'avoir plus à voyager sur la levée, & sur la vûë de cette agréable Riviere.

*Qui par le milieu de la France ,
Entre les plus heureux côteaux ,
Laisse en paix répandre ses eaux ,
Et porter par tout l'abondance ,
Dans cent Villes & cent Châteaux
Qu'elle embellit de sa presence.*

Depuis Amboise jusqu'à Fontalade, nous vous épargnerons la peine de lire les incommoditez de quatre méchans gîtes; & à nous le chagrin d'un si fâcheux ressouvenir. Vous saurez seulement que la joie de Monsieur de
Luf-

Lussans ne parut pas petite , de voir arriver chez lui des personnes qu'il aimoit si tendrement : mais nonobstant la beauté de sa maison , & sa grande chere il n'aura que ces cinq Vers

*Ni les Païs où croît l'encens ,
Ni ceux d'où vient la cassomade ,
Ne sont point pour charmer les sens ,
Ce qu'est l'aimable Fontalade ,
Du tendre & commode Lussans.*

Il ne se contenta point de nous avoir si bien reçûs chez lui , il voulut encore nous accompagner jusqu'à Blaïe. Nous nous détournâmes un peu de nôtre chemin pour aller rendre tous ensemble nos devoirs à Monsieur le Marquis de Jonzac son beau-frere. Un compliment de part & d'autre décida la visite , & de toutes les offres qu'il nous fit , nous n'acceptâmes que des perdreaux , & du pain tendre , cette provision nous fut nécessaire ,

*Parce qu'entre Blaïe & Jonzac ,
On ne trouva que Croupignac ,
Et Croupignac étoit funeste ,
Car Croupignac étoit un lieu
Où six mourans faisoient le reste
De cinq , ou six cens que la peste
Avait envoyez devant Dieu :
Et ces six mourans s'étoient mis
Tous six dans un même logis.*

*Un septième soi disant Prêtre ,
Plus pestiféré que les six ,
Les confessoit par la fenetre ,
De peur , disoit-il ; d'être pris
D'un mal si fâcheux & si traître.*

Ce lieu si dangereux & si miserable fut traversé brusquement , & n'espérant pas trouver de village , il falut se résoudre à manger sur l'herbe , où les perdreaux & le pain tendre de Monsieur de Jonac furent d'un grand secours. Ensuite d'un repas si cavalier , en continuant nôtre chemin , nous arrivâmes à Blaie : mais si tard , & le lendemain nous en partîmes si matin , qu'il nous fût impossible d'en remarquer la situation qu'à la clarté des étoiles. Le montant qui commençoit de tres-bonne heure , nous obligeoit à cette diligence. Après donc avoir dit mille adieux à Lussans , & reçu de lui mille baisers , nous nous embarquâmes dans une petite chaloupe , & voguâmes long-tems avant le jour :

*Mais si-tôt que par son flambeau ,
La lumiere nous fut rendue ,
Rien ne s'offrit à nôtre vûe ,
Que le Ciel , & nôtre batteau ,
Tout seul dans la vaste étendue
D'une affreuse campagne d'eau ,*

La Garonne est effectivement si
lar-

large depuis qu'au bec des Landes elle est jointe avec la Dordonne , qu'elle ressemble tout-à-fait à la mer : & ses marées montent avec tant d'impetuosité , qu'en moins de quatre heures nous fîmes le trajet ordinaire.

*Et vîmes au milieu des eaux ,
Devant nous paroître Bordeaux ,
Dont le port en croissant resserre
Plus de barques , & de vaisseaux
Qu'aucun autre Port de la Terre.*

La Riviere étoit alors si couverte , que nôtre Felouque eut bien de la peine à trouver une place pour aborder. La Foire qui se devoit tenir dans peu de jours , avoit attiré ce grand nombre de Navires & de Marchands de la plûpart des Nations pour charger les vins de ce Pays.

*Car ce fâcheux , & rude Port
En cette saison a la gloire
De donner tous les ans à boire
Presqu'à tous les Peuples du Nort.*

En effet , les Marchands emportent de - là , tous les ans une effroyable quantité de vins : mais ils n'emportent pas les meilleurs. On traite ces gens d'Allemands , & il est defendu non seulement de leur vendre du vin pour l'enlever ; mais encore de leur en laisser boire dans les cabarets.

Après

Après être descendus sur la grève , & avoir admiré quelque tems la situation de cette Ville , nous nous retirâmes au Chapeau-rouge , où Mr. Talemant nous vint prendre aussitôt qu'il scût notre arrivée. Nous nous retirâmes depuis dans notre logis. Pendant notre séjour à Bordeaux pour y coucher , les journées se passoient toutes entières le plus agréablement du monde chez Monsieur l'Intendant ; car les plus honnêtes gens de la Ville n'ont point d'autre réduit , que sa maison. Il n'y a dans le Parlement pas un homme , qui ne soit ravi d'être de ses amis. Il avoit trouvé mêmes que la plûpart étoient ses cousins : & on le croiroit plutôt Premier Président de la Province , que l'Intendant.

Enfin il est toujours comme vous l'avez vû , hormis que sa dépense est plus grande ; mais pour Madame l'Intendante nous vous dirons qu'elle est tout-à-fait changée :

*Quoique sa beauté soit extrême ,
Qu'elle ait ce grand œil bleu ,
Plein de douceur , & plein de feu ;
Elle n'est pourtant plus la même.
Car nous avons appris qu'elle aime ,
Et qu'elle aime bien fort le jeu.*

Elle qui ne connoissoit pas autrefois
les

les cartes, passe maintenant les nuits au Lanfquenet. Toutes les femmes de la Ville sont devenuës joüeuses pour lui plaire. Elles vont regulierement chez elle pour la divertir, & qui veut voir une belle Assemblée, n'a qu'à lui rendre visite. Mademoiselle du Pin se trouve touûjours là bien-à-propos pour entretenir les personnes qui n'aiment point le jeu. Sa conversation est fine & spirituelle, & c'est-là que Messieurs les Gascons apprennent le bel air & la belle façon de parler :

*Mais cette agreable du Pin ,
Qui dans sa maniere est unique ,
Al'esprit méchant & bien fin ,
Et si jamais Gascon s'en pique ,
Gascon fera mauvaise fin.*

Au reste sans faire ici les goguenards sur Messieurs les Gascons , puisque Gascon ya , nous commençons nous-mêmes à courir quelque risque ; & nôtre retraite un peu précipitée ne fut pas mal à-propos. Voyez pourtant quel malheur ; nous nous sauvons de Bordeaux pour donner deux jours après dans Agen.

*Agen cette Ville fameuse ,
De tant de Belles le séjour ,
Si fatale & si dangereuse
Aux cœurs sensibles à l'amour ,*

Dès

*Dés qu'on l'approche , on doit bien prendre
garde à soi :*

*Car tely va de bonne foi ,
Pour n'y passer qu'une journée ,
Qui s'y sent par je ne sai quoi
Arrêté pour plus d'une année.*

Un nombre infini de personnes y ont même passé le reste de leur vie sans en pouvoir sortir. Le Fabuleux Palais d'Armide ne fut jamais si redoutable. Nous y trouvâmes Monsieur de Saint-Luc arrêté depuis six mois , & Doris depuis six semaines. Ce fut lui qui nous instruisit de toutes choses, & qui voulut absolument nous faire voir les Enchanteresses de ce lieu. Il pria donc toutes les Belles de la Ville à souper : & tout ce qui se passa dans ce magnifique repas, nous fit bien connoître que nous étions en un Pais enchanté. Ces Dames, à n'en point mentir, ont tant de beauté, qu'elles nous surprirent d'abord, & tant d'esprit qu'elles nous gagnèrent dès la première conversation. Il est impossible de les voir & de conserver sa liberté : & c'est la destinée de tous ceux qui passent par ce lieu-là; s'ils ont la permission d'en sortir, d'y laisser au moins leur cœur pour ôtage d'un prompt retour.

Ainsi donc qu'avoient fait les autres.

Il y falut laisser les nôtres.

Là tous deux ils nous furent pris :

Mais n'en déplaise à tant de Belles ,

Ce fut par l'aimable Dortis ,

Aussi nous traita-t-il mieux qu'elles.

Cela ne se fit assurément que sous leur bon plaisir. Elles ne lui envierent point cette conquête , & nous jugeant apparemment tres-infirmes , elles ne daignèrent pas emploier le moindre de leurs charmes pour nous retenir. Aussi le lendemain de grand matin trouvâmes-nous les portes ouvertes , & les chemins libres , si bien que rien ne nous empêcha de gagner Encosse , sur des coureurs que Monsieur de Chameraut nous avoit promis , & qui nous attendoient depuis un mois à Agen. C'est de ce veritable ami qu'on peut assurer ,

Et dire sans qu'on le cajole ,

Qu'il sait bien tenir sa parole

Encosse est un lieu dont nous ne vous entretiendrons guères ; car excepté ses eaux qui sont admirables pour l'estomac , rien ne s'y rencontre. Il est au pied des Pyrenées , éloigné de tout commerce , & sans y avoir d'autre divertissement que celui de voir revenir sa santé. Un petit ruisseau , qui serpente à vingt pas du village , entre des saules

les & des prés les plus verts qu'on puisse s'imaginer, étoit toute nôtre consolation. Nous allions tous les matins, prendre nos eaux en ce bel endroit, & les après-dinées, nous y promener. Un jour que nous étions au bord, assis sur l'herbe; & que nous ressouvenant des hautes marées de la Garonne, nous examinions les raisons que donnent Descartes & Gassendi, du flux & reflux, sortit tout d'un coup d'entre les roseaux les plus proches, un homme qui nous avoit apparemment écoulez. C'étoit

*Un Veillard tout blanc, pâle & sec,
Dont la barbe, & la chevelure
Pendoient plus bas que la ceinture.
Ainsi l'on peint Melchisedech :
Ou plutôt telle est la figure
D'un certain vieux Evêque Grec,
Qui faisant le Salamalec,
Dit à tous la bonne aventure.
Car il portoit un chapiteau,
Comme un couvercle de lessive :
(Mais d'une grandeur excessive)
Qui lui tenoit lieu de chapeau,
Et que ce chapeau dont les bords
Alloient tombant sur les épaules,
Etoit fait de branches de saules,
Et couvroit presque tout son corps.
Son habit de couleur verdâtre
Etoit d'un tissu de roseaux,*

*Le tout couvert de gros morceaux
D'un crystal épais & bluâtre.*

A cette apparition la peur nous fit faire deux signes de Croix , & trois pas en arriere : mais la curiosité prévalut sur la crainte , & nous resolumes , quoiqu'avec de petits battemens de cœur , d'attendre le Vieillard extraordinaire , dont l'abord fut tout-à-fait agréable , & qui nous parla fort civilement en cette sorte :

*Messieurs , je ne suis point surpris ,
Que de ma rencontre imprévuë
Vous aïez un peu l'ame émuë.
Mais lorsque vous aurez appris
En quel rang les Destins ont mis ,
Ma naissance à vous inconnuë ,
Et le sujet de ma venuë ,
Vous rassurerez vos esprits.
Je suis le Dieu de ce Ruisseau ,
Qui d'une urne jamais tarie ,
Qui panche au pied de ce côteau ,
Prends le soin dans cette prairie
De verser incessamment l'eau ,
Qui la rend si verte & fleurie.
Depuis huit jours matin & soir ,
Vous me venez réglément voir ,
Sans croire me rendre visite :
Cen'est pas que je ne merite ,
Que l'on me rende ce devoir.
Car enfin j'ai cet avantage
Qu'un canal si clair & si net
Est le lieu de mon appanage.*

Dans

Dans la Gascogne un tel partage
Est bien joli pour un Cadet.
Aussil' avez-vous trouvé tel,
Loüant mes bords & ma verdure.
Ce qui me plaît, je vous assure
Plus qu'une offrande, ou qu'un Autel
Et tout à l'heure je le jure;
Vous en ferez foi d'immortel,
Recompensez avec usure.
Dans ce petit vallon champêtre
Soiez donc les tres bien-venus.
Chacun de vous y sera maître;
Et puisque vous voulez connoître
Les causes du flux & reflux,
Je vous instruirai là-dessus
Et vous ferai bien-tôt paroître
Que les raisonnement cornus
De tout tems sont les attributs
De la foiblesse de votre être.
Car tous les dits & les redits
De ces vieux Reveurs de jadis
Ne sont que contes d'Amadis,
Même dans nos Sectes dernieres
Les Descartes, les Gassendis,
Quoiqu'en différentes manieres
Et plus heureux, & plus hardis
A foiuiller les causes premieres,
N'ont jamais traité ces matieres,
Que comme de vrais étourdis.
Moi qui sai la fin de ceci,
Comme étant chose qui m'importe,
Pour vous, mon amour est si forte,
Qu'après en avoir éclairci
Votre esprit de si bonne sorte,
Qu'il n'en soit jamais en souci,

*Je veux que la docte cohorte
Vous en donne le grand-merci.*

Il nous prit alors tous deux par la main, & nous fit asseoir sur le gazon à ses côtez. Nous nous regardions assez souvent sans rien dire, fort étonnez de nous voir en conversation avec un Fleuve ; mais tout d'un coup

*Il se moucha, cracha, toussa,
Puis en ces mots il commença.
Lorsque l'onde en partage échet
Au frere du grand Dieu qui tonne,
L'avenement à la Couronne
De ce nouveau Monarque fut
Publié par tout, & salut
Que chaque Dieu fleuve en personne
Allât lui porter son tribut.
Alors madame la Garonne
Entre tous les autres parut,
Mais si brusque & si fanfaronne,
Que sa démarche lui déplût,
Et le puissant Dieu resolut
De châtier cette Gasconne
Par quelque signalé rebut.
De fait, il en fit peu de cas
Quand elle lui vint rendre hommage
Il se refroigna le visage,
Et la traitta de haut en bas
Mais elle au lieu de l'appaiser
Aiant pris soin d'appriivoiser
Avec la puissance Dordogne
Mille autres Fleuves de Gascogne,
Sembla le vouloir offencer.
Lui d'une orgueilleuse maniere,*

Comme il a l'humeur fort altiere
Amerement s'en courrouça,
Et d'une mine froide & fiere
Deux fois si loin la repoussa,
Que cette insolente Riviere
Toutes les deux fois rebroussa
Plus de six heures en arriere.
Bien qu'au vrai cette temeraire
Se fût attiré sur les bras
Un peu follement cette affaire;
Les grands Fleuves ne crurent pas
De voir dans un tel embarras
Se separer de leur confrere
Nil'abandonner. Au contraire
Ils un murmurerent tout bas,
Accusant le Roi trop severe;
Mais lui branlant ses cheveux blancs
Tous dégoutans de l'onde amere,
Taisez-vous, dit-il, insolens
Ou vous saurez en peu de tems
Ce que peut Neptune en colere.
Sur le champ au lieu de se taire
Plus haut encore on murmura.
Le Dieu lors en furie entra;
Son trident par trois fois serra
Et trois fois par le Styx jura.
Quoi donc ici l'on oséra
Dire tout haut ce qu'on voudra?
Chaque petit Dieu glosera
Sur ce que Neptune fera?
Per Dio questo non farà.
Chacun d'eux s'en repentira
Et pareil traitement aura:
Car deux fois par jour on verra
Qu'à sa source on retournera,

*Et deux fois mon courroux fuira.
 Mais plus loîn que pas un ira
 Celui qui pour son malheur a
 Causé tout ce desordre la,
 Et cet exemple durera
 Tant que Neptune regnera.
 A ce Dieu du moite élément
 Tous ces rebelles se soumirent,
 Et quoiqu'en grondant obéirent
 Par force à ce commandement.
 Voilà ce qu'on n'a jamais sçu,
 Et ce que tout le monde admire
 Aussi avions-nous résolu
 Pour nôtre honneur de n'en rien dire;
 Mais aujourd'hui vous m'avez plû
 Si fort, que je n'ai jamais pû
 M'empêcher de vous en instruire.*

Il n'eut pas achevé ces mots, qu'il
 s'écoula d'entre nous-deux; mais si vi-
 ste qu'il étoit à plus de vingt pas, avant
 que nous nous en fussions apperçus.
 Nous le suivîmes le plus legerement
 que nous pûmes; & voïant qu'il étoit
 impossible de l'attraper, nous lui criâ-
 mes plusieurs fois,

*Hé! Monsieur le Fleuve, arrêtez:
 Ne vous en allez pas si vîte.
 Hé de grace, un mot écoutez;
 Mais il se remit dans son gîte.*

Et rentra dans ces mêmes roseaux,
 d'où nous l'avions vû sortir. Nous al-
 lâmes en vain jusqu'à cet endroit. Car
 le

le bon homme étoit déjà tout fondu en eau , quand nous arrivâmes , & sa voix n'étoit plus ,

Qu'un murmure agreable & doux :

Mais cet agreable murmure

N'est entendu que des cailloux.

Il ne le put être de nous ,

Et même sans vous faire injure ,

Il ne l'eût pas été de vous.

Après l'avoir plusieurs fois appelé inutilement , la nuit nous obligea de retourner à nôtre logis , où nous fîmes mille reflexions sur cette aventure. Nôtre esprit n'étoit pas tout-à-fait content de cet éclaircissement , & nous ne pouvions concevoir pourquoi dans une sédition , où tous les Fleuves avoient trempé , il n'y en avoit eu qu'une partie de châtiez. Nous revinmes plusieurs fois en ce même lieu , tant que nous demeurâmes à Encoffe pour y conjurer cet honnête Fleuve de nous vouloir donner là-dessus un quart d'heure de conversation. Mais il ne parut plus , & nos eaux étant prises , le tems vint enfin de s'en aller. Un carosse que Monsieur le Senéchal d'Armagnac avoit envoyé , nous mena bien à nôtre aise chez lui à Castille , où nous fumes reçus avec tant de joie , qu'il étoit aisé de

juger que nos visages n'étoient point desagreables au Maître de la maison.

*C'est chez cet illustre Fontrailles ,
Où les tourtes , les ortolans ,
Les perdrix rouges , & les cailles ,
Et mille autres vols succulens
Nous firent horreur des mangeailles
Dont Carbon , & tant de canailles
Vous affrontent depuis vingt ans .*

Vous autres Casaniers qui ne connoissez que la vallée de misere , & vos Rotisseurs de Paris , vous ne savez ce que c'est que la bonne chere. Si vous vous y connoissiez , & que vous l'aimassiez comme vous le dites , vous iriez chez Fontrailles , vous gorger de mets excellens. Vous y serez assurement bien reçûs , & vous le trouverez toujours le même. Il ne s'embarasse plus des affaires du monde ; & il ne se divertit qu'à faire achever sa maison qui sera parfaitement belle. Les honnêtes gens de sa Province en savent bien le chemin , mais les autres ne l'ont jamais pû trouver. Après nous y être empifrez quatre jours avec Monsieur le Président de Marmiesse , nous allâmes tous ensemble à Toulouse , descendre chez Monsieur l'Abbé de Beauregard , qui nous attendoit , & qui nous donna de
ces

ces repas qu'on ne peut faire qu'à Toulouse. Le lendemain Monsieur de Marmiesse nous voulut faire voir dans un diner jusqu'où peut aller la splendeur & la magnificence, ou plutôt avec sa permission, la profusion & la prodigalité : c'est ici qu'il faut redoubler nos efforts pour vous en faire une description magnifique.

*Toi qui présides aux repas ,
O Muse ! sois-nous favorable ,
Décris-nous un peu tous les plats ,
Qui parurent sur cette table.
Pour nôtre honneur , & pour ta gloire
Fais qu' aucun de tous ces grands mets ,
Ne s'échappe à nôtre memoire :
Et fais qu'on en parle à jamais :
Mais comme nôtre esprit s'abuse ,
De s'imaginer qu'aux festins
Puisse présider une Muse ,
Et qu'elle se connoisse en vins ;
Non non , les doctes Demoiselles
N'eurent jamais un bon morceau ,
Et ces vieilles sempiternelles
Ne burent jamais que de l'eau.*

Ainsi ne sachant à qui pour cela nous adresser , il faut nous contenter de vous dire , qu'on ne vit rien de si splendide , & nous eussions crû Toulouse , ce lieu si renommé pour la bonne chere , épuisé pour jamais de toute sorte de gibier , si l'un de vos amis & des nôtres , ne nous

eût encore le lendemain dans un diné,
fait admirer cette Ville comme un pro-
dige pour la qualité des belles choses
qu'elle fournit. Vous devinerez aisé-
ment le nom de ce genereux Ami, quand
nous vous dirons

*Que c'est l'un de ces beaux esprits ,
Dont Toulouse fut l'origine.*

*C'est le seul Gascon qui n'a pris
Nil' air , ni l'accent du Pais :*

Et l'on jugeroit à sa mine ,

Qu'il n'a jamais quitté Paris.

C'est l'agréable Monsieur d'Osne-
ville, dont l'air & l'esprit n'ont rien
que d'un homme, qui n'auroit de sa vie
bougé de la Cour.

Vous saurez qu'il est marié

Environ depuis une année ,

Et qu'il est tout-à-fait lié

Du sacré lien d'Hyménée ;

Lié tout à-fait , c'est-à-dire ,

Qu'il est lié tout-à-fait bien ,

Qu'il ne lui manque du tout rien ,

Et qu'il a tout ce qu'il desire

L'Epouse est bien apparentée ,

Et bien apparenté l'Epoux ,

Elle est jeune , riche , espritée ,

Et lui jeune , riche , esprit doux.

Avec lui, & dans son carrosse nous
quittâmes Toulouse pour aller à
Groüille, où Monsieur le Comte
d'Aubijoux nous reçût fort civilement.

Nous

Nous le trouvâmes dans un petit palais, qu'il a fait bâtir au milieu de ses jardins entre des fontaines & des bois ; & qui n'est composé que de trois chambres, mais bien peintes, & tout à fait ajustées. Il a destiné ce lieu pour se retirer en particulier avec deux, ou trois de ses amis ; ou quand il est seul, pour s'entretenir avec ses livres :

Malgré l'injustice des Cours

Dans cet agreable hermitage,

Il coule doucement ses jours ;

Et vit en veritable Sage.

De vous dire qu'il tenoit une fort bonne table, & fort bien servie, ce ne seroit vous apprendre rien de nouveau. Mais peut être serez-vous surpris de savoir que faisant si grand' chere, il ne vivoit que d'une croûte de pain par jour ; aussi son visage étoit-il d'un homme mourant. Bien que son parc fût tres grand, & qu'il eût mille endroits, tous plus beaux les uns que les autres pour se promener, nous passions les journées entieres dans une petite Isle plantée, & tenuë aussi propre qu'un jardin, dans laquelle on trouve comme par miracle une fontaine, qui jaillit & va mouïller le haut d'un berceau de grand cypres, qui l'environnent.

*Sous ce berceau qu'Amour, exprès
 Fit pour toucher quelque Inhumaine,
 L'un de nous deux un jour au frais,
 Assis près de cette fontaine,
 Le cœur percé de mille traits
 D'une main qu'il portoit à peine,
 Grava ces vers sur un cyprès.
 Hélas! que l'on seroit heureux
 Dans ce beau lieu digne d'envie,
 Si toujours aimé de Sylvie,
 On pouvoit toujours amoureux
 Avec elle passer la vie!*

Vous connoistrez par là que dans nôtre voïage, nous ne songions pas sans cesse à faire bonne-chere : & que nous avions quelquefois des momens assez tendres. Au reste quoi que *Gronille* ait tant de charmes, Monsieur d'*Aubijoux* ne nous put tenir que trois jours, après lesquels il nous donna son carosse pour aller à Castres prendre celui de Monsieur de Penautier, qui nous mena chez lui à Penautier, à une lieuë de Carcassonne. Vos santez y furent buës mille fois avec le cher ami *Balzant*, qui ne nous quitta pas un moment. La Comedie fut aussi un de nos divertissemens, assez grand, parce que la troupe n'étoit pas mauvaise; & qu'on y voïoit toutes les Dames de Carcassonne. Quand nous en partimes, Mon-

fieur

sieur de Penautier qui sans doute est l'un des plus honnêtes hommes du monde , voulut absolument que nous prissions encore son carosse pour aller à Narbonne , quoiqu'il y eût une grande journée. Le tems étoit si beau , que le lendemain sur nos chevaux frais , & qui suivoient en main depuis Encoffe , nous esperions aller coucher près de Montpellier ; mais par malheur ,

*Dans cette vilaine Narbonne
Toûjours il pleut , toûjours il tonne ;
Ainsi toute la nuit il plut ,
Et tant d'eau cette nuit il chut ,
Que la campagne submergée
Tint deux jours la Ville assiegée.*

Que cela ne vous surprenne point , quand il pleut six heures en cette Ville , comme c'est toûjours par orage , & qu'elle est située dans un fond tout environné de montagnes , durant peu de jours les eaux se ramassèrent en si grande abondance , qu'il fut impossible d'en sortir sans courir risque de se noyer. Nous le voulûmes pourtant hasarder ; mais l'accident d'un Laquais emporté , & qui sans doute étoit perdu , si son cheval ne l'eût sauvé à la nage , nous fit rentrer bien vîte pour attendre que les passages fussent libres.

Des

Des Messieurs qui se promenoient dans la grande place , & qui nous parurent être des Principaux du Pays , ayant appris nôtre aventure , crurent qu'il étoit de leur honneur de ne nous laisser pas ennuyer. Ils nous voulurent faire voir les raretez de leur Ville. Ils nous menerent d'abord dans l'Eglise Cathédrale , qu'ils croyoient un chef-d'œuvre pour la hauteur de ses voutes ; mais nous ne pouvons bien dire

*Sil'Architecte qui la fit ,
La fit ronde , ovale , ou quarrée ;
Et moins encore s'ill'a bâtit
Haute , basse , large , ou serrée.
Car arrivez en ce saint Lieu ,
Nous n'ûmes jamais d'autre envie
Que de faire des vœux à Dieu ,
De ne le voir de nôtre vie.
Ce qu'on y montre aussi de rare ,
Est un vieux , & sombre Tableau ,
Ou l'on voit sortir un Lazare
A demi mort , de son tombeau.
Mais le Peintre l'a si bien fait ,
Sec , pâle , hideux , noir , effroïable ,
Qu'il ressemble moins le portrait
Du bon Lazare que du diable.*

Ces Messieurs ne furent pas contens de voir ces deux merveilles , ils eurent encore la bonté pour nous regaler tout-à-fait de nous présenter à deux ou trois de leurs Demoiselles , qui

tom-

tomboient de la verole. Voilà tous les divertissemens que nous eûmes à Narbonne. Voyez parlà si deux jours que nous y demeurâmes, se passerent agreablement. Toi qui nous as si bien divertis ,

*Digne objet de nôtre courroux
Vieille Ville toute de fange ,
Qui n'es que ruisseaux , & qu'égouts
Pourrois-tu prétendre de nous ,
Le moindre vers à ta loiiange ?
Va , tu n'es qu'un quartier d'hyver
De quinze , ou vingt malheureux Drilles ;
Où l'on peut à peine trouver
Deux ou trois misérables Filles
Aussi mal saines que ton air :
Va , tu n'eus jamais rien de beau .
Rien qui merite qu'on le prise .
Bien peu de chose est ton Tableau ,
Et bien moins que rien ton Eglise.*

L'apostrophe est un peu violente , ou l'imprécation un peu forte : mais nous passâmes dans cette étrange demeure deux journées avec tant de chagrin , qu'elle en est quitte à bon marché. Enfin les eaux s'écoulerent , & nos chevaux n'en n'ayant plus que jusqu'aux fangles , il nous fut permis de partir , après avoir marché trois ou quatre lieues dans des plaines toutes noyées ; & passé sur de méchantes plan-

planches , un Torrent qui s'étoit fait de l'égoût des eaux , & qui étoit large comme une Riviere.

Beziers , cette Ville si propre , & si bien située , nous fit voir un pays aussi beau que celui que nous quitions , étoit vilain. Le lendemain ayant traversé les Landes de saint-Hubens , & goûté les bons muscats de Loubain , nous vîmes *Montpellier* se présenter à nous , environné de ces plantades , & de ces blanquettes que vous connoissez. Nous y abordâmes à travers mille boules de mail. Car on jouë-là le long des chemins à la chicane. Dans la grande rue des Parfumeurs , par où l'on entre d'abord , on croit être dans la boutique de *Martial* , & cependant ,

*Bien que de cette belle Ville
Viennent les meilleures senteurs.
Son terroir en muscats fertile
Ne lui produit jamais de fleurs.*

Cette rue si parfumée conduit dans une grande place , où sont les meilleures Hôtelleries ; mais nous fumes bientôt épouvantez .

*De rencontrer dans cette place ;
Un grand concours de Populace.
Chacun y nommoit d'Assouci ;
Il sera brûlé , Dieu merci ,*

Di-

Disoit une vieille Bagasse.

Dieu veuille qu'autant on en fasse

A tous ceux qui vivent ainsi.

La curiosité de savoir ce que c'étoit nous fit avancer. Tout le bas étoit plein de peuple , & les fenêtres étoient remplies de personnes de qualité. Nous y connûmes l'un des Principaux de la Ville qui nous fit entrer aussi-tôt au logis dans la chambre où il étoit ; nous apprîmes qu'effectivement on alloit brûler d'Assouci pour un crime qui étoit en abomination parmi les femmes. Dans cette même chambre nous trouvâmes un grand nombre de Dames qui , à ce qu'on nous dit , étoient les plus galantes , les plus qualifiées , & les plus spirituelles de la Ville. A leurs petites mignardises , à leur parler gras , & à leurs discours affectez , nous crûmes bien-tôt que c'étoit une assemblée de Précieuses de Montpellier. Mais quoiqu'elles fissent de nouveaux efforts , à cause de nous , elles ne paroissoient que des Précieuses de campagne , & n'imitoient que foiblement les nôtres de Paris. Elles se mirent exprés sur le chapitre des beaux esprits pour nous faire voir ce qu'elles valoient par le commerce qu'elles ont
avec

avec eux Il se commença donc une conversation assez plaisante :

*Les unes disoient que Ménage
Avoit l'air & l'esprit galant ;
Que Chapelain n'étoit pas sage ;
Que Costar n'étoit pas pedant.
Les autres croïoient Scudery
Un homme de fort bonne mine ,
Vaillant , riche , & toujours bien mis ,
Sa Sœur une Beauté divine ,
Et Pellisson un Adonis.*

Elles en nommerent encore une tres-grande quantité dont il ne nous souvient plus. Après avoir bien parlé de si beaux Esprits il fut question de juger de leurs Ouvrages. Dans l'*Alaric* , & dans le *Moïse* , on ne loua que le jugement , & la conduite ; & dans la *Pucelle* , rien du tout. Dans *Sarasin* on n'estima que la Lettre de Monsieur *Ménage* , & la Préface de Monsieur *Pellisson* fut traitée de ridicule. *Voiture* même passa pour grossier. A l'égard des Romans , *Cassandre* fut estimé pour la délicatesse de la conversation ; *Cyrus* , & *Clelie* pour la beauté de l'expression , & la grandeur des événemens. Mille autres choses se débitèrent encore plus surprenantes que tout cela. Puis insensiblement la conversation tomba sur d'*Assouci* ,

par-

parce qu'il leur sembla , que l'heure de l'exécution approchoit. Une de ces Dames prit la parole , & s'adressant à celle qui nous avoit paru la principale , & la maîtresse Précieuse ,

*Ma-bonne , est-ce celui qu'on dit
Avoir autrefois tant écrit ,
Mêmes composé quelque chose ,
En vers sur la Metamorphose ?
Il faut donc qu'il soit Bel-Esprit ?
Aussi l'est-il , & l'un des vrais ,
Reprit l'autre , & des premiers faits.
Ses Lettres lui furent scellées ;
Dés leurs premières assemblées.
J'ai la liste de ces Messieurs ,
Son nom est en tête des leurs.
Puis d'une mine sérieuse ,
Avec certain air affecté
Pendant sa tête de côté ,
Et de ce ton de Précieuse
Lui dit , Ma chere , en verité
C'est dommage que dans Paris
Ces Messieurs de l'.....
Tous ces Messieurs les beaux Esprits
Soient sujets à cette infamie.*

L'envie de rire nous prit si furieusement , qu'il nous falut quitter la chambre & le logis pour en aller éclater à nôtre aise dans l'Hôtellerie. Nous eûmes toutes les peines du monde à passer dans les ruës à cause de l'affluence du peuple.

Là

*Là d'hommes l'on voïoit fort peu :
Cent mille femmes animées ,
Toutes de colere enflamées
Accouroient à foule en ce lieu
Avec des torches allumées.*

Elles écumoient toutes de rage, & jamais on n'a rien vû de si terrible. Les unes disoient que c'étoit trop peu de le bruler ; les autres qu'il falloit l'écorcher auparavant ; & toutesque si la Justice le leur vouloit livrer, elles inventeroient de nouveaux supplices pour le tourmenter. Enfin

*On auroit dit à voir ainsi
Ces Bacchantes échevelées ,
Qu'au moins ce Monsieur d'Assouci
Les avoit toutes violées.*

Cependant il ne leur avoit jamais rien fait. Nous regagnâmes avec bien de la peine nôtre logis, où nous apprîmes, en arrivant qu'un homme de qualité avoit fait sauver le malheureux ; & quelque tems après, on nous vint dire que toute la ville étoit en rumeur ; Que les femmes y faisoient une sédition, & qu'elles avoient déjà déchiré deux ou trois personnes pour être seulement soupçonnées de connoître d'Assoucy. Cela nous donna une tres-grande fraïeur.

Et de peur d'être pris aussi,

*Pour amis du Sieur d'Assouci,
Ce fut à nous de faire gille.
Nous fâmes donc assez prudens
Pour quitter d'adord cette Ville,
Et cela fut d'assez bonsens.*

Nous nous sauvons vîte comme des criminels par une porte écartée, & prenons le chemin de Meliarque, espérant de pouvoir arriver avant la nuit à demi lieuë de Montpelier. Nous rencontrâmes nôtre d'Assoucy avec un page assez joli qui le suivoit. Il nous conta en deux mots toutes ses disgrâces; Aussi n'avions nous pas le loisir d'écouter un long discours, ni de le faire. Chacun s'en alla donc de son côté, lui fort vite quoi qu'à pié, & nous assez doucement, à cause que nos chevaux étoient fatiguez. Nous arrivâmes avant la nuit chez Monsieur de Cuiffon, qui pensa mourir de rire de nôtre aventure. Il prit le soin par sa bonne chere, & par ses bons lits de nous faire bientôt oublier ces fatigues; nous ne pûmes, étant si proche de Nismes, refuser à nôtre curiosité de nous détourner pour aller voir

*Ces grands, & fameux bâtimens
Du pont de Gard & des Arènes,
Qui nous restent pour monumens
Des magnificences romaines.*

*Ils sont plus entiers & plus sains ,
 Que tant d'autres restes si rares ,
 Echappez aux brutales mains
 De ce déluge des Barbares ;
 Qui furent les fleaux des Humains.*

Fort satisfaits du Languedoc , nous
 primes assez vite la route de Provence
 par cette grande prairie de Beaucaire ,
 si celebre pour sa Foire ; & le même
 jour nous vîmes de bonne heure ,

*Paroître sur les bords du Rhône
 Ces murs pleins d'illustres Bourgeois ,
 Glorieux d'avoir autrefois
 Eu chez eux , la Cour & le Trône
 De trois ou quatre puissans Rois.*

On y aborde par
*L'heureuse & fertile plaine
 Qui doit son nom à la vertu
 Du grand & fameux Capitaine ,
 Par qui le fier Danois battu
 Reconnut la grandeur romaine.*

Nous vîmes ; pour parler un peu
 moins poëtiquement , cette belle &
 celebre Ville d'Arles , qui par son pont
 de batteaux nous fit passer de Langue-
 doc en Provence. C'est assurément y
 entrer par la plus belle porte. La situa-
 tion admirable de ce lieu y a presque
 attiré toute la noblesse du pais : & les
 Dames y sont propres , jolies & galan-
 tes : mais si couvertes de mouches ,
 qu'elles en paroissent un peu trop co-
 quet-

quettes. Nous les vîmes toutes au Cours, où elles faisoient fort bien leurs devoirs avec quantité de Messieurs assez lestes. Elles nous donnerent lieu de les accoster, & sans vanité nous pouvons dire qu'en deux heures de conversation, nous avançâmes assez nos affaires, & que nous fîmes peut-être quelques jaloux. Le soir on nous pria d'une assemblée où l'on nous traita plus favorablement encore : mais avec tout cela, ces Belles ne purent obtenir de nous qu'une nuit, & le lendemain nous en partîmes & traversâmes avec bien de la peine

*La vaste & pierreuse campagne
Couverte encor de ces cailloux,
Qu'un Prince revenant d'Espagne,
Y fit pleuvoir dans son courroux.*

C'est une grande plaine toute couverte de cailloux jusqu'à la petite Ville de Salon, qui n'a point d'autre rareté, que le Tombeau de *Nostradamus*. Nous y couchâmes, mais nous n'y dormîmes pas un moment, à cause des hauts cris d'une Comedienne qui s'avisa d'accoucher cette nuit là, proche de nôtre chambre, de deux petits Comediens. Un tel vacarme nous fit monter à cheval de bon matin : & cet-

te diligence servit à nous faire considérer plus à nôtre aise, en arrivant, cette multitude de maisons qui s'appellent *Basdides*, dont toute la campagne voisine est couverte. Le grand nombre en est plus surprenant que la beauté; car elles sont toutes fort petites, & fort vilaines. Vous avez tant ouï parler de Marseille, que de vous en entretenir presentement, ce seroit vous repeter les mêmes choses, & peut-être vous ennuer :

*Tout le monde sait que Marseille
Est riche, illustre & sans pareille
Pour son Terroir, & pour son port;
Mais il vous faut parler du Fort,
Qui sans doute est une merveille :
C'est nôtre Dame de la Garde,
Gouvernement commode & beau,
Auquel suffit pour toute garde,
Un Suisse avec sa halebarde,
Peint sur la porte du Château.*

Ce Fort est sur le sommet d'un rocher, presque inaccessible, & si haut élevé, que s'il commandoit à tout ce qu'il voit au dessous de lui, la plûpart du monde ne vivroit que sous son bon plaisir.

*Aussi voïens-nous que les Rois
En connoissant bien l'importance,
Pour le confier, ont fait choix*

Tou-

*Toujours de gens de consequence,
De gens pour qui dans les alarmes,
Le danger auroit eu des charmes,
De gens prêts à tout bazarder,
Qu'on eut vû long-tems commander,
Et dont le poil poudreux eut blanchi sous les
armes.*

Une description magnifique qu'on fit autrefois de cette place, nous donna la curiosité de l'aller voir. Nous grimpâmes plus d'une heure avant que d'arriver au haut de cette montagne, où l'on est bien surpris de ne trouver qu'une méchante mazure, toute tremblante, & prête à tomber au premier vent. Nous frappâmes à la porte, mais doucement de crainte de la jeter par terre, & après avoir heurté long-tems sans entendre mêmes un chien aboïer sur la Tour :

*Des gens qui travailloient-là proche
Nous dirent, Messieurs, là dedans
On n'entre plus depuis long-tems :
Le Gouverneur de cette roche
Retournant en Cour par le coëbe
A depuis environ quinze ans
Emporté la clef dans sa poche.*

La naïveté de ces bonnes gens nous fit bien rire, sur-tout, quand ils nous firent remarquer un écriteau que nous lûmes avec assez de peine ; car le tems l'avoit presque effacé.

*Portion de Gouvernement
A loüer tout presentement,
Plus bas en petit caractere,
Il faut s'adresser à Paris,
Ou chez Cornart le Secretaire,
Ou chez Courbé, l'homme d'affaire
De tous Messieurs les beaux Esprits.*

Dans la créance , après cela , de n'avoir plus rien de rare à voir en ce pays , nous le quittâmes sur le champ , & même avec empressement pour aller goûter des muscats de la Ciutat. . Nous n'y arrivâmes toutefois que fort tard , à cause que les chemins sont rudes , & que passant par Cassis , il est bien difficile de ne s'y point arrêter à boire. Vous n'êtes pas assurément curieux de savoir

*Que les Marchands & les Nochers
Rendent ce lieu considerable ;
Mais pour le muscat adorable ,
Qu'un Soleil proche & favorable
Confit dans de brûlans rochers ,
Fut du meilleur sur nôtre table.*

Les grandes affaires que nous avions en cet endroit , furent achevées aussitôt que nous en eûmes acheté le meilleur vin. Ainsi le lendemain sur le midi nous nous acheminâmes vers Toulon. Cette Ville est dans une situation admirable exposée au midi , & cou-

ver

verté au Septentrion par des montagnes qui sont élevées jusqu'aux nûes, & qui rendent son port tres - grand & tres-fûr. Nous y trouvâmes Monsieur le Chevalier Paul, qui par sa Charge, par son merite & par sa dépense, est le premier & le plus considerable du Pais.

*C'est ce Paul dont l'experience
Gourmande la mer & le vent,
Dont le bonheur & la vaillance
Rendent formidable la France
A tous les peuples du Levant.*

Il nous regala dans sa Cassine, propre, & si bien tenduë, qu'elle nous sembla un petit Palais enchanté. Nous n'avions trouvé jusques-là que des oliviers de médiocre grandeur, lorsque la curiosité d'en voir de gros comme des chênes nous fit aller jusques à Hieres. Que ce lieu nous plut ! Qu'il est charmant ! & quel séjour seroit-ce que Paris dans un tel climat !

*Que c'est avec plaisir qu'aux mois
Si fâcheux en France & si froids
On est contraint de chercher l'ombre
Des Orangers, qu'en mille endroits,
On y voit sans rans & sans nombre
Former des forêts & des bois !
Là jamais les plus grands hyvers
N'ont pû leur déclarer la guerre.
Cet heureux coin del'Univers
Est a toujours beaux, toujours verds,*

Toujours fleuris en pleine terre.

Que ces Orangers nous donnerent de mépris pour les nôtres , dont les mieux gardez ne doivent pas être , en comparaison , appelez des Orangers :

*Car ces petits nains contrefaits ,
Toujours tapis entre deux ais ,
Et contrainsts sous des casemates ,
Ne sont , à bien parler , que vrais
Et misérables culs de jattes.*

Nous ne pouvions terminer nôtre voiage par un lieu qui nous laissât une idée plus agréable : aussi dès le moment ne songeâmes-nous plus qu'à retourner à Paris. Nôtre devotion nous fit pour-tant détourner un peu pour aller à la sainte Beaume. C'est un lieu presque inaccessible , & que l'on ne peut voir sans effroi. C'est un autre au milieu d'un rocher , escarpé de plus de quatre-vingt toises de haut , fait assurément par miracle , car il est tres-aisé de voir que les hommes

*N'y peuvent avoir travaillé ,
Et l'on croit avec apparence
Que les Saints Esprits ont taillé
Ce Roc , qu'avec tant de constance ,
La Sainte a si long-tems mouillé
Des larmes de sa penitence.
Mais si d'une adresse admirable
L'Ange a taillé ce roc divin ,
Le Demon cauteleux & fin*

En

*En a fait l'abord effroïable ,
Sachant bien , que le Pelerin
Se donneroit cent fois au diable
Et se damneroit en chemin.*

Nous y montâmes cependant , avec beaucoup de peine par une horrible pluie ; mais par la grace de Dieu sans murmurer. Dès que nous y fûmes arrivés , il nous prit une extrême impatience d'en partir. Nous examinâmes donc assez brusquement la bizarrerie de cette demeure , & en un moment les Religieux qu'on y trouve , nous instruisirent de leur Ordre , de leur coutume , & de leur maniere de traiter les Passans. Car ce sont les Religieux qui les reçoivent , & qui tiennent hôtellerie.

*L'on n'y mangé jamais de chair :
L'on n'y donne que du pain d'orge ,
Et des œufs qu'on y vend bien cher.*

*Ces Moines hideux ont de l'air
Des gens qui sortent d'une forge.
Enfin ce lieu semble un enfer ,
Ou pour le moins un coupe-gorge.
L'on ne peut être sans horreur
Dans cette effroïable demeure ,
Et la faim , la soif & la peur
Nous en firent sortir sur l'heure.*

Encore qu'il fût presque nuit , & qu'il fût le plus vilain tems du monde ,

nous aimâmes mieux hazarder de nous perdre dans les montagnes, que de demeurer à la Sainte Beaume. Les Reliques qui sont à Saint Maximin nous portèrent bonheur, & nous firent arriver avec l'aide d'un guide sans être égarez : mais non pas sans être mouillés. Aussi le lendemain, la matinée s'étant passée toute entière en devotion, c'est-à-dire à faire toucher des Chapelets par quantité de Corps Saints, & à mettre d'assez grosses pieces dans tout les troncs, nous allâmes nous enivrer d'excellente blanquette, & de là coucher à Aix. C'est une Capitale sans Riviere, & dont tous les dehors sont fort desagreables. Mais en recompense, elle est belle & assez bien bâtie, & de bonne chere. Orgon fut ensuite notre couchée lieu celebre pour tous les bons vins ; & le jour d'après, Avignon nous fit admirer la beauté de ses murailles. Madame de Castellane y étoit. Nous lui rendîmes visite le même jour ; & nous la trouvâmes chez elle en bonne compagnie. Avignon nous avoit paru si beau, que nous voulumes y demeurer deux jours pour l'examiner plus à loisir. Un soir que nous prenions le
frais

frais sur le bord du Rhône par un beau clair de Lune, nous rencontrâmes un homme qui se promenoit, qui nous sembloit avoir de l'air du Sieur d'Assoucy. Son manteau qu'il portoit sur le nez, empêchoit qu'on ne le pût voir au visage. Nous prîmes dans cette incertitude, la liberté de l'accolter, & de lui demander :

*Est-ce vous Monsieur d'Assoucy ?
Où, c'est moi, Messieurs me voici,
N'ayant plus pour tout équipage,
Que mes vers, mon lut & mon page.
Vous me voyez sur le pavé
En desordre, malpropre & sale.
Aussi je me suis esquivé,
Sans emporter paquet, ni malle,
Mais enfin me voilà sauvé,
Car je suis en Terre Papale.*

Il avoit effectivement avec lui le même Page que nous lui avions vû, lorsqu'il se sauva de Montpellier, & que l'obscurité nous avoit empêché de discerner. Il nous prit envie de savoir au vrai ce que c'étoit que ce petit garçon, & quelle belle qualité l'obligeoit à le mener avec lui. Nous le questionnâmes donc assez malicieusement, lui disant,

*Ce petit Garçon, qui vous suit,
Et qui derrière vous se glisse,*

*Que fait-il , en quel exercice ,
En quel art l'avez-vous instruit ?
Il fait tout , dit-il , s'il vous duit ,
Il est bien à vôtre service.*

Alors nous remerciâmes le Sieur d'Assoucy fort civilement , à peu près comme vous auriez pû fairer , & nous ne lui repondîmes autre chose :

*Qu'adieu , bon soir & bonne nuit ;
De vôtre Page qui vous suit ,
Et de tout ce qu'il sait aussi ,
Grand-merci , Monsieur d'Assoucy.
D'une telle offre de service ,
Monsieur d'Assoucy , grand-merci.*

Nôtre Lettre finira par un bel endroit , quoiqu'elle soit écrite de Lyon. Ce n'est pas que nous n'aïons encore à vous mander quelque chose des beautez du Pont-Saint-Esprit , des bons vins de Coindrieux , & de Côte-rotie; Mais nous sommes si las d'écrire , que la plume nous tombe des mains. Outre cela nous voulons avoir de quoi vous entretenir lorsque nous aurons le plaisir de vous revoir, Cependant ,

*Si nous allions tout vous déduire ,
Nous n'aurions plus rien à vous dire ;
Et vous saurez qu'il est plus doux
De causer bûvant avec vous ,
Qu'en voïageant de vous écrire.
Adieu les deux Freres pouris
Aussi-bien que gens de la Ville ;*

Que.

*Que nous aimons plus que dix mille
Des plus aimables de Paris.*

D A T T E.

*De Lyon où l'on vous a dit ,
Que le Roi par un rude Edit
Avoit fait défenses expresses ,
• Expresses défenses à tous ,
De plus porter chausses suiffesses.
Cet Edit qui n'est rien pour nous ,
Vous réduit en grandes détresses ,
Grosses bedaines , grosses fesses ,
Car où diable vous mettrez-vous ?*

A D R E S S E.

*A Messieurs les âmez Broussins ,
Chacun enseignera la rue ,
Car leur demeure est plus connue
Au Marais , que les Capucins.*

A M O N S I E U R

L' A B B E' T U B E U F.

*Costar lui fait une petite Relation d'un
Lieu appelé-Ligare.*

IL est raisonnable , Monsieur , qu'à
mon tour je vous fasse réponse ; &
que je vous rende compte de ce que
vous desirez savoir. Ce Saint-Ligare
que vous n'avez point vû dans la Carte,
est à une demi lieuë de Niort , & à
une journée de Balzac. Je vous parle-
rois bien de Poitiers , ou de la Rochel-

le ; mais il me semble que les Villages dont les Illustres des siècles portent le nom, sont plus celebres, que les Ports de mets, & les Sieges des Evêques. A ce Saint-Ligaire les jours y sont plus longs que les vôtres, & il ne s'y en voit point sans Soleil. On m'a dit qu'il y pleuvoit quelquefois : mais je pourrois en douter, si je voulois ; & jusqu'ci je n'y ai vû que de la rosée. Dans le mois de Decembre où nous entrons, le tems y est si doux, qu'en'appercevant de mes fenêtrés qu'un bois de chênes verds d'un côté, & de l'autre une grande prairie, je ne voi, ni ne sens l'hyver : & mêmes hors de la maison, si les arbres avoient des feüilles, je croirois que l'Eté dureroit encore. Pour les personnes qui habitent un si aimable Pais, je me contenterai de vous dire, que c'est comme par tous les endroits de la Terre : il s'y trouve des sots qui sont bons, & des méchans qui ne sont pas sots ; des rieurs & des ridicules ; quelques Beaux-Esprits, & ce que vousestimerez peut-être le plus, quelques beaux Vilages. Enfin, Monsieur, j'y vivrois avec beaucoup de satisfaction, si je pouvois ne songer pas que

que je suis à cent lieuës de vous : & qu'il n'y a point d'aparence que je retourne si-tôt à Paris. Ce qui me console , c'est l'esperance de recevoir souvent de vos Lettres. Si elles sont toutes comme la premiere , aussi obligantes & aussi jolies , je serai touÿours avec une ardente & fidele passion , ce que je suis ,

Vôtre tres-humble & tres-obéissant Serviteur....

A MADAME **.

*Le Chevalier d'Her ** lui raconte de quelle sorte s'est rompu le dessein de représenter une Mascarade.*

C'Est sans doute à Mademoiselle de ** que nous avons l'obligation des plus grands plaisirs , que nous aïons eus ce Carnaval. Vous en conviendrez , Madame , quand je vous aurai fait une petite Relation de ce qui se passa le Mardy gras. Nous avons imaginé une assez jolie Mascarade. Nôtre dessein étoit de représenter les *Amadis* , & Mademoiselle vôtre fille avoit obtenu de Madame sa Tante , qu'elle masqueroit aussi-bien que nous.

M 7.

Nous

Nous nous fîmes un vrai plaisir de la seule idée d'être habillez comme ces vieux Fous qui couroient les champs pour reparer les torts , & comme ces Demoiselles scrupuleuses qui montoient en croupe derriere eux , & les suivoient dans leurs aventures. Nous consultâmes toutes les Tapisseries anciennes pour prendre les vrais habits de ce siecle-là , & durant dix ou douze jours , il ne fut parlé d'autre chose parmi nous. Aujourd'hui l'un ajoûtoit la figure d'un Heaume , demain l'autre reformoit un Vertugadin. Jamais rien ne nous a plus divertis , que les soins que nous donnâmes à faire préparer nôtre équipage romanesque. Enfin le Mardi gras vint , ce jour que nous avions tant désiré pour nôtre Masquerade. Nous nous assemblâmes le soir chez Madame ** pour nous habiller. Je pris le harnois de Paladin avec Messieurs de..... qui étoient aussi destinés à être Chevaliers errans. Mademoiselle de ** ne nous a jamais paru si belle , que quand elle fut habillée en Oriane. C'est , à n'en point mentir , une beauté de tous les siecles. Elle étoit charmante avec la parure de sa

Tris.

Tris-ayeule. Nous nous préparions à partir, tous pleins de joie, & bien disposez à courir tous les bals de la Ville. Nous nous promettions mille plaisirs pour toute nôtre nuit. Sur cela, Mademoiselle de ** nous dit avec un air d'enjoûement, que je tâcherois à vous exprimer si vous ne le connoissiez pas : *Je vais vous paroître folle, & je le suis peut-être : mais si j'en suis crûe, nous nous deshabillerons tous, & au lieu d'aller au bal, nous nous irons coucher. J'ai déjà remarqué dans beaucoup de parties de cette nature, que toutes les fois qu'on s'est attendu à y avoir bien du plaisir, on n'y en a point en du tout ; & que quand le dessein en a été fort agreable, l'exécution ne l'a pas été.* Tout le monde condamna d'abord son avis ; mais quand on y eut donné un moment de reflexion, on trouva qu'elle disoit vrai : & aussi-tôt chacun jetta un piece de son équipage d'un côté, un autre d'une autre : enfin nous nous deshabillâmes avec un tel emportement de joie, causé par la bizarrerie de ce que nous faisons, qu'il eût été impossible qu'aucun bal nous eût autant réjoüis. Dieu fait
com.

combien nous plaissantâmes sur nôtre dépense perdue , & sur nôtre Chevalerie avortée. Ces folies nous menèrent si loin , que nous ne nous séparâmes qu'à cinq heures du matin ; c'est aussi tard que si nous eussions bien couru. Voila , Madame , ce que nous avons eu de plus agréable pendant nôtre Carnaval ; & nous avons résolu de donner désormais tous nos projets à renverser à Mademoiselle vôtre Fille.

A M A D E M O I S E L L E . * *

Montreüil lui raconte ce qui se passa au mariage de Louis XIV.

LE Mercredi vint-fixième de Mai , je partis à trois heures après midi pour aller encore une fois couchers à Saint-Sebastien. J'avois avec moi l'un de mes amis , qui parloit fort-bien Espagnol, Quand nous eûmes traversé Fontarabie , nous arrivâmes à un gros Bourg fermé de murailles , appelé *la Renterie*. Quelques unes des maisons furent ruinées par les guerres , lorsque nous assiégeâmes Fontarabie. On voit qu'elles étoient magnifiques , de belles pierres de taille , & les ruës pavées

com-

comme les beaux jeux de Paume de Paris. Mais , Mademoiselle , ce ne sont toujourns que de beaux restes, c'est une chose bien triste que cela. Songez à vous tandis que vous êtes jeune. Voila comme vous ferez dans trente ans ; & moi dans vingt. Nous trouvâmes à un carrefour de ce Bourg , un François qui nous fit un grand deshonneur. C'étoit un Tresorier de **. Il étoit si yvre , qu'ayant mis l'épée à la main sans sujet , il tomba de cheval , & fit assembler une troupe d'Espagnols autour de lui. C'est une chose si extraordinaire en Espagne de voir un homme s'enyvrer , que c'est à peu près comme si l'on voïoit en France un fils tuer son pere , ou une fille aussi aimable , aussi sage & aussi spirituelle que vous , coucher avec un grand garçon. Quiconque s'est enyvré un fois seulement , n'a jamais de Charge. Les Espagnols montrent bien en cela , qu'ils sont plus raisonnables que nous , puisqu'ils ne permettent pas qu'on perde la raison un seul moment sans perdre l'honneur. J'entens à force de boire : car à force d'aimer c'est autre chose. Deux Dames , dans deux diverses portes ,

tes , nous offrirent à boire si obligeamment , que nous ne pûmes nous en défendre. Il n'y avoit rien de propre que leurs verres en forme de tasse. La neige entouroit toutes les soucoupes. Leur boisson est aussi froide que leur cœur est chaud : & la plupart des femmes de ce pais-là ne sauroient vivre sans glace , & sans amour. Les Espagnols craignent le manque de glace , comme nous craignons celui de vin , & la sterilité de bled. Tel Moine qui résiste à l'austerité des jeûnes , des cilices & des hairres , ne sauroit supporter celle de boire chaud : & l'on nous montra deux jeunes Cavaliers , qui avoient quitté les Recollets de Burgos , parce que , dans l'année de leur Noviciat , la glacière avoit manqué.

Les Païsanes sont pour la plupart plus belles , plus propres & mieux habillées qu'en France. Leurs cheveux sont de deux façons ; les unes ont deux ou trois cordons nattes , & pendants sur les côtes & par derrière ; les autres pliez seulement en deux. Telle villageoise étoit si ajustée , d'une taille si belle , que si nous n'eussions
vû

vû que son corps & son visage , & qu'on nous eût caché ce qu'elle portoit sur sa tête , au lieu de deviner que c'étoit un panier nous aurions juré que c'étoit une couronne. Leur juppe de dessous est plus longue que celle de dessus , afin qu'on la voie ; tant il est vrai que l'orgueil de cette Nation s'étend mêmes jusqu'aux plus basses conditions. Pour les dents , elles les ont fort belles ; j'entends parmi les pauvres gens ; car les femmes & les filles de qualité , même les Bourgeoises les ont un peu gâtées , à cause de leur fard. On diroit qu'elles ne savent pas que les dents sont un bijou qui se doit nettoier : & je pense qu'elles s'imaginent qu'elles ne servent qu'à manger ; & qu'elles ne sont faites que pour être vûës & baisées. Je ne suis point de leur avis. Je ne suis jamais bien pris , si je ne le suis par les dents : & l'on ne me tient pas bien , si l'on ne me tient parlà. Presque tous les yeux sont noirs , brillans , amoureux , & dés-là fort beaux.

Les chemins y sont tous pavez où il faut , remplis de grosses fascines , & de troncs d'arbres coupez dans les endroits perilleux ; les fontaines revêtuës de pierres de taille & de mousse ; les ponts

y ont des garde-foux où il est besoin. Enfin tout y fait son devoir ; & cela me fait juger qu'une fille qui est passionnément aimée, aime aussi de la même sorte. Hélas ! Mademoiselle, ce n'est pas comme en France. Les lames d'épées sont toutes de même longueur : & un Fourbisseur seroit puni, s'il en avoit vendu une plus longue que l'autre. Cette loi devroit être par tout, on ne devroit attaquer les gens qu'avec armes égales. Le jour que je fus vaincu, vos yeux... Mais ne parlons plus de cela.

Le commencement de la nuit me prit à une lieue de Saint-Sebastien : Quand je vis le Soleil couché, je considérai de plus près les Pyrenées, les vallons, les bois de haute futaie, les fleurs, les herbes de senteur, les jasmins communs, les gânets d'Espagne doubles. Que tout cela m'auroit semblé beau sans la reflexion que je faisois de tems en tems sur votre absence !

Le Jeudi vingt-septième de Mai, jour de la Fête-Dieu, comme je n'étois revenu à Saint-Sebastien, qu'afin de voir l'extraordinaire ceremonie du jour, je m'en allai droit à la Paroisse. Pour arriver jusqu'au pied de l'Autel il y a quarante marches toutes couvertes de

de tapis de Turquie. Le Tabernacle est petit , & seulement de bois doré ; mais derriere il y a cent degrez fort étendus , qui s'élevent jusqu'à la voute , chargez d'un million de cierges , qui comme autant d'étoiles , éclairant ces degrez tout couverts de talc d'auripeau , & de chandeliers de vermeil-doré , font le plus magnifique & le plus éblouissant éclat , que les yeux puissent soutenir. Leurs cassolettes font d'un parfum au dessus des nôtres ; leur musique , leurs orgues , leurs luths , leurs claveffins , font de certains écos à voix perduës , qui s'en vont dans les airs , & qui sont assez agréables ; mais qui pourtant ne valent pas , ce me semble , ce que font nos Musiciens. Leur Musique de ruelle vaut encore moins.

Sur les dix heures le Roi d'Espagne arriva. On lui avoit dressé une maniere de tente quarrée , soutenue sur quatre pilliers. Le tapis de pied , le daïs , les rideaux , le fauteuil , tout cela de drap d'or. Il n'y a point de Prié-Dieu : & je n'en ai pas vû en Espagne. L'infante n'y vint point. Elle entend toujours la Messe chez elle , aussi-bien que la plupart des grandes Dames d'Espagne , qu'on

qu'on ne voit jamais, sinon de loin :
aux balcons & à la promenade. On
nous refusa même de voir dîner l'Infante.
Les Grands d'Espagne étoient derrière le pavillon du Roi ; & si-tôt qu'il
y fut entré seul, (quoique cela soit
plus large & plus long que deux lits)
on referma les rideaux, & on ne le vit
plus. Ces Grands, au nombre de cinq,
se mirent sur un banc ; ils y demeurèrent
assis, & se couvrirent aussi-bien
que le Roi à diverses reprises, pendant
la moitié du tems que dura la Messe ;
c'est-à-dire toutes les fois que l'Eveque
de Pampelune qui celebrait, mettoit
sa mitre. Cet Evêque n'est guères plus
gros par le corps que Monsieur Devaune :
mais par la tête il l'est deux fois
autant, & plus haut de demi-pied : l'on
ne trouve pas son pareil dans toute l'Espagne,
aussi est-il de la Franche-Comté. Il ne se
rencontre presque point d'Espagnol naturel
qui soit gros. Les Grands & autres d'Espagne
causent à la Messe comme l'on y cause en France :
mais un peu plus bas. Quelques-uns
avoient des habits de broderie ; mais fort
au dessous de ceux de nos Courtisans. Il est
vrai que quatre ou cinq
avoient

avoient des cordons de chapeau de diamans de vingt-cinq & trente mille écus. Pour la mine, j'en vis deux qui l'avoient si bonne, que toute fiere que vous êtes, c'est tout ce que vous pourriez faire, que de garder vôtre cœur devant eux. Presque tous les chapeaux des Espagnols de qualité, sont gris, quoi qu'ordinairement leurs habits soient noirs. Leurs rotondes, & leurs manchettes sont de trois doigts de hauteur, & du prix environ de quinze sols. Le bas Peuple porte du passément; mais dont nos Laquais ne voudroient point. Leurs souliers sont pointus & sans talon. Ils croient être assez relevez d'eux-mêmes, sans emprunter leur grandeur d'un petit morceau de cuir.

Après que la Messe fut finie, le Roi d'Espagne sortit du pavillon, & fut un quart d'heure sans pouvoir sortir de l'Eglise, ni toute la Procession. La raison étoit qu'il falloit attendre que les danseurs & les machines, qui font une partie de cette Procession, fussent passez. Je pris ce tems pour m'en aller à un balcon du logis, où j'avois couché, à vingt pas de l'Eglise. En y allant je m'arrêtai vis-à-vis du balcon

conde l'Infante, qui ne devoit y paroître que pour saluer le Saint-Sacrement, & le Roi son Pere quand il passeroit. Toutefois voiant une douzaine de François assez bien faits, & quatre ou cinq Dames de la Cour de France avec des capelines de plumes, l'impatience la prit, & elle s'y alla montrer deux ou trois fois. Son balcon étoit de fer, peint de bleu, avec des roses blanches attachées par des rubans bleus, sur toute la bordure d'appui. Sous ses pieds elle avoit un tapis de velours plein cramoisi, & autour d'elle, cinq ou six carreaux de drap d'or : & elle étoit seule dans le balcon. Quand je fus arrivé à celui que mon hôteffe me gardoit, je vis passer d'abord environ cent hommes habillez de blanc, dansant avec des épées & des sonnettes aux jambes, chaque bout d'épée dans la main gauche de son camarade. Après cela dansoient cinquante petits Garçons avec des tambours de Basque, & ceux-là & ceux-ci avec des masques de papier & de parchemin, ou des tavaïoles à clairvoïe. Ensuite marchoient sept figures des trois Rois Maures, chacun sa femme derriere lui,
&

& un S. Christophle, le tout de la hauteur de deux piques; de sorte qu'on voïoit des têtes grosses comme un demi-muid, qui alloient de pair avec les toits. Il sembloit que vingt hommes n'eussent pas pû porter la moins lourde; néanmoins deux ou trois hommes, cachez dedans, les faisoient danser. Elles sont d'osier & de toile peinte; mais si étrangement, que cela donne d'abord de la fraïeur. Dix ou douze petites & grosses machines suivoient, pleines de marionnettes. Entre autres je remarquai un Dragon gros comme une petite baleine sur le dos duquel sautoient deux hommes avec des postures si extravagantes, qu'ils sembloient être possédez. Tous les porteurs de ces machines, & generallyment tous les hommes d'Espagne qui passent vingt ans, soit cordonniers, soit cabaretiers, quoiqu'ils fassent, ne quittent ordinairement l'épée, & le poignard qu'en se couchant. Les tapisseries d'Espagne sont admirables & à quatre rangs, c'est-à-dire les unes sur les autres jusqu'au dernier étage. La plûpart des Seigneurs tendent des couvertures de mulet en broderie.

Leurs reposoirs sont si misérables , que le plus beau n'approche pas du plus médiocre de Paris. Leurs peintures ne sont que de la détrempe. Les honnêtes gens à Madrid n'ont point de plumes , ou ce sont quelques Flamans qui ont charge chez le Roi. Je pense que la raison est , que comme ils voient que les plumes sont fort legeres , ils auroient peur que cela fist tort à leur gravité.

Pour revenir à l'ordre de la Procession , je croi que vous voiez assez , qu'à ce qui étoit passé jusques-là , un Turc qui eût été à mon balcon , n'auroit pas pû juger si c'étoit une mascarade , ou une ceremonie d'Eglise. Enfin l'Evêque parut avec le Saint-Sacrement ; quatre Seigneurs portoient le Dais. Le Roi suivoit , & l'on ne pouvoit dire qui marchoit plus-gravement , ou celui qui portoit Nostre-Seigneur , ou Philippe-Quatrième. Ceux qui diroient qu'il n'avoit point d'autre Majesté que celle qu'il se donne avec sa lenteur , ses pas comptez , & ses yeux immobiles , ont tort ; car il est de tres-belle taille , & quoique son visage soit maigre , & qu'il n'ait que fort peu de cheveux , on remarque qu'il a été ad-

admirablement bien fait en sa jeunesse. Il ressemble plutôt à un Flamand qu'à un Espagnol. Aussi le Roi son pere étoit petit-fils de l'Empereur Charles-Quint, natif, de Gand. L'Infante ressemble à la Reine Mere sa Tante : Elle a les yeux admirables, les lèvres d'un rouge si beau, que ceux qui ne s'y connoïtroient pas soupçonneroient qu'il eût été mis par ses propres mains, & non point par les mains de la nature. Elles sont un peu relevées, c'est à dire belles à voir; mais bien meilleures encore à baiser, pour un Roi, cela s'entend : Le teint d'un blanc à ébloüir, une douceur, & un charme inexplicable dans la moindre de ses actions; ce que j'en estime le plus, c'est une fleur de santé sans égale.

Sur les quatre heures après midi, Monsieur...apporta une Lettre du Roi de France à l'Infante. Elle lui fit force complimens pour la Reine de France, Mere du Roi : & comme Monsieur....lui demanda une & deux fois si elle ne vouloit rien lui ordonner pour dire au Roi, elle lui dit, *Hé mon Dieu ! vous avez grand tort, ne vous ai-je pas dit trois fois, que vous di-*

siez à la Reine ma Tante, que je meurs d'envie de la voir? Allez, dites cela seulement. Toute la Cour trouva ce compliment si spirituel & si fin, qu'on eût pû soupçonner (quelque esprit qu'ait l'Infante, si le porteur eût été Monsieur le Maréchal de Clerambaut) qu'il lui auroit fait dire cela; mais pour Monsieur. on le connoît, on fait qu'il est trop homme d'honneur, & qu'il n'est point homme à l'avoir inventé.

Quand nous fumes retournés à Saint-Jean-de-Lus (ce qui fut à onze heures de soir) on nous dit que sur les neuf heures à la vûe de la Cour, trois fort bons Nageurs, s'étant fiez à la marée, s'étoient noïez; cela fit pitié aux Dames qui se promenoient dans des carosses au bord de la mer.

Samedi vingt-neuvième de Mai, il ne se fit rien de remarquable. Il y eut Comedie Espagnole. A l'issuë, je fis une chose dont je vous demande mille pardons: je fus demi heure sans songer à vous. Otheman joua de la Viole autant de tems; mais ne vous en fâchez pas, l'Infante fut oubliée aussi bien que vous: & le Roi écouta cet Illustre attentivement.

Di-

Dimanche trentième de Mai, le Roi d'Espagne quitta Saint-Sebastien, & arriva à Fontarabie avec l'Infante.

Lundi trente-unième de Mai, rien du tout.

Mardi premier Juin, Monsieur le Cardinal alla à la Conference, & là avec Dom-Louïs de Haro, le dernier article fut conclu & signé. Durant la Conference Monsieur le Cardinal donna la musique & la collation aux Espagnols, qui de leur côté donnerent peu à manger à quelques Seigneurs François; & même ce peu-là n'étoit rien qui vaille; mais pour ce qui est de boire, ils firent une profusion d'eaux de liqueurs, de vins d'Espagne parfumez & glacez.

Le Mercredy deuxième de Juin, rien.

Le Jeudy troisième Juin, le mariage fut célébré par l'Evêque de Pampelune. Les Relations vous en diront les circonstances. Peut-être pourtant oubliera-t-on celle-ci. Dom Louïs de Haro (qui épousoit l'Infante pour le Roi de France) avançant sa main, elle avança aussi la sienne vers la main de Dom Louïs de Haro : mais leurs deux mains ne se touchèrent point : & tout d'un

même mouvement, sans baïſſer la main, ni le bras, elle la mit dans celle du Roi d'Eſpagne ſon Pere, & leurs mains ſe toucherent : Cela fait, le Roi ôta ſon chapeau à l'Infante, & lui fit une reverence, non plus comme à ſa Fille, mais comme à la Reine de France. Le Roi d'Eſpagne ce jour-là, & tous les trois autres que je l'ai vû aux Conferences, m'a paru fort haut en couleur, m'ayant ſemblé fort pâle à Saint-Sebaſtien à la Proceſſion. On vit dîner enſuite l'Infante, ce qu'on n'avoit jamais fait encore. Ce que vous avez ouï dire que celui qui épouſe une Rine comme Procureur, au lieu du Roi, doit mettre, & met effectivement une jambe dans le lit de la Reine, n'eſt peut-être pas faux, & peut avoir été en uſage autrefois; mais je vous aſſure que Dom Louïs de Haro n'a rien fait d'approchant de cette ceremonie, & que ni dans Fontarabie, ni dans Saint-Jean-de-Luſon n'a point ouï parler de cela.

Le ſoir je revins à Saint-Jean-de-Luſ, parce que je voulois être au bal pour vous en rendre compte. Tout le bal ſe danſa ſur le même Theatre qui ſert

sert à la Comedie Espagnole. Le Roi , les Seigneurs & les Dames de la Cour entrèrent un quart d'heure après par une porte de derriere le théâtre. La Reine-Mere, & les Dames de la Cour qui ne vouloient point danser, entrèrent par la grand' porte, & se mirent sur une chaise, & un échaffaut de deux pieds de haut au milieu de la grand' salle. Voici à peu près le nom de ceux qui dansèrent : Le Roi, Monsieur, la Princesse de Bade, le Duc de Crequy, Mademoiselle qui a beaucoup de graces en a encore davantage à danser. Elle est mêmes plus belle quand elle est parée. Elle avoit vingt rangs de perles en écharpe sous sa gorge, à la tête & à ses manchettes. Cela faisoit un ornement plus propre & plus cher que vous n'en aurez de vôtre vie. Monsieur ** prit Madame plût à Dieu que vous fussiez aussi-bien prise de moi, qu'ils le sont l'un de l'autre. Monsieur le Comte de Soissons, Monsieur de Turenne quoique jeunes ne dansèrent, ni ne monterent sur le théâtre. On y vit le Duc de Medina qui fut estimé tres-beau. Il n'a pas plus de vingt ans, assez richement couvert : mais les cheveux

gras & pendans , avec la petite rotonde de quinze sols. Tout compté & tout rabattu (ne vous en rapportez pas à moi , je puis me tromper) ce fut la Duchesse de Valentinois , qui ravit mes yeux. Vous la verrez peut-être quelque jour passer par vôtre Ville : & vous remarquerez en elle je ne sai quelle grace & de certaines manieres si charmantes , que ni homme , ni femme ne sauroient la voir sans émotion. Les hommes qui selon mon sentiment , danserent le mieux , ce furent Messieurs Saucour , Villequier Je n'ose parler du Roi qui les passa tous en bonne mine & à bien danser. Comme je suis peu flatteur , je soupçonne toutes les loüanges , qui me viennent en l'esprit pour les Rois & pour vous : mais en cette occasion je ne cours aucun hazard & je dis la verité.

Le Vendredy quatriéme de Juin , le Roi de France envoya son present à l'Infante. C'étoit une cassette , où il y avoit je ne sai combien de mille livres de pierreries. Monsieur le Duc de Crequy en étoit le porteur. L'Infanté n'ouvrit point la cassette , ella la donna à sa Dame d'honneur , & en mit les deux

deux clefs dans sa poche. Quand ce present n'eût pas valu cent pistoles, c'eût été toujours un present Royal.

A deux heures après midi, la Reine de France arriva à l'Isle de la Conference avec Monsieur. Le Roi d'Espagne avec l'Infante de l'autre côté y arriverent un peu après dans un bateau, dont la magnificence passoit tous les bateaux qu'on a jamais vûs. Le Roi d'Espagne pencha la tête vers les cheveux de la Reine Mere, sa Sœur. Ce n'étoit pas une embrassade, ce n'en étoit qu'une demie. Il ne la baisa point du tout, cela semble étrange entre Frere & Sœur après vingt cinq ans d'absence; mais il ne faut pas s'en étonner, ce n'étoit point par froideur, ni par défaut d'amitié, au contraire ils avoient tous les larmes aux yeux, de la joye de se revoir; mais c'est que la coûtume d'Espagne porte cela. L'Infante se jeta aux pieds de la Reine sa Tante, qui la baisa & l'embrassa deux ou trois fois, Monsieur salua l'Infante de plus de trois pas, & ne la baisa point durant toute la Conference, qui dura une heure & demie: pas un même des principaux Acteurs ne s'assit, ni se couvrit,

non pas même le Roi. Comme la Conférence étoit sur le point de finir, on vit arriver le Roi de France qui étoit venu au galop, lui vingtième. Il avoit ôté son Ordre, de peur d'être connu du Roi d'Espagne. Il demeura à la porte de la Conférence; & passant sa tête entre les épaules de Dom Louïs de Haro, & de Monsieur le Cardinal qui l'occupoient, il regarda l'Infante un bon quart d'heure. Il étoit un peu pâle durant tout le chemin qu'il fit dans la galerie, & quand il vit l'Infante, il acheva de le devenir. L'Infante qui au signe de l'œil, que lui fit Dom Louïs de Haro, jeta la vûë sur le Roi de France, se doutant que c'étoit lui, devint de son côté presque de même couleur. Comme le Roi de France étoit là *incognito*, celui d'Espagne ne le salua point, & fit semblant de le prendre pour un Gentilhomme François. Les Grands d'Espagne passèrent de leur galerie dans la galerie de France: & baisèrent de bon cœur les filles de la Reine. Ils trouverent Mademoiselle de Meneville la plus belle, & ils trouverent bien. Après l'entrevûë je retournai coucher à Fontarabie. Le soir à Sol-

leil

leil couché nous allâmes mon ami & moi promener derriere la maison du Roi. Aux fenêtres de derriere de l'appartement de l'Infante parurent quelques Demoiselles, qui faisoient & recevoient des signes de trois jeunes Gentilshommes Espagnols, qui étoient au pied de la muraille. Ils tournerent des mouchoirs, ils jetterent des baisers & des œillades avec la main, & firent des complimens, où il entra plus de six Soleils, vingt Etoiles, & trente Roses. Mon ami, croiant me faire plaisir, se moqua fort de cette façon de faire l'amour. Pour moi, je n'en puis rire de bon cœur : car je suis en état de faire l'amour un an durant de bien plus loin que cela.

Samedi cinquième Juin, j'allai pour voir l'Infante pendant son diné, l'on ne voulut pas nous le permettre. L'Exemt, ne nous pouvant faire cette amitié, nous en fit une autre : il nous mena dans un cabinet du Roi d'Espagne. Je me dédis bien alors du jugement que j'avois fait de leurs peintures. J'y vis trente admirables Tableaux, entre autres un homme à l'agonie ; sa femme avoit une tristesse peinte sur le

visage , qui marquoit qu'elle n'enduroit que par l'esprit ; le mourant témoignoit de la douleur en corps & en ame. Dans les yeux , & sur le front de dix autres personnes , la mélancolie étoit si bien diversifiée , qu'on pouvoit distinguer une douleur de cousin-germain d'avec une autre d'un parent plus éloigné. Une nourrice au pied du lit tenoit un petit enfant une pomme à la main qui rioit ; ce qui relevoit merveilleusement les larmes des autres. On appercevoit même une maniere de douleur dissimulée sur le visage d'une Servante , qui se contraignoit derrière une porte à faire la triste , quoi qu'elle eût une secrète joie dans l'ame , de ce qu'un Notaire lui faisoit signe qu'elle étoit sur le Testament. Comme je m'étonnai de ce qu'il y avoit de si bons Peintres en Espagne , l'on me dit que tout cela étoit de deux Italiens, *Hannibal Carrache & Raphaël d'Urbain*. A deux heures nous pensions monter à cheval pour retourner à Saint-Jean-de-Lus , on nous dit que Dom Louïs de Haro n'avoit pas encore achevé de dîner , nous voulumes voir cela : véritablement si les Reposoirs de Saint-Seba-

ba;

bastien nous avoient paru des buffets de village, ce lieu nous parut une Ville Capitale. Il y avoit sans hyperbole vingt-quatre bassins de sou coupes, que de couverts !

Le Dimanche fixiéme Juin, le Roi d'Espagne arriva une demi-heure avant le Roi de France. Celui-ci salua le Roi d'Espagne & l'Infante ; mais il ne la baisa point. Ce qui sembla étrange , puisqu'elle étoit sa femme. Les Rois , après quelques complimens , jurèrent la paix , & la signèrent. Ils avoient chacun leur Livre d'Evangile , leur Table , leur Ecritoire : & ils ne se servirent pas du même Crucifix : Chacun eut le sien qu'il tenoit à la main , le tout si égal qu'il ne se pouvoit distinguer que par la difference des personnes. Monsieur le Cardinal faisoit la Charge de Grand Anmônier, c'est-à-dire tenoit le Livre des Evangiles au Roi de France ; Monsieur le Cardinal Antoine qui est Grand Anmônier , n'étant point de France. La Paix signée & signal pour tirer , Monsieur de Maupeoux , Major du Regiment des Gardes , commanda de faire la décharge , & de recharger trois fois. La décharge des Espagnols répon-

dit de l'autre côté de la rivière autant de fois, & fut ce semble, meilleure que la nôtre, quoique leurs Troupes fussent plus petites deux fois, & moins lestes quatre. Leurs Gardes du Corps, & leurs Gardes Vallons sont assez florissans. Ils sont deux cens, tous avec des habits & des manteaux de velours jaune : mais le reste me parut peu de chose. Leurs Gardes ordinaires sont si mal-faits, qu'il semble qu'on ait défendu sur peine de la vie à tous les hommes de bonne mine d'y entrer. Quelques-uns ont des plumes ; mais tous en devroient avoir pour cacher leurs chapeaux, dont le meilleur ne pourroit servir qu'à faire un épouvantail de chenevière. Toute la Cavalerie Espagnole est infiniment meilleure que la nôtre ; j'entes pour les chevaux ; car pour les Cavaliers, ce ne sont que des Officiers cassez, & reformez qui sont assez mal en ordre. Deux ou trois chevaux Espagnols ont été vendus à des François quatre mille francs piece. Le Duc de V. ** nous fit entrer dans une maison sur le bord de la rivière, & nous montra sa somnellerie, sous pretexte que nous devions

vions avoir soif. Il y eut en son fait plus d'orgueil que de bonté; & il avoit plus d'envie de nous faire voir sa richesse, que nous n'en avions de boire. Le moindre de ses boissens passoit l'ambrosie, & sa vaisselle d'argent égaloit celle de Dom Louïs de Haro.

Le Lundi 7^e. jour de Juin, toute la Cour de France alla querir l'Infante à la Conference. Le Roi d'Espagne s'y rendit avec elle. Il falut après deux heures de conversation se dire adieu. L'Infante se jetta trois fois aux pieds de son Pere avec des larmes. Son Pere ne pleura point : mais en recompense il avoit pleuré dans l'Eglise de Fontarabie, quand le mariage se fit, & l'Infante pas. Pour ce qui est du jour que le Roi d'Espagne sortit de Madrid avec l'Infante, Monsieur ** dit que le Roi, l'Infante, les peuples, pauvres & riches pleuroient par les chemins avec tant d'emportement, que lui-même, quoiqu'il fût François, & quoiqu'il vint en France avec l'Infante, se mit à pleurer comme les autres. Le Roi de France s'excusant au Roi d'Espagne de la peine que ce mariage lui avoit donnée, en le faisant venir de

Ma.

Madrid - le Roi d'Espagne répondit, *Je serois venu à pied, s'il eût été nécessaire.* Monsieur le Cardinal donna aux Espagnols quantité de bagatelles magnifiques ; le mot de *magnifique* corrige, comme vous savez, celui de bagatelle. Entre autres il dit au Comte. . . *Vôtre épée est d'argent, & bien ciselée : mais je veux vous en donner une plus belle.* Le Comte s'approcha de la fenêtre sans rien répondre, & jetta son épée dans la rivière. Un Garde Espagnol courant pour la pêcher, un Garde François lui tendit le pied, & le fit tomber ; se jetta dans la rivière devant lui & l'eut. On trouva cela fort galant au Comte de * * & ma foi, bien qu'en quelques choses ils soient au dessous de nous, il y en a d'autres dans lesquelles ils nous passent. Je vous l'ai déjà dit, & je vous le repete : Par exemple, le Duc de * a dix carosses, qui le suivent, & qui ne servent qu'à mener quatre-vingt ou cent valets de livrée : il a aimé une femme qu'il a quittée depuis peu : il lui envoie ce billet :

*Festime tant mon cœur que j'avoüe
que je ne saurois vous paier de saperte.*

Pour

Pour vous en consoler , voila un contract de vente que je vous fais de ma Terra Sarrana. Vous savez qu'elle vaut cinq mille livres de rente.

Elle lui renvoia son billet, & son contrat coupez en deux avec cette réponse : *Festime vótre cœur encore plus que vous ne l'estimez. Car non seulement j'avoüe qu'on ne sauroit me paier de sa perte : mais je vous ferai voir tout le reste de ma vie , qu'on ne m'en sauroit consoler.*

On croit que cette générosité le fera revenir , & l'on juge de ce qu'il fera par tout ce qu'il a fait autrefois. A l'âge de vingt-cinq ans , il aimoit une Courtisane. Il eut quelque soupçon , après en avoir joui deux ans , qu'elle avoit de l'amour pour un Gentilhomme de Madrid , il lui dit un matin , *Vous savez la maison où je vous pris dans Seville ; vous pouvez vous y en retourner promptement , & je vous envoie de quoi vous y conduire.* Il lui envoya huit cens pistoles elle dit au Gentilhomme qui les lui porta , dites au Duc que j'ai aimé son merite , & non point sa richesse ; que je ferois conscience de lui causer de la dépense.

puis-

puisque je ne lui donnerai jamais de plaisir. Il ne coûte pour aller à Seville que sept écus par le coche, je les prens & je lui renvoie le reste. Voilà la clef de mes deux cabinets, il y trouvera les pierreries & les bijoux qu'il m'a donnez & tous les habits, hors celui que je porte. Je le lui aurois laissé aussi-bien que les autres, si ce n'est qu'il n'est pas bien séant à une femme qui a été aimée d'un si grand Seigneur, de sortir de chez lui toute nue.

Dés que le Duc eût entendu sa réponse, il lui fit porter vingt mille livres, s'en alla dans sa chambre, lui promit de ne soupçonner jamais sa fidélité, & après avoir été amoureux d'elle, six ans de suite, il la maria richement l'année du Jubilé. La Cour de France auroit de la peine à fournir un Amant plus honnête homme, & le Marais, une Courtisane plus genereuse: & si l'on en vouloit trouver, il seroit bon de les chercher au Palais dans la boutique d'Augustin Courbé, ou d'Antoine de Sommaville. Le premier souper qu'il donna à la première femme qu'il aima, fut servi en des plats de faïence. Les tasses, les sou-coupes, les salieres étoient

étoient de cryſtal de Veniſe. A chaque ſervice on les jettoit par la fenêtre. Il y entre en cela plus d'extravagance que de galanterie. J'en demeure d'accord : mais la jeuneſſe & l'amour ſont deux belles excuſes. Plût-à-Dieu être en état de m'en ſervir à auſſi bonnes enſeignes, & à auſſi bons titres que vous, je ferois bien plus des miennes que vous ne faites des vôtres. Ordinairement pourtant la plûpart des Eſpanols ſont chiches, J'en ai vû quatre, ou cinq ſ'arracher les cheveux dix fois en une heure, ſans rompre une ſeuile carte, parce qu'il coûte de l'argent pour en avoir d'autres ; & que les cheveux reviennent ſans qu'il en coûte rien. Et vous remarquerez que parmi le menu peuple, ce n'eſt pas celui qui gagne, c'eſt celui qui jette les dez & les cartes, qui les paie. Tout cela n'eſt pas trop à propos, ſert peu au recit du mariage, & n'a ni ſuite, ni grace ; mais pour vû que je vous divertiffe, que m'importe ?

L'Iſle de la Conference s'appelle *I'Iſle des Faiſans*, la riviere qui l'environne, *Bidoſſoa* : mais je vois que c'eſt une Iſle & une riviere qui cette année
ont

ont fait fortune. Elles vont prendre sans doute le titre de l'Isle, & de Riviere de Paix, ou quelque autre plus auguste, l'Isle de l'Union ; la Riviere des Rois. Il me semble que je vois une Nanon, ou une Cathos à qui il est arrivé quelque heureuse aventure, & qui se fait appeller *Madame* gros comme le bras. Un peu avant que la Conference finît, je m'en revins au galop à Saint-Jeande-Lus, afin de prendre une place que Monsieur ** me faisoit garder chez Monsieur *** pour voir l'entrée. La Gazette vous en dira la magnificence. Presque tous les chevaux avoient des plumes & des aigrettes : Les hommes, les chapeaux, les couvertures, les housses, les habits étoient si couverts de broderie, de plumes, de galands & de harnois dorez, que cela sentoit le grand Cyrus à pleine bouche. Le carosse de la Reine parut après cela. Dedans il y avoit Elle, le Roi, la Reine-Mere, Monsieur, Mademoiselle, Mademoiselle de Volois, Mademoiselle d'Alençon, & une autre que je ne pûs voir, quoiqu'il fût aussi clair qu'en plein jour. Ce carosse étoit brodé de broderie relevée, bien que
la

la broderie ne se relève plus guères en France. Depuis quinze jours, elle ne fait que se rabaisser, force gens de neant en portent. Dessus l'Imperiale, dedans, dehors, aux mantelets, aux rideaux, aux portieres, je dis dessus & dessous, on ne sauroit voir l'étoffe. Avec tout cela, il n'a coûté que soixante & quinze mille livres. Monsieur le Cardinal, quand on lui dit, qu'il y avoit parmi les gens de Cour pour deux millions de broderie, dit spirituellement : (Il dit tout comme cela) *ce n'est qu'un million pour les Courtisans, & un million pour les Marchands* ; voulant dire que tout cela avoit été emprunté par des gens, dont la moitié se trouveroient insolvables. En effet beaucoup de Gentilshommes mal logez se plaignent d'être incommodés à Saint-Jean-de Lus, qui le seront bien davantage, quand ils seront de retour à Paris : & je croi vous avoir déjà mandé, que tel s'est montré si mauvais ménager, que de deux manteaux il n'a fait qu'un habit.

Le Mardy huitieme de Juin, le Roi, la Reine-Mere, Monsieur, & Mademoiselle allerent à la Messe aux
Re-

Recolets. Le soir, Monsieur le Cardinal reçut nouvelle que le Roi d'Angleterre s'étoit embarqué à Flessingue : à une autre petite fille qui ne seroit pas vous, il faudroit lui enseigner que c'est un Port de Hollande ; & qu'on avoit pris un Traître qui alloit mettre le feu aux poudres par une mèche, & une trainée pour perdre le Roi d'Angleterre, & qui tenoit un esquif prêt pour se sauver. Dans la Lettre où est cette nouvelle, il y a un ruban grisdelin avec ces chiffres : C. 2. R. D. C. cela veut dire, *Charles Second, Roi des Cœurs.*

Je ne sais pas trop bien faire un Cœur, vous le voiez : mais je sais bien le donner ; plutôt-à-Dieu que je fusse aussi-bien le prendre. Il faut, dans Londres, avoir ce ruban à son chapeau, comme il falloit avoir de la paille durant la seconde guerre de Paris ; autrement on seroit assassiné : Excusez si la comparaison cloche.

Monsieur le Cardinal a promis à Monsieur ** d'achever les affaires aussi-tôt que la Cour sera à Fontainebleau. J'espère que la fortune en usera encore avec lui comme elle fit lorsqu'il

qu'il fut nommé Evêque, c'est-à-dire qu'elle s'accommodera à son humeur. Il est trop impatient pour l'attendre, elle vint au devant de lui. Il lui a grande obligation ; ce n'est guères sa coutume, & j'en connois d'aussi grands Seigneurs que lui qu'elle fait bien attendre. Pour moi, quoiqu'elle m'ait d'abord ôté toute esperance, je ne me plains pas trop d'elle. Il y en a de beaucoup plus malheureux. Ce sont ceux à qui elle ne l'ôte jamais, c'est-à-dire qu'elle laisse esperer jusqu'à la mort, c'est une pauvre vie.

Le Mercredi neuvième de Juin, on fit le mariage du Roi & de la Reine en propre personne. Il y avoit des balustres dressez avec des pilliers de bois, & des planches jointes ensemble, au lieu de pavé depuis le logis de la Reine-Mere, où l'Infante avoit couché les deux nuits passées, jusqu'à la porte de la Paroisse de Saint-Jean-de-Lus, où toute la ceremonie alla à pied. Etant arrivez dans l'Eglise, la Reine & le Roi de France n'eurent qu'un theatre, & qu'un même carreau qui étoit fort grand. La Reine Mere en eut un à elle seule. Le reste de la ceremonie sera dans la galerie.

J'ai

J'ai oublié de vous dire que la Reine avoit & garda durant toute la marche, & toute la ceremonie, une Couronne d'or sur sa tête. Madame de Noailles, sa Dame d'Atour, la lui souûtenoit par derriere, de peur que la pesanteur ne lui fît mal. Personne n'alla à l'offrande, que le Roi & la Reine. Le Roi n'avoit qu'un habit de drap d'or, tout couvert de dentelles noires. Presque tous les grands Seigneurs en avoient un pareil, de sorte qu'il n'étoit distingué des autres, que par sa bonne mine. Le Roi ne voulut ni Comedie ni Bal, & se coucha à dix-heures dans le lit de la Reine, qui s'étoit couchée un peu auparavant dans une chambre qui étoit joignant la sienne. Il a commandé à Monsieur * * de le loger toujours en même Logis en quelque lieu que ce puisse être, fût ce dans un village. Voilà tout.

Le Lundy dixième de Juin le Roi alla à la Messe avec la Reine, & la Reine-mere, & toute la Cour aux Recollets: mais le Roi dîna seul dans sa maison, & la Reine seule dans une autre chambre. La Cour part Lundi prochain pour Paris. Ce seroit à vous une espece d'Ingratitude, & de lâcheté si

Vous laissiez copier la moindre page de ces sottises-là. Tout ce que j'ai écrit, n'est qu'à dessein de vous plaire, mais souvent on n'est que ridicule en beaucoup d'endroits, où l'on essaie d'être agréable. Songez que tout le monde n'aura pas la même bonté que vous. Il nous sera facile de m'excuser. Car on fait aisément credit d'esprit à un homme dont on tient le cœur. Si Monsieur le Président. veut lire ces bagatelles, tres-volontiers : mais soyez y présente, autrement point. Adieu, Mademoiselle, peu de gens feront pour vous ce que je vien de faire, & si vous en perdez la memoire, je ne sai quel jugement on fera de vous.

A MONSIEUR * * *.

Cette Lettre contient diverses choses racontées d'un air ingenieux.

M Bordon L. D.
t. 2.

J' Ai rendu visite à * * * le Docteur, il dit merveilles contre le Livre d'*Agreda*. Il ne l'a pourtant pas lû ; mais il en a entendu citer les endroits *reprehensibles* ; & il a assez d'adresse pour en bien exagerer les défauts, & leur donner un tour odieux. Pendant qu'on

joüoit la Tragedie de *Judith* avec un concours extraordinaire de Spectateurs, qui applaudissoient à cette Piece, Monsieur H. P. ne pouvoit se persuader qu'elle meritât ces applaudissemens : Et pourquoi ? C'est qu'il avoit entendu dire par Monsieur D. qu'il étoit impossible que Monsieur Boyer fît une bonne Piece. Mais Monsieur D. pourquoi cela est-il impossible ? Il ne répondoit autre chose sinon, que cela est impossible : & voilà sur quoi Monsieur H. P. regloit son sentiment. *Je vous soutiens*, disoit un jour L. J. S. (aussi-bien que celui dont je vous ai autrefois parlé) *qu'Homere est le plus grand Homme qui ait jamais été ; que tout ce qu'on peut penser & dire de plus beau, est contenu dans ses Ouvrages ; que tous les principes des Sciences y sont mystérieusement renfermez.* Mais montrez nous-y donc toutes ces beautez & toutes ces richesses, lui dit-on. *Je ne le puis pas*, répondit-il, *car je ne l'ai jamais lû ; mais on m'a assuré*, ajouta-t-il, *qu'Horace avoit dit ce que j'avance ; & Horace est un habile homme, aux sentimens duquel on s'en peut rapporter.* De bonne foi, Monsieur, croiez vous
que

que je jugerois temerairement, si je disois que ces gens-là font grand tort à leur jugement, de le rendre ainsi l'esclave de l'opinion des autres, en s'ôtant la liberté de mettre en usage leurs propres lumieres? Tout cela ou paresse, ou prévention, ou entêtement, ou ignorance opiniâtre. Si les H. P... les L. J. S. avoient lieu d'être convaincus qu'ils fussent seuls dans le monde capables de se laisser prévenir, de mal concevoir, de juger faux, de pénétrer imparfaitement, & de décider sans bien connoître, ils se rendroient assurément justice, en se laissant conduire par tous autres sentimens que par ceux qu'ils peuvent tirer de leurs reflexions & de leurs connoissances.

Vous savez que depuis la fameuse Lettre écrite en faveur des Spectacles, & attribuée au Pere C. plusieurs Livres ont paru faits exprés, pour prouver que ces sortes de divertissemens sont tres-condamnables, parce qu'ils sont tres-pernicieux. Pour moi, si j'avois à present à écrire sur le même sujet, je m'appliquerois à prouver que depuis quelque tems la Comedie est aussi condamnable pour les choses qui se passent

au Parterre , que pour celles qui se représentent sur le Theatre. En effet , il se trouve d'ordinaire dans le Parterre une Jeunesse effrenée , qui semble croire n'être assemblée dans ce lieu , que pour y apprendre aux autres l'histoire de ses débauches , pour y mettre le désordre , pour y insulter les honnêtes gens , & pour y troubler la tranquillité qu'on y voïoit regner autrefois : le Clerc de Procureur , & le Courtaut de Boutique , s'imaginent avoir acheté avec leurs quinze sols le droit de faire le petit Maître ; c'est-à-dire , le droit de tambouriner leur impatience , de siffler leur avis , de berner le Bourgeois , & de juger de la Piece sans l'avoir écoutée. Croiriez-vous que le lieu de la Scene est le moins blâmable , si on le considere entre les deux extrémités où il se trouve ; je veux dire , entre la derriere du Theatre & le Parterre ? C'est l'opinion de M. B.

Il y a bien d'autres gens que vous & moi qui se plaignent de ces *Fables historiques* , ou *Histoires fabuleuses* , que depuis quelques années on ose donner hardiment au Public , sous les Titres de *Memoires de Histoire de*

La

La vie de . . . Histoire secrète de . . .

Quoique ces Ouvrages ne contiennent que quelques circonstances vraies, enveloppées de toutes sortes d'intrigues, également capables de corrompre la vérité de l'histoire, & injurieuses à des personnes considérables par leur qualité & par leur naissance, & dont les défauts devroient être cachez, si on leur en remarquoit. Ces sortes de Livres sont autant de monstres qu'il faudroit exterminer de la Republique des Lettres, comme des moïens inventez pour introduire le mensonge, pour accôûtumer l'esprit à se nourrir d'erreur, à s'entretenir de bagatelle, & à se dégoûter des lectures solides. Que l'on remarque de différence entre ceux qui s'occupent entièrement de ces inutilitez pernicieuses, & ceux qui ne lisent point d'autres Mémoires que ceux de Comines, de Tavanes, de Guise, de Puissegur, de Sully, du Cardinal de Richelieu, de Villeroi, de Depontis, &c. ni d'autres Histoires que celles qui ont été écrites par Messieurs de Thou, le Laboureur, Mezeray, Cordemoy, Godeau, Vanel, Maimbourg, Varillas, Cousin, Fléchier, Marsolier, l'Abbé de Choisy, Tillemont : Fleury,

Chevreau, Felibien; par Calcondile, Davila, Coëffeteau, par le Pere Bouhours, le Pere Daniel, & autres Auteurs celebres, qui n'ont point pris d'autres regles que la verité pour plaire & pour instruire ! J'ai fait tant de fois attention sur les effets differens que produisent l'une & l'autre lecture, qu'il m'est impossible de m'empêcher de dire hautement, qu'il est de l'interêt du Public de ne point permettre aussi facilement l'Impression de ces Histoires fabuleuses, trompeuses, badines & Romanesques, que celle des Histoires veritables. Je ne vois aucune raison qui puisse justifier le cours de celles-là, à moins qu'on ne regarde l'étude de celles-ci comme une occupation inutile & superfluë. Qu'on donne tant qu'on voudra aux Enfans, & à ceux qui n'ayant pas plus de solidité d'esprit que les Enfans, n'aiment que des contes *de peau d'âne*; qu'on leur donne, dis-je, tant qu'on voudra des fictions; mais du moins qu'en faveur de la posterité, on avertisse le Public que ce sont des fictions qu'on donne, afin que ceux qui viendront après nous, & qui s'appliqueront à l'étude de l'Histoire, ne

con-

confondent point la verité avec la fable. On me vient de dire que quand Mezeray examinoit par ordre de Mr. le Chancelier Seguier , ces fortes d'Historiettes Romanesques , dont je vous viens de parler , il n'en approuvoit aucune.

Vous ne vous êtes point du tout trompé , quand vous avez crû que je ne manquerois pas de faire beaucoup d'attention sur l'esprit , le caractere , la conduite , & les manieres d'agir des jeunes gens de ce païs-ci ; je les ai assez étudiés , quand je quitte le cabinet pour aller dans le monde ; je les ai , dis-je , assez étudiés & examinés , pour vous en faire un fidele portrait. Le voici ; voiez s'ils sont differens de ceux que vous y avez vûs , dans le temps que vous faisiez les mêmes remarques & les mêmes reflexions que moi. La plûpart des jeunes Gens entrant dans le monde , oublient autant qu'ils peuvent tout le bien qu'ils ont appris , rougiroient de honte s'ils le mettoient en pratique , apprennent avec empressement tout le mal qu'ils ne sçavoient pas , ne sont pas fâchez qu'on croie qu'ils fassent un usage de cette pernicieuse science , & se font même honneur de passer

pour être beaucoup plus méchans qu'ils ne le sont en effet. Ils craignent de paroître encore enfans, s'ils ne méprisent pas ceux qui ont eu soin de leur éducation, & s'ils ne font pas tout le contraire des choses qu'ils leur conseillent. Ils s'imaginent qu'il est indigne de leur âge, d'imiter les gens sages; mais au contraire qu'il leur sera glorieux de suivre les mauvais exemples de ceux que ces mêmes sages regardent comme des étourdis & des extravagans. Ils sont excessifs en tout, tres-grande épée, tres-grande tabatiere, tres-grande cravate, tres-grand manchon, tres-grand bruit, tres-grand mouvement, tres-grande dépense. Les modes sont toujours outrées chez eux, & poussées jusques où elles peuvent aller. Les femmes coquettes ne manquent jamais de les duper, quand elles l'entreprennent. Ils donnent avec toute la facilité possible dans tous les panneaux que leur dressent certains Chevaliers d'industrie, qui n'ont point d'autre métier que de procurer des plaisirs, & flater les passions. Ils décident de tout, avec plus d'assurance que n'en ont ceux qu'une longue experience, une continuelle étude, & une attention profonde

de ont rendus les plus capables de porter des jugemens , & de donner des décisions. Les plaisirs & la liberté sont les regles de leur vocation ; & l'établissement qui leur plaît le plus , est celui où il leur paroît qu'ils ne seront gênez par aucune application , ni inquietez par ceux à qui la Nature a donné de l'autorité sur leur conduite. Enfin ils se livrent sans résistance en proie, à l'opinion , à la prévention , & à tous les faux principes , sans vouloir se rendre à l'équité des maximes raisonnables , & à la sûreté des avis judicieux qu'on leur propose , pour leur servir de guides au milieu des troubles & des agitations que l'ardeur de leur âge met dans leur esprit & dans leur cœur. Vous ne connoîtrez pas assurément dans ce portrait les *d'Agu...* les *Lam.....* les *Port.....* & les autres, qui (comme vous savez , que vous & moi l'avons souvent remarqué) ont fait paroître entrant dans le monde autant de solidité de jugement, d'application d'esprit, & d'attention pour remplir leurs devoirs, qu'en montrent ceux qui y ont demeuré plusieurs années. Je vous nommerois encore Monsieur

de Lu... parmi ces Illustres dont je viens de vous parler, si l'interêt que vous savez que je prens dans tout ce qui le regarde depuis sa plus tendre jeunesse, ne rendoit suspect ce que je dirois de son merite. Il entre dans le monde : sa conduite fera beaucoup mieux son éloge, que je ne le pourrois faire.

Il paroît depuis quelque tems une Réponseaux Lettres Provinciales, qui les bat entierement en ruïne, & qui cependant ne leur fera pas grand mal. Comment cela se peut-il faire ? C'est que, quoique cette Réponse fasse voir évidemment les injustices outrées, les médifances atroces, les faussetez injurieuses hardiment répanduës dans toutes ces Lettres, contre une des plus célèbres Societez, qui soutiennent les interêts de l'Eglise; cependant il y a si long-tems qu'elles ont mis par leur tour plaisant & enjoué le parti des Rieurs (grand & fort petit) de leur côté, qu'elles sont en possession d'une autorité & d'un credit qu'il sera tres difficile de leur ôter. Les Jesuites auront beau rendre des services considerables à l'Eglise & au Public; élever & donner
des

des Prédicateurs qui ne s'écartent jamais de la pureté de la Morale de J E S U S- C H R I S T ; exciter par l'exemple de leur propre conduite , & par leur zele dans les Tribunaux de la Confession , à la pratique de cette même Morale ; inspirer la plus belle éducation que la plus illustre Jeunesse du Royaume puisse recevoir ; bien des gens ne laisseront pas de lire avec un esprit de facile crédulité les Lettres Provinciales , & ne voudront pas seulement voir la Réponse , ni même en entendre parler. En verité la prévention est en cette occasion un jugement bien injuste , bien cruel , & bien opiniâtre , puisque (quoique ces Lettres aient été condamnées par les Papes , par les Evêques , par les Docteurs , & brûlées par la main du Bourreau par des Arrêts du Parlement & du Conseil d'Etat) elle s'est mise en une telle possession des esprits , qu'elle résiste à toutes ces Puissances. Vous me connoissez assez pour ne pas vous imaginer que le credit des Peres Jesuites m'ait prévenu ; je ne leur demande rien , je n'atens rien d'eux ; & ainsi ce n'est que l'équité de leur cause qui m'a porté à écrire ce que vous

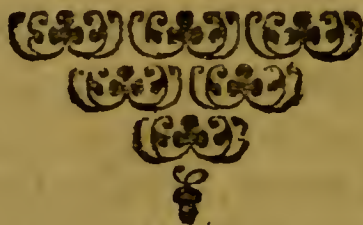
venez de lire au sujet des *petites Lettres*.
Quand je vous parle de quelqu'un ,
soïez persuadé que je l'ai étudié pour
le connoître , & que je ne prens que la
justice & la verité pour motifs & pour
regles du bien que je vous en dis , sans
me laisser gouverner ni conduire par la
complaisance , par la timidité , ou par
exemple , Monsieur l'Arch..... de
P. fonde tout ce qu'il fait sur une pieté
solide , une pieté de bonne foi ; que
M^{le} Ch.. est veritablement digne
d'être le chef de la Justice ; qu'une pro-
bité ferme & sincere , jointe avec une
grande étenduë de jugement , & beau-
coup de penetration d'esprit , est (pour
ainsi dire) l'ame de toutes les pensées ,
de toutes les paroles , & de toutes les
actions de Monsieur le Duc de Be-
au..... que c'est avec une grande in-
tegrité & une exacte vigilance , que
Monsieur de la Rey.... s'est acquis
une si glorieuse réputation , & s'est
rendu si necessaire au Public : Je parle de
cette sorte sans intérêt ; (car je n'ai
point l'honneur d'être connu , & n'at-
tens aucune faveur de ces grands Hom-
mes) mais seulement parce que je les
connois pour être tels que je le dis , &
que

que je croirois faire injure à la verité , dont je prendrai toute ma vie le parti , si je ne leur rendois pas cette justice.

Je vais à present vous parler d'un Livre , contre lequel il y a , à peu près , autant de gens qui se déchaînent , qu'il y en a de prévenus en faveur des Lettres Provinciales. Ce Livre est le *Mercur*e *Galant*. Les Esprits précieux se persuadent qu'il est du bon goût de le mépriser , & de le renvoïer bien loin hors de Paris , comme un Ouvrage qui ne convient qu'à des Provinciaux. C'est en vain qu'on leur represente , qu'entre un grand nombre de faits qui regardent l'Histoire du Tems , & qui sont dignes de la curiosité des plus honnêtes Gens , il contient encore plusieurs Pieces faites par des personnes de réputation , & pour qui eux-mêmes ont de la consideration & de l'estime : tout cela ne les fait point rentrer en raison ; ils le méprisent , parce qu'ils n'oseroient l'estimer. Tel prétend qu'on en devroit ôter les Genealogies , qui dans la suite (comme le l'ai remarqué) est bien aïse d'y voir la sienne , ou d'y chercher celle d'un autre dont il a besoin. Enfin quelque chose que disent ces Cri-

tiques, ils ne se sentent point portez à rejeter ce Livre, quand ils prennent la peine d'en considerer separément la plupart des morceaux. Pour moi, j'avoüe (quand je devrois leur faire la plus grande pitié du monde) que j'en estime & ces morceaux, & la maniere naturelle avec laquelle ils sont liez ensemble. Je ne suis pas le seul qui recherche depuis le premier Mercure jusqu'au dernier, pour en faire un corps complet, comme un Recueil tres-curieux de ce qui regarde l'Histoire de nôtre Tems. On me vient d'apprendre que le premier Tome a été imprimé au commencement de 1672. deux mois avant la mort de Moliere, dont il est parlé dans le Tome troisiéme. Cet Ouvrage fut continué environ trois ans, puis il recommença en 1677.

Adieu. Je n'ai plus rien à vous dire pour aujourd'hui. Je suis, &c.



REFLEXIONS

SUR LA

LETTRE

Qui accompagne un Pré-
sent.





REFLEXIONS

SUR LA

LETTRE

Qui accompagne un Présent.

O N marque qu'on craint que le Présent, qui se fait, ne soit à la confusion de la personne qui l'envoie; car il ne merite point d'être envoyé; de sorte que s'il agréé, on en aura toute l'obligation à la bonté qui regardera plutôt le cœur de celui qui donne, que la chose donnée, à la faveur de laquelle on n'a seulement songé, qu'à témoigner son estime, & son respect.

L'on a bien peur de gâter par mau-

mauvais compliment ce qu'on envoie, & que la liberté qui se prend, ne fasse moins estimer le donneur: mais comme ce qui s'envoie est estimé, l'on espere que la personne à qui il se donne, étant juste, considerera que ce qui se fait, n'est que pour lui plaire, & lui marquer la passion avec laquelle on est son tres-humble & tres obligé Serviteur.

Il ne se pouvoit rien faire de plus raisonnable que d'envoier à Monsieur * * * ce qu'on lui envoie, parce que cette chose lui convient extrêmement, & que s'il la fait valoir, comme il le peut, elle le fera particulièrement estimer.

Il ne se peut rien envoyer de moins proportionné au merite, ou à la beauté de Mademoiselle * * * & l'on auroit honte aussi de la maniere qu'on en use, si l'on n'esperoit se sauver bien-tôt par un Présent plus raisonnable, & dont elle pourra savoir plus de gré.

A M O N S I E U R.

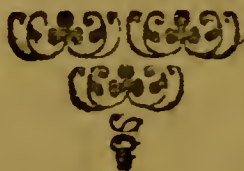
Plaidoyers 2.
partie.

C H E U R I E R.

Patru lui envoie ses Plaidoyers.

JE vous envoie mes Plaidoyers; mais Monsieur, je crains que ce ne soit à ma confusion. Les louanges que vous me donnez, me font peur, & mon Livre en vous détrompant vous & beaucoup d'autres, me va couvrir de honte. La haute réputation est un lourd fardeau, & le plus souvent on ne la conserve qu'en gardant le cabinet. Là nos amis seuls nous voient de près; & le monde ne nous est favorable, que sur leur récit, qui nous est toujours avantageux: mais quand le Public nous examine lui-même, & nous voit de ses propres yeux, l'amitié ne le corrompt point; & il en juge sans miséricorde. Combien de tems a-t-on attendu des Ouvrages, qui ont été dans le mépris presque aussi-tôt qu'ils ont vû le jour? si l'esprit en soi ne dépend point de la fortune, il en dépend au moins en ce qui regarde le dehors, & les divers sentimens des gens. Ronfard est mort dans une paisible possession de sa gloire. Jamais

mais Poëte ne fut plus fâmeux ; les Rois l'ont admiré. Toute la Cour de Charles IX. en étoit charmée. On a mêmes osé le comparer à Homere & à Virgile, Pourquoi tout cela ? Parce que l'aveuglement de son siècle a duré autant que lui. Marot a touûjours tenu, & tient encore son rang ; mais à peine connoissons-nous Villon, l'un des plus beaux Esprits, dont la France se puisse vanter. Vous voïez par là, Monsieur, que le sort regne sur le Parnasse aussi bien que sur le reste des choses. Quoiqu'il en soit, & quelque succès que puisse avoir mon Ouvrage, je ne regrette ni le tems, ni le travail qu'il m'a coûté, puisqu'il me donne occasion de voustémoigner l'estime & le respect que j'ai pour vous.



A M O N S I E U R

D U C H A S T E L E T

C O N S E I L I E R D' E T A T.

Costar lui fait tenir des Ouvrages d'esprit.

VOus trouverez, Monsieur, dans ce paquet les papiers, que je vous avois promis. Si j'étois sage, vous n'y trouveriez que cela; car j'ai peur de gâter par un mauvais compliment tant d'excellentes choses, & de diminuer le prix du présent que je vous fais. Je crains mêmes que ma liberalité ne me ruine auprès de vous; & que pour estimer le don, vous n'en estimiez moins le donneur. S'il venoit de mon genie, & que ce fût de mes biens, je ne serois point en cette peine. Ce qui la soulage, c'est que vous êtes juste. Ce que je perdrai dans votre esprit, je le regagnerai dans votre cœur, & vous m'en aimerez davantage, quand vous considererez ce que je fais pour vous plaire, & vous marquer la passion avec laquelle je suis.

Vôtre tres-humble.

A

A M A D A M E
LA COMTESSE DE
TESSE.

Costar lui envoie des Vers.

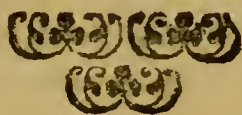
QUand j'eus l'honneur de vous voir, vous me demandâtes, Madame, des Stances; & depuis, voici la première fois que j'ai pû vous les envoyer, quelque desir que j'en eusse. Vous me ferez bien la faveur de le croire; & lorsque vous songerez à ce que vous êtes, vous n'aurez point de peine à vous imaginer qu'il n'y a guères de plus grand supplice à un honnête homme, qui vous a vûë, que de ne pouvoir faire ce que vous lui commandez. L'Auteur de ces Vers les a composez pour une Dame qui vaut beaucoup, mais s'il vous voit jamais, il aura honte de son idolatrie. Il avouera qu'il n'y a que vous seule qui les meritez; & qu'il auroit eu de plus nobles pensées, s'il eût été inspiré par une personne aussi belle & aussi pleine de charmes que vous. Le connoissant comme je fais, j'espere voir quelques Poësies de sa façon, dont vous ferez le sujet. Car à votre

re-

retour à Paris, il n'y aura point de cœurs bien faits, ni de beaux esprits, qui ne vous rendent les hommages qui vous sont dûs. Cependant Madame, à deux cens lieuës d'un séjour si agreable, je continuerai à me réjouir de vôtre gloire, & à faire des vœux pour la conservation d'une beauté qui est l'ornement de mon siècle, je les ferai si haut, que le bruit en pourra aller jusqu'à vous. Si cela est, vous m'en saurez peut être gré, & vous m'accorderez la grace que je vous demande, d'oser prendre la qualité,

MADAME,

De Vôtre tres-humble & tres-
obéissant Serviteur.



A M O N S I E U R

LE MARQUIS DE SILLERY.

*Costar lui fait present d'un Recueil de
Lettres.*

C E n'est pas sans un peu de honte, Monsieur, & mêmes sans quelque crainte que je prens la liberté de vous faire presenter mes Lettres. Elles sont infiniment au dessous de vôtre esprit, & si vous les examinez avec cette subtilité, qui vous fait découvrir des taches, où les plus éclairés n'apperçoient que des beautés, en pensant vous rendre du respect, je me serai rendu un mauvais office. Néanmoins, Monsieur, quand ma réputation de bon Ecrivain y courroit fortune, je ne saurois me défendre de m'acquiescer de ce que je crois vous devoir; & il faut que je satisfasse la passion que je me sens pour les qualitez de vôtre ame. Si vous n'approuvez ma façon d'écrire, vous approuverez au moins ma façon d'agir : & elle vous obligera peut-être de trouver bon, que je sois vôtre admirateur déclaré; & que je m'en vante par tout où vous m'avez permis de me dire, M O N S I E U R,

Vôtre tres, &c.

A

A M A D A M E

L A P R E S I D E N T E.

*Ce qu'on devroit envoyer à ses amis le
jour de leur Fête.*

Madame
de Saint-
tonge.

C'Est, en verité, un grand abus
d'envoier des fleurs à ses amis le
jour de leur Fête. Je m'imagine qu'on
mettroit peut-être en usage, une galan-
terie plus utile, & qui conviendrait
mieux au goût du siècle.

*En effet ne pourroit-on pas,
Au lieu de fleurs & de corbeilles,
Envoyer de bons Cervelas,
Des Saucissons & des Bouteilles?*

Vous serez, je croi, de mon senti-
ment; & vous demeurerez d'accord
avec moi, que le Cervelas fait trouver
le vin admirable; & que le vin produit
des choses fort plaisantes. Il ôte le sou-
venir de tous les chagrins, il donne du
bien à ceux qui n'en ont pas; de la fran-
chise aux plus dissimulez: il éveille les
plus endormis, & endort les plus éveil-
lez.

*Je n'entreprendrai point de dire,
Tout ce que le vin a d'appas.
Je croi que vous n'ignorez pas,
Que c'est lui seul qui nous inspire.*

Tome II.

P

Tous

Tous les bons mots dans un repas.

C'en est assez, ce m^e semble, afin d'autoriser la mode que je veux introduire :

Pour commencer, mon aimable Catin

Puisque c'est aujourd'hui ta Fête,

Je te fais porter du bon vin,

Qui ne donne point dans la tête.

Je t'embrasse, & je suis mille fois plus à toi,

Que je ne suis à moi.

A MADAME **.

Montreuil lui fait present de quelques bagatelles.

LUndy prochain vous recevrez, Madame, une poëte de babilles. Vous croirez peut-être me faire une civilité que de m'en rendre l'argent : & je vous avertis tres-serieusement, que vous me ferez une injure. Quelle difference y auroit il entre moi, & un homme que vous n'aimez point, si vous ne vouliez bien vous contraindre à recevoir ces bagatelles ? Si vous m'en dites seulement grand-merci je ne vous verrai d'un mois. Un autre pourroit croire que vous en ferez ravie ; mais j'ai trop bonne opinion de mon merite ; & je veux espérer que c'est une menace.

ce. Vous trouverez cela un peu dur à digérer ; mais j'ai bien enduré de vous d'autres caprices. Vous ne savez pas de quel prix sont vos remerciemens. Gardez-les pour quelque service de conséquence ; & croïez que vous en aurez besoin au premier jour.

Vôtre tres-humble & tres-obéissant Serviteur.

A M A D A M E **

*Le Chevalier d'Her ** lui envoie du vermillon.*

VOUS m'honorez beaucoup , Madame , de m'avoir choisi pour me confier les petites choses , dont le teint de Mademoiselle ** a besoin. Je vous envoie , pour cela , le meilleur vermillon de Paris ; & je souhaite de tout mon cœur , qu'elle en soit contente ; & que Monsieur le Marquis ** y soit trompé. Mais si l'on vous voit sans cesse toutes deux ensemble , le vermillon sera assez inutile à votre amie. Votre teint gâte plus le sien que mon rouge ne l'embellira. Si vous vouliez être genereuse , vous prendriez

un peu de ce que je vous envoie, afin d'avoir le teint moins beau, & de ne flater pas celui de Mademoiselle ** avec tout le brillant qu'il aura. Peut-être même le devriez-vous faire pour votre propre intérêt. Comme vous avez un incarnat infiniment plus vif que celui de votre amie, on croira le vôtre emprunté, & le sien naturel. A la première rencontre, je jouërai si bien mon personnage là-dessus, que je serai le premier à admirer ce que j'ai acheté; & c'est tout dire pour vous assurer que je garderai fidelement le secret que vous me recommandez, & que je suis,

MADAME,

Votre tres-humble & tres-
obeissant serviteur **

A MARGOTON.

Il lui envoie Clelie.

Vous me faites plaisir de me demander des Romans. Mais vous m'en feriez bien davantage de me dire que vous les voulez lire plutôt pour apprendre à aimer, qu'à parler & à écrire. Quand
vous

vous parleriez, & que vous écriviez aussi spirituellement que la celebre Sapho, vous n'en seriez pas belle à mes yeux, si vous ne saviez aimer avec autant d'ardeur que moi. Dès que vous aimerez, vous parlerez, & écrirez : il n'est point de si grand maître que l'amour. Pour peu qu'on l'écoute, l'esprit s'éveille, & se purifie. Ce petit Dieu vous fera d'agréables leçons dans l'ouvrage que je vous envoie. Prenez la peine de le lire pour en tirer le profit que je souhaite; & soyez persuadée que j'aime bien mieux que vôtre cœur ait quelque chose de tendre que de voir que vous écriviez, & que vous parliez plus poliment que vous ne faites.

C'est, MARGOTON,

Vôtre tres-humble & tres-obéissant Serviteur.

A MONSIEUR N. *

On lui dit qu'il envoie d'un air galant.

Lettre de
Made-
moiselle
N. *

QUoique la bague que vous m'avez envoyée, soit admirablement bien faite, ce n'est point par-là, Monsieur, que je la confidere; & je l'esti-

merai toujours beaucoup plus à cause de la personne de qui elle vient qu'à cause de son prix. Il n'est rien de si galant que la Lettre que vous m'écrivez là-dessus, & vôtre maniere de donner est quelque chose de plus que le don, quelque considerable qu'il puisse être : je n'entens point parler de celui que vous me faites de vous-même, rien ne le peut égaler ; & je le cherirai toujours autant qu'il le merite, & que le doit

Vôtre tres-humble Servant,

Dans les Lettres de Remerciemens, on trouvera aussi des réponses à ceux qui ont fait des presens ; & l'on peut voir ces Lettres.



REFLEXIONS

SUR LA

LETTRE

Où l'on demande, & où
l'on prie.

LIBRARY

of the

University of



REFLEXIONS

SUR LA

LETTRE

Où l'on demande , & où
l'on prie.



*Ly a diverses manieres
de prier d'une grace ; &
en voici quelques-unes ,
qui peuvent servir à en
imaginer d'autres , ou à en faire
de plus belles.*

*- On pourra dire à la personne à
qui l'on demande , qu'elle nous a si
particulièrement obligez , qu'on
espere qu'elle aura la bonté de nous
continuer ses graces ; parce que la
trés-humble demande qu'on ose lui
faire , est fort juste ; & qu'on au-*

ra toute la vie un véritable ressentiment de la bonté qu'on aura pour nous ; & de la justice qu'on nous rendra.

Si c'est à un Ami que la Lettre s'adresse, on lui dira, que la grâce que l'on espere de lui & dont on le prie instamment, lui sera plus glorieuse qu'elle ne sera utile à celui qui la recevra ; qu'ainsi on la lui demande avec plus de hardiesse ; parce que dans la très-humble priere, qui lui est faite, on considere particulièrement ses interets.

Sur l'assurance qu'un honnête homme a l'humeur bien faisante, on le supplie très-humblement d'une grace, l'assurant que s'il a la bonté de nous l'accorder, on tâchera sans cesse de la reconnoître par mille très-humbles services, qui ne lui seront pas desagreables.

A MONSIEUR
LE PRESIDENT
DE NESMOND.

Balzac lui demande sa protection contre un chicaneur.

Vous m'avez, Monsieur, obligé avec tant de bonté dans les affaires d'autrui, que je compte sur votre assistance dans mes plus chers intérêts. Je suis, je l'avoue, honteux de ne paroître jamais devant vous, qu'avec un visage de suppliant ; & je voudrois de tout mon cœur vous rendre mes très-humbles devoirs d'une autre sorte. Mais il y auroit de l'orgueil à ne vouloir pas vous être entièrement redevable. Votre protection est si charmante, que, je suis ravi de vous être tous les jours obligé par quelque nouvelle faveur. Qui invoquerons-nous en nos maux, que celui qui nous écoute heureusement ? & à qui adresserons-nous nos vœux, qu'à nôtre protecteur particulier ? Préservez-nous, Mr, des derniers efforts de la chicane : Elle nous persecute ; & après nous avoir fait perdre

ce que nôtre bon droit n'a pû conser-
ver, elle nous peut ravir ce que le re-
mords des Juges nous a laissé. Je n'ac-
cuse pas leur integrité, quoique je ne
me loue point de leur jugement. Ce
que je dis pour leur décharge, c'est que
le faux est souvent vrai-semblable; &
que les subtilitez des Normans sont
tres-difficiles à démêler. Si vous vous
étiez entretenu la-dessus avec quelqu'un
de nos Commissaires, il seroit inspiré
d'une parole que vous lui diriez: il re-
cevroit un esprit nouveau pour le bien
de nôtre affaire; & l'effet en passeroit à
sa Compagnie. Le respect qu'on doit à
vôtre vertu, seroit considerer de plus-
prés nôtre cause; & vous seriez le pre-
mier auteur de la consolation que nous
attendons. Je vous conjure avec passion
de nous vouloir faire cette grace; & de
me croire sans reserve,

M O N S I E U R,

Vôtre tres-humble, & tres-
obeïssant Serviteur, B.

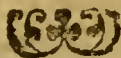
*Les Peuples de chaque Province du
Roiaume de France ont chacun une qua-
lite de cœur, ou d'esprit qui les distin-
gue les uns des autres, La Normandie
s'ap-*

s'appelle le país de Sapience , & Messieurs les Normans , gens sages , adroits , rusés & chicanneurs au-delà de ce qu'on peut s'imaginer. La chicanne , à ce qu'on dit , a pris naissance dans leur contrée , & un Normand en matiere de chicanne , est un diable incarné. Au reste , si les Normans sont chicanneurs , ils ne sont pas moins legers. Car ils promettent bien , mais c'est un miracle quand ils tiennent. Ils ont , comme le marque le Proverbe , leur dit & leur dédit ; de sorte que sur ce chapitre , l'un de leurs Poètes qui s'étoit engagé de paroles avec une personne considerable , lui écrivit ,

Sache , mon cher Ami , que je ne t'obeïs ,

Qu'afin de mieux sauver l'honneur de mon país.

Bairobert , Epit. 8. T. 1.



A M O N S I E U R.

LE MAIRE D'ANGOULESME.

Balzac le conjure de faire raccommoder un chemin.

J'Espere , Monsieur, que vous aurez agreable la priere que je vous fais. Elle regarde l'interêt public aussi bien que le mien particulier : & vous êtes si ponctuel dans les fonctions de vôtre charge , que de vous découvrir un mal , c'est presque y avoir remedié. A l'entrée du Fauxbourg N... il y a un chemin tres-difficile, & plus dangereux qu'un labyrinthe. Il apprendroit à jurer à un homme qui ne dit, qu'en verité. Il desespere tous ceux qui vont à Angoulesme ; & je faillis hier à m'y perdre dans de la bouë. Trois mots d'ordonnance, que je vous demande , remettront les choses en meilleur état , & obligeront toute la Campagne. Ajoutez, Monsieur, les benedictions de dehors à celles que vous recevrez dans la Ville ; ne souffrez point que la face du Public , à l'embellissement de laquelle vous travaillez avec tant de bonheur en d'autres en-

endroits soit défigurée en celui-ci ; & aïez, s'il vous plaît, la bonté de considérer une personne qui n'est pas ingrate : Des gens disent davantage : & ils vous assureront que vous avez un moïen d'étendre vôtre reputation hors des bornes de l'Angoumois ; & de faire durer long tems l'année de vôtre Mairie. Je saurai par le retour de celui qui vous rendra cette Lettre , si ces gens disent vrai ; & si vous me faites la grace d'estimer le remerciement que je vous ferai. C'est

M O N S I E U R ,

Vôtre tres-humble & tres.
obéissant Serviteur **

A M A D A M E

D E S E V I G N Y .

*Costar la supplie de l'aider à reconnoître les bons offices de Monsieur **

O N me mande , Madame , que Monsieur * a tâché à me rendre de bons offices auprès de son Eminence. Il est de vos plus grands & de vos plus précieux Amis. Aidez-moi , Madame , je vous en supplie , à reconnoître sa generosité : & mettez sur vôtre
com-

compte tous ce qu'il fera pour moi. Il ne vous en coûtera que quelques témoignages d'estime ; & vous ne plaindrez point cette dépense. Vous n'en sauriez faire qui vous acquierre plus d'honneur : quand vous n'y trouveriez pas vôtre intérêt , j'oserois me flater , que la considération du mien suffiroit pour vous obliger de m'accorder la grâce que je vous demande avec respect ; & vous ne m'en jugeriez pas indigne , si je pouvois vous marquer à quel point point je suis ,

M A D A M E ,

Vôtre tres-humble & tres-obeïssant serviteur.

A M A D A M E *.

Costar la conjure de lui vouloir du bien.

Q Uand vous m'auriez tout-à-fait oublié , Madame , je croirois toujours que vous auriez raison ; & encore que je n'en pusse deviner la cause , je ne laisserois pas de m'imaginer qu'il y en auroit une tres-bonne : & rien ne m'empêcheroit d'estimer les qualitez que vous possédez. Mademoiselle *** l'une de vos plus cheres
amies

amies, est si fort persuadée là-dessus, de la sincerité de mes sentimens; & elle m'en fait tant de gré, que si elle pouvoit les reconnoître, elle le feroit de tout son cœur. Mais il n'y a que vous, Madame, qui aiez de quoi paier pour vous-même: & qui puissiez acquitter des dettes de cette nature. Cela ne vous coûtera pas beaucoup, s'il ne vous coûte beaucoup de me vouloir un peu de bien. J'espère que vous n'y aurez point de répugnance, lorsque je vous aurai fait connoître de quelle sorte je suis,

Votre tres-humble....

A MONSIEUR *

Costar lui demande une place dans son esprit.

VOUS dites Monsieur, mille mots en ma faveur. Ces bons mots sont de bons offices, & ne témoignent pas moins votre generosité, que votre esprit. Je savois qu'il étoit tres-agreable; & que vous aviez pris soin de l'embellir de toutes sortes de connoissances, par le commerce des excellens livres, & des Nations les plus polies: mais je ne savois pas que cet esprit fût aussi bien fai-

faisant, que bien fait, & qu'il eût toutes les qualitez qu'il faut pour me charmer, & me faire desirer avec ardeur qu'il vous plût de m'y recevoir. A cette heure que je le connois, il n'y auroit rien, Monsieur, que je ne fisse pour obtenir cette grace, si je la croiois meriter; & qu'en échange je vous pusse donner quelque chose qui fût du poids de celle que je souhaite passionnément. C'est

Vôtre tres-humble & tres-obéissant Serviteur, C.,

A MADAME

LA MARQUISE

DE CASTELNAU.

Costar lui mande qu'il souhaiteroit de recevoir des marques de son estime, & de sa bienveillance.

Vous ne feriez, Madame, pas tant mal d'envoier quelquefois apprendre de mes nouvelles. Je suis assez malade, & assez vôtre tres-humble Serviteur pour meriter ces petits soins. Ce procedé, il est vrai, n'est point autrement dans l'ordre: & c'est une chose un peu nouvelle, que de mender

dier des civilitez, & des témoignages d'affection: mais, Madame, puisque j'ai osé vous demander de la Ciutat, il me semble que je suis bien fondé à vous supplier tres-humblement de me donner une partie de mes autres necessitez. Celles-ci sont pressantes, & je ne saurois vivre davantage sans recevoir des marques de vôtre estime, & de vôtre bienveillance. J'avois crû m'en pouvoir passer plus aisément; mais comme j'éprouve le contraire, je m'efforcerai de m'en rendre plus digne, & de vous obliger à devenir sensible aux maux

De vôtre tres-humble & tres-obéissant Serviteur.

A MONSIEUR
LE COMTE DE SAINT-
AGNAN.

Costar lui demande ses bonnes graces

ON tâche, Monsieur, à me mettre la vanité dans la tête, & à me persuader que si j'ai la hardiesse de vous demander l'honneur de vos bonnes graces, vous aurez la generosité de me les accorder. Une prétention si haute, & si mal fondée a quelque chose de chimerique; & je ne puis, sans temerité, sui-

suivre les sentimens de ceux, que l'affection aveugle en ma faveur. Ainsi, Monsieur, je ferai mieux de ne rien hazarder, & de prendre plutôt la liberté de m'adresser à vous, pour voir comment il faut que je m'y conduise. Depuis quinze ans j'admire la beauté de vôtre esprit, & suis vivement touché des autres qualitez qui accompagnent celle-là. Mais apparemment je vous serai toujours inutile : & je ne prévois pas que je vous puisse être fort agréable. Prononcez là-dessus, Monsieur, & aïez s'il vous plaît, la bonté de me dire franchement si je dois élever mes desirs jusqu'à la gloire d'être aimé de vous ; ou s'il faut que je continuë à les borner à la petite étendue de ce que je vaux ; & que je me contente d'honorer votre vertu, & d'être avec peu de bruit. MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obéissant Serviteur.

A MADAME *.

*Costar la prie de me point faire Monsieur N. ** son confident.*

Trouvez-bon, Madame, que je trouve un peu mauvais que vous mon-

montriez mes Lettres au Gentilhomme, dont vous me parlez si souvent. A cette heure que j'y pense, il ne seroit point tant mal-à-propos de m'en fâcher un peu : & si vous me vouliez promettre de prendre soin de ne me pas laisser long-tems en mauvaise humeur je m'y mettrois tout presentement : mais , Madame, vous êtes une vrai femme à ne vous en soucier pas plus que de raison : & quand je voudrois me radoucir, il faudroit que j'en eusse toute la peine. J'aime donc mieux me contenter de vous représenter tres-humblement, que vous ne faites rien qui vaille, de chercher un Confident comme celui-là. Je me connois en physionomie, & quand j'y serois moins savant, je ne juge point trop mal des gens, lorsque je les ai entendu parler. Si vous ouvrez vôtre cœur à ce galant homme, il s'y jettera à corps perdu, & y entrera si avant, que vous ne l'en tirerez pas quand vous voudrez : il fera bien plus que d'y dérober vos secrets; il a l'air d'y vouloir être absolu, & quoique je n'occupe en un si bon lieu (tant vous êtes méconnoissante) qu'un petit coin, à ne donner guères de jalousie, je suis trompé s'il m'y veut souffrir. Je serois pourtant

tant fort marri d'être obligé de haïr un homme, qui m'a paru si aimable au premier abord; & que j'aimerai, pourvû qu'il ne vous aime point trop. Prenez-y garde l'un & l'autre, si vous êtes sages; car on ne trouve pas à toute heure un ami si fidele, ni un galant si commode, que

Vôtre tres-humble & tres-obéissant Serviteur, C.

A MESDEMOISELLES

D E V I L S E ,

CHANOINESSES DE MONS
ET DE MAUBEUGE.

Marigny les supplie de l'appuier dans le dessein qu'il a d'être Directeur & Aumônier de quelques Chapitres de Chanoinesses.

L'Esperance que nous m'avez donnée, Mesdemoiselles, de me procurer un emploi dans les Chapitres de Mons & de Maubeuge, m'est si glorieuse, que vous ne devez pas trouver étrange, que je vous fasse ressouvenir de solliciter toutes les personnes, dont les suffrages peuvent vous aider à établir

blir ma fortune. Les Charges auxquelles vous trouvez bon que je prétende, sont briguées par beaucoup de gens; mais si vous appuiez mes intérêts, je me flate d'obtenir la grace que je vous demande; & j'ai la vanité de croire que je suis justement l'homme qu'il vous faut :

*Je ne suis point de ces Porteurs de Mitres,
Dont l'importune austerité
Pourroit troubler la gaieté,
Qu'on voit regner dans vos Chapitres.*

Non, Mesdemoiselles, ne craignez pas cela : Je ne veux rien innover : & si j'ai la direction de vos consciences, je n'y jetterai aucun scrupule qui les embarrasse. Je ne vous demanderai qu'une devotion aisée, & vous aurez en moi un Directeur commode. Les leçons que je vous ferai, vous laisseront toute la liberté que vous sauriez souhaiter. Je fais ce que vous pouvez faire, & ce qu'il ne faut pas exiger de vous. Il ne faudra pourtant point, Mesdemoiselles que vous trouviez mauvais, que je vous avertisse qu'il ne seroit pas honnête qu'à votre âge vous eussiez la conscience trop large. Il y a, en toutes choses des mesures à garder, & lorsque vous me rendrez compte de vos actions

actions (Car vous ne devez avoir rien de caché pour vôtre Directeur) je vous dirai sincerement à quoi vous devez vous en tenir. Cependant vous pouvez assurer toutes les jeunes Capitulantes des deux Colleges, que je ne suis point d'humeur à reformer l'usage de leurs Breviaires, ni de leurs services.

Je ne prétendrai pas que leurs yeux se contiennent,

*Lorsqu'ils verront entrer de jeunes Curieux
Au contraire en ce cas je veux que leurs
beaux yeux*

*Se détournent pour voir ceux qui vont &
qui viennent ;*

*Je ne suis point homme capricieux :
Et ne veux point en Directeur critique ;
Condamner la vieille pratique
De regarder , de rire , & de parler.*

*Toutes ces libertez entrent dans vos mysteres :
Et je sai bien , que vos Breviaires
Sont vôtre pis aller.*

*Non , je ne prétens pas reformer ces ma-
nieres ,*

*Et je serai content pourvu
Que je sache comment dans tous les Ora-
toires ,*

*On fait , en méditant sur ce que l'on a vu ,
Les Oraisons jaculatoires.*

*Car il y va de mon devoir ,
De m'en instruire , & de savoir ,
Ce que font les jeunes Novices .*

*Dans leurs chambres au sortir du Chœur :
Afin*

Afin de leur montrer comme un bon Directeur.

A bien faire leurs Exercices

Il seroit fort difficile de rencontrer un Directeur qui eût plus de complaisance, & lorsque je vous aurai expliqué de quelle façon je prétens en user, si je ne suis le plus malheureux des hommes, je me flate que malgré les autres prétendants, j'aurai les voix des deux Colleges. Ce n'est pas assez, Mesdemoiselles, de vous avoir dit comment je réglerai vos consciences, j'ose vous assurer que je serai aussi bon Aumônier que Directeur; & que je sai bien distinguer ceux dont il faut avoir pitié, de ceux qui n'en meritent point; & cela n'est pas peu. Car aujourd'hui il y a tant de tromperie, qu'on rencontre à toute heure, des demandeurs indiscrets, de qui il faut extrêmement se donner de garde. Sur tout, que la vanité de voir beaucoup de languissans à sa suite, ne fasse point faire sans distinction, la charité à toutes sortes de personnes. Car il y en a plusieurs qui demandent plutôt par habitude que par nécessité.

*Il faut connoître, si les plaintes,
Qu'on fait auprès d'une jeune beauté,
Sont ou veritables, ou feintes.*

Tome II.

Q

Si

*Si celui qui les fait , ressent en verité
De la douleur les cruelles atteintes.
S'il se plaint par coûtume ; ou par necessité.
Et lorsque sa langueur est un mal veritable ,
Il est bon d'être pitoïable ;
Et d'avoir de la charité :
En ce cas une douce œillade
Fait bien du plaisir au malade.*

Mais comme c'est une faute de faire indifferemment la charité à tout le monde , c'en est une aussi de renvoïer indifferemment ceux qui la demandent ; & il faudra que vous vous corrigiez de ce défaut ; car il regne assez dans Maubeuge :

*Le remarque , à mon grand regret ,
Que j'ai beau me plaindre en secret
Du cruel tourment que j'endure ,
J'ai beau dire qu'il est mortel
La Chancinesse d'Imerfel
A pour mon mal , l'ame si dure ,
Que sij'implore sa pitié ,
Me repoussant d'une façon cruelle ,
Amour vous assiste , dit-elle ,
Je suis indifferente , & n'ai point d'amitié.
Helas ! ce procédé n'est-il pas bien étrange ?
Choque-t-il pas l'humanité ?
Je n'eussè jamais crû , qu'un Ange
Pût n'avoir point de charité.*

Ces manieres de traiter ceux qui ont besoin de secours , décrient terriblement les gens. Si j'ai l'honneur d'être Aumônier de vos Chapitres , j'empê-
che-

cherai qu'on ne vous fasse des reproches sur cet article ; & je distribueraï de telle sorte , vos liberalitez , que personne ne s'en plaindra.

*Pour faire plaisir aux Humains ,
Vous avez des yeux & des mains ,
Des doux propos , des complaisances ,
D'aimables souris , des desirs ,
De secrettes correspondances ,
Du chagrin qui vient des absences ;
Des petits soins , des bracelets ,
Des baisers , des portraits & de la jalousie ;
Et s'il vous en prend fantaisie ,
Vous pouvez donner des poulets.
C'est un fort grand secours dans une mala-*

*die ;
Et l'hiver comme au renouveau ,
Pour rendre à qui languit , une nouvelle vie ,
Un poulet de Chapitre est un friand morceau.*

Ayant tant de liberalitez à faire , vous seriez bien cruelles de n'être pas touchées de la misere de ceux qui vous demanderont quelques graces. C'est du devoir de vôtre Aumônier de les distribuer : & je vous jure que je m'en acquitterai en honnête homme. Ne vous étonnez pas pourtant ,

*Quand vos cœurs deviendront humains
Si je ne fais point de scrupule ,
Tant de trésors me passant par les mains ,
De vous ferrer un peu la mule ;
Je pécherois contre la charité ,*

En m'oubliant dans la nécessité.

*Ce discours ne part point d'un cœur plein d'a-
varice,*

Car je vous fais ici serment,

Si vous agréez mon service,

De vous servir toutes fidèlement.

Je vous supplie tres-humblement, Mesdemoiselles, de faire valoir ces considerations dans l'Assemblée où vous élierez l'Aumônier & le Directeur qui vous manquent ; & d'assurer que j'ai, graces à Dieu, un temperamment assez fort pour les fatigues de ces emplois. J'ose dire que jem'enacquitterai avec honneur six mois dans l'un, & six mois dans l'autre des Chapitres. J'offre mêmes de faire un Novicat en l'un & en l'autre ; pour qu'on juge si je suis digne des Charges auxquelles j'aspire, & dont la possession me rendra glorieux comme un coq de Chapitre. Je suis, Mesdemoiselles, avec passion & avec respect,

Vôtre tres-humble & tres-
obéissant Serviteur.



M A D A M E **

A M O N S I E U R *

Elle souhaiteroit qu'il fût auprès d'elle.

MOn Dieu, que n'êtes-vous ici, Monsieur, nous serions heureux, s'il est vrai que vous m'aimiez autant que vous le dites. Tout le monde est à Paris pour quinze jours; & je suis seule avec mon petit Laquais. Quand je songe aux douces heures que nous passerions ensemble, j'en ai de très-mauvaises: & je ne puis m'empêcher de vous vouloir un peu de mal à force de vous vouloir trop de bien. C'est une chose étrange, Monsieur, d'avoir toujours un homme dans l'esprit; & de ne l'avoir que là. Si vous étiez ici, je vous aurois souvent en mes allées, où je jouïrois du plaisir de vous voir & de vous entendre, & c'est ce que je souhaite de tout mon cœur. Car je vous aime avec passion; & mille fois plus que vous ne m'aimez. Au reste je suis au desespoir d'apprendre que vous vous consoliez de mon absence avec votre ancienne Inclination: j'ai pensé dire *vieille*: mais je n'ai garde: elle prétend n'avoir

voir que vingt ans ; toutefois vous verrez que ce sont les mêmes vingt ans qu'elle avoit lorsqu'elle fut à Saint-Germain voir Louïs XIII. dans son lit de parade. Je ris, mais c'est de rage, comme on chante de crainte en presence des voleurs. Je suis,

Vôtre tres-humble Servante *

MADemoiselle N *..

A Monsieur N **

Elle le prie de lui rendre un bon office.

JE vous supplie, Monsieur, de me secourir contre un creancier incommode. C'est un certain Monsieur N *. de vos amis, qui m'a fait donner assignation pour un baiser, dont il dit qu'il a une promesse de moi en bonne forme ; & passée devant des gens encore plus croiables que des Notaires. Il est vrai qu'il y a quelques jours qu'en presence de plusieurs Dames, je lui promis de le baiser au cas qu'il nous voulût dire une Historiette, & il nous la dit. Hé bien, Monsieur, est-ce qu'il faut que je le baise ? Il a fait un Rondeau pour m'y contraindre par corps. Donnez-moi,

moi, s'il vous plaît, des défences,
vous ferez bien, & vous obligerez,
Vôtre tres-humble & tres-
obéissant Servante.

A MONSIEUR *

*Scaron lui demande la continuation de
son procédé.*

JE perds beaucoup, Monsieur, à
n'être pas connu de vous, autant
que je vous connois; vous ne dou-
teriez point que je n'eusse pour votre ge-
nerosité tous les sentimens qu'elle meri-
te; & pour les obligations que je vous
ai, toute la reconnoissance dont je suis
capable. Vous vous prenez d'une ma-
niere tout-à-fait honnête à me faire du
bien: & les obligeans procédez que
vous avez en ma faveur, sont hors de
suspçon de tout interest. Je vous sup-
plie, Monsieur, de me les continuer:
& d'achever un Ouvrage qui ne pouvoit
être entrepris que par un homme, qui
eût l'ame comme vous. Je suis,

(C22)

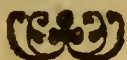
A M O N S E I G N E U R.
L'EVESQUE DU MANS.

Scaron lui demande un Benefice.

JE ne suis point mort, Monseigneur, comme les huit Chanoines dont vous avez depuis peu donné les Prébendes ; & cependant vous avez aussi donné la mienne. Je serois fâché qu'ils ne fussent pas plus morts que moi. Ce n'est point que je n'aime assez mon prochain ; mais s'ils n'étoient pas morts, Monsieur Costar & Monsieur * qui sont peut-être encore de mes amis, ne seroient ni Archidiacres, ni Chanoines. Je ne sais comment j'ai mis ce mot, *peut-être*. Je ne l'aurois point mis si j'y eusse bien songé. Si jamais j'ai l'honneur de vous écrire, je ferai un brouillon, afin de ne rien mettre dans mon Billet contre ma conscience. Pour revenir à ma Prébende, vous m'en devriez bien donner une autre quand ce ne seroit que pour me r'acquiter du tems que j'ai perdu à me fier aux promesses de feu vôtre Oncle d'heureuse memoire, & de peu de parole. Vous savez ce que vous avez à faire ; mais si j'étois en vôtre place, je don-

donnerois un Benefice à une personne qui seroit en la miene. Aussi-bien sans rien faire contre les bonnes mœurs, vous avez un coup seur pour en faire vaquer comme faisoit un Châtré que l'on appelloit *Mortier*. Ce Maître-Moine empoisonna dans un diné une vingtaine de Prieurs; & là-dessus on fit un Livre qui avoit pour titre; *la Méthode de faire vaquer les Benefices, mise en lumiere par le Révérend Pere en Dieu N. **. Je vieillis, puisque je suis compteur d'Historiettes. Mais il est minuit sonné, & les Lavardins n'aiment pas les gens qui parlent autant qu'eux. Ainsi je finis ma Lettre, & vous demande mille pardons d'avoir oublié d'y mettre par-ci par-là, autant de *Monseigneur* qu'il en faloit. Je ne tomberai plus dans cette faute, & encore un coup, je ne vous écrirai de ma vie, que je ne fasse un broüillon. Je suis,

Vôtre tres-humble & tres-
obéissant Serviteur & plus
Chanoine, SCARON.



A MADAME **.

*Le Chevalier de Méré lui demande de
ses nouvelles.*

LE lendemain que je vous eus quittée, je ne manquai pas de vous écrire, & je vous assure, Madame, que si je vous écrivois aussi souvent, qu'il m'en prend envie, il se passeroit bien peu de jours, que je ne vous demandasse de vos nouvelles. Jen'en ai point eu depuis que je suis ici : & cela me met en peine ; mais ce qui me donne cette inquiétude, n'est qu'une délicatesse de sentiment. Car quelle apparence y a-t-il qu'une personne qu'on aime, soit malade ; parce qu'on a été cinq ou six jours sans recevoir de ses Lettres ? Néanmoins, Madame, je ne laisse pas de craindre ; & vous me ferez un extrême plaisir de m'apprendre, que vous vous portez, comme le desire passionné-ment.

Vôtre tres-humble & tres-
obéissant Serviteur.

A MADAME **

*Elle lui feroit plaisir de lui envoier une
mouche.*

JE vous conjure , Madame , de donner à mon Laquais une mouche. N'allez pas vous imaginer que ce soit pour avoir un air plus galant , ni pour gagner au service d'un autre , ce que j'ai perdu auprès de vous. Non , Madame , j'ai , il y a longtems , renoncé aux cœurs , & la dureté du vôtre m'a rebuté de faire des conquêtes. La mouche que je vous demande , n'est que pour dérober aux yeux du monde , une élevure fort desagreable. Quand vous n'en auriez qu'une seule , j'entens une mouche , ne laissez pas de me l'envoier : elle m'est absolument necessaire. Et pour vous ; Madame , il vous est impossible d'en mettre sur aucun endroit de vôtre visage , que vous ne cachiez quelque chose de beau.



A MONSIEUR
SCARON.

*Mainard lui demande de ses nouvelles,
& lui en écrit des siennes*

JE tremble , Monsieur , lorsque l'ordinaire arrive sans m'apporter des marques de vôtre souvenir. L'amitié que nous avons faite à Rome , vous donne-elle de la peine ? Vôtre santé est-elle si ébranlée , que les Médecins vous défendent de faire la moindre chose ? Ecrivez-moi , s'il vous plaît , une fois le mois , quand vous ne me devriez dire que , *je me porte bien , & je vous aime toujours.* Cela empêchera que vôtre silence n'irrite les maux que j'endure , & qui depuis six semaines , me font penser au grand départ. Je fais ce qu'il m'est possible pour le différer ; & je regle si sobrement mes repas , que les abstinences d'un homme qui prétend être *Béat* , ne sont pas plus régulières. Cependant je ne laisse point d'envoier mon esprit sur le Parnasse , & d'y chercher quelque nouveau laurier. Je n'eus jamais tant d'envie d'écrire , & vous ne sauriez vous imaginer le nombre

bre infini de pensées poétiques , qui m'empêchent de dormir : mais pas-une ne peut entrer dans l'Epigramme. La morale m'occupe tout entier, & de vôtre vie , Monsieur , vous ne vîtes des Vers plus sages * que ceux que va publier

Vôtre tres-humble Serviteur
M A I N A R D.

A MONSIEUR
B E R T I E R ,

PREMIER PRESIDENT
AU PARLEMENT DE TOULOUSE.

M. de la Cambre le conjure de l'appuyer dans une affaire.

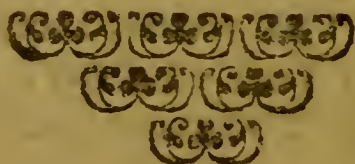
JE ne devois prendre les témoignages de la bienveillance , dont vous m'honorez , que pour des effets de vôtre civilité : néanmoins, Monsieur , j'ose me flater, que vous avez un peu d'affection pour moi ; &

Q 7 qu'en-

* Il entend parler de cette belle Ode qu'on trouve dans les Poësies , & qui commence ,

*Alcipe , reviens dans nos bois ,
Tu n'as que trop suivi les Rois...*

qu'entre les paroles obligeantes que vous me dites toujours, il y en a quelques-unes qui partent du cœur, & qui me doivent faire croire, que vous avez dessein de m'obliger. Ainsi Monsieur, dans la rencontre, qui s'offre, je prens la liberté de vous faire ressouvenir des sentimens favorables que vous avez pour moi; & de vous supplier tres-humblement de me vouloir faire une grace; elle dépend de vous, & de l'auguste Compagnie, dont vous êtes le Chef. Si bien que si vous avez la bonté de favoriser mes interets, personne ne pourra résister à votre autorité, ni à votre adresse, & j'aurai sujet de tâcher à mériter, toute ma vie, cette faveur par mille très humbles services.



REFLEXIONS
SUR LA
LETTRE
DE
RECOMMANDATION.



REFLEXIONS
 SUR LA
 LETTRE
 DE
 RECOMMANDATION.

L*A Lettre de Recommandation est facile : elle roule toute sur le mérite de la personne qu'on recommande, & sur la justice de la chose qu'elle desire : on dit que l'obliger, c'est faire plaisir à tous les honnêtes gens ; & que l'on regardera les bons offices qui lui seront rendus, comme s'ils nous étoient rendus à nous mêmes.*

C'est recommander quelqu'un, que de dire que son affaire est tres-juste

juste ; qu'on la regarde comme la
sienne propre : Qu'ainsi l'on sup-
plie ardemment de l'appuyer , &
d'ouvrir les yeux sur ce que de-
mande la personne qui nous est
chère ; assurant que de plusieurs
graces qu'on nous a faites , celle de
faire rendre justice à nôtre ami ,
sera la plus grande.



A MONSEIGNEUR

L'EVESQUE DE NANTES.

Balzac le supplie pour un de ses parens.

Celui qui vous rend ce Bilet , est Lettre premières :
 mon proche parent ; mais, Monseigneur, nôtre amitié est encore plus étroite, que nôtre alliance : Ainsi je vous conjure tres-humblement de lui témoigner que les choses qui me sont cheres, ne vous sont pas indifferentes ; & de faire pour l'amour de moi ce que vous feriez en sa consideration , s'il avoit l'honneur d'être connu de vous. Je suis, Monseigneur, avec un profond respect, Votre tres-humble.....

A MONSIEUR

LE PRESIDENT

DE NESMOND.

En faveur d'une Amie.

IL ne tient qu'à Madame ** que je ne me fasse porter à Paris pour être son Solliciteur auprès de vous : mais, Monsieur, elle ne veut pas user de tout le pouvoir qu'elle a sur moi :
 el-

elle se contente de me demander une Lettre. Je la lui accorde comme une grace qu'elle me fait; & je vous l'écris, avec autant de passion, que si ma bonne fortune dépendoit du succès qu'elle se promet de vôtre justice. Ce n'est donc plus son affaire que je vous recommande : ce sont mes intérêts que je mets entre vos mains; & de plusieurs obligations que je vous ai, celle-ci sera la plus considérable. Je suis,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-
obéissant Serviteur.

A MADAME

D U F O S.

Balzac prie pour un Ami.

SUR l'assurance, Madame, que vous persuadez fortement, je n'ai pas promis à Monsieur ** que vous solliciteriez en sa faveur: je l'ai assuré, que vous lui gagneriez son procès: & je suis garant de tout ce qui vous en arrivera. Je vous pourrois dire pour rendre cet honnête homme plus considérable, qu'il vous remerciera en cinq ou six Langues, & qu'il est illustre par son

on merite ; mais, Madame, je vous dirai seulement qu'il est mon ami, qu'il vous louë par-tout ; & que si ma recommandation, & vôtre gloire vous sont cheres ; vous le renverrez bien tôt avec un entier contentement. Je l'espere, & suis,

Vôtre tres-humble.

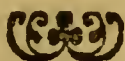
A M O N S I E U R

D'A I G U E B O N N E.

Pour Monsieur Arnand le Fils.

NE craignez point, Monsieur, que je fasse ce tort à nôtre amitié, de vous recommander celui qui vous rend ce Billet : il suffit que vous sachiez que c'est mon Fils pour le traiter comme s'il avoit l'honneur d'être le vôtre ; & je n'ai par avance qu'à vous remercier des faveurs que vous lui ferez. Je suis,

Vôtre tres-humble & tres-
obéissant Serviteur.



A M O N S I E U R
P E L O T,
INTENDANT DE POITOU.

Le Chevalier de Meré le supplie de rendre de bons offices à une Dame.

J' Ai quelques amis qui ne m'écrivent plus sans me parler de vôtre chere délicate, de vôtre agréable entretien, & de l'adresse, Monsieur, que vous avez à faire aimer la justice dans vôtre Intendance. Tout le monde vous y regarde comme un parfaitement honnête-homme : & à l'envi, les Dames tâchent à nous y consoler de ne plus voir celles de Paris. Ce qui me plaît davantage, on me mande, que j'ai toujors part à vôtre amitié. Je songe, Monsieur, depuis longtems à vous en témoigner ma joïe ; & je n'en saurois avoir une plus favorable occasion. Une belle Dame, & d'un merite extraordinaire, m'ordonne de vous emploïer : vous n'aimez rien qu'à faire plaisir ; & jamais personne ne s'y est pris de meilleure grace. Mais ce qui vous doit sensiblement toucher, c'est Madame Scaron,

ron , qui veut bien vous être obligée ,
& elle ne fait cet honneur , qu'à fort
peu de gens , quoique les mieux faits
de la Cour s'empressent auprès d'elle.
Si vous êtes si heureux , que de pou-
voir la servir , vous me remercieriez de
vous en avoir prié. Je vous conjure
donc , Monsieur , de ne vous point
corriger dans cette rencontre d'être un
ami violent ; & de me croire avec tou-
te l'affection que je vous dois ,

Vôtre tres-humble & tres-
obéissant Serviteur.

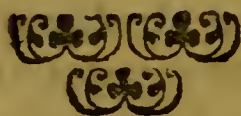
A M A D A M E * * *

*Montreuil lui recommande l'affaire
d'un ami.*

SI vous recevez aussi mal les sollicita-
tions que je vous fais pour mes amis ,
que celles que je vous ai faites pour
moi , je tiens l'affaire du pauvre Che-
valier perduë. Mais , Madame , son-
gez que c'est l'un des plus vaillans & des
plus spirituels du Royaume : & ne per-
dez pas l'occasion de faire voir que vous
vous connoissez en merite. Gagnez le
frere , & le cousin que vous avez dans
le Parlement. Si vous l'entreprenez , il
n'y

n'y a rien , dont vous ne puissiez venir à bout. Depuis le tems que la Justice porte un bandeau , il est si usé , la toile en est si claire , que les yeux des Juges verront au travers ; & ils ne pourront résister aux vôtres. Je consens que ce jeune Gentilhomme reçoive par-là , toute la recompense des services que je vous ai rendus ; & de ceux que je vous dois rendre. Ils seront en grand nombre , si je vis long-tems ; car j'ai fait vœu d'être jusqu'à la mort

Vôtre tres-humble & tres-
obéissant Serviteur.



A M O N S I E U R...

*Balzac lui marque, qu'il a fait ce qu'il
a pû pour Mademoiselle * **

J'E n'ai pas, Monsieur, manqué de faire tout ce que vous m'avez ordonné, sans oublier la moindre chose dont je me suis pû aviser moi-même. Vous ne sauriez vous interesser en rien, qui ne me touche sensiblement; & j'estime beaucoup la charmante Mademoiselle N... Je ne souhaiterois aussi pour lui plaire, que d'avoir autant de bonheur à la servir, qu'elle a des graces en ses manieres. J'ai parlé de son affaire à Monsieur le Gouverneur, & il m'a promis de la terminer dans peu de jours, & comme vous le demandez. Je suis,

M O N S I E U R,

Vôtre tres-humble & tres. . .



A MONSIEUR
DE REVOL,
EVESQUE ET COMTE DE DOL.

*Costar lui mande qu'il ne sauroit faire
voir la passion qu'il a de le servir ; par-
ce que la chose recommandée est trop
facile.*

J'Eusse bien voulu, Monseigneur,
qu'il se fût trouvé quelque difficulté
au premier commandement dont vous
m'avez honoré. Mon obéissance meri-
teroit davantage ; & elle pourroit m'ai-
der à reconnoître les graces que j'ai re-
çûës de votre bonté dans le tems qu'il
m'a été permis de vous approcher : mais
vous m'ordonnez une chose si fort selon
mon cœur, qu'étant obligé de la faire
pour l'amour de moi, la passion que
j'ai de vous plaire, n'y peut ajoûter
beaucoup. Si bien, Monseigneur, que
ce ne sera point pour cette fois que je
vous témoignerai, comme je le desire,
l'absolu pouvoir que vous avez sur mes
volontez. J'en attendrai avec impatience
une plus favorable occasion ; & cepen-
dant je ferai toute ma vie avec toute l'ar-
deur

deur & tout le respect que je dois,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble, &c.

A MONSIEUR **

*Costar lui mande qu'il appuiera l'affaire
qu'il lui recommande.*

J'Ai toujours eu pour vous Monsieur,
un zele particulier ; & ma plus grande
satisfaction, c'est de vous le témoi-
gner : mais je n'aurai pas cet avantage,
quand j'appuierai avec chaleur, com-
me je vous le promets, l'affaire que vous
me recommandez ; elle est trop juste ;
& je crains que vous ne soiez d'humeur
à me faire sans cesse de ces prieres : Elles
me donnent lieu de vous estimer ; mais,
Monsieur, ce qui me fâche, elles ne
m'en donnent point de vous faire voir
combien je suis

Vôtre tres-humble & tres-
obéissant Serviteur.



A MONSIEUR ***
P R E S I D E N T
AU PARLEMENT DE...

On lui recommande le procès d'un Ami.

Vous m'avez , Monsieur , donné jusqu'ici d'assez grands témoignages de vos bontez pour m'autoriser à vous en demander de nouvelles marques. Un Ami , de qui les interêts me sont chers , a un procès en vôtre Parlement pour un Decret , où l'on m'assure que la Justice parle en sa faveur : & comme il y a peu d'hommes , qui la rendent avec tant de plaisir que vous , vous souffrirez bien , Monsieur , que je m'en fasse un d'offrir de la matiere à vôtre équité ; étant sûr que l'ami pour qui je prens la liberté de vous écrire , a trop de vertu & trop d'honneur pour chercher à gagner un procès , qui lui sembleroit injuste. La confiance qu'il a en son bon droit , dont je sai , Monsieur , que vous vous déclarerez l'appui , est tout ce qui le porte à souhaiter la recommandation que je lui donne : & pour lui faire avoir un heureux pré-

présage de la justice qu'il attend de vous, je l'ai assuré, que vous ne m'aviez jamais refusé celle de me croire avec beaucoup de passion & de respect,

MONSIEUR,

Vôtre tres humble & tres-obéissant Serviteur, B * *

A MONSEIGNEUR

L'EVEQUE DE SAINTES.

Costar lui recommande un Ami opprimé.

ON est, Monseigneur, dans ce voisinage, fort persuadé de la part qu'il vous a plu de me donner en l'honneur de vos bonnes graces. Vous l'avez dit à tant de gens, & j'ai trouvé tant de gloire à m'en vanter, que je ne connois personne, qui ne le sache. Celui qui vous rend cette Lettre, est l'un de ceux qui le croit plus fermement; & qui s'est imaginé que je lui rendrois un grand service, si je prenois la hardiesse de vous dire qu'il est de mes amis, & que je lui ai de particulieres obligations. Il est troublé dans son Benefice par un de vos Archiprêtres, & comme il m'a compté son affaire, c'est injustement. On desi-

reroit bien tirer quelque argent de lui ; mais je vous avoüe, Monseigneur, qu'il a cette petite imperfection de n'en avoir jamais guéres, & que même il est sujet à ne garder pas long-tems le peu qu'il en a. Je m'assure que pour un défaut si leger & si commun vous ne le jugerez pas plus indigne de vôtre protection ; & que vous ne permettrez point qu'il soit opprimé par un plus puissant que lui. J'ose aussi me promettre quelque chose au delà de cette exacte. & ponctuelle justice que vous gardez si religieusement à tout le monde ; & quand il implorera vôtre autorité, peut-être vous plaira-t-il de vous souvenir que celui qui vous a supplié de le vouloir favoriser, est plus que tous les hommes du monde,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres humble, &c.



RE-

REFLEXIONS
SUR LA
LETTRE
DE
REMERCEMENT.



REFLEXIONS
SUR LA
LETTRE
DE
REMERCEMENT.

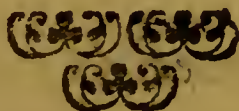
S I c'est d'un présent qu'on remercie, on loue ce présent. On parle de sa beauté; & on assure que la manière dont il a été donné, nous obligera d'être toute notre vie à la personne qui nous a fait sentir de si agréables marques de son honnêteté.

Vous pouvez dire qu'on ne remercie des graces ordinaires que par des paroles; mais que la faveur que vous avez reçue, étant

extraordinaire, vous ne prétendez la reconnoître que par vôtre respect & par vos services.

L'on peut dire que la faveur reçue étant au dessus de tous les services, & de toutes les paroles, on aura toujours un cœur aussi plein de reconnoissance, que celui de la personne liberale l'est de générosité.

La façon de remercier, mais qui semble à de certaines gens, un peu usée; c'est de dire à celui qui nous a donné, qu'il n'étoit nullement besoin qu'il essayât de nous gagner par ses liberalitez, à cause que nous étions entièrement à lui; mais que néanmoins toute nôtre vie nous tâcherons de les reconnoître en toutes rencontres.



A M A D A M E . . .

*Balzac la remercie des fromages qu'elle
lui a envoyez.*

J'E ne veux pas, Madame, manger
vôtre bien sans vous en témoigner ma
reconnoissance. Vous me faites des fe-
stins depuis quatre jours; & le goût
n'a rien d'excellent, que l'on ne trouve
dans vos fromages. Ce n'est point de
la chrême; c'est un merveilleux je ne
sai quoi, qui pique agréablement la
langue, & qui a une bonté qu'on sent,
mais qu'on ne peut exprimer. Je ne
saurois aussi croire, quoique vous puis-
siez dire, que de tels fromages soient
de vos Villageoises. Non, Madame,
des mains si grossières n'ont point tra-
vaillé à des choses si délicates: les Nym-
phes de la Vienne s'en sont mêlées; &
les fromages que vous m'avez fait la gra-
ce de m'envoyer, sont, sans doute, de
leur façon. Ainsi, Madame, je ne
puis vous remercier assez d'un si pré-
cieux présent, ni vous assurer combien
je suis

Vôtre tres-humble & tres-
obéissant Serviteur, B.

A MONSIEUR
BOUTILLER,
SURINTENDANT DES FINANCES.

*Balzac lui écrit que l'air dont il donne,
augmente ses faveurs.*

LA maniere, Monseigneur, avec laquelle vous me donnez, est si peu commune, que je l'estime quelque chose de plus que le présent même : & je vous dois un rémerciment tout nouveau pour une faveur toute nouvelle. Je vous le ferois, Monseigneur, s'il étoit possible, que ma reconnoissance fut aussi ingenieuse que vôtre bonté ; & que j'eusse le don d'embellir les paroles, comme vous avez le secret de rendre l'or plus riche ; il est précieux de sa nature : mais il reçoit un plus haut prix de vôtre civilité ; & parce qu'il m'est venu de vos propres mains, j'y trouve des traits que je n'y aurois point apperçus, si j'eusse été païé par un Tresorier. Vous vous êtes avisé de ce moïen pour me donner plus, en ne me donnant pas davantage ; & multiplier quatre mille livres jusqu'à l'infini. Une honnêteté
si

si extraordinaire & si glorieuse m'obligera aussi d'être toute ma vie ,

MONSEIGNEUR ,

Vôtre tres-humble & tres-
obéissant Serviteur.

A MONSEIGNEUR

LE CARDINAL

DE LA VALETTE.

*Arnaud d'Andilly le remercie des bons
sentimens qu'il a de lui.*

LE billet dont votre Eminence m'a honoré, est si obligeant, que ce seroit, Monseigneur, mal connoître les honnêtetez qu'elle me fait, que de croire pouvoir l'en remercier. On témoigne; par des paroles, son ressentiment des graces ordinaires; mais il n'y a que le cœur qui puisse répondre aux faveurs du cœur. Ce sont les seules que j'estime. Votre Eminence ne me pouvoit aussi attacher d'une façon plus particulière, qu'en jugeant favorablement de mon peu d'amour pour mes interêts; & de l'ardente & respectueuse passion avec laquelle je suis, Monseigneur, de vô-

tre Eminence, le tres-humble, & tres-obéissant Serviteur.

A M A D A M E

LA COMTESSE DE TESSE'.

Costar
Lettres.

*Sur ce qu'elle lui avoit promis une place
dans son cœur.*

IL y a trois-semaines, Madame que je me donnai l'honneur de vous écrire. Quand j'aurois pris tout ce tems-là pour faire une réponse à votre belle & obligeante Lettre, je ne m'y ferois pas encore assez préparé. Avec tout votre esprit, vous y seriez vous-même, Madame, bien empêchée: & si vous étiez en ma place, & qu'une personne aussi charmante, que vous l'êtes, vous eût promis un des premiers rangs dans le cœur du monde le mieux fait, je doute si pour la remercier, vous trouveriez des paroles qui vous contentassent. Ce seroit pour moi une folle entreprise d'en chercher; & il vaut mieux employer mes soins à trouver les occasions de vous plaire, & de vous servir. C'est, Madame, votre tres-humble, & tres-obéissant Serviteur.

A

A M A D A M E

L A D U C H E S S E
D E C H E V R E U S E.*Costar la remercie de son souvenir.*

L'Honneur que vous me faites, Madame, de vous souvenir de moi, & les belles paroles que vous employez à m'en donner des assurances, me touchent sensiblement. Je voudrois vous pouvoir remercier d'aussi bonne sorte, de cette faveur que je la fai reconnoître avec respect. Mais, de ma vie, Madame, il ne me sera possible de dire là-dessus ce que je pense; & je ne puis éviter, qu'en cette rencontre mon esprit ne trahisse mon cœur, & ne me fasse estimer ingrat; parce que je ne pourrai jamais vous marquer jusqu'où va ma reconnoissance; ni avec combien de raisons je suis ôbligé d'être,

M A D A M E,

Vôtre tres-humble & tres-
obéissant Serviteur.

A

A M A D A M E

DE LA POPELINIERE.

Costar
Lettres.*Sur la pensée qu'elle avoit de lui rendre
visite.*

J'Ai reçu, de vôtre part, de si obligeantes civilités, Madame, que je ne saurois rien faire pour les mériter, ni rien dire pour vous en remercier. C'est une faveur au dessus de mes services, & de mes paroles, qu'une si charmante Personne que vous, ait eu la pensée de me venir voir; & je n'aurois osé me promettre cette grâce: Néanmoins, Madame, puis qu'on dit des malades, que Dieu les visite, il n'y eût point eu, ce me semble, tant de présomption, en l'état où je me trouvois, de prétendre à l'honneur que vous m'avez voulu faire; mais je l'aurois acheté trop cher, & dans un tems où j'avois la fièvre: *J'eusse couru fortune de tomber de fièvre en chaud mal.* Selon que vous êtes faite, on est sujet après vous avoir vuë, à ne désirer rien, avec plus d'ardeur, que de vous revoir: & pour cela, il est plus sûr de vous aimer de loin que de près. Cependant, Madame, quoi qu'il m'en
puis-

puisse arriver, je ferai à vôtre retour dans la Province, tous mes efforts pour me traîner jusques chez vous, & vous aller protester que je veux vivre & mourir,

MADAME,

Vôtre tres-humble & tres-obéissant Serviteur.

A MONSIEUR **.

Madame... le remercie de quelque chose qu'elle a reçu de lui.

JE passai hier au soir une bonne heure à regarder le present que vous m'avez fait. Mais, Monsieur, j'en ai passé de bien mauvaises ce matin, quand je me suis mise à songer de quelle façon je m'y prendrois, afin de vous en remercier. Comment! pour deux grandes pieces de beau drap d'or, n'avoir que des paroles. Ah! cela me fait mourir. Je devrois, il est vrai, m'être accoutumée, depuis le tems que vous m'honorez de vos presens, à vous en témoigner ma reconnoissance de mauvaise grace. Ma honte devoit être tournée en habitude, & ne me plus faire de peine. Cependant, il n'en est pas ainsi; & j'ai tant de dépit, de ce que mon pauvre esprit ne
me

me sert pas en cette occasion , comme je le voudrois , que je puis dire , que j'achette bien cher les choses que vous me donnez. Vous pouvez croire que je ne laisse pas de vous en être tout-à-fait obligée , & qu'elles me feront toujours souvenir que je dois être toute ma vie ,

M O N S I E U R ,

Vôtre tres-humble
Servante.

A M A D A M E

L A M A R Q U I S E

D E L A V A R D I N.

Elle avoit estimé des Ouvrages de Costar , & il l'en remercie.

J E n'ai , Madame , jamais eu l'honneur de vous voir , ni de vous servir ; & cependant je vous dois de tres-humbles actions de grâces. Des complimens d'une si excellente personne à un homme inconnu , & inutile comme moi , me font quelque chose de plus que des complimens : & je n'en connoîtrois point le prix , si les ressentimens que j'en ai , n'étoient qu'ordinaires. Je suis ,

suis, Madame, sensiblement touché de vôtre civilité, & je le dirois mieux, si je l'étois moins. Après ce qu'on m'a dit de vôtre esprit, & de vos autres aimables qualitez, il est impossible que je ne me tienne heureux de vôtre approbation. J'y trouve de quoi satisfaire ma vanité, si je m'estime beaucoup; & si je m'estime peu, j'ai sujet d'admirer des manieres si honnêtes, que les vôtres: de sorte que l'obligation que je vous ai, est extrême; & je ne puis que je ne sois toute ma vie avec un profond respect, Madame, vôtre tres-humble & tres-obligé Serviteur.

A M O N S E I G N E U R

F O U Q U E T.

Sur une faveur qu'il en a reçue.

Scarron
Lettres.

LA grace que vous m'avez faite, Monseigneur, de ne point mépriser mon petit present, m'engageoit assez á me donner à vous, sans que vous m'y obligassiez davantage par une nouvelle faveur. C'est, Monseigneur, en quelque façon, vous en remercier, que de vous avoüer que je ne le puis; & je
vous

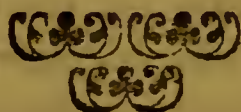
vous exprime mieux ma reconnoissance par cet aveu , que par toutes les paroles du monde. C'est vôtre tres-humble , & tres-obligé serviteur.

A M A D A M E * *

Montreuil
Lettres

Elle lui avoit écrit obligeamment , & il l'en remercie.

VOUS m'avez , Madame , envoyé une Lettre si obligeante , que je n'ose la montrer à personne ; & si pleine d'esprit , que je devrois la faire voir à tout le monde. Je voudrois bien vous en remercier de la bonne sorte : Mais , Madame , je suis si peu accoûtumé à me voir obligé , que je me trouve tout interdit , quand il faut que je témoigne ma reconnoissance. S'il falloit vous rendre quelque service , je ne serois pas dans la même peine ; & vous connoîtriez veritablement que je suis , vôtre tres-humble Serviteur.



LETTRES D'APOLOGIE

A MONSIEUR

ARNAUD

ABBE' DE S. NICOLAS.

Costar se justifie auprès de lui.

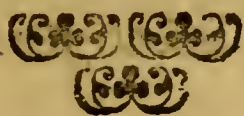
J'Ai, Monsieur, appris avec beaucoup de douleur, que vous aviez condamné ma retraite ; & que vous aviez passé plus avant que tous les autres, dont j'ai l'honneur d'être connu, qui se sont contentez de s'en étonner. Je pensois n'avoir pas fait inconsidérément une chose que j'avois méditée deux ans durant ; mais puisque mon action vous a déplû, je me tiens coupable. J'en ai de la honte, & jem'en repens de tout mon cœur. Je n'appellerai point de vous à un autre ; vous êtes la personne de qui j'estime davantage le jugement. Je n'appelleray point aussi de vous à vous-même ; car je ne puis m'imaginer, qu'un esprit si sage, se soit laissé prévenir ; & quand je n'aurois pas cette déférence pour tout ce qui vient de vous ; & que vous auriez été capable de vous tromper une fois ; vos

er-

erreurs dans la réputation où vous êtes , feroient suivies comme vos plus saines opinions ; & il vaut autant avoir tort , que d'avoir raison , qu'il ne soit pas raison pour vous. D'ailleurs , Monsieur , j'aime mieux perdre ma cause , que de la gagner en la plaidant : & dans de semblables occasions , il y a moins d'infamie d'être vaincu , que de se défendre. Je ne vous demanderai donc point qu'il vous plaise de m'ouïr , & de revoir le procès. Je ne vous représenterai point , que n'ayant rien fait jusques ici , qui ait paru bizarre , il y a quelque apparence que je n'ai pas perdu tout d'un coup le sens ; & que je n'ai pas commencé à faillir par une imprudence considérable. Je ne vous dirai point , qu'il y a beaucoup de causes occultes dans la nature ; & beaucoup de raisons secrètes dans la conduite des hommes ; qu'il faut quelquefois paroître ingrat pour ne l'être pas ; & s'exposer aux reproches d'une bassesse pour en éviter l'effet. Je vous supplierai seulement , Monsieur , & avec toute l'affection qu'il m'est possible , de ne m'ôter point , à cause de cela , vos bonnes grâces , & de croire , que je me tiendrois indigne de vivre , si

vous

vous jugiez, que je le fusse d'un si grand honneur. Il n'y eut jamais de vertu plus aimable que la vôtre, ni qui se sentît moins de vos foiblesses, & qui fût mieux s'y accommoder. Vous haïssez les vices sans haïr les hommes; & quoique vous ne vous pardonniez rien, vous êtes indulgent à nos fautes; comme si vous aviez besoin, que l'on vous fît grace, votre vie est austere, mais elle n'a des épines que pour vous seul; vous ne reprenez personne, & vous reformez tout le monde. Enfin, Monsieur ce n'est pas proprement votre vertu, qui vous fait aimer de tous ceux qui vous connoissent : C'est vous qui faites aimer la vertu, tant elle est belle en votre personne, & tant elle y a de charmes. Après cela, quelle affliction me seroit-ce, si vous ne vouliez plus me souffrir auprès de vous, ni m'avouer, Monsieur, pour votre tres-humble, & tres-obéissant Serviteur?



A MONSIEUR **

*Costar justifie la lecture des
Romans.*

J'E ne suis point, Monsieur, de l'avis de vôtre Savant; & je m'empêcherai bien de croire avec lui, qu'il soit indigne d'un homme grave d'emploier quelques heures à la lecture des Romans. Il ne se souvient pas qu'Aristote dit, que les Philosophes aiment les Fables; & que ce n'est point une chose incompatible avec la profession qu'ils font, de passer leur vie à la recherche des veritez importantes. Il a oublié, ce Docteur d'heureuse memoire, ces paroles d'un „ Poëte favori de Mecenas. J'ai relû, „ dit-il, soigneusement Homere; & „ à mon gré, il apprend beaucoup „ mieux, que tous les Philosophes, en „ quoi consiste le solide honneur, & „ le veritable bien.

Quidquid sive pulchrum, quid turpe,

Quid utile, quid non;

Pleniùs ac melius Chrysippo & Cantore docet.

Si un excellent Roman se peut appeler

ler une *Philosophie d'exemples*, & que des deux chemins qui conduisent à la sagesse, celui des Préceptes, & celui des Exemples, le dernier soit le plus court, & plus aisé; qui pourra nier, que les Romans ne soient d'un merveilleux service pour regler les mœurs? Ils nous présentent de si belles idées des plus héroïques vertus, qu'il n'est point d'ame si dure, qui n'en soit éprise, & qui ait le courage de s'en défendre. Les bonnes actions y sont toujours couronnées; & les mauvaises n'y sont jamais impunies. Si la fortune a la malignité d'y combattre le merite, elle a la honte d'en être vaincuë, & de servir de matiere à ses triomphes: Enfin, les Romans sont des Ecoles de bienseance & d'honnêteté; mais des Ecoles où les Graces sont peintes, où ne cherchant que du plaisir, nous trouvons de l'instruction; & où l'esprit ne se voulant que délasser, se purifie. se renouvelle, s'embellit, & se rend meilleur. Si vôtre Docteur est d'un autre sentiment, je me renfermerai dans l'opinion que j'ai conçue il y a long-tems, que le silence n'affine pas toujours le bon sens; & que ceux qui

raisonnent le plus, sont quelquefois les moins raisonnables. Je suis, Monsieur, vôtre tres-humble, & tres-obéissant serviteur.



REFLEXIONS
SUR LES
LETTRES
D'EXCUSES.

WILLIAMS
1877
F. E. L. R. S.
S. E. L. R. S.



REFLEXIONS
SUR LES
LETTRES
D'EXCUSES.

Il y a diverses manieres des s'excuser ; mais en general, l'on peut dire, qu'on s'excuse ordinairement de n'avoir pas fait une chose sur l'impossibilité, qu'il y avoit d'en venir à bout ; sur le peu d'importance dont cette chose étoit ; ou sur les furieux embarras qu'on avoit, & qui n'ont point permis qu'on songeât à d'autres affaires qu'aux siennes propres.

A U R O I

H E N R I I V.

*Le Maréchal de Biron lui écrit que
dans deux jours il ira trouver Sa
Majesté.*

JE l'avouë, Sire, le service de ma
Maîtresse m'éloigne trop longtems
de mon Maître; mais, si je l'ose
dire, est-ce à vous à manquer d'indul-
gence pour les Amans: & ne m'avez-
vous pas dit cent fois, qu'il y avoit mil-
le rencontres, où vous ne vous souve-
niez ni de l'Etat ni de Vous? Encore
deux jours, Sire, & je parts en poste
pour vous aller donner des marques de la
continuation de ma tres-humble obéis-
sance.

A M O N S I E U R **. .

*Balzac lui mande que ses affaires sont
cause, qu'il ne lui a point écrit.*

NE trouvez pas, s'il vous plait,
mauvais, Monseigneur, que je
vous fasse ressouvenir d'un Homme, à
qui vous avez fait l'honneur de témoig-
ner de la bienveillance. S'il s'est mal
ac-

acquité de son tres-humble devoir envers vous , c'est qu'il fait que vous n'avez point de tems à perdre. Vous faire lire des paroles inutiles , ce seroit ignorer l'emploi que le Prince vous a donné ; & je n'ai garde aussi de vous presenter des amusemens peu agreables dans l'assiduité de vôtre travail ni d'attendre de réponse de vous parmi les ordres que vous avez à donner. C'est assez pour moi , que vous me fassiez la grace de jeter les yeux sur la protestation que je vous fais d'être toute ma vie , Monseigneur , vôtre tres-humble , & tres-obéissant Serviteur.

A M A D A M E

LA COMTESSE

D E B R I E N N E.

*Balzac lui écrit , qu'il ne sauroit aller
la voir*

IL n'y a , Madame , au village que moi , qui n'aille point faire sa cour à la ville ; mais il m'est impossible de m'acquiter de ce devoir. Le plaisir ne m'en empêche pas , c'est la douleur. Les misérables le font par tout. Voilà

de quoi me justifier devant tous les hommes ; mais , Madame , auprès de vous , je n'ai pas besoin de cela. Comme vous savez de quelle maniere je vous estime , je me flatte que vous me ferez la faveur de ne point douter que je ne souffre autant de n'avoir pas le bien de vous voir , que d'avoir du mal qui me prive de ce bien-là. C'est , Madame , votre tres-humble Serviteur.

A MADAME

LA MARQUISE
DE LA VARDIN.

Costar s'excuse d'avoir trop tardé à lui écrire.

IL y a huit jours que je vous dois une réponse , mais Madame , il y en a huit que je suis dispensé de faire ce que je dois. J'ai eu une longue fièvre , qui m'est survenue à la suite d'un grand rhume , & d'une fluxion sur les yeux ; & quoique je sois à demi guéri de tous ces maux , je ne le serai de long-tems des remèdes. J'avois supplié Monsieur l'Abbé de prendre la peine de vous le mander ; mais il ne s'en est pas souvenu ,
&

& je ne m'étonne point que vous entretenant, il n'ait pû penser qu'en vous : & que dans un tems où vous occupiez sa mémoire , il n'y ait eu aucune place pour moi. Cependant , Madame , tant de fâcheux effets de l'hiver sont de mauvaises choses ; mais elles sont de bonnes excuses ; & vous manqueriez de bonté , si après les avoir suës , vous croïez plutôt me devoir plaindre , que de vous plaindre de moi. Je suis, Madame , vôtre tres humble , & tres-obéissant serviteur.

A MONSIEUR

L'ABBE' TUBEUF.

Costar s'excuse d'avoir été paresseux à lui écrire.

IL y a , Monsieur , prés d'un an , que je suis parti de Paris ; & je ne m'en suis apperçû que par le regret que j'ai de ne vous plus voir , & de n'apprendre point de vos nouvelles. Cela , Monsieur , vous fera savoir deux choses , que je vis content , & que je vous honore infiniment. Je ne m'amuserai pas à vous faire des excuses d'avoir passé tant de tems sans vous écrire. Il faut

être paresseux au dernier point pour avoir été capable d'un telle faute, mais il faut être parfaitement vôtre serviteur, afin de ne la pas continuer. On le pratique ainsi d'ordinaire : & j'en userois de la sorte, si je ne vous regardois point, comme une personne, qui a des qualitez particulieres ; & de qui l'on met les bonnes graces au nombre des biens utiles & agreables. Je suis,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéissant Serviteur.

A M A D A M E de B. **

Costar s'excuse de ne point écrire sur ce que celle qui lui écrit, a trop d'esprit.

JE vous déclare, Madame, que je ne suis pas assez hardi pour vous faire voir de mes Lettres. Si vous les desiriez si absolûment, vous ne deviez point m'en écrire une si galante. Vous vous servez-là d'un assez mauvais moien pour obtenir ce que vous voulez. Vous prétendez de moi un service ; & vous m'ôtez le courage de vous le rendre. Ne valoit-il pas mieux cacher un

un peu vos forces, que de me donner de la jalousie de vôtre esprit ; & considérer que je vaux mieux que mes Lettres. Mais, Madame, je fais insensiblement ce que je ne veux point faire : & l'on auroit raison d'appeller ceci une réponse, si j'y ajoûtois trois ou quatre lignes. Je me hâte donc de vous assurer, que si vous n'écrivez avec moins de politesse, vous ne devez pas espérer, que je vous écrive de ma vie à quel point je suis à vous. Il est vrai que vous n'y perdrez rien : car si vous ne le fisez dans mes billets, vous le verrez par mes actions.

A MADAME ***

*Costar lui mande qu'il a été paresseux
malgré lui.*

J'Avois crû, Madame, que vous me plaindriez d'avoir été si longtems sans vous écrire ; mais j'avois mal crû ; car vous aimez mieux vous en plaindre. Ce n'est pas que je pense que vous soiez si injuste, que de me blâmer d'avoir été malade. Vous le savez, & il me fache que vous le sachiez, cela ne dépend point de nous, & vous ne

me l'aviez pas défendu. Ce n'est point aussi que vous vous entendiez mieux à gronder vos amis, qu'à les consoler. Cette grande bonté, & cette admirable douceur, que j'ai toujours remarquées en vous ne sont nullement, ce semble, des qualitez propres à faire des reprimandes : & je suis trompé, si vous y avez toute la grace, qui accompagne le reste de vos actions. Mais, Madame, j'ai découvert votre dessein. Vous êtes extrêmement adroite à obliger ceux qu'il vous plaît ; & je jure-rois qu'en me reprochant ma paresse, vous n'avez point eu d'autre intention, que de me persuader que vous avez trouvé mes Lettres à dire. Je n'ai pas assez de vanité pour le croire ; mais j'ai assez de finesse pour en faire semblant, afin d'avoir prétexte de m'entretenir plus souvent avec vous : Je vous ai tant pressé de m'en donner la liberté, & je me suis tant réjoui de l'avoir obtenuë, que si j'ai passé quelques semaines sans m'en servir, vous devez juger que le mal qui m'empêchoit de jouir d'un si grand bien n'étoit pas petit. Je suis,

M A D A M E,

Vôtre très-humble & très-obéissant Serviteur.

A

A MONSIEUR
DE NANCELLES.

*Costar lui témoigne qu'il est marri de ne
s'être pas acquité de son devoir envers
lui & il s'en excuse.*

IL y a plus d'un an, Monsieur, que je n'ai eu l'honneur de vous voir chez vous. J'ai été à Paris, j'en suis revenu, & vous n'avez pas reçu de moi, une seule visite, ni un seul compliment. Ne le dites à personne, je vous en conjure; vous me feriez passer pour un ingrat; car, il n'y a point d'honnêtes gens de ma connoissance, à qui je n'aie dit les obligations infinies que je vous ai. Je trouve ma faute tres-vilaine; & j'en ai tant de confusion, que si je n'avois pour vous qu'une estime ordinaire, & que vôtre amitié fût un bien, dont je me pusse passer, j'y renoncerois absolument; vous n'entendriez jamais parler de moi; je fuïrois vôtre rencontre, & ne paroîtrois de ma vie en vôtre presence. Considérez, Monsieur, ce que c'est que la paresse; aussi bien est-ce l'un des grands plaisirs des Sages, de remarquer la folie de autres.

Les repentirs que m'a causé ma negligence, m'ont fait sans comparaison plus de peine, que je n'en eusse eu à vous aller voir dix fois par le mauvais tems; & à vous écrire toutes les semaines. Il est, Monsieur, de vôtre bonté de me donner moïen de reparer cette faute. Je vais en un lieu où je pourrai vous être utile. Accordez-moi la grace de n'adresser pas tous vos commandemens à Monsieur N * & de m'en réserver quelques-uns, afin de me rendre digne de l'honneur que vous me faites depuis dix ans, de me tenir, Monsieur, pour vôtre tres-humble & tres-obéissant Serviteur.

A M A D A M E

LA COMTESSE DE TESSE'.

Costar lui marque qu'il ne lui a point écrit, parce qu'il n'avoit que les mêmes choses à lui mander.

Vous me faites, Madame, tant d'excuses de vôtre paresse, que j'ai sujet de craindre de n'en pouvoir trouver pour la mienne. Si c'est une faute en vous, c'est un crime en moi; & si vous
avez

avez lieu de me demander pardon , je n'en ai point d'en esperer de vôtre bonté. Neanmoins , Madame , ce n'est pas seulement ma negligence , qui m'a obligé à me taire si long-tems , c'est la peur que j'ai eüe de ne vous dire jamais que les mêmes choses ; & de vous les dire touûjours inutilement. Je ne saurois plus même prétendre vous les exprimer avec quelque grace. J'ai si souvent , & en tant de façons employé pour vous ces mots d'*estime* & de *respect* , que je ne puis éviter une importune redite , à moins que de vous protester en termes fort communs que personne n'est plus que moi , & persuadé & touché de vôtre merite ; & qu'il m'est impossible de n'être pas toute ma vie de la meilleure sorte que tout le reste des hommes ,

M A D A M E ,

Vôtre tres-humble & tres-obéissant Serviteur.

A M A D E M O I S E L L E *.

Scaron lui écrit qu'on doit supporter sa paresse.

MAle-peste , que vous êtes querelleuse , Mademoiselle ! & si vous n'a-

n'aviez beaucoup de bonnes qualitez ; j'aurois bien à souffrir en cultivant vôtre amitié. Hé bien ! quand je vous aurois manqué une fois de parole , vous seriez fort gâtée ! Je vous en manquerai plus de cent fois , & si je ne vous en aimerai pas moins. Voïez-vous, Mademoiselle , j'aime tellement mes amies , que j'en suis honteux ; mais il y a quelques petites incommoditez à supporter avec moi. Je suis paresseux en diable , & pour montrer que je dis vrai , c'est que de pure paresse je ne puis encore m'efforcer à vous choisir des vers dans ma cassette , quoique j'en aïe plus d'envie que vous ; & c'est tout ce que vous pourrez m'obliger de faire , lorsque vous me direz des injures. Vous verrez avec quelle patience je les souffrirai ; & par-là vous jugerez que si je ne suis bon à rien , je suis bon , au moins , à être gourmandé. Vôtre neveu n'a gueres à faire de nous vouloir broüiller ; nous nous broüillerons assez tous seuls , sans que personne s'en mêle ; mais nous nous racommoderons bien vite aussi : & ce sera à recommencer de plus belle. Adieu, Mademoiselle , je suis vôtre serviteur, ou Apollon m'enporte.

A MADEMOISELLE *.

Gombaud s'excuse de ne lui avoir point écrit.

NE vous mettez point en peine de m'excuser. Mon silence, Mademoiselle, me fâche assez. Les Lettres, je le sai, ne sont pas la chose la moins nécessaire, ni la moins agréable du commerce. Mais sitôt qu'on s'est acquis la réputation de s'exprimer avec grace, il semble qu'on ne s'en doive mêler, que pour faire des chefs d'œuvres. J'aime mieux ne dire mot, que de courir fortune de me démentir. La seule difficulté qui se rencontre à bien faire, me rend paresseux, & la nécessité de répondre, me fait apprehender les Lettres. Je ne suis point avare des miennes, quand elles valent des services. Mon affection alors est plus forte, que ma paresse; mais je me dispense volontiers de beaucoup de complimens inutiles. Ce sont les excuses de celui qui tâche à devenir tous les jours plus honnête homme, & plus digne d'être,

M A D E M O I S E L L E ,

Vôtre tres-humble & tres-
obéissant Serviteur.

A M A D A M E
DE MARILLAC.

Le Chevalier de Meré lui mande qu'il est excusable de ne l'avoir pas visitée en passant par une Ville où elle étoit.

J'Ai vû dans une Lettre qui m'a bien donné de la joie, que vous m'honorez de vôtre souvenir ; & quoi, Madame, que ce ne soit pas de la maniere que j'aimerois le mieux, je vous en suis pourtant fort obligé. Cela m'a plû de telle forte, que je puis dire sincerement, que de tresbelles personnes m'ont souvent remercié des services que je leur avois rendus ; & que je n'en étois pas si aise, que des reproches que vous me faites : & je ne connois que bien peu de Dames, qui sachent gronder comme vous. Je ne voudrois pastoutefois vous y accôûtumer ; & je sens que vos caresses seroient encore plus agreables. Je ne sai, Madame, comment vous y disposer, ni par où me justifier d'être passé par une Ville, où vous étiez, sans vous rendre mes tres-humbles respects. Ce qui me justifie en cela, est que j'ai une horrible aversion à vous dire la cause de mon

mon incivilité. Mais il n'importe, j'aime mieux que vous me croïez mal dans mes affaires, que malhonnête homme. Vous saurez donc, Madame, qu'il y avoit une foule de creanciers, qui m'attendoient ; & que je ne pouvois les satisfaire. La mauvaise fortune qui m'accompagne souvent, ne m'a jamais donné tant de chagrin, qu'en cette rencontre ; & si vous saviez la violence que je me fis pour ne vous pas voir, vous me plaindriez ; & vous seriez persuadée que personne n'est avec plus de passion que moi,

MADAME,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant Serviteur.

A MADAME **.

Gombaud lui marque qu'il est marri de lui avoir déplû.

A Prés vous avoir imitée, que vous dirai-je, Madame, pour vous appaiser ? C'est que je n'ai pû vous offenser, que pour vôtre gloire ; car mon malheur a fait éclater en vous de nouvelles beautés. J'y ai vû une colere aimable, & qui sembloit n'être excitée
que

que par les Graces. Le dédain s'est emparé de vos beaux yeux, & s'est mis à la place de l'Amour; ou plutôt l'Amour même, tout environné de feux, & d'éclairs, & tout prêt à me reduire en cendres. Mais Madame, vôtre voix qui n'est faite que pour charmer, prononceroit bien mieux une grace, si vous étiez aussi disposée à me l'accorder, qu'à me faire mourir. Vous m'avez tant de fois obligé quand j'étois innocent, qu'il est juste que vous me pardonniez quand je me trouve coupable. Je ne le suis devenu, que pour vous justifier des peines que vous m'avez aites, avant que de les avoir méritées; & me faire voir de toutes vos qualitez celles qui m'ont été le plus cachées, la douceur & la pitié. J'attends de vous cette bonté, & serai toute ma vie ce que je suis,

MADAME,

Vôtre tres-humble & tres-obeïssant serviteur.

A MADAME **.

*Montreuil lui écrit qu'il ne partira plus
sans lui dire adieu.*

JE suis bien aise , Madame , d'avoir fait une incivilité. Sans cela je serois encore à savoir ce que je vauz. Ce ne fut ni paresse. ni oubli ; mais timidité qui m'empêcha de vous voir à mon départ. Je crus que c'étoit faire le grand-garçon ; & qu'il n'y a que ceux dont on compte l'absence pour quelque chose , qui doivent avertir quand ils s'en vont. J'aurai à l'avenir meilleure opinion de moi ; & puisque vous m'avez fait l'honneur de trouver mauvais que je ne vous aie point dit adieu , vous serez la première , à qui je le dirai lorsque je serai de retour. C'est , Madame, vôtre tres-humble Serviteur.

A MADEMOISELLE **.

*Montreuil s'excuse d'avoir tant différé
à lui dire qu'il l'aimoit.*

MON devoir m'oblige , Mademoiselle , à vous parler d'une chose qu'il y a long-tems que je vous cache. Je suis bien fâché de ne vous la pouvoir plus

plus dissimuler, & d'être réduit à vous apprendre une nouvelle qui vous déplaira peut-être ; mais enfin, je me reprocherois de ne vous l'apprendre pas ; & ma conscience en murmurerait. Il y a aujourd'hui justement un mois, que je vous aime. Vous prendrez cela, Mademoiselle, comme il vous plaira ; vous vous fâcherez, vous vous mettrez en colère : Pour moi, je n'ai voulu que faire l'acquit de ma conscience ; après cela je ne m'inquiète de rien. Je tiens que rien n'est plus injuste, que de voir une aussi aimable personne que vous sans l'aimer : *L'amour est le revenu de la beauté, & qui voit la beauté sans amour, lui retient son revenu d'une manière qui crie vengeance.* Je ne pourrois pas dormir si je me sentoie l'ame chargée de ce peché là. Vous me direz que je dois vous aimer sans vous le dire ; j'entens bien vôtre expedient, Mademoiselle, mais vous savez que quand on paye on est fort aise d'en tirer quittance ou de prendre acte comme on a païé. Je m'acquitte de l'amour que je vous dois : mais je déclare au même tems que je m'en acquitte. Que sai-je, vous viendriez peut-être quelque jour m'inquieter là-dessus : Il n'est rien tel
que

que de prendre ses sûretés. Vous auriez beau me dire que je n'aurois rien à craindre. Mon Dieu, l'on ne fait ce qui peut arriver; vous changerez peut-être d'humeur. Enfin, il est sur que quand vous saurez que je vous aime, il n'y aura rien de gâté.

A MONSIEUR

DE JUSSÉ.

*Montreuil s'excuse de n'être pas sorti,
sur la crainte de tomber malade.*

Vous m'avez promis pour ce soir à une Belle comme on promet les Marionnettes. Je suis fâché, Monsieur, de vous faire manquer de parole. Le Medecin dit, que si je sors, & si je soupe aujourd'hui, ce sera pour la dernière fois. Les plus difficiles trouveroient cette excuse assez bonne: & si vous en voulez une meilleure, il faut que vous la fassiez faire exprés. Aussitôt que je serai mieux, je reparerai ma perte, & j'irai rendre visite à cette Dame, qui a tant d'envie de me voir. Je ne doute point que ce ne soit une femme grosse; à moins que cela, elle ne pourroit pas avoir le goût si dépravé.

Si

Si malgré l'intention que j'ai de guérir , il arrivoit faute de moi , avertissez bien tout le monde , que c'est un rhume qui m'a étouffé. Madame la Senechalle seroit femme à se vanter , que l'amour que j'ai pour elle , m'a fait mourir. Cela me feroit un déoit étrange , & j'ai reçu d'elle assez d'autres déplaisirs durant ma vie , sans lui donner lieu de me jouïr encore ce méchant tour après ma mort.

A MADAME
LA COMTESSE
DE COUSAGE.

Montreuil ne lui écrit point , parce qu'il est tout a fait paresseux.

PAR vos deux belles pages je vois bien , Madame , où vous en voulez venir. Vous n'êtes pas la première , qui avez désiré d'avoir avec moi quelque commerce d'amitié , de nouvelles , de beaux sentimens. Mais je vous supplie tres humblement de croire , que jamais Chartreux n'a si absolument renoncé aux vanitez du monde , que moi à la reputation de bel esprit. J'estime

me

me mille fois davantage le plaisir de me reposer , que la gloire de bien écrire ; & la paresse est ma passion dominante. J'ai laissé perdre une fois des faveurs d'une fort belle Demoiselle , faute de lui avoir fait réponse. Il n'y a qu'un moïen de me faire resoudre à cela , c'est de me donner de l'amour , vous le pouvez mieux que personne. Prenez donc la peine d'y travailler ; mes Lettres font à ce prix. Si vous en voulez , vous en aurez ; autrement trouvez bon que je demeure toute ma vie avec un profond silence ,

M A D A M E ,

Vôtre tres-humble & tres-obéissant Serviteur.

A M A D A M E * * *

Montreuil s'excuse d'être parti trop promptement.

JE gage que vous êtes femme à gager que c'est par negligence que je ne vous ai point dit adieu ; & que Mademoiselle des B. * sera si hardie qu'elle en fera de moitié. Ne vous y jouiez pas , Madame , je vous en avertis en ami , & même en Amant ; vous

perdriez, ce n'est point ma faute. L'occasion d'un carosse à six chevaux m'a fait partir deux jours plutôt que je ne pensois. Je n'ai point apperçû Monsieur vôtre mari à la suite de la Cour. Je prévois qu'il aura de la peine à quitter Paris; & que je le retrouverai auprès de vous à mon retour. Le pis de tout ceci est, que comme la saison s'avance, il ne se trouvera bientôt plus d'emplois: & que durant tout l'Eté, il n'en aura point que celui de vous persécuter.

A M O N S E I G N E U R.

G O D E A U.

Boislean lui témoigne qu'il est marri de ne lui avoir pas fait réponse.

VOUS êtes, Monseigneur, tres civil, & vôtre Aumônier, tres exact. C'est moi qui suis l'incivil, & le negligé. Il y a près de trois mois, qu'on m'a rendu une Lettre de vôtre part; & j'ai ressenti, comme j'y suis obligé, l'honneur que j'en ai reçu. J'ai eu la meilleure intention du monde d'y faire réponse; & je ne fais pas encore trop bien ce qui m'en a pû empêcher. J'en ai, Monseigneur, la dernière hon-
te,

te , & je vous en demande pardon de si bon cœur , que vous ne sauriez avoir celui de me le refuser. Je suis né paresseux , & confirmé tel par plus de cent Lettres des plus honnêtes gens de France ; mais je ne me servirai jamais de mon privilege envers vous , & je m'en vais , à vôtre considération , renoncer à tous les droits de la feneantise. Je suis avec respect ,

MONSIEUR ,

Vôtre tres-humble & tres-obeissant Serviteur. B. *

A MONSIEUR N **.

Elle ne lui fait point de réponse , de crainte de l'ennuyer.

Madame
le Brigi.

SI je ne répons pas ponctuellement à vos Lettres , ne m'accusez point d'être paresseuse. C'est , Monsieur , un effet de la peur que j'ai de vous ennuyer ; & je me prive du plaisir que j'aurois de vous écrire , pour vous épargner le chagrin que vous auriez à lire de mauvaises choses. A tout hazard , si ce n'est pas là vôtre sentiment ; & si l'estime que vous me faites l'honneur d'avoir pour moi , vous oblige à trouver supporta-

T 2

ble

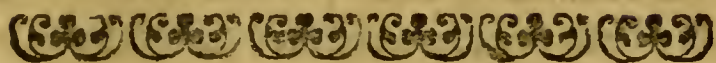
ble ce qui ne l'est point ; afin de m'acquitter de toutes mes dettes , je vous écris aujourd'hui la première ; & cela vaut mieux que dix réponses. Ce bon mouvement pour vous m'est venu de la promenade que nous fîmes hier au soir. Je ne sais comme vous la trouvâtes ; mais il m'en est demeuré une idée si agréable , que je n'oublierai de ma vie un si sensible divertissement.

A MADÉMOISELLE *.

*Montreuil lui mande qu'il ne la verra
qu'à son retour.*

J' Ai si peu de mérite , que peut-être ne songez-vous pas seulement que je vous ai promis d'être chez vous aujourd'hui à deux heures. En tout cas , Mademoiselle , de peur que vous ne m'attendiez , je me sens obligé de vous avertir , que je parts pour ne revenir qu'après demain , de la campagne. Si vos yeux sont aussi dangereux , qu'ils me le parurent la première fois , je retarde ma perte de vingt-quatre heures. C'est toujours cela. Vendredi j'aurai le plaisir de vous voir pour la seconde fois , & peut-être tous les autres jours de ma vie ,

vie, le déplaisir de vous avoir vûë.
C'est vôtre tres-humble....



R E P O N S E

A U X L E T T R E S

D' E X C U S E S.

A MONSIEUR N...

*Balzac lui témoigne qu'il ne sauroit écrire,
quand il n'a rien à dire.*

REcevez de moi, Monsieur, les mêmes excuses que vous me faites; & ne jugez point de mon affection par mes complimens. Je suis quelquefois si paresseux à écrire, qu'un voïage de cinquante lieuës me coûteroit moins, qu'une Lettre de vingt-cinq lignes. Oüi, Monsieur, tout foible que je suis, j'aimerois mieux prendre la poste pour aller trouver mes amis, que de mettre la main à la plume; & leur mander de mes nouvelles. Ce n'est pas une petite affaire de parler, & de n'avoir rien à dire; de manquer de choses, &

de remplir de mots une feüille de papier.
Je suis honteux de retomber trop souvent dans la repetition des mêmes termes, & d'être toûjours reduit à paraphrafer le tres-humble serviteur.



REFLEXIONS
SUR LA
LETTRE
Qui regarde
L'ABSENCE.



REFLEXIONS SUR LA LETTRE

QUI REGARDE L'ABSENCE.

O N marque à la personne aimée, que l'on souffre de l'absence, tout ce qu'on peut jamais souffrir : Que la sienne est tres longue, & tres-dure, & qu'elle nous fera sans doute succomber, si le Ciel ne nous renvoie bientôt l'objet que nous aimons tendrement, & que nous respectons véritablement.

A M A D A M E

LA COMTESSE DE TESSE;

Costar lui écrit qu'il se fait bon gré de ne s'être point accoutumé aux charmes de sa conversation , puis qu'il n'en devoit pas jouir longtems.

Lorsque vous étiez ici, Madame, je me voulois mal de vous faire si peu la cour, & de laisser perdre tant de bonnes heures, que je pouvois emploier à vous voir & à vous ouïr. Mais à cette heure que vous êtes lassée de Paris pour vous aller desennuïer à la campagne sept ou huit mois seulement; je trouve que je n'ai pas eu trop de tort de m'accoutumer à me passer des douceurs de votre conversation, & de ne m'être point rendu si necessaire un bien que je devois perdre, & qui m'eût dégouté de tous les autres qui valent moins, mais qui étoient plus durables & plus assurez. Où en serois-je, Madame, si je n'eusse sçû me moderer en cela; puis qu'avec toutes ces belles précautions, il n'y en a gueres que nôtre excellente Marquise qui me puisse consoler de ce que je perds en votre éloignement.

Elle

Elle me fait l'honneur de me venir prendre presque tous les soirs pour me mener au Cours, & c'est en cet aimable lieu, où si je n'ai la joie de vous voir, j'ai du moins le contentement d'ouïr parler de vous avec toute l'estime & toute l'affection que vous méritez. Je suis, Madame, vôtre tres humble....

A MADAME **.

Le Chevalier de Meré lui mande qu'il est touché de son absence.

JE vois bien Madame, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire pour me consoler de vôtre absence, ou du moins pour adoucir le dépit que j'ai contre vous, de nous avoir si durement abandonnez. Aussi j'ai reçu vôtre Lettre avec une joye tres sensible : & d'abord j'ai crû qu'elle alloit dissiper mon chagrin, & que je vous en voudrois moins de mal ; mais ce bon effet n'a pas duré longtems. Vous écrivez d'un air à vous faire étrangement souhaiter ; & parmi tant de jolies choses qui brillent dans vôtre Lettre, je trouve je ne sai quoi qui représente si vivement ce que j'ai perdu ;

que je suis encore plus triste que je ne l'étois. Je vous avoüe aussi Madame, que ma colere n'est pas tout à fait apaisée ; & que j'en aurai jusqu'à vótre retour.

A M A D A M E

LA M A R E C H A L L E **.

Le Che-
valier de
Mézières.

Sur son départ.

JE suis encore à Paris, Madame ; & je ne croïois pas y pouvoir demeurer deux jours quand je vous dis adieu. Je ne sai ce qui m'empêche d'en partir, si ce n'est le regret de m'éloigner des lieux, où je me plaisois tant auprès de vous. Je vous cherche dans tous ces endroits, comme si j'espérois de vous y trouver ; & que je ne fusse pas où vous êtes. Cela m'a rendu si triste, que pour écrire quelque chose, qui vous réjouïst, j'attendois que je fusse un peu remis de vótre absence ; mais mon mal empire de jour en jour, & le tems qui d'ordinaire console de tous les autres déplaisirs, ne sert qu'à mieux faire connoître qu'on est malheureux de vous avoir perdue.

A

A MONSIEUR
LE MARÉCHAL
D'ALBRETT.

Scaron lui marque qu'il est touché de son absence.

AD'autres, Monseigneur le Maréchal ; vous n'êtes point tant à plaindre, que vous le dites : vous quitteriez la campagne , si vous ne vous y trouviez pas bien ; mais quelques beaux yeux de Saintonge ont mérité l'adoration des vôtres ; ou peut-être voulez-vous faire voir dans vos trophées amoureux, des Cales, & des Bavolets, mêlez avec des Couronnes, des Cornettes de point de Venise, & des coëffures à grandes boucles. Je vous le repete, vous n'êtes pas tant à plaindre, que vous le dites, puisque votre éloignement, votre exil, ou comme vous le voudrez appeller, n'est point volontaire, Vos amis, qui vous trouvent fort à dire, sont plus à plaindre que vous. J'en suis, pour moi, tout déconcerté. Lorsque vous me faisiez l'honneur de me voir, je m'en vanterois avec joie.

T 7.

Vos

Vos Livrées rendoient ma petite porte venerable à tous les habitans de ma rue, & plusieurs Portes cochères lui portoient envie. Le seul carosse de **. retient encore mes voisins dans le respect ; mais ils le perdront si quelques Messieurs de la Cour ne reviennent bientôt à Paris, & ne soutiennent un peu jusqu'à votre retour nôtre gloire déjà beaucoup ébranlée ; mais quand elle tomberoit à n'en jamais relever, on s'en pourroit consoler avec un peu de philosophie. Il n'en est pas de même de perdre seulement pour six mois les Personnes pour qui l'on a de la tendresse ; car sans la bonté que vous avez d'adoucir quelquefois par vos Lettres le déplaisir que me cause votre absence, je ferois bientôt connoître par un fameux desespoir, que je ne puis vivre sans avoir l'honneur d'assurer de bouche mon Héros, que je suis son tres-humble, & tres-obéissant Serviteur.



A MADEMOISELLE * *

Scaron lui mande qu'il est fâché de sa maladie, & de son absence.

JE fai que vous êtes malade ; mais je ne fai si l'on a de voustout le soin qu'on en doit avoir ; & c'est ce qui augmente le déplaisir que j'ai , de voir que je vous suis inutile :

*Tandis que la cuisse étendue ,
Dans un lit toute nue ,
Vous reposez vôte corps blanc & gras .
Entre deux draps ;
Moi , malheureux pauvre Homme ,
Entre deux draps aussi
Je veille en grand souci.*

Tout cela pour vous aimer plus que je ne pensois. La male- peste que je vous aime ! & que c'est une sottise que d'aimer tant ! Comment vertu de ma vie ! à tous momens je suis prêt d'aller en Poitou , & par le froid qu'il fait ! Ha ! revenez donc de par dieu , puisque je suis assez fou pour me mêler de regretter des beautez absentes. Je me devois mieux connoître , & confiderer que je souffre plus qu'il ne faut d'être estropié depuis les pieds jusqu'à la tête , sans avoir encore ce mal endiable qu'on appelle-

pelle l'impatience de vous revoir. C'est un maudit mal : Ne vois-je pas bien comme il prend au pauvre M **. de ce qu'il ne vous voit point aussi souvent qu'il voudroit. Il nous écrit là-dessus en desespéré : & je vous le garantis ame damnée , non point à cause qu'il est hérérique ; mais parce qu'il vous aime , & c'est tout dire Vous devriez pourtant vous en tenir à vos conquêtes , laisser le genre humain en paix ;

Et commander à vos œillades

De faire un-peu moins de malades.

Vous êtes bien-heureuse de n'avoir pas à faire à moi , je vous rosserois d'importance. Vous vous moquez peut-être de mes menaces ; mais sachez , Beauté fiere , qu'on ne manque point d'amis dans une affaire où le Public est intéressé. Comment ! n'y auroit il qu'à faire mourir de la sorte les gens ? He ! dites-moi , ma Mignonne , êtes vous Chrétienne ? vous êtes Turque , sur mon honneur , & même des plus méchantes. Ainsi , vous ne valez rien quoique vous soiez toute faite de quantité de bonnes & de belles choses. Vous autorisez plus que personne le Proverbe qui dit : *Tout ce qui reluit , n'est pas or :*

Et

Et enfin , vous êtes aussi diableſſe que vous êtes blanche. Avec tout cela, voïez ce que c'eſt que d'être belle : Je ſuis plus que jamais ,

M A D E M O I S E L L E ,

Vôtre tres-humble & tres-obéiſſant Serviteur.

A M A D A M E N * * .

Montreüil lui écrit que ſon abſence eſt cauſe qu'il n'a aucun plaiſir.

N E croïez point, Madame, que le mauvais tems me chaffe de la Campagne.. C'eſt vous qui me rappelez à Paris. J'éprouve mieux que jamais, que le plus honnête-homme du monde ne vaut pas une aimable femme ; & que la joïe que donne l'amitié, eſt fort au deſſous de celle que donne l'amour. La chaffe, la belle converſation, le jeu, les violons, & la bonne chere devroient ici m'amuſer aſſez doucement ; mais vôtre abſence me rend tout inſupportable. Je vous ſuplie, Madame, de ſuivre en cela mon exemple : & puis qu'à cauſe de vous, je hais les choſes qui m'ont toujourns été agréables, ſouffrez-en d'autres, à cauſe de moi, pour leſquelles vous avez juſ-

jusqu'ici témoigné tant d'aversion : Je le souhaite de tout mon cœur : toutefois je n'ose l'espérer ; & il me semble que je ne verrai de ma vie le jour où vous m'aimerez en corps & en ame. Je suis,

M A D A M E ,

Vôtre tres-humble & tres-obéissant Serviteur.

A MADEMOISELLE * *.

Montreuil lui mande qu'il ne peut supporter son absence.

JE pensois , Mademoiselle , avoir fait une bonne provision de vôtre vûë pour être en état de supporter vôtre absence. Mais j'avois mal pris mes mesures. Je me doutois assez que je pourrois m'ennuier à N * *. Cependant je n'eusse jamais crû , que mon chagrin me dût prendre avant que d'y arriver. Pour vous dire le vrai , vous commencez à devenir un peu trop importune. N'est-ce pas assez qu'on soit inquieté de la peur d'être tué en traversant une grande forêt , sans que vous veniez encore vous associer avec les voleurs , afin de troubler le repos de ceux
qui

qui voïagent. Quand toutes les femmes qui passent le merite ordinaire; c'est à dire, quand vous, & vos semblables, s'il y en a, seroient enfermées entre quatre murailles, ce ne seroit pas la plus mauvaise regle de police qu'on pût faire; & le Public n'en seroit que plus à son aise. Quel moïen de durer avec vous ? Je pense descendre dans une hôtellerie pour dîner; & je trouve que j'y suis descendu pour vous écrire. Vous me direz à vôtre tour que je vous importune par mes Lettres: mais encore n'est-ce pas comme vous, à toute heure & sans relâche.

MONSIEUR ***.

A MADEMOISELLE **.

N. lui dit qu'il est méconnoissable, parce qu'il ne la voit plus.

A Dorable Capricieuse ! souvenez-vous de la cruelle façon dont vous me traitâtes en partant. Vous demeurez d'accord que vous meritez bien ce nom, j'entens celui de *Capricieuse*; car pour le nom d'*Adorable*, mon cœur & mes yeux vous le donnent. Je ne fais pourtant si vous le meritez. Je ne fais qui me
tient ...

tient ... mais , non , je ne le raïerai pas , puis qu'il est écrit. Comment ferai-je pour être deux mois sans vous , & comment font vos autres Amans , qui sont absens six semaines ? Il n'y a que huit jours que je suis en cette ville , & je me vois déjà si pâle , & si maigre , que personne ne me connoît. Ce qui me console , j'espere que vous me prendrez aussi pour un autre à mon retour : & que comme vous aimez toujours le dernier venu , ne croïant plus que ce soit moi , vous me prefererez à quelqu'un de ceux qui depuis mon départ , vous en content. J'en'ai vû personne dans ce païs ; car je suis si plein de vous , & de vôtre idée , que j'aurois peur de faire , ou de dire quelque extravagance. Vous êtes continuellement entre tous les objets , & mes yeux : & je n'ai aussi rien vû que vous. J'y ai songé le jour : J'y ai rêvé la nuit ; & ce jeune Seigneur qui faisoit mettre lors qu'il couroit la poste , le portrait de sa Maîtresse au dos de son valet de chambre , ne l'avoit pas plus presente que vous me l'êtes. Je ne dis point cela en riant , je vous aime plus que tout ce que j'ai jamais aimé. Je le dis sans exception ; car
je

je vous aime plus que moi, & c'est beaucoup dire. Je ne sais pas comment vous en userez ; mais je fais que si j'étois à la place d'une fille faite comme vous j'aimerois un garçon fait comme moi, & qui est vôtre tres-humble & tres-obéissant Serviteur.

A MADEMOISELLE DE C*.

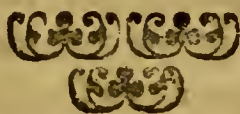
*M. le Chevalier d'Her * * lui écrit que l'absence redoublera l'amour qu'il a pour elle.*

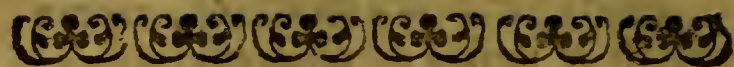
JE vais m'éloigner de vous pour quelque tems, Mademoiselle ; c'est-à-dire, que je vais vous aimer plus que je n'ai encore fait. L'absence a pour moi cette propriété-là, qu'elle n'a, je croi, pour personne ; elle m'attendrit. Je me figure toujours des gens que je ne vois point, les plus aimables du monde ; & je ne manque point à être constant d'eux. Vous vous presenterez à moi sensible, reconnoissante. Je m'imaginerai que si je vous voïois, vous auriez cent petites bontez pour moi : je ferai plus charme de vôtre idée sur cet article là, que je ne l'ai jamais été de vous-même. Si vous prétendiez par vôtre

tre

tre serverité vous établir chez moi , un caractere d'Héroïne , vous perdriez en verité bien vôtre peine. Dès que je ne vous vois plus , il ne me souvient point de vos rigueurs. J'ai une imagination douce , qui ne s'accôûtime point à se les représenter ; il faut que je les voie pour les croire. Je sai qu'à mon retour vous travaillerez fortement à redresser le mauvais pli que mon imagination aura pris ; mais toujours j'aurai eu malgré vous un peu de plaisir durant l'absence. Je serai trop heureux , si je ne fais point la folie de revenir le plutôôt que je pourrai. Si vous voiez ma fidelité avec quelque contentement , je vous promets de vous être encore plus fidele absent , que present. Je ne puis rien voir de si aimable que vôtre idée sans vos défauts , & je n'aurai qu'elle dans la tête. Mais quand je vous vois rigoureuse au dernier point , je puis voir quelque chose qui par cet endroit vaut mieux que vous. Je ne veux point vous tromper , parce que je ne connois rien de plus digne d'être aimé ; & dès que j'aurai découvert ailleurs plus de merite , ne comptez plus sur moi. J'ai bien exactement calculé , si ce que vous avez d'esprit & de

de beauté par dessus les autres, recompensoit le moins de tendresse que vous avez. J'ai trouvé qu'il le recompensoit, & sur cela je me suis mis à vous aimer. Je ne sçai pourtant s'il ne se pourroit point rencontrer quelque personne qui aimât assez bien pour regagner par-là les autres avantages que vous auriez sur elle: En ce cas-là je vous avertirois qu'il faudroit prendre garde à vous. Car enfin, il ne faut pas vous imaginer qu'il n'y ait au monde que la beauté & l'esprit qui touchent. La tendresse vaut encore son prix, & il est écrit en grosses lettres sur mon cœur comme sur la Pomme de Discorde, à la plus Aimable. Je suis, Mademoiselle, vôtre tres-humble serviteur.





R E P O N S E S A D E S L E T T R E S S U R L ' A B S E N C E .

M A D E M O I S E L L E * * .

A M O N S I E U R * * .

*Réponse à un Amant qui écrit la veille
de son départ.*

C Onsolez-vous , mon Cher , si ma
douleur vous soulage : Elle est au
point où vous la pouvez souhaiter. Je
ne vous la saurois mieux faire voir , que
quand je vous assure , que je souffre au-
tant que j'aime. En doutez-vous , ve-
nez me trouver : mais venez de bonne
heure , afin que je sois longtems avec
vous , & que je me recompense un peu
de l'absence que je vais souffrir. Adieu ,
mon Cher , soiez en repos de mon
amour : Il sera au moins aussi grand que
le vôtre.

A MADAME de B. * *.

VOSTRE Lettre, Madame, m'apprend les meilleures nouvelles du monde; & je ne pouvois rien attendre du lieu où vous êtes, qui flatât davantage ma passion. Vous dites que le changement de Province a soulagé vos maux; & qu'il ne vous reste de déplaisir que celui de mon absence. Si cela est, je ne connois personne si tranquille, que vous; & je suis sûr que le regret que vous témoignez, n'est pas si vivement imprimé dans votre cœur, qu'il l'est délicatement dans votre Lettre. Ainsi, Madame, tandis que vous n'aurez point d'autre affliction, n'attendez pas que je vous console. Encore que mes paroles ne soient d'aucun prix, je suis fâché quand je les perds; & puis ce seroit faire contre moi, que de vous adoucir le sentiment d'un mal, dont je me trouveroïis bien, s'il vous pressoit un peu davantage. Car n'ayant d'autre remède que ma présence, ou vous reviendrez bientôt ici, ou vous me commanderiez d'aller me rendre auprès de vous. Un homme qui prend la poste, & qui fait cent lieuës en deux jours pour

faire paroître comme il fait aimer , n'en fera pas moins pour aller marquer combien il se sent heureux d'être aimé d'une personne qu'il honore parfaitement , & de qui il fait gloire d'être par tout , Madame , le tres-humble , & tres-obéissant Serviteur.

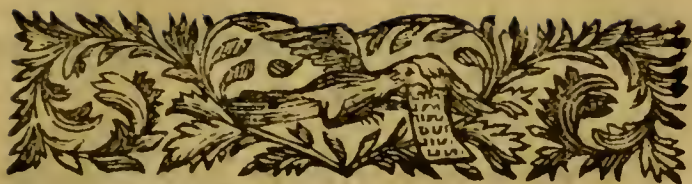


REFLEXIONS
SUR LES
LETTRES
DE PLAINTES.

1871, 1872

1871, 1872

1871, 1872



REFLEXIONS SUR LES LETTRES DE PLAINTES.

ON dira qu'on a longtems souffert sans se plaindre ; mais qu'enfin le mal est devenu si grand, qu'il force de le faire connoître. L'on n'en use néanmoins qu'avec regret ; mais qu'il y a esperance que quand le Ciel aura fait voir qu'on ne merite point d'être traité si cruellement, ceux qui nous tourmentent, prendront de plus douces manieres à nôtre égard ; & qu'ils soulageront les peines qui s'endurent, & s'endureront toujours pour l'amour d'eux avec une patience pleine d'amour & de respect.

A MADemoISELLE **.

Costar se plaint de ce qu'elle ne s'est pas souvenue de lui.

JE vous remercie tres humblement, Mademoiselle, de m'avoir tout à fait oublié. Depuis votre départ d'ici, j'ai vû de tres obligeantes choses dans les Lettres que vous avez écrites à vos Amies ; mais je n'y ai apperçû aucun mot, qui me marquât que vous m'honoriez de votre souvenir. Un procédé si méprisant me console un peu de votre absence ; car le mal qu'elle me faisoit, ne pouvoit être adouci par un autre remede. Je m'imagine aussi, Mademoiselle, que ce n'est que par pitié, que vous en avez usé de la sorte ; & que vous avez crû me faire misericorde que de me tuer tout d'un coup. Je me tiens donc pour mort ; & ne me soucie point de l'être en effet, puisque je le suis dans votre esprit qui est le plus beau lieu du monde, & où s'aimoit davantage votre tres-humble, & tres-béissant serviteur.

A M A D A M E * *.

Costar se plaint de l'avoir attenduë

JE passai hier deux mauvaises heures; car je les passai à vous attendre. Vous ne sauriez vous imaginer combien je souffris : & il faudroit pour cela que vous pussiez vous aimer aussi passionément que je vous aime. Deux jours, semblables à ces deux heures, feroient vieillir un pauvre Amant ; & quatre tout au plus le feroient mourir. C'est vôtre tres humble Serviteur.

A MADEMOISELLE * *.

Costar se plaint de sa paresse, & de son peu d'amitié.

C'Est dommage, Mademoiselle, que vous soïez paresseuse, vous y perdrez de l'estime, & moi j'y perds de bonnes heures. Car vous m'écrivez d'un air si ingénieux, que vous ne me sauriez dire vôtre affection, qu'il paroît que vous me la diriez agréablement, si vous le vouliez ; & qu'il n'y a rien que vos paroles ne puissent exprimer. Elles ne vous manqueroient pas,

si vous aviez les sentimens que vous desiréz que je croie. Le cœur est toujours assez éloquent, quand il aime; & il n'abandonne jamais la langue, ni la plume. Néanmoins, Mademoiselle, je veux m'imaginer une partie de ce qu'il vous plaît de m'écrire; & je vous promets de croire l'autre, pour peu que vous tâchiez de me la persuader. Je suis credule aux choses que je souhaite; & ma plus grande passion c'est d'être aimé de vous.

A MADEMOISELLE *.

Le Chevalier de Meré se plaint de son silence, & lui dit que malgré cela, il sera toujours à elle.

Vous souvenez-vous, Mademoiselle, que dès votre plus jolie enfance, vos petites façons me plaisoient; & que vous me promites de m'aimer toujours. Encore depuis, vous m'avez souvent fait la grace de m'en assurer. Cependant, à considérer votre conduite à mon égard, je pourrois un peu me défier de mon bonheur; ou du moins, vous accuser d'une extrême negligence. Je vous écrivis à mon retour en ce país;
&

& vous donnai l'adresse pour m'apprendre seulement de vos nouvelles. Peut-être, Mademoiselle, ne vous a-t'on pas rendu ma Lettre; & c'est tout ce que je dois le plus souhaiter. Car si vous l'avez reçue, c'est un fort mauvais signe, que vous ne m'aïez point fait de réponse. Quelque peu de tendresse qu'il vous reste pour moi, si vous vouliez penser à quel point je vous estime, & combien vous m'êtes chere; vous ne refuseriez jamais de m'écrire, quand ce ne seroit que pour me dire, *Ne m'écrivez plus.* Peut-être croïez-vous me le faire entendre assez clairement par un si cruel silence; mais j'aime bien mieux être un peu grossier, que trop subtil à connoître une chose qui me mettroit au desespoir. Quoi qu'il en soit, gardez-vous, de vouloir rompre avec moi. Outre que vous seriez paroître beaucoup d'inconstance, & tant soit peu d'ingratitude, vous prendriez une peine fort inutile, parce que je ne saurois m'empêcher d'être à vous: Non, Mademoiselle, je vous le jure: dussai-je être toute ma vie comme je suis, à cent lieues de votre aimable Personne.

A UN RIVAL DE QUALITE';

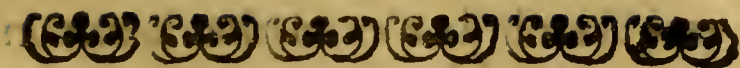
Plainte sur la conduite d'une Maîtresse.

VOici la première fois que Mademoiselle N **. a pitié de moi. Elle ne veut point, Monsieur, que je l'accompagne à Chantilly, de peur que je ne sois témoin du plaisir qu'elle recevra dans votre conversation, des amitez qu'elle vous fera : & que cette vûë ne me rende malheureux. C'est une étrange bonté ; & je m'en passerois bien. Encore si je me pouvois flatter que votre qualité, votre grand'-chère, & votre superbe équipage sont complices de sa perfidie, j'aurois un peu de consolation. Mais, hélas ! il n'y entrerait rien de tout cela ; & votre mérite, tête à tête, l'emporteroit infiniment sur le mien. Il n'importe cependant, comme il faut estimer la vertu dans nos ennemis ; & que nos Rivaux sont les plus grands ; quelque mal que vous me fassiez, je ne vous en voudrai jamais ; & je serai toute ma vie.

M O N S I E U R,

Votre tres-humble & tres-
obéissant Serviteur.

RE-



R E P O N S E S A D E S L E T T R E S D E P L A I N T E S.

A M A D A M E **.

*Les plaintes qu'elles fait, sont obliges-
antes.*

JE vous suis obligé de m'avoir hier grondé une heure toute entiere, parce que j'avois été quelque tems sans vous aller voir. Mais, Madame, comment vous en êtes-vous apperçue, vous qui passez insensiblement vos plus beaux jours dans la compagnie de Monsieur.... J'avois crû, que vous ne pensiez qu'à lui seul. Je suis ravi de m'être trompé là-dessus, & d'appercevoir que s'il possède tout vôtre cœur, il y a encore quelque place pour moi dans vôtre souvenir. Je vous rends, donc, Madame, tres humbles graces de vos plaintes, & de vôtre mauvais accueil d'hier, à la charge que je tâche-

rai à l'avenir de n'en meriter jamais un semblable. Une personne qui reçoit, de cette sorte, les injures, ne seroit pas indigne de recevoir des faveurs. Vous y songerez, s'il vous plait, & croirez que je suis, plus que qui que ce soit,

M A D A M E,

Vôtre tres-humble & tres-obéissant Serviteur.

M A D E M O I S E L L E * *.

A M O N S I E U R * *

Elle lui dit qu'il se plaint toujours; & que cela l'ennuie.

VOS billets, & vos conversations font, Monsieur, éternellement sur le ton plaintif; & cela me donne de l'ennui. Tres-humble Servante à quiconque fait le Jeremie. Vous voulez pourtant le faire. Hé bien! j'y consens; mais allez vous plaindre ailleurs. Si pour vous empêcher de me continuer vos plaintes, il ne tient qu'à vous rendre votre cœur; je vous le renvoie. Un cœur gai, comme le mien, ne s'accommode point d'un cœur aussi dolent que le vôtre. Adieu.

A

A M O N S I E U R

M I T O N.

Le Chevalier de Meré lui mande qu'il a tort de le plaindre d'être quelque tems hors de Paris.

JE ne pouvois, Monsieur, souhaiter un tems plus agréable, que celui qu'il a fait depuis que je vous ai dit adieu, & je ne crois pas qu'on puisse goûter plus sensiblement que moi, les plaisirs de l'Automne. J'aime durant cette belle saison à considérer ce qui se passe dans le Ciel. Un beau jour, une douce nuit me charme; & principalement lorsque je le puis dire à des personnes qui me sont chères. Cependant vous me plaignez sitôt que je m'éloigne de Paris: & vous pensez que par tout ailleurs les honnêtes gens sont à faire pitié. Mais, Monsieur, je vous plains à mon tour d'être confirmé dans le jeu, & de ne soupirer qu'après la fortune. Je suis, pour moi, touché de tout ce qui plaît aux personnes de bon sens; mais j'aime à changer de vie & d'objets. Il me suffit d'avoir été trois mois à Paris pour desirer la campagne. Aussi,

V 7

lors.

lorsque j'ai quelque tems rêvé dans les bois, je suis bien aise de revoir la Cour, & ceux que j'estime. Je ne sai si vous êtes de mon sentiment; mais la diversité des choses délasse; & un peu d'absence r'anime l'amour, & renouvelle l'amitié. Je suis,

M O N S I E U R ,

Vôtre tres-humble & tres-
obéissant Serviteur.



R E-

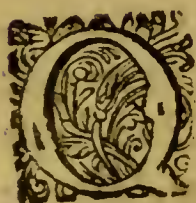


REFLEXIONS

SUR LA

MANIERE DE

CONSOLER.



Quand on console quelqu'un, on lui peut dire ces choses, ou autres pareilles: Que la perte qu'il vient de faire, est tres grande, & que la douleur qu'il en a, est aussi tres juste; mais qu'il faut pourtant donner des bornes à cette douleur, & ne point souffrir que le tems fasse sur son esprit, ce que la raison y doit faire toute seule.

On pourra aussi dire à la personne, que l'on console, qu'étant
ai-

aimée de tous les honnêtes gens, il n'y en a point qui ne partage sa tristesse, & que cela doit la lui rendre moins sensible; mais qu'entre ceux qui sont véritablement touchez de ses déplaisirs, personne, sans faire tort à qui que ce soit, ne le sauroit être autant qu'on l'est.

Si vous consolez quelqu'un de la mort d'un Ami, vous pourrez, si le sujet le demande, faire un ingénieux, mais succinct, Panegyrique de la vie de celui que vous regrettez, & conclure adroitement, que l'on ne doit pas se plaindre de la perte des jours d'une personne qui les a passez si glorieusement; & qu'en cette occasion, ce qu'il faut faire, est de lui donner une place particuliere dans nôtre souvenir & dans nôtre cœur.

A MONSIEUR
LE COMTE DE VAUGUYON,

Sur la mort de son fils.

VOSTRE douleur est juste, Monsieur & personne n'ose vous conseiller de ne vous point affliger. Un fils estimé de toute la France, qui alloit droit aux premieres charges, & qui les avoit méritées, est un trop digne sujet des pleurs d'un Pere tel que vous. Toutefois, Monsieur, trouvez bon, s'il vous plaît, que je vous dise que comme Dieu ne desapprouve pas l'usage de pareilles larmes, il en condamne l'excès. Votre tristesse a jusqu'ici été innocente; mais elle ne le seroit plus, si elle continuoit. Ce seroit trouver à redire à la conduite du Ciel, & s'opposer à ses ordres. Une affliction inconsolable est une espece de revolte contre Dieu; & en lui sacrifiant votre perte, vous obtiendrez le moïen de la bien supporter. C'est, Monsieur, ce que souhaite de toute son ame votre tres-humble & tres-obéissant Serviteur.

A MONSIEUR **

Sur la mort d'un Ami.

Celui que vous pleurez , ne sauroit , Monsieur , être assez estimé ; & il est tres-digne de vos larmes. Mais les Rois sont morts ; & l'on doit regarder les hommes comme perdus , ou comme prêts à être perdus. Tenons ces heures de nôtre vie pour les dernières , & soyons sûrs que le seul moyen de n'être pas affligé , c'est de n'être point de ce monde. Il faut voir perir les autres , ou perir soi-même : & c'est une délicatesse blâmable d'aimer la vie ; & de ne pouvoir souffrir les choses qui l'accompagnent. Je suis,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obeïssant serviteur.

A OLINDE,

Sur la mort d'un Parent.

JE ne prétends pas , belle Olinde , vous consoler de la perte que vous regrettez. S'il y a de legitimes sujets de pleurer ; le plus legitime est de pleurer ce qu'on

qu'on aime. Comme le monde n'a rien de si doux que l'amitié, il n'y a rien de si douloureux, que cette separation éternelle que la mort met entre nous & nos Amis. On peut être raisonnable sans être de fer : & les larmes ne nous sont guères moins naturelles, que les autres infirmités de la vie. Mais, charmante Olinde, la douleur a ses bornes. Laissons au peuple ces pleurs sans fin. Ce cher Parent que vous regrettez, n'est point à plaindre. Sa carrière qui pouvoit être plus longue, ne pouvoit être plus belle, ni plus heureuse. Il fut heureux dans sa naissance, & dans son mariage, en ses enfans, & en ses emplois. Il s'est acquis beaucoup d'honneur, & beaucoup d'amis. Il avoit mérité l'estime, & l'affection d'Olinde. Un plus long âge eut peut-être corrompu tout ce bonheur. Maintenant, il est dans le port, hors des atteintes de l'injustice, & de l'envie. Le pleurer, aimable Olinde, c'est outrager ses cendres, & s'affliger de son triomphe. Que les premiers jours de vôtre deuil se soient passés dans les larmes, c'est un tribut qu'on doit, ce semble, à la nature. Mais il est tems de reverer la mémoire de vôtre

pâ-

parent , d'une maniere plus digne d'Olinde. Ces gémissemens, & cette tristesse sur le visage, ne sont que de vaines montres de douleur. Que faire donc, me direz-vous? Faites, belle Olinde, pour ce bienheureux qui est dans le tombeau, ce que vous faisiez pour lui tandis qu'il étoit en vie. Parlez de lui souvent, & avec estime; parlez de l'ardeur qu'il eut pour la vertu. Aimez ce qu'il a aimé. Aimez-vous vous-même, qu'il aimait si cherement; c'est à dire, si vous ne m'entendez pas, que toutes vos larmes, que tout ce chagrin qui vous devore, l'offense plutôt qu'il ne l'oblige; & s'il lui reste quelque sentiment pour les choses d'ici-bas, vous ne pouvez rien vous imaginer, ni rien faire qui lui soit plus agréable-que de prendre soin d'Olinde, & de conserver en la conservant, ce qu'il a laissé dans le monde, de plus précieux & de plus aimable. Je suis, belle Olinde, vôtre tres-humble...

A MADEMOISELLE * *.

Costar lui témoigne qu'il est touché de son affliction.

JE me suis, Mademoiselle, endurci à la plûpart des accidens de la vie ; mais je me trouve si tendre à ceux qui vous arrivent, que je ne sai, si vous les sentez plus vivement que moi. Je suis au desespoir de vous marquer dans une rencontre si triste, de l'amitié ; & j'aime-rois presque mieux que vous en doutassiez un peu. Néanmoins, Mademoiselle, on n'en choisit pas les occasions : & tout ce que l'on peut faire, c'est de n'en point laisser passer de fâcheuses, non plus que de favorables, sans en témoigner ses ressentimens aux personnes qu'on aime. Faites-moi l'honneur de croire les miens veritables ; & de ne pas prendre pour un simple compliment les protestations que je vous fais d'être toute ma vie, vôtre tres-humble & tres-obéissant Serviteur.

A MONSIEUR
DE PINCHENE,
Sur la mort de sa mere.

JE vous plains , je me plains ; mais que
servent les plaintes ? Consolez-vous ,
je vous en supplie , Monsieur , Made-
moiselle vôtre mere est heureuse ; &
genereux comme vous êtes , il seroit
étrange que vous fussiez moins touché
de sa félicité , que de vôtre perté. Vous
avez eu le loisir de la recompenser des
soins particuliers qu'elle a pris de vôtre
éducation , & del'établissement de vô-
tre fortune. Elle a eu des joïes longues ,
& durables de vous voir estimer comme
un Homme d'esprit , & de probité. Sa
mort a été toute chrétienne , & elle étoit
arrivée à un âge , où les personnes rai-
sonnables n'ont gueres d'attachement à
la vie. Si ces raisons n'adoucissent vôtre
chagrin , le tems en aura la gloire. Mais ,
Monsieur , il vous sera plus honorable
de le prévenir ; & si j'étois auprès de
vous , je tâcherois de vous y aider , ou
plûtôt j'aurois l'avantage de profiter de
vôtre exemple , & de vous témoigner
autrement que par des paroles , que je
suis, MONSIEUR ,

Vôtre tres-humble &c.

A

A M O N S I E U R
D'E L B E N E.

Costar lui écrit qu'il est touché de sa douleur.

VOUS m'avez autrefois témoigné que vous n'aimiez pas les louanges; & je pense que les consolations ne sont gueres davantage à votre goût. Aussi, Monsieur, me garderai-je bien de vous écrire ce que je fai pour le soulagement de vos déplaisirs. C'est chez vous que naissent les sages reflexions; & l'esprit se guérit mieux par les remedes qu'il invente, que par ceux d'autrui. Dans cette pensée je me contenterai, Monsieur, de vous assurer qu'en un tems où j'étois malade de plus d'une maladie, je me suis trouvé de la constance pour mes douleurs; & que j'en ai manqué pour les vôtres. Si j'avois le bonheur d'être aimé de vous, une si tendre affection adouciroit votre tristesse; & combleroit de joie votre tres-humble, & tres-obéissant Serviteur C.

A MONSIEUR
F E L I B I E N.

Conrat lui marque qu'il prend part à son déplaisir.

SI j'eusse plutôt sçû vôtre perte, je n'aurois point manqué Monsieur, à vous témoigner que je la partage. Elle ne sauroit être que tres sensible à un cœur aussi tendre que le vôtre. Vos plaintes sont justes, & je vous blâmerois si vous ne les faisiez pas. Il faut seulement leur donner des bornes; & empêcher qu'elles ne passent jusqu'à l'excès. Cela seul les peut rendre criminelles. Le tems sera le Medecin; & vôtre sagesse, le remede d'un si grand mal. Consultez-la, je vous en conjure; & tâchez à recouver le repos que vous avez perdu; & à jouir des plaisirs que vous pouvez donner les divertissemens du lieu où vous êtes. Je suis,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres.
obéissant Serviteur C.

A MADAME ***

Gombaud l'assure qu'il partage sa douleur.

JE crains plus, Madame, d'augmenter vos déplaisirs, que je n'espère de les diminuer. Tout le monde pleure l'honnête-Homme que vous avez perdu ; & il semble que la mort ne l'ait enlevé, que pour en affliger plusieurs. C'est à peu près, ce que l'on vous sauroit dire sur une perte si sensible. Je la partage comme mon devoir m'y oblige, & suis plus que personne,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obéissant Serviteur.

A MONSEIGNEUR

FOUQUET,

PROCUREUR GENERAL ET
SURINTENDANT DES FINANCES.

Costar lui mande qu'il n'y a que ses grandes occupations, qui le puissent soulager.

S'il faut, Monseigneur, avoir l'esprit libre pour être en état de consoler

ler, il n'est point d'honnête homme, dont vous deviez attendre de soulagement ; car il n'est nul cœur que vos bontez ne vous aient acquis, & qui ne soit percé de vos déplaisirs. Ainsi, si votre raison ne vous assiste puissamment, je ne vois pas que vous puissiez recevoir grand secours de celle des autres : & pour être plaint de tout le monde, vous n'en ferez que plus à plaindre. Néanmoins, le plaisir de se voir universellement aimé, est un merveilleux charme à un magnanime ; & dans les âmes où cette sorte de volupté se peut faire place, elle en écarte la tristesse, & y ramène en peu de tems la sérénité. Vous êtes, Monseigneur, l'homme du monde le plus sensible à ce contentement, & c'est là-dessus que je fonde la première espérance de votre repos, & que j'ose me promettre, que les sentimens d'un bon Magistrat l'emporteront bientôt sur ceux d'un bon Père ; & que le Bien public, remplissant toutes vos pensées, ne vous laissera point le loisir de songer à votre mal. Il effacera promptement les funestes idées qui occupent votre mémoire, & y retraçant les plus agréables images, la joie de servir glorieu-

rieusement le Prince & l'Etat ne manquera jamais de produire en vous les effets que vous desirent les fideles sujets de Sa Majesté, & plus ardemment que tous les autres,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obéissant Serviteur.

A MONSIEUR

ARNAUD,

ABBE' DE SAINT NICOLAS.

Costar lui dit, qu'il ne le peut consoler, parce qu'il a lui-même besoin de consolation.

JE n'entreprends point, Monsieur, de vous consoler de votre perte. Ceux qui ont l'honneur de vous connoître commemoi, sont si vivement touchez de vos déplaisirs, qu'ils ont besoin eux-mêmes de consolation ; & ils savent que ce que vous n'avez pû faire, est impossible à la raison. Neanmoins j'aurois honte que vous ne m'apperçussiez pas parmi la foule de vos Serviteurs, & de vos Amis, qui vous iront montrer leurs larmes, ou qui vous témoigneront

par leurs Lettres , la douleur que leur fait la vôtre. La nature vous en a donné d'excellens, & vous vous en êtes acquis de tres aimables , & n'avez plus mal choisis, que vous avez heureusement rencontré. Ce seroit trop presumer de moi , que de me croire digne d'avoir quelque rang dans une si belle & si noble compagnie. Mais il est pourtant vrai , qu'il vous a plu de m'y recevoir , & qu'il y a peu de personnes à qui vous ayez rendu des preuves plus solides de la faveur de votre estime , & de votre bienveillance. J'en connois, Monsieur, le juste prix ; & j'en ai les ressentimens que je dois. J'ai long-tems étudié votre vertu : & il est mal-aisé d'en avoir conçu une plus haute admiration. Assurez-vous, Monsieur , qu'un cœur où elle est imprimée bien avant , ne sauroit se defendre d'être percé de vos disgraces. Mon éloignement m'a empêché de savoir celle-ci plutôt ; mais il fera aussi que je la souffrirai plus long-tems. Car si j'étois si heureux que de me trouver auprès de vous , peut-être que l'exemple de votre constance me fortifieroit : Au lieu qu'à cette heure rien ne me soulage, je vous le proteste
finon

sinon que je souffre pour une bonne cause , puisque ce n'est que pour être ,

MONSIEUR ,

Vôtre tres-humble & tres-obéissant Serviteur.

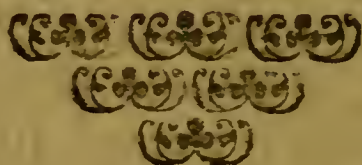
A MADAME DE V. * *

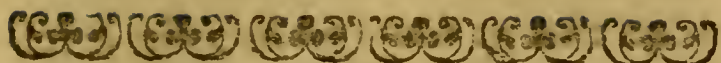
Sur la mort d'un Singe.

Le Che-
valier
d'Her.

LE Singe est mort , Madame , j'y perds beaucoup , il n'y a plus que le mort qui puisse vous faire souvenir de moi. Ce pauvre animal apparemment a pris du chagrin de ce qu'il ne pouvoit pas m'imiter assez bien auprès de vous. Il n'y avoit rien qu'il n'eût pû contre-faire plus aisément , que ma tendresse. Ainsi puissent crever tous ces Rivaux que vous m'avez faits , & qui veulent être les Singes de mon amour. Peut-être aussi parce qu'il imitoit ma passion , il s'est attiré vos rigueurs , & en est mort de desespoir. En ce cas-là , c'est à moi à l'imiter , & à mourir après lui. L'on dit que vous le pleurez ; il est un peu tard de vous repentir des mauvais traitemens que vous lui avez faits ; mais prenez vos mesures là-dessus , je vous prie , & ne m'obligez point à mourir , si vous

avez à me regretter après ma mort. Il y a apparence que si vous pleurez celui qui ne faisoit que m'imiter, vous me pleureriez bien davantage. Je suis un original de tendresse, que vous auriez peine à recouvrer; il ne s'en trouveroit que de mauvaises copies. Ne desesperez point le More parce qu'il me représente: Il seroit fâcheux qu'il eût encore pour cette raison la destinée du Singe. Ne sauriez-vous laisser en paix tout ce qui a le malheur d'avoir du rapport avec ma fidélité, & mon attachement pour vous? Je verse à cause de la mort du Singe des larmes bien mieux fondées que les vôtres. Son aventure m'apprend ce que je dois espérer. Adieu, Madame, songez, s'il vous plait, que vous ne sauriez ressusciter le Singe; mais que vous pouvez me conserver.





R E P O N S E
A U X L E T T R E S
D E C O N S O L A T I O N .

A M O N S E I G N E U R
L E C A R D I N A L
D E L A V A L E T T E

*Arnand d'Andilly lui écrit qu'il lui est
obligé de la part qu'il prend à sa dou-
leur.*

IL ne m'arrive point d'affliction, que je ne reçoive des preuves de la bienveillance dont vous m'honorez. Il semble, Monseigneur, que vôtre bonté se soit obligée à me consoler dans toutes mes pertes; & qu'elles ne servent qu'à faire voir combien vous êtes bon & genereux. Mais quelque grandes que soient les obligations que vous vous êtes acquises sur moi, je vous supplie, tres-

X 4

hum-

humblement, Monseigneur, de croire qu'elles ne sauroient surpasser le ressentiment que j'ai ai, & que je suis avec une aussi ardente que veritable passion,

M O N S E I G N E U R ,

Vôtre tres-humble & tres-obéissant Serviteur.

A M O N S I E U R

B O U R S A U T.

M. de Montausier lui mande que de toutes les Lettres de Consolation qu'il a reçues, nulle ne l'a mieux consolé que la sienne.

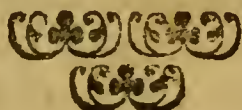
DE quinze ou seize cens Lettres qui m'ont été écrites sur la mort de Madame de Montausier, je n'en ai point reçu, Monsieur, qui m'ait plus donné de consolation que la vôtre. Il est vrai, comme vous me le mandez, que Madame de Montausier se faisoit beaucoup de plaisir d'obliger toutes les personnes de merite: & si elle eût vécu plus long-tems, vous ne devez point douter que vous n'eussiez été de ce nombre. C'est un malheur pour vous qu'elle ne vous ait pas connu plutô. Offrez-moi, je vous prie, des moyens de le
re-

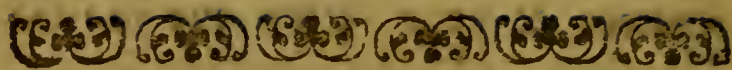
reparer; & vous verrez que je suis, Monsieur, vôtre tres-humble, & tres-affectionné serviteur, le Duc de Montausier.

AU REVEREND PERE * *.

M. de la Chambre lui marque qu'il est sensible à la bonté qu'il a de le consoler.

JE suis ravi, mon Reverend Pere, que vous aïez crû que j'avois besoin de vôtre consolation; & que vous aïez pris la peine de me la donner. Elle me confirme dans la pensée que j'ai, que vous avez de l'affection pour moi; & c'est la seule chose qui m'empêche de tomber dans l'abattement de cœur, que me pouvoit causer ma disgrâce, je vous remercie de cela, & suis avec tout le respect que je dois, vôtre tres-humble, & tres-obéissant Serviteur.





EPITAPHES.

Pour Sœur Anne Lumague du saint-Esprit, Superieure des Hospitalieres de Beziers.

ARRESTE QUI QUE TU SOIS.

Apprens ici à mourir : Apprens ici à ne vivre que pour le Ciel. Les précieuses cendres de sœur *Anne du saint-Esprit*, reposent en ce Lieu sacré ; mais l'odeur divine de sa vertu toute celeste dure encore, & durera éternellement dans l'Eglise. Cette Fille, chérie de Dieu, s'étant détachée de tous les empêchemens du siecle au milieu de sa plus tendre jeunesse, choisit dans Paris pour se consacrer à J E S U S- C H R I S T, la Maison des Hospitalieres de saint Augustin. Là, separée de tout commerce profane, elle ne pensa qu'à servir son nouvel Epoux : Là, elle crut achever ses jours à prier, & dans les douces pensées de l'Eternité : Mais il falloit travailler à la vigne du Seigneur : La Providence qui l'avoit tirée d'entre les bras de
ses

ses parens, la tira encore de cette chere solitude pour la mettre sur le chandelier: Elle vient donc heureusement en ces lieux: Elle y établit ce saint Hôpital qu'elle gouverna jusqu'à la mort, & pendant près de seize ans avec autant de sagesse, que de pieté. Mais son zele ne s'est pas renfermé dans l'enceinte d'une seule Ville. Pezenas, Limoure, & Bours en Bresse ont senti comme Beziers, les favorables influences d'une lumiere si éclatante. Elle y bâtit des asiles pour les pauvres, pour les affligez, & par tout, elle laissa d'immortelles marques de cet amour sans mesure, qu'elle eut toujours pour son Sauveur. Faut-il que ces astres tombent, ou s'éteignent! Faut-il qu'une fleur si pure, si belle passe comme une ombre! Glorieux nom de *Lumague*; Famille trop fortunée qui avez donné au monde ce grand ornement de la Vie Religieuse, soyez-vous benie à jamais & du Ciel & de la Terre!



E P I T A P H E
DE MONSIEUR BARDIN,
DE L'ACADEMIE FRANCOISE.

ARête Passant, & pleure. Qui que tu sois, il t'est mort un Ami, si tu l'es de la science & de la vertu. C'est *Pierre Bardin*, digne de tout autre honneur, que de celui du tombeau; néanmoins console-toi; tu n'en as pas tout perdu: Il te reste la meilleure partie de lui-même; je dirois tout, si tu avois tout l'Honnête homme qu'il avoit commencé de former en son *Lycée*: Il ne manque de lui que ce qui manque à cet Ouvrage: Encore peux-tu l'achever, si tu fais sa vie. Hélas! elle fut terminée au quarante-deuxième an de son âge. Je n'ose dire avec malheur, puisque ce fut avec gloire. Voyant que son Bienfaiteur se noyoit, il se précipita pour le secourir. Il se perdit, & celui pour qui il apprehendoit, ne se perdit pas. Le peril fut innocent, & la crainte fut mortelle. Cet accident te surprend, il ne le surprit pas, il étoit toujours prêt, & sa mort soudaine ne fit que lui épargner des douleurs, & que hâter sa félicité.

té. Mais j'ai tort de t'arrêter pour t'apprendre les louanges : Passe où tu voudras il y a peu de lieux sur la terre, où tu ne les entendes.

Inscription pour le cœur de Madame de Mareil.

P Assant , reveze ce marbre. Le Cœur qu'il enferme, n'est point d'une femme ordinaire. Celle-ci surpassoit de beaucoup le commun de son sexe. Son ame étoit noble, son esprit élevé, son courage invincible : Elle portoit la majesté sur le visage, la generosité au cœur, & l'autorité dans les paroles. Elle eut toujours Dieu pour objet ; & la vertu pour étude. Elle se fit admirer durant son mariage ; & veuve, elle servit de Pere à ses enfans , & de mère aux pauvres. Juges par une telle vie, la douleur que les siens ont ressentie de sa mort. Au lieu de larmes, donnez lui des prieres, & demandez à Dieu qu'un exemple si parfait soit autant imité, qu'il merite de l'être.

F I N.



T A B L E

D E S

M A T I E R E S.

A.

A <i>Bbé.</i> Satire contre un Abbé dont l'esprit est dégoûtant	page 27
<i>Absence.</i> Caractere de la Lettre qui regarde l'Absence.	441
Deplaisir causé par l'Absence	443, 435
	447, 449, 450
Ses effets.	453
<i>Adieu.</i> Protestation de dire toujours Adieu.	429
<i>Adonis</i> tué à la chasse par un Sanglier ; pensée à ce sujet.	60
<i>Affaire.</i> Appui recherché dans une affaire.	373, 383, 386, 387
Affaires qui empêchent d'écrire.	414
<i>Affliction.</i> Maniere de témoigner qu'on est touché d'une affliction.	382, 479, <i>suiv.</i>
<i>Agen</i> , sa description.	240
Eloge des Dames de cette ville.	241
<i>Agonie.</i> Tableau d'un homme à l'Agonie.	299
<i>Aix</i> , sa description.	272
<i>Alcipe</i> &c. Ode de Maynard, & reflexions sur icelle.	35
	<i>Al-</i>

T A B. D E S M A T.

<i>Alpes</i> faites pour les Suisses, & les Suisses pour les Alpes.	50, 51
<i>Amant</i> prêt à mourir, fait des reproches à une Demoiselle 93. Presence d'un Amant souhaitée par sa Maîtresse.	365
Amant méconnoissable, parce qu'il ne voit plus sa Maîtresse.	453
<i>Ambitieux</i> regardez comme lâches.	172
<i>Amelot</i> , satire contre cet Auteur.	12
<i>Ami</i> . Maniere de se faire un Ami, & de vivre avec lui. 110. Ce qu'on devoit envoyer à ses Amis le jour de leur fête. 337.	
Ami recommandé.	380, 383, 389
<i>Amie</i> recommandée.	379
<i>Amitié</i> . Plainte sur le peu d'amitié.	463
<i>Amour</i> . Difference entre l'Amour divin, & l'Amour humain.	82
Myſtere d'amour.	138
Tardive declaration d'amour.	429
Ce que c'est que l'Amour.	430
<i>Amours</i> coquets qui assistent aux funerailles de Voiture. 190. Amour constant.	192
<i>Amoureux</i> , les faux sermens.	182
Magnificence d'un Amoureux Espagnol, envers sa Maîtresse.	306
<i>Amsterdam</i> , sa description; & de quelle maniere la Justice s'y rend.	216
<i>Angelique</i> , Maîtresse de Voiture.	192
<i>Anne Lumague</i> du saint Esprit, Superieure des Hospitalieres de Beziers, son Epitaphe.	492
<i>Apollon</i> , ce qu'il fit après les funerailles de Voiture.	204, 205
<i>Appelle</i> , son jugement d'un tableau de Venus.	117
<i>Arles</i> , sa description.	264
<i>d'Assoucy</i> accusé de piller les pensées des autres.	13
	Sur

T A B L E

Sur le point d'être brulé à Montpellier.	
258, 260, & suiv.	
Se sauve d'entre les mains de la Justice.	262
Rencontre que des Voïageurs en firent à Avignon.	273
<i>Aubijoux</i> (Comte d') reception qu'il fait à des Voïageurs.	252
<i>Avignon</i> , sa description.	170, 272
<i>Aumônier</i> du Cardinal de Ximenés , son adresse pour obtenir de lui un Benefice;	128, 129
<i>Aumônier</i> des Chanoinesses de Mons & de Maubeuge.	358
<i>Avocat</i> .	141
<i>Auteurs</i> , aimez de Voiture , assistent à ses funerailles. 195. & suiv.	
Auteurs critiquez par les Précieuses de Montpellier.	260, 261

B

B <i>Achaumont</i> , son voïage avec la Chapelle par quelques endroits de la France.	225
<i>Badinerie</i> , Déesse , assiste aux funerailles de Voiture.	199
<i>Bagatelles</i> envoïées en present.	338.
le <i>Bailleul</i> (President) reception qu'il fait à des voïageurs.	234, & suiv.
<i>Bal</i> ridicule.	20.
Bal , au mariage du Roy.	295, 296
<i>Balzac</i> , défauts que lui reproche Theophile.	8
<i>Bardin</i> , son epitaphe.	495
<i>Bastides</i> ce que c'est.	266
<i>Beaucaire</i> , celebre par sa foire.	264
<i>Beauté</i> , son empire.	86
Ce qu'on appelle <i>Beauté</i> .	116.
<i>Beauté</i> surannée.	171
<i>Bel-Esprit</i> comment s'excusa d'aller faire sa cour à un Prince.	73.

DES MATIERES.

Sa reponse à un Archevêque.	129, 103
<i>Belles</i> , la plûpart sont interessées.	16, 20
Belle qui n'aime que les beaux Esprits.	144
<i>Benefice</i> demandé par Scaron.	368
<i>Bentivoglio</i> , reflexions sur les Lettres de ce Cardinal.	50.
<i>Bequillard</i> , sa description.	232
<i>Berceau</i> , sa description.	252
<i>Berger</i> mélancolique.	208
<i>Beziers</i> , sa description.	258
<i>Bien</i> . Conseil d'amasser du bien.	141
<i>Beinveillance</i> recherchée.	354
<i>Billet</i> d'un Grand d'Espagne, à une Femme qu'il avoit aimée.	304.
Réponse de cette femme.	305
<i>Biron</i> (Maréchal de) ses excuses envers le Roy	414
<i>Blot</i> , sa mort.	238
<i>Boier</i> promet d'être d'un voïage, & n'y peut aller.	229, 232
<i>Bordeaux</i> , sa description.	238
<i>Bouquet</i> à envoyer à ses Amis le jour de leur fête.	337
<i>Brouffins</i> , freres.	225, 275
<i>Bruxelles</i> . Relation de la Cour de Bruxelles.	218
<i>Buffet</i> de Dom Louïs de Haro, sa magnificence.	300, 301

C

C abinet du Roy d'Espagne.	299
<i>Calomniateurs</i> doivent être méprisez.	60
<i>Campagne</i> . Motifs dont on peut se servir pour persuader une personne de quitter la campagne.	125
<i>Canaille</i> poétique, en grand nombre aux funeraillles de Voiture.	204
<i>Carnaval</i> de Rome.	166
<i>Cavalier</i> , qui court la poste, comparé à Icare.	230
<i>Cava-</i>	

T A B L E

<i>Cavaliers</i> Espagnols.	282
<i>Chanoinesses</i> de Mons & de Maubeuge.	358
<i>Chantilly</i> . Sarazin raconte ce qui se passe à Chantilly.	206
la <i>Chapelle</i> , son voiage avec Bachaumont par quelques endroits de la France.	225
<i>Chemins</i> d'Espagne.	283.
On conjure un Maire de faire raccommoder un chemin.	350
<i>Chicaneur</i> . Protection demandée contre un chicaneur.	347
<i>Chien</i> assiste aux funeraillles de Voiture.	200
<i>Choses</i> . Plusieurs choses racontées d'un air ingénieux.	313
<i>Civilité</i> . On doit avoir de la civilité en honnête homme.	115
<i>Ciutat</i> , ses bons vins.	268
<i>Clelie</i> , Roman envoié en present	340
<i>Commerce</i> rompu.	95
<i>Coché</i> delabré, sa description	231
<i>Colomb</i> , ancien Ami, revû après un long-tems.	233
<i>Comedie</i> en quoi condamnable.	315
<i>Comedienne</i> , son accouchement.	265
<i>Compagnies</i> , leur contagion.	113
<i>Conduite</i> mauvaise, regret qu'en témoigne une Dame.	99.
Necessité de la bonne conduite.	106.
<i>Conduite</i> qu'on doit tenir envers les Grands.	126
<i>Conference</i> entre le Cardinal Mazarin & Dom Louïs de Haro.	293, 297
<i>Confident</i> improuvé.	356
<i>Consolation</i> . Caractere des Lettres de consolation.	471,
Sur la mort d'un fils.	473.
Sur la mort d'un Ami.	474
Sur la mort d'un parent.	<i>ibid.</i>
Sur	

DES MATIERES.

Sur la mort d'une mere.	478.
Sur une affliction	489, & suiv.
Sur la mort d'un Singe.	487
<i>Conversation</i> qu'eurent deux hommes avec un Fleuve.	246.
<i>Corbeau</i> assiste aux funerailles de Voiture.	200
<i>Cornes</i> , pour quoi données aux Fleuves par les Poëtes.	57
<i>Corps</i> , égard qu'on doit avoir pour lui.	107
<i>Costar</i> , son apologie.	107.
Justifie la lecture des Romans.	407.
S'excuse d'avoir été paresseux à écrire.	417
De ne point écrire sur ce que celle qui lui écrit, a trop d'esprit,	418.
Qu'il a été paresseux malgré lui.	419.
De ce qu'il ne s'est point acquitté de son de- voir	421.
De ce qu'il n'a point écrit, parce qu'il n'a- voit que les mêmes choses à mander.	422;
	437
<i>Courtisan</i> . Vieux Courtisan sous l'Empereur Claude, sa reponse.	72.
Maniere d'agir d'un Courtisan, sous le dernier Regne.	129
<i>Courtisane</i> aimée par un Espagnol de qualité.	304, & suiv.
<i>Creatures</i> , si leur nombre est infini.	78
<i>Critique</i> . Quel est le caractère de la Lettre critique.	35
Réponses à des critiques.	67
<i>Croupignac</i> , sa description.	236
de <i>Cuiffon</i> , reception qu'il fait à des voia- geurs.	263
<i>Cupidons</i> assistent aux funerailles de Voiture.	190
<i>Curfin</i> (Marquis de) son mariage & sa mort.	165

T A B L E

D

D <i>EclARATION</i> d'amour, tardive.	429
<i>Demande.</i> Maniere de demander.	345
<i>Demosthene</i> , son éloquence.	17.
Son aventure avec Laïs.	<i>ibid. & suiv.</i>
<i>Dents</i> sont un bijou qu'on doit nettoier.	283
<i>Départ.</i>	444
<i>Depense</i> souvent ruineuse aux Gentilshommes.	309
<i>Déplaire.</i> Ressentiment pour avoir déplû.	427
<i>Diane</i> , son Temple.	173
<i>Dieu</i> paroît plus grand dans l'homme que dans les Cieux.	81.
Son amour.	82. 83
Pourquoi Dieu nous a donné de quoi contenter nôtre luxe	87
<i>Dieux</i> des Payens.	40
<i>Dignitez.</i> Moyens pour s'élever aux Dignitez.	72
<i>Directeur</i> , voyez <i>Aumônier</i> .	

E

E <i>Cclesiastique</i> , retiré de la Cour, ce qu'il fit mettre sur sa cheminée.	130
<i>Eclat.</i> Pour vivre en repos on doit éviter l'éclat.	113, 134
<i>Encosse</i> , description de ce lieu.	242
<i>Enfans.</i> Comment les enfans au berceau confessent leur Createur.	80
<i>Entrée</i> du Roy & de la Reine.	308
<i>Envoi.</i> Felicitacion sur ce qu'une personne envoie d'un air galant.	341
<i>Epée</i> , aventure à ce sujet.	304
	<i>Ephe-</i>

DES MATIERES.

<i>Ephese.</i> Histoire de la Matrone d'Ephese.	220
<i>Epitaphes.</i>	492
<i>Espagnols</i> , avantages qu'ils eurent sur les Protestans en Allemagne.	56.
Leur horreur pour l'yvrognerie.	281
Leur délicatesse pour la boisson.	282
Leurs manieres.	286, 287, 293, 299, 304, 305
Les Espagnols naturels ne sont point gros.	286.
Sont la plûpart chiches.	307
<i>Esperance</i> ce que c'est.	36. & suiv.
<i>Esprit</i> grossier & mélancolique, Satire à ce sujet.	24. & suiv.
<i>Excuses.</i> Caractere des Lettres d'Excuses.	413

F

F ables historiques, jugement à ce sujet.	316, 317
<i>Faste.</i> Voyez <i>Eclat</i> .	
<i>Faveurs</i> de la fortune dangereuses.	105
<i>Faveur</i> reçue, remerciement à ce sujet.	403
<i>Femme.</i> Satire des femmes.	5
Femmes de qualité.	22.
Femme aimée par un Grand d'Espagne.	304
<i>Feste.</i> Ce qu'on devroit envoyer à ses Amis le jour de leur feste.	337
<i>Feste-Dieu.</i> Ceremonie de la Feste-Dieu, à saint-Sebastien.	284. & suiv.
<i>Fièvre</i> adorée des Romains.	184
<i>Fils</i> recommandé.	381.
Consolation sur la mort d'un fils.	473
<i>Fleurs</i> , Jugement sur le Poëme de la guerre des fleurs.	64
	<i>Flex.</i>

T A B L E

<i>Fleuves</i> , pourquoi les Poëtes leur donnent des cornes.	57.
Conversation d'un Fleuve avec deux hommes.	243. & suiv.
<i>Flux & reflux</i> , ses raisons expliquées.	243, 245
<i>Frontrailles</i> , reception qu'il fait à des voyageurs.	250.
Ses occupations.	<i>ibid.</i>
<i>Fortune</i> , ses faveurs sont dangereuses.	105
<i>France</i> . Description d'un voyage fait par une partie de la France	170
<i>François</i> , imprudence d'un François.	281
<i>Fromages</i> envoyez.	395
<i>Funerailles</i> de Voiture.	185

G

G <i>Alans</i> ridicules.	21.
Galant accusé de peu de vigueur par sa Maitresse.	94.
Sa réponse.	97.
Galant accusé à tort d'être ingrat.	99.
<i>Garde</i> . Description du Fort de nôtre-Dame de la Garde , à Marseille.	266
<i>Gardes</i> Vallons , leur équipage.	302
<i>Garonne</i> , sa description.	237, 238
<i>Goût</i> , signification de ce mot.	85
<i>Goutte</i> qui a un Courier.	174
<i>Gascons</i>	240
<i>Gentilhomme</i> dégradé.	171.
La dépense est souvent ruineuse aux Gentilshommes.	309
<i>Graces</i> Ce qu'on appelle <i>Graces</i> .	116.
Les Grecs ont fait les <i>Graces</i> brunes.	117.
Assistent aux funerailles de Voiture.	189
<i>Graces</i> . Bonnes <i>graces</i> recherchées.	355
<i>Grands</i>	

DES MATIERES.

<i>Grands</i> comment traitez en l'autre monde.	76.
Conduite qu'on doit tenir envers les Grands.	126.
L'éclat ne convient qu'aux Grands.	143
<i>Grands</i> d'Espagne . leur privilege.	286.
Leur magnificence.	287
<i>Grenouilles</i> poëtiques.	200
<i>Grillon</i> à qui Voiture avoit donné l'immortalité dans ses Ouvrages , pourquoi n'assiste point à ses funerailles.	201
<i>Groëille</i> ; description de ce lieu.	252
<i>Guerre</i> des fleurs , poëme.	64

H

H <i>Aleine</i> . Satire contre une mauvaise haleine. 4 Aversion de Scaron pour les haleines fortes.	155
<i>Harangues</i> d'un Orateur Grec , sentiment à leur sujet.	59
la <i>Haye</i> , sa description.	213
<i>Hibou</i> pourquoi n'assiste point à ses funerailles.	200, 202
<i>Histoires</i> fabuleuses , jugement à leur sujet.	316. & suiv.
Rejetées par Mezeray.	319
<i>Historiette</i> .	17
<i>Hiver</i> , sa description.	58
<i>Homere</i> , de quelle maniere apprend à Achille la mort de Patrocle.	183.
Jugement en sa faveur.	314.
Son éloge.	408
L' <i>Homme</i> se fait un Dieu de son desir.	36.
Pourquoi appelé <i>petit-monde</i> .	81.
Sa dignité.	84, 86
Sa misere.	84
	Hy-

T A B L E

Hyperbole, quelle figure c'est.

59

I

J <i>Esuites</i> , services qu'ils rendent à l'Eglise & au Public.	322
<i>Jeunesse</i> effrenée, ce qu'elle fait à la Comedie.	316
<i>Jeunes-gens</i> ridicules.	22.
Leur caractere.	319, & <i>suiv.</i>
<i>Jeux</i> assistent aux funerailles de Voiture.	204
<i>Ile</i> de la Conference, son nom.	307
<i>Imitation</i> ; quelle est la maniere d'imiter.	131
<i>Impieté</i> . Voyez <i>Orgueil</i> .	
<i>Infant</i> , (Cardinal) complimenté par le Cardinal Bentivoglio.	62
<i>Infante</i> d'Espagne, son portrait.	291.
Prend congé du Roi son Pere.	303
<i>Ingrats</i> ne doivent point nous empêcher de faire du bien.	109
<i>Injures</i> . On ne doit pas être sensible aux injures d'un miserable.	136
<i>Injustice</i> Voyez <i>Orgueil</i> .	
<i>Fonsac</i> (Marquis de) fait une bonne reception à ses Amis.	236
<i>Italie</i> . Maniere de vivre en Italie.	165. & <i>suiv.</i>
Ses spectacles.	166
<i>Italiens</i> , particularitez de leur humeur.	& <i>suiv.</i> 163. 165
Leur genre de vie.	169.
Leur mauvaise mine.	181
<i>Jugement</i> de prévention.	314
<i>Justice</i> , de quelle maniere elle se rend à Amsterdam.	216.

DES MATIERES..

L

L <i>Ache.</i> Vied d'un homme lâche, qu'elle ?	112.
<i>Lais</i> , sa beauté.	19
Etoit interessée.	<i>ibid.</i>
<i>Lames</i> d'épée sont toutes de même longueur en Espagne.	284.
<i>Langue.</i> Qui sont les bons ouvriers de nôtre Langue.	211.
<i>Lassitude</i> , effet naturel.	70.
<i>Lazare</i> ressuscité. Tableau fait par un Moine.	175.
<i>Lerme</i> (Duc de) sa réponse touchant un Gentilhomme qu'on lui propoſoit.	73.
<i>Lettre.</i> Caractere de la Lettre satirique.	1
De la Lettre critique.	33
Des réponses à des critiques.	67
Des Lettres de reproche.	97
Des Lettres de morale.	103
Des Lettres de conseil.	121
Des Lettres de nouvelles.	149
De la Relation.	179
De la Lettre qui accompagne un present.	329
De la Lettre où l'on demande, & où l'on prie.	345
De la Lettre de recommandation.	377
De la Lettre de Remerciment.	393
De Lettres d'Excuses.	413
Des Réponses aux Lettres d'Excuses.	437
De la Lettre qui regarde l'Absence.	441
Des Réponses à des Lettres sur l'absence.	456.
Des Lettres de plaintes.	461
Des Réponses à des Lettres de plaintes	467
<i>Tome. II.</i>	Y
	Des

T A B L E

Des Lettres de consolation	471
Des Réponses à des Lettres de consolation.	489.
<i>Loire</i> , sa description.	235.
<i>Normes</i> (Thomas de) ses injures payées par de bons offices.	29.
<i>Loianges</i> vieilles comparées à de vieux par- fums & des fleurs fanées.	39.
<i>Loüis XIV.</i> Relation de son mariage par Scaron.	153
Par Montreüil.	280, 293, 312, 313.
<i>Lucien</i> .	76.
de <i>Lussans</i> , sa joie à l'arrivée de voyageurs, ses amis.	236.

M

M <i>Ainard</i> . Reflexions sur son Ode qui commence : <i>Alcipe revien</i> .	35
<i>Maire</i> conjuré de faire raccommoder un che- min.	350
<i>Maitresses</i> , & leurs noms.	41
Maitresse qui reproche à son Galant son peu de vigueur.	94
Réponse de la Maitresse.	97
Plainte sur la conduite d'une Maitresse.	466
<i>Mal</i> . Pour vivre en repos il ne faut faire mal à personne.	113
<i>Maladie</i> . Excuse de n'être pas sorti sur la crainte de tomber malade.	431.
Déplaisir qu'on peut témoigner d'une ma- ladie.	447
<i>Malherbe</i> , critique de sa paraphrase sur l'O- de qui commence : <i>N'esperons plus, mon ame</i> .	67.
Critique de quelques endroits d'une autre paraphrase, qui commence : <i>O Sagesse éter- nel-</i>	

DES MATIERES

<i>nelle.</i>	77
<i>Manieres reprochées.</i>	95
<i>Mareil</i> , inscription pour son Cœur.	495
<i>Mariage.</i> Satire du mariage.	132
<i>Mariage.</i> Relation de ce qui se passa au Mariage de Louis XIV. 153, 280, 293 312. 313	
<i>Marigny</i> , sa priere à des Chanoinesses de Mons & de Maubeuge.	358
<i>Marmiesse</i> (de) bonne reception qu'il fait à des voyageurs.	251
<i>Marot.</i>	332
<i>Marseille</i> , sa description.	266
<i>Mascarade</i> De quelle sorte s'est rompu le dessein de représenter une mascarade.	277
<i>Matrone</i> d'Ephese, histoire.	220.
<i>Mausole</i> , sa situation en l'autre monde.	76
<i>S. Maximin</i> , ses Reliques.	272.
<i>Mazarin</i> , sa magnificence envers les Espagnols.	304
Sa pensèe touchant la dépense que les Courtisans avoient faite pour le mariage du Roy.	309.
<i>Medina</i> (Duc de) son portrait.	295.
<i>Memoires</i> qu'il faut lire.	317.
<i>Ménager</i> le tems, sa necessité.	104.
<i>Mercur galant</i> , jugement à son sujet.	325.
<i>Mere.</i> Consolation sur la mort d'une mere.	478.
<i>Miracles</i> , ce que c'est.	78, 79.
<i>Miserable.</i> On ne doit pas être sensible aux injures d'un miserable.	136.
<i>Monde</i> , sa fin.	48, 49.
<i>Montagne</i> où étoit le Palais d'Armide, sa description.	53.
<i>Montagnes</i> , leur description.	58.
<i>Montausier</i> , sa réponse obligeante à Monsieur Boursaut.	490.

T A B L E

<i>Montausier</i> (Madame de) conviée de venir à Chantilly.	209.
<i>Montpellier</i> , sa description.	258.
<i>Mort</i> , son empire universel.	40, 43. & suiv.
	74
Il faut toujours être prêt à mourir.	104
Eloge de la bonne mort.	106
Consolation sur la mort d'un fils.	473
D'un parent.	474
D'une mere.	478
<i>Mortier</i> , maitre Moine.	362.
<i>Mouche</i> . Demande qu'on envoie une mouche.	371.
<i>Muses</i> , dépit contre elles.	160.
<i>Musique</i> qui ennuie un homme de 80. ans.	170.
<i>Mystere</i> d'amour.	138

N

N Ageurs noyez.	292.
Narbonne , sa description.	255
Raretez de cette ville.	256.
<i>Neuf-germain</i> , Poëte folâtre.	199.
<i>Nismes</i> , son amphitheatre.	172
Description de cette ville.	263.
<i>Normandie</i> appelée pais de sapience.	248,
	249.
<i>Normans</i> , leur caractère.	ibid.
<i>Nouvelles</i> de vieille datte.	310.
<i>Nouvelle</i> maniere de donner de ses nouvelles.	150, 151
Nouvelles demandées.	370, 372.
<i>Nouvelliste</i> ridicule	14
Les Nouvellistes sont nombreux en Italie,	170.
<i>Nymphes</i> de Chantilly , leur description.	206.
& suiv.	Oc-

DES MATIERES.

O

O ccupations capables de soulager dans l'affliction.	483.
Offices. Priere de rendre un bon office.	366.
	382
Maniere de témoigner sa reconnoissance pour de bons offices.	351.
Oliviers gros comme des chênes.	269.
Orangers de Provence leur description.	<i>ibid.</i>
	270.
Orgon, lieu celebre pour ses bons vins.	272.
Orgueil, injustice & impieté pourquoi joints ensemble.	79, 80.
Orleans, éloge de l'Evêque d'Orleans.	229.
Orphée, son sort.	140.
M. d'Osneville, son éloge.	252.
Otheman, joueur de viole.	292.
Othon, moïens dont il se servit pour acquérir l'Empire.	72.
Oubli reproché.	96
Plainte à ce sujet.	462.
Ouvrages d'esprit envoyez.	333
Remercement pour des Ouvrages estimez.	402.

P

P Age du sieur d'Assoucy.	263, 273, 274.
Pais, effet de leur climat.	81.
Paix jurée entre les Rois de France & d'Espagne.	301
Ce qui fut fait après cela.	<i>ibid.</i>
Parens Autorité de nos premiers Parens sur les Bêtes.	86.

T A B L E

<i>Parent</i> recommandé.	379
Consolation sur la mort d'un Parent.	474.
<i>Paresse</i> à supporter	423
Plainte sur la paresse.	463
<i>Paresseux</i> . Auteurs & autres qui s'avoient paresseux!	170, 417, 419, 423, 425, 432, 437.
<i>Paris</i> .	151 & suiv.
Il vaut mieux être misérable à Paris, que d'être riche à Rome.	160.
<i>Parisien</i> qui avoit acheté une charge à la Cour.	174.
<i>Parleur</i> . Grand Parleur.	17, 23.
<i>Parnasse</i> en dueil de la mort de Voiture.	183
<i>Patrie</i> , - son amour.	51.
<i>Patru</i> envoie ses Plaidoyers.	331
<i>Paut</i> , Chevalier, ses exploits.	269
<i>Pegase</i> , cheval, par qui mené à la pompe funebre de Voiture.	200.
<i>Penautier</i> (de) son éloge.	254, 255.
<i>Philippe IV.</i> Roy d'Espagne, son portrait.	290
Ce qu'il dit au Roy de France.	303, 304.
<i>Philonide</i> , sa demande à Menippe.	76.
<i>Philosophe</i> , ce qu'il dit à Perticles.	127.
<i>Pieds</i> donnez aux Fleuves.	57, 58.
<i>Pin</i> (Mademoiselle du) son éloge.	240.
<i>Plaidoyers</i> envoie.	331.
<i>Plaintes</i> . Caractere des Lettres de plaintes.	462
Plaintes obligeantes.	467
Ennuieuses.	468
Faites à tort.	469.
<i>Plumes</i> . Raison pour laquelle les Espagnols ne portent point de plumes	290.
<i>Poème</i> de la guerre des fleurs.	64.
<i>Pompe</i> funebre de Voiture par Sarrafin.	183.
<i>Pa</i>	

DES MATIERES.

<i>Potentat</i> , énergie de ce mot.	45.
<i>Précieuses</i> de Montpellier.	259.
Leur décision sur les beaux Esprits.	260
Jugement qu'elles firent de leurs Ouvrages,	<i>ibid.</i>
<i>Predicateur</i> .	59.
<i>Presence</i> d'un Amant souhaitée.	365.
<i>Present</i> fait à l'Infante par le Roy.	296
Caractere de la Lettre qui accompagne un present.	29
Felicitacion sur la belle maniere de donner.	396.
<i>Prier</i> . Maniere de prier.	345.
<i>Procedé</i> . Continuation de procedé demandée.	367.
<i>Procés</i> recommandé.	367.
<i>Protection</i> demandée contre un chicaneur.	347

R

R ecommandation, la maniere.	345 & suiv.
Reconnoissance pour de bons offices.	351.
Recueil de Lettres envoyé en present.	336
Relation, comment se fait.	179.
Religieux de la sainte Beaume de quelle maniere traitent les voyageurs.	271.
Remerciment. Maniere de remercier.	393, 401.
Remerciment pour une Lettre obligeante.	404
Renterie, gros Bourg d'Espagne, sa description.	280.
Repas de Toulouse.	251.
Repentir selon Demosthene, ce que c'étoit.	19.
Reponse. Maniere de témoigner qu'on est	mar-

T A B L E

marri de n'avoir pas fait réponse.	434
Point de réponse, de crainte d'ennuier.	435
Réponse à un Amant, qui écrit la veille de son départ.	457.
Réponse aux Lettres provinciales.	322.
Reposoirs d'Espagne.	290
Reproche comment se fait.	91.
Retardement à écrire, sur quoi fondé.	416.
Ris comment assistent aux funeraillles de Voiture.	204.
Rival de qualité.	466.
Rome. Particularitez de la Cour de Rome.	163
Son Carnaval.	166
Relation de cette ville.	180.
Romains, sentiment à leur sujet.	52.
Romaines, leur éloge.	181.
Romanciers assistent aux funeraillles de Voiture.	197.
Romans justifiez par Costar.	408.
Ronsard, son éloge.	331.

S

Sagesse, son éloge.	78.
Les plus Sages ne le sont pas à toute heure,	122.
Saint-Godard, montagne, sa hauteur	53.
Saint-Ligaire, description de ce lieu.	275.
Saint-Beaume, sa description.	270.
Salon, ville de Provence où est le tombeau de Nostradamus.	265.
Sarazin sa pompe funebre pour Voiture.	133
Raconte ce qui se passe à Chantilly.	206
Son Tombeau.	175.
Sacire. Jugement sur la satire.	3.
	52.

DES MATIERES.

Satire contre un Auteur.	12
Satire d'un esprit grossier & mélancolique.	24
Satire contre un Abbé dont l'esprit est dégoutant.	27.
<i>Saturnales</i> , ce que c'étoit chez les Anciens.	167,
<i>Scaron</i> . Trois choses qu'il avoit en aversion, & quelles elles sont	155
Demande un Benefice.	368
Paresseux,	423.
<i>Sentiment</i> . Remercement pour de bons sentimens.	397.
<i>Sermens</i> . Cent faux sermens d'un Amoureux ne font pas la moitié d'un peché.	182.
<i>Sermons</i> , en quoi consiste leur beauté.	59.
<i>Servantes</i> , portrait de certaines servantes.	22.
<i>Silence</i> . Plainte sur le silence.	464.
<i>Singe</i> . Consolation sur la mort d'un Singe.	487.
<i>Singularité</i> se doit éviter.	112.
<i>Sommellerie</i> du Duc de V.	302.
<i>Sot</i> savant.	23.
<i>Souvenir</i> recherché.	353, 354, 398
Remercement de souvenir.	399.
<i>Souvray</i> (Chevalier de) ce qu'il dit de sa grand' Croix.	170.
<i>Spectacles</i> publics, leur poison.	113
Spectacles d'Italie.	166.
<i>Spinola</i> , Marquis, son éloge.	55.
<i>Suisses</i> faits pour les Alpes comme les Alpes sont faites pour eux.	50. & suiv.

T

T <i>Artuffe</i> . Portrait du petit Tartuffe.	4
De la vieille Tartuffe.	ibid.
	Tas-

T A B L E

<i>Tassome</i> , son sentiment touchant Voiture.	196.
<i>Taupe</i> à qui Voiture avoit donné l'immortalité dans ses Ouvrages, pourquoi n'assiste point à ses funeraillles.	200, 203.
<i>Tems</i> , sa description.	38, 46
On doit être bon ménager de tems.	104.
<i>Tibre</i> , toute son eau ne vaut pas une goutte de la Seine.	169.
<i>Tortuë</i> pourquoi n'assista point aux funeraillles de Voiture.	202.
<i>Toulon</i> , sa description.	268.
<i>Toulouse</i> , bonne chere qu'on y fait.	259.
<i>Tuorbe</i> . Dissuasion d'apprendre à joüer du Tuorbe.	139.

V

V <i>Enüs</i> , son Tableau.	117,
<i>Vermillon</i> envoyé.	339.
<i>Vers</i> envoyez.	334.
<i>Vie</i> comparée à une navigation.	61, 62
Avantages de la bonne vie.	108.
<i>Vieillard</i> , sa description.	243.
<i>Vieille Tartuffe</i> , son portrait.	4.
<i>Vigueur</i> . Peu de vigueur reproché à un Galant par une Maitresse.	94.
<i>Villon</i> .	332.
<i>Violons</i> pitoiables.	21.
<i>Visite</i> promise en quelque façon.	400
Visite impossible.	415.
<i>Univers</i> , loi secrette qui y est bien entretenüe.	87.
<i>Voyage</i> fait par une partie de la France, sa description.	170
Voyages de Bachaumont & de la Chapelle par quelques endroits de la France.	225.
<i>Voi-</i>	

DES MATIERES.

<i>Voiture.</i> Ce qui se passa au Parnasse à la nouvelle de la mort de Voiture.	183. & suiv.
Son genie.	187
Billets de son service.	<i>ibid.</i>
Par qui étoient portez les quatre coins du grand drap, sur lequel sa figure étoit posée.	204
Le ducil.	<i>ibid.</i>
Honneurs qu'on devoit lui faire.	205,
<i>Voleur.</i> Avanture plaisante & amoureuse d'un Voleur.	157.
<i>Voluptez</i> , leur attrait.	41.
<i>Voluptueux</i> ; leur caractère.	124.

U

d' <i>Urfé</i> , sa retraite.	35
-------------------------------	----

X

<i>Ximenés</i> , Cardinal, ce qu'il fit en faveur d'un de ses Aumôniers.	127, 128.
--	-----------

Y

<i>Yeux.</i> Mal des yeux.	152.
<i>Yvresse</i> , horreur que les Espagnols ont de ce vice.	281

Fin de la Table des Matieres.



